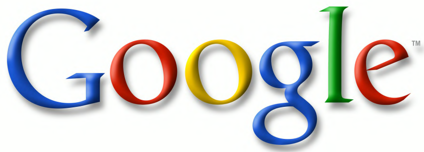
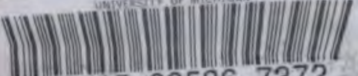





UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00586 7372


A 3 9015 00392 569 3
University of Michigan – BUHR





UNIVERSITY
3 9015 00
A 3 9015 00392 569 3
University of Michigan – BUHR




UNIVERSITY
3 9015 00
A 3 9015 00392 569 3
University of Michigan – BUHR




UNIVERSITY OF MICHIG
3 9015 00586
A 3 9015 00392 569 3
University of Michigan – BUHR





L'ÉCOLE DES MOEURS.

TOME TROISIÈME.

L'ÉCOLE DES MŒURS,

OU

RÉFLEXIONS

MORALES ET HISTORIQUES

SUR

LES MAXIMES DE LA SAGESSE.

OUVRAGE utile aux jeunes gens et autres personnes, pour se bien conduire dans le monde.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue et corrigée avec soin, et augmentée de plusieurs nouveaux traits d'Histoire.

Par M. BLANCHARD.

TOME TROISIÈME.

A LYON,

De l'Imprimerie de J. B. KINDELEM.

1812.

Les Exemplaires exigés par le Décret du 5 février 1810 ont été déposés.



L'ÉCOLE DES MŒURS,

OU

RÉFLEXIONS MORALES ET HISTORIQUES

SUR

LES MAXIMES DE L'HONNÊTE HOMME.

XXV.

Reprenez sans aigreur.

Les paroles dures et les mauvaises façons n'ont jamais corrigé personne : elles ne font qu'indisposer et irriter contre le remède. Souvent c'est moins la vérité qui blesse, que la manière de la dire. Ne reprenez jamais que vous ne soyez bien assuré qu'on est en faute : dans le doute, il vaut mieux faire semblant d'ignorer. On fait injure et l'on offense, lorsqu'on reprend à tort : on s'expose à perdre le fruit des réprimandes les plus justes. Il faut

faire celles-ci mêmes avec tous les ménagemens que vous voudriez en pareil cas qu'on eût pour vous.

Adoucissez donc, le plus qu'il vous est possible, les réprimandes que vous êtes obligés de faire. Les meilleures sont celles qui sont assaisonnées d'éloges, ou qui sont données indirectement. *Henri IV* étoit bon et familier. Un gentilhomme de province, parlant un jour à ce monarque, abusoit de la facilité du prince, et oublioit, dans sa familiarité, les égards respectueux qu'il devoit. Le roi, pour lui faire adroitement sentir sa faute, fit venir un de ses favoris, et lui parla avec beaucoup de liberté. Mais celui-ci ne s'oublia point; et plus le prince lui témoignoit de familiarité, plus il étoit attentif et respectueux. Le gentilhomme sentit la faute qu'il avoit faite; il se jeta aux pieds du roi, et lui dit: *Sire, je demande pardon à votre majesté; je suis aussi confus de ma faute, que sensible à la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me la faire connoître.*

Cette manière douce et polie de reprendre, sans que la personne même puisse s'en offenser, doit vous servir de modèle. Si vous êtes obligé de reprendre, faites-le; car il ne faut pas donner dans la molle indolence de certaines gens qui ne veulent faire de peine à personne, de peur de se faire la moindre peine à eux-mêmes: mais reprenez toujours, autant qu'il vous sera possible, avec douceur et sans emportement. Que vos remontrances soient

moins des leçons que des conseils; qu'elles paroissent dictées par l'amitié, et inspirées par l'intérêt que vous prenez à la personne qui en est le sujet. La raison peut éclairer, mais c'est le sentiment qui persuade; et lorsque c'est le cœur qui parle, il est toujours sûr de toucher le cœur qui l'écoute. Il faut blâmer le vice sans irriter le vicieux.

On ne corrige point l'orgueil qu'on humilie.
Sous le pied qui l'écrase un serpent se replie.

Il y a des personnes qui ne devroient jamais se mêler de reprendre et de corriger, parce qu'elles le font toujours mal. Les gens vifs ne se possèdent pas assez : les esprits durs ne ménagent rien. Un confesseur de ce caractère vit, dit-on, un jour approcher de son tribunal un sergent d'infanterie, qui avoit sa hallebarde et qui la posa à côté de lui. Ce pénitent débuta par lui dire, qu'il s'accusoit de s'être donné au diable. *Reprenez votre hallebarde*, reprit brusquement le confesseur, *et allez-vous-en servir votre maître.* Le sergent se retira plein de honte et de colère, et ne manqua pas d'y envoyer aussi le confesseur. Il y avoit beaucoup d'humeur et de dureté, pour ne rien dire de plus, dans une pareille conduite. Ce n'est point par les excès d'une indignation déplacée, c'est par les attraits d'une piété douce et compatissante que les cœurs se gagnent à la vertu. Un zèle amer est plus propre à les aigrir qu'à les attirer.

Celui de *St. François de Sales* étoit bien différent. Ce fut par sa grande douceur qu'il

ramena un si grand nombre d'hérétiques dans le sein de l'Eglise. Les auteurs de sa vie attestent qu'il en a converti plus de soixante et dix mille, parmi lesquels il y en avoit plusieurs de distingués par leur noblesse ou par leur science. Ce qui faisoit dire au savant cardinal du Perron : *Qu'il n'y avoit point d'hérétiques qu'il ne pût convaincre ; mais qu'il falloit s'adresser à M. de Genève, pour les convertir.*

Il savoit néanmoins animer quelquefois son zèle d'une juste indignation, lorsqu'il le falloit. Il ne vouloit pas que, sous prétexte de bonté et de douceur, on laissât le crime impuni, ou qu'on donnât occasion de le commettre avec plus de hardiesse. *Il faut*, disoit-il, *savoir mêler à propos la douceur et la sévérité.* Un jour qu'il prêchoit, il aperçut un jeune libertin, qui faisoit à une fille des gestes trop libres et trop indécens. Cette insolente impiété le toucha vivement. *Comment !* s'écria-t-il en interrompant son sermon, *fera-t-on de l'église de Dieu une caverne de voleurs et d'impudiques ? si vous ne cessez de faire ces insolences, je vous montrerai au doigt, et je vous nommerai devant tout le monde.* Ce qui regarde ma propre personne, disoit-il souvent, ne me touche point ; mais tout ce qui regarde Dieu, me touche si puissamment, qu'il n'est rien que je ne fasse, afin que chacun se range à son devoir.

Nous devons de même, quand il s'agit des intérêts et de la gloire divine, nous livrer, s'il le faut, à une sainte colère. Lorsqu'on

aime sincèrement Dieu, on est vivement touché de ce qui l'offense. Mais il est à propos souvent de tempérer l'amertume du zèle par la douceur de la charité, qui fait garder des ménagemens et s'arrêter où il faut. Ainsi nous voyons *Jésus-Christ* lui-même, quoiqu'il fût le plus doux des hommes, s'indigner à la vue des profanateurs du temple, faire un fouet de cordes et les chasser. Il sembloit qu'il allât exterminer tous ces sacriléges; cependant il ne blessa personne, et l'on ne voit pas même qu'il en frappa un seul. Son zèle, tout ardent qu'il étoit, se borna simplement à leur faire une vive réprimande, à renverser leurs tables, et à les faire sortir du temple. S'il prenoit aussi, dans quelques occasions, un ton plus vif et plus animé qu'à l'ordinaire à l'égard de ses disciples, en leur reprochant leur grossièreté, leur incrédulité et leurs autres défauts, ils étoient bien convaincus, par toute sa conduite à leur égard, qu'il les aimoit, qu'il n'agissoit ainsi que par bonté, pour leur rendre ses instructions plus sensibles, et les imprimer plus fortement dans leur esprit.

On peut, sans doute, en user quelquefois de même, lorsqu'on parle à des gens stupides et grossiers, dont tout le sentiment est dans les oreilles; ou à des enfans, dont l'imagination volage et dissipée ne feroit pas toujours assez d'attention à ce qu'on leur diroit avec une tranquille douceur. Mais il ne faut jamais, ni pour eux ni pour qui que ce soit, en faire une habitude, et y mêler de la dureté ou de

l'aigreur. La dureté ne produit aucun bon effet et rebute ordinairement ; l'aigreur n'est propre qu'à indisposer, à faire haïr, et à nous attirer souvent des réponses désagréables et piquantes. Un président d'un très-petit génie, appelé *Goussaut*, se trouvant dans une assemblée où l'on jouoit, se mit derrière la chaise d'un des joueurs. Celui-ci, ayant fait au jeu une lourde faute, dit sans réflexion, ou sans savoir que le président fût si près de lui : *Je suis un franc Goussaut*. Vous êtes un sot, lui dit le président piqué. *C'est ce que je voulois dire*, répliqua l'autre.

M. de Harlai, premier président du parlement de Paris, avoit infiniment plus d'esprit et de mérite. Une dame fort laide vint solliciter auprès de lui, un procès qui devoit bientôt se juger, et qui étoit de conséquence. Il la reçut avec un front sourcilleux. Elle crut que cet accueil lui annonçoit la perte de son procès. Elle sortit fort mécontente ; et dans sa colère, qu'elle exprimoit à tout le monde, elle ne désignoit ce magistrat que par le nom de *vieux singe*. Cela revint aux oreilles de M. de Harlai ; mais sourd à la voix du ressentiment, il écouta l'équité qui lui parla en faveur de la dame. Elle apprit, contre son attente, le gain de sa cause. Elle ne manqua point d'aller remercier ce magistrat, en lui montrant un cœur plein de reconnoissance. M. de Harlai, regardant la marquise avec un air riant, lui dit : *Il ne faut pas, madame, que vous soyez surprise de ce que j'ai fait pour vous : les vieux*

singes sont charmés d'obliger les guenons.

La manière dont il reprit le chef d'une troupe de comédiens, n'est pas moins ingénieuse. Ils étoient venus pour lui demander une grâce : leur chef dit qu'il venoit, de la part de sa compagnie, le supplier d'une telle chose. *Je délibérerai avec ma troupe*, répondit M. de Harlai, *pour savoir si je dois accorder à votre compagnie la grâce qu'elle me demande.*

On s'imagine quelquefois qu'il faut gronder et reprendre vertement ses domestiques, afin d'être mieux servi ; et c'est, au contraire, le vrai moyen de l'être mal. En grondant, on dégoûte plus qu'on n'encourage : on ne parvient, tout au plus, qu'à faire des hypocrites, qui savent bien, dans l'absence des maîtres, se dédommager de la contrainte qu'a coûtée leur présence. Un homme sage et modéré sait parler en maître à un domestique, sans l'injurier et sans dire aucun mot dont il puisse être offensé. Il lui reproche ses fautes avec fermeté, sans manquer au respect qu'il doit à la dignité de l'homme. Il blâme ce qu'il a fait par sa volonté, sans rien blâmer de ce que la nature ou la fortune a fait en lui. Il cherche à corriger le coupable, et non à le mortifier. Aussi, loin de lui savoir mauvais gré, on l'estime, on le remercie, et on ne l'en aime que davantage.

Vous savez, sans doute, ce beau trait de *M. de Turenne*, qui a été souvent cité, et qui mérite toujours de l'être. Un jour d'été, il étoit en petite veste blanche et en bonnet à une fenêtre de son antichambre. Un de ses gens

survient, et trompé par l'habillement, le prend pour l'aide de cuisine. Il s'approche doucement par derrière, et lui applique un grand coup sur les fesses. L'homme frappé se retourne à l'instant. Le valet voit, en tremblant le visage de son maître ; il se jette à ses genoux tout éperdu : Monseigneur, lui dit-il, j'ai cru que c'étoit George. *Et quand c'eût été George*, reprit M. de Turenne en se frottant le derrière, *il ne falloit pas frapper si fort*. C'est toute la réprimande qu'il fit à ce domestique, et c'est ainsi qu'il en usoit à l'égard des autres. Aussi étoit-il également adoré de ceux qui le servoient, et de tous ceux qui servoient sous lui.

Le ton grondeur, les paroles aigres, une dure et inflexible sévérité révoltent, aigrissent et attirent la haine : mais aussi trop de douceur autorise le mal et fait mépriser. Soyez doux, mais soyez ferme quand il le faut et que vous le devez. C'est être vicieux, que de ne pas réprimer le vice lorsqu'on est obligé de le faire ; c'est se rendre complice du mal, que de ne pas le reprendre fermement et l'arrêter quand on en a le droit et le pouvoir.

C'est là ce qui rend si criminelle la malheureuse et pitoyable foiblesse de ces parens qui, dans la folle tendresse qu'ils ont pour leurs enfans, dissimulent, détournent la vue pour ne pas apercevoir les fautes les plus grandes, se retirent même et disparoissent, pour avoir un prétexte de ne rien voir et de ne rien dire. Si quelquefois ils se croient obligés de les reprendre de leurs désordres devenus trop grands

ou trop publics, c'est avec une foiblesse qui ne remédie à rien, qui augmente même le mal, et rend les enfans plus effrontément libertins ou vicieux.

Parens mous et aveugles ! votre tendresse cruelle leur est bien plus funeste, que si vous vous armiez, lorsqu'il est nécessaire, d'une juste sévérité. Quand les réprimandes ne produisent rien, quand vous voyez des fautes sérieuses réitérées, faites parler le devoir, faites-le parler en maître et en vengeur. En corrigeant vos enfans, ils ne vous en aimeront pas moins, mais ils vous respecteront davantage. Leurs larmes essuyées, ils vous rendront justice, vous remercieront peut-être, et surement vous loueront un jour.

Ce n'est pas qu'il faille employer sans cesse les réprimandes et les corrections. On ne doit, au contraire, reprendre et punir que le plus rarement qu'il est possible : ce qui est trop fréquent ne frappe plus. C'est de la fermeté qu'il faut, et non de la rigueur. Si l'on savoit mieux conserver son autorité, sans la compromettre mal à propos, ou sans laisser prendre à un enfant sur soi un ascendant qu'on ne pourra plus lui faire perdre ; si on l'accoutumoit de bonne heure au respect et à l'obéissance, sans lui permettre d'y manquer jamais ; si l'on corrigeoit dans les commencemens les petites fautes, sans leur donner le temps de se changer en habitudes, on n'auroit pas si souvent besoin, dans la suite, d'employer les réprimandes dures, qui coûtent beaucoup à

l'amour, ni de prendre la voie, quelquefois inutile et toujours fâcheuse, des châtimens sévères.

Ce que nous venons de dire pour les parens, convient aussi, à beaucoup d'égards, aux personnes en place. La sévérité qui maintient le bon ordre, est la gardienne des états. Elle est sur-tout absolument nécessaire, quand il faut contenir une multitude qui ne peut être arrêtée que par la crainte, quand il faut réprimer le vice, devenu trop hardi par l'impunité, ou qu'on doit humilier l'orgueil et l'insolence. C'est cette louable fermeté qui a rendu si célèbre le nom de *M. de Harlai*. Ce grand magistrat, dont l'austère intégrité ne déridoit pas même le front pour sourire à la vertu et à l'innocence à qui elle rendoit justice, étoit pour le vice, d'une sévérité inflexible qui ne faisoit acception de personne. Il étoit le fléau de la chicane et de l'injustice. Il répondit au corps des procureurs qui vinrent le féliciter, lorsqu'il fut fait procureur-général, et lui demander sa protection. *Ma protection !* leur dit-il : *les fripons ne l'auront pas, les gens de bien n'en ont pas besoin.*

Mais ce qu'il fit en qualité de premier président, prouve encore mieux sa sévère fermeté. Un riche partisan enlevoit des blés dans une année de disette, pour les revendre plus cher. M. de Harlai l'envoya chercher. Le fermier-général vint dans un carrosse doré et chargé de laquais. Les coursiers fringans, qui faisoient retentir le pavé en entrant dans la cour, firent un fracas qui imitoit le bruit du

tonnerre. Il avoit un habit superbe, relevé d'une broderie d'un goût exquis. M. de Harlai affecta de le laisser se morfondre dans son antichambre. Il le fit enfin entrer. Quand je vous ai fait attendre, lui dit-il, j'ai consulté ma vanité; votre carrosse ornoit ma cour, et votre personne mon antichambre. Son visage serein devint ensuite sombre tout à coup. Monsieur, poursuivit-il d'un ton à glacer le coupable d'effroi, je vous ai mandé pour vous dire que j'ai appris que, vous prévalant de la cherté des blés, vous en faisiez de grands amas. Vous prétendez vous enrichir par la misère du peuple, et vous engraisser de sa substance. J'arrêterai le cours de vos projets. Si tous ces blés que vous avez amassés ne sont pas vendus dans un mois, je vous ferai pendre. L'or et la faveur ne vous déroberont point à la justice. Le fermier-général, interdit, se retira. Il osa porter ses plaintes au roi, sur le discours du magistrat. *Je vous conseille*, lui dit le roi, *d'exécuter les ordres qu'il vous a prescrits; car s'il vous a menacé de vous faire pendre, il le fera comme il le dit.*

Lorsque la nécessité de réparer le scandale, ou l'inutilité des réprimandes secrètes ne vous oblige pas à reprendre en public, faites-le toujours en particulier. On est mieux disposé à recevoir des avis humilians, quand la vanité en souffre moins. Observez la loi que la charité exige, et que prescrit l'évangile. Epargnez au coupable une confusion qu'il ne mérite pas: elle serviroit plus souvent à l'aigrir qu'à le

corriger Les plus sages d'entre les païens mêmes ont reconnu l'obligation d'avoir les uns pour les autres ce ménagement. *Socrate* reprenant un jour en public un de ses amis, Platon lui dit qu'il auroit dû faire cette réprimande en particulier. *Vous avez raison*, lui répondit Socrate ; *mais vous aussi vous auriez dû me donner cet avis en particulier.*

Au reste, si vous n'êtes point chargé par état de reprendre les autres, ne le faites pas facilement, et n'imitez pas sur-tout l'indiscrète vivacité de quelques-uns, qui troublent le repos de tout le monde, parce qu'ils ne sont jamais en repos. C'est un mauvais métier que celui de censeur : on se fait haïr, et l'on ne corrige personne. Un philosophe répondit un jour à un de ces censeurs de profession : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger !*

Il est bien des petites choses qu'on doit se passer mutuellement, et sur lesquelles il n'est ni poli, ni même à propos de se reprendre. En général, la plupart des hommes aiment mieux être applaudis que repris. Nous avons beau protester qu'on ne sauroit nous faire plus de plaisir, que de nous avertir de nos fautes et de nos défauts : le plus grand plaisir qu'on puisse nous faire, est de n'en pas prendre la peine. Relevez les talens, les qualités, le mérite ; mettez dans un beau jour les vertus obscures ; approuvez les sentimens, excusez les défauts, ne faites pas semblant d'aper-

cevoir les vices, vous serez le meilleur ami. Touchez aux imperfections, aux penchans favoris, aux fautes qu'on aime à se pardonner ou qu'on craint de reconnoître, vous déplairez.

Cependant un des principaux devoirs de l'amitié, un des plus grands services que l'on puisse rendre, c'est d'avertir son ami des fautes qu'il a commises, afin qu'il évite d'y retomber; c'est de l'éclairer sur ses défauts qu'il ignore, ou qu'il prend pour des vertus par une illusion assez ordinaire à l'amour propre. Mais la sincérité, qui doit être l'ame de l'amitié, est souvent ce qui la fait périr. La plupart des amis ne veulent pas être repris; ou s'ils permettent quelquefois qu'on le fasse, ils exigent tant de ménagement, d'égard, de circonspection; il est si difficile de ne pas leur faire quelque peine; ils reçoivent si froidement le second ou le troisième avis, qu'on prend plutôt le parti de se taire, de dissimuler, de flatter. Cependant, on l'a dit, et il est vrai, un ennemi qui nous reprend même avec aigreur, nous est plus utile qu'un ami flatteur et trop indulgent; parce que le premier nous dit toujours la vérité, et que l'autre ne nous la dit presque jamais. Un poète du dernier siècle a donc eu raison de dire :

Que j'aime d'un ami le langage sévère !
Que je hais le discours flatteur
D'un esclave, d'un imposteur,
Qui me trompe en voulant me plaire !
Perfide, loin de m'éclairer,
Tu ne cherches qu'à m'égarer.

Par tes discours foibles et lâches,
Tu me livres la guerre, en m'annonçant la paix,
Les vérités que tu me caches,
Sont des larcins que tu me fais.

L'abbé TESTU.

Peu de personnes pensent aussi bien sur ce point que *M. Helvétius*. Il avoit un vieux secrétaire, nommé Baudot, d'un caractère chagrin, caustique et inquiet. Sous prétexte qu'il avoit vu M. Helvétius dans son enfance, il se permettoit de le traiter toujours comme un précepteur brutal traite un enfant. M. Helvétius l'écoutoit avec patience, et quelquefois en le quittant il disoit à madame Helvétius : *Mais est-il possible que j'aie tous les défauts et tous les torts qu'il me trouve ! non, sans doute ; mais enfin j'en ai un peu ; et qui est-ce qui m'en parleroit, si je n'avois pas Baudot !*

Aimez de même à être repris et corrigé. Si vous aviez au visage une tache qui vous rendît ridicule, ne seriez-vous pas bien aise qu'on vous en avertît ? Témoignez votre reconnoissance à ceux qui auront eu assez d'amitié et de confiance pour vous faire connoître les taches de votre ame. *Celui*, dit l'Esprit-Saint, *qui aime la correction, aime la science ; mais celui qui hait les réprimandes est un insensé* (1).

La honte d'avoir mal fait devient une vertu,

---

(1) *Qui diligit disciplinam, diligit scientiam*, etc. Prov. 12.

quand c'est le repentir qui la cause. Ne rougissez donc pas d'avouer vos torts. Celui qui a de l'élévation dans l'ame ne craint point de reconnoître ses fautes et de les réparer. *Charles IX*, roi de France, étant à la chasse, vit un gentilhomme qui couroit devant lui. Il lui cria plusieurs fois de s'arrêter ; mais celui-ci ne l'entendant point, couroit toujours. Le roi l'ayant atteint, lui donna quelques coups de houssine sur les épaules, en lui disant : Arrête-toi donc. Le gentilhomme, sensible à ce traitement, se tourna vers le prince et dit : *En quoi ai-je offensé votre majesté, pour en être traité de la sorte ! Sont-ce là les récompenses des blessures que j'ai reçues à son service !* En disant cela il ouvrit son habit, et lui montra des cicatrices. *Je suis gentilhomme*, poursuivit-il, *et je ne dois pas être exposé à des coups de houssine comme un vil esclave*. Charles IX reconnut sa faute, fit des excuses au gentilhomme, et l'assura qu'il n'avoit qu'à demander telle grâce qu'il voudroit pour satisfaction.

Un jeune homme rougit, quand on le surprend en faute et qu'on lui fait voir qu'il a manqué. Mais souvent cette honte vient moins du repentir qui reconnoît sa faute pour s'en corriger, que de l'orgueil qui se trouve humilié. Il se fâche contre ceux qui lui en font des reproches, au lieu de se fâcher contre lui-même de les avoir mérités. Le marquis de *Saint-André* fit un jour à ce sujet une belle réponse. Il étoit venu demander un petit gouvernement à

M. de Louvois, ministre de la guerre. Ce ministre le lui refusa, se ressouvenant de quelques plaintes qu'on lui avoit faites contre lui. Cet officier tout en colère dit : *Morbleu ! si je recommençois le service, je sais bien ce que je ferois.* Que feriez-vous, lui demanda M. de Louvois d'un ton brusque ? *je réglerois si bien ma conduite*, reprit Saint-André, *que vous n'y trouveriez point à redire.* Le ministre, qui ne s'attendoit pas à cette réponse, et qui se préparoit à mortifier le marquis, s'il lui fût échappé quelque brusquerie peu respectueuse, fut surpris si agréablement, qu'il lui accorda le gouvernement qu'il demandoit.

C'est un mauvais orgueil de croire qu'on ne peut avoir tort ; et celui qui pense bien, ne s'offensera jamais, qui que ce soit qui lui fasse connoître son devoir. Lorsque *Soliman II*, le plus grand empereur qu'aient eu les Turcs, marchoit à la conquête de Belgrade, une femme du commun s'approcha de lui, et se plaignit amèrement de ce que, pendant qu'elle dormoit, des soldats lui avoient enlevé des bestiaux qui faisoient toute sa richesse. Il falloit que vous fussiez ensevelie dans un sommeil bien profond, lui dit en riant le sultan, puisque vous n'avez pas entendu venir les voleurs. *Oui, je dormois, seigneur*, répondit-elle ; *mais c'étoit dans la confiance que votre hautesse veilloit pour la sureté publique.* Soliman, assez magnanime pour approuver ce mot, tout hardi qu'il étoit, répara convenablement un dommage qu'il auroit dû empêcher.

Aimez comme lui la vérité, et témoignez votre reconnoissance à ceux qui vous la font connoître, de quelque manière que ce soit. Ayez sur ce point la même sublimité de sentimens, que le célèbre *Menzikoff*. Ayant laissé par sa négligence glisser de grands désordres dans l'armée russe qu'il commandoit, il en fut sévèrement repris par le czar Pierre-le-Grand, qu'un officier de l'armée avoit cru devoir en avertir. Il se donna tant de mouvement, qu'il parvint à découvrir son accusateur. Il le fit venir et lui dit : Il faut que vous soyez un homme bien estimable, pour avoir mieux aimé vous exposer à mon ressentiment, que de laisser ignorer au czar une chose qui l'intéresse. Soyez mon ami, aidez-moi de vos lumières, et acceptez un présent de deux mille ducats comme une marque de mon estime.



Louez sans flatterie.

Le flatteur admire, s'extasie. *La vérité*, dit Despréaux, *n'a point cet air impétueux*. Elle est plus simple, plus modeste. Un homme qui dit ce qu'il pense, le dit simplement, et avec un air de sincérité qui ôte tout soupçon ; mais les admirations et les exclamations des donneurs de louanges doivent paroître suspectes. Les personnes sincères ne prodiguent point les éloges.

C'est une chose assez rare de savoir manier la louange, et de la dispenser avec agrément

et avec justice. L'orgueil grossier ne loue que soi-même, et on le méprise; la vanité fine et délicate ne loue que pour avoir du retour, et l'on s'en aperçoit; le misanthrope ne loue point, parce qu'il n'est content de personne, et personne n'est content de lui; le louangeur se décrédite, et ne fait honneur ni à lui ni aux autres; l'homme sage loue ce qui mérite d'être loué.

C'est en quelque sorte se donner part aux belles actions, que de les louer de bon cœur. Une louange délicate et placée à propos, fait autant d'honneur à celui qui la donne, qu'à celui qui la reçoit. Le grand *Condé* alla saluer *Louis XIV*, après la bataille de Senef qu'il venoit de gagner. Le roi étoit au haut de l'escalier. Le prince de Condé, qui avoit de la peine à monter, parce qu'il avoit été fort maltraité de la goutte, dit au milieu des degrés : Sire, je demande pardon à votre majesté si je la fais attendre. Le roi lui répondit : *Mon cousin, ne vous pressez pas ; quand on est chargé de lauriers comme vous l'êtes, on ne sauroit marcher si vîte.*

Les louanges ne devroient jamais être accordées qu'au mérite et à la vertu; mais l'intérêt et la flatterie les prostituent, et les prodiguent le plus à ceux qui les méritent le moins. *Waller*, célèbre poète Anglois, avoit comblé de louanges l'usurpateur Cromwell pendant sa vie, et composé même en vers son oraison funèbre, qui passe pour un chef-d'œuvre. Lorsque Charles II, après la mort de l'usur-

pateur, monta sur le trône, le poète courtisan ne manqua pas d'aller lui présenter une pièce de vers. Ce prince les ayant lus, lui reprocha qu'il en avoit fait de meilleurs pour Cromwell. *Sire*, lui répondit Waller, *c'est que nous autres poètes, nous réussissons mieux dans la fiction que dans la vérité.*

L'auteur des *Mélanges de littérature orientale* raconte aussi qu'un poète Persan, qui vivoit des éloges qu'il prodiguoit aux grands, fut un jour cité devant le cadi par un particulier. Arrivé chez le juge, il entendit former contre lui une demande à laquelle il ne s'attendoit guère. On lui demandoit cent pièces d'or. Où peuvent être vos titres, répondit le poète fort embarrassé? Dans vos ouvrages, répliqua le demandeur. Vous avez fait pour Ibn Malik, notre grand visir, les plus beaux vers du monde, et vos vers doivent me valoir nécessairement cent pièces d'or de lui ou de vous. Voici ce que vous y dites : *Ibn Malik surpasse tous les hommes en générosité, et si quelqu'un lui demande un bienfait, je suis caution qu'il ne lui sera pas refusé.* Sur la foi de ces vers, j'ai été demander au visir cent pièces d'or, dont j'ai un besoin pressant : il n'a pas accueilli ma demande ; mais je n'en suis point inquiet, puisque vous voulez bien répondre pour lui. Le poète, qui vit qu'il alloit être condamné, courut chez le visir, et lui dit qu'il lui avoit fait un honneur auquel il espéroit qu'il ne voudroit pas renoncer. Il lui raconta le fait. *A la bonne heure*, lui répondit Ibn Malik,

mais ma modestie vous enjoint de ne me plus faire à l'avenir tant d'honneur.

Il n'est permis qu'aux poètes plus avides d'argent que de gloire, aux courtisans qui ne brûlent de l'encens que sur l'autel de la fortune, aux domestiques qui cherchent à tromper des maîtres vains, aux faux amis qui veulent suppléer par la flatterie aux bonnes qualités qui leur manquent, d'être de vils adulateurs. Celui qui pense noblement, ne le sera point. Un compliment bien tourné et fait à propos n'a jamais déplu; mais il ne doit pas être fait aux dépens de la vérité. Il y a bien peu de complimens sincères; la plupart ne sont qu'une fausse monnoie dont on paye la vanité, ou des filets agréables qui servent à prendre des dupes. On ne peut guère compter sur la sincérité des complimens, que quand ils sont faits par des personnes dignes elles-mêmes d'être louées, ou qu'ils sont les interprètes des sentimens publics. Tel fut celui qu'on fit au duc *de Montausier*, dont le mérite étoit universellement reconnu. Lorsqu'il fut question de nommer un gouverneur au grand dauphin, quelqu'un lui dit : *Si monseigneur le dauphin est né heureux, vous serez son gouverneur.*

Celui qu'un soldat fit à M. *de Turenne*, ne dut pas moins le flatter, parce qu'il n'avoit aucun des traits de la flatterie. Un soldat de son armée se faisoit appeler du nom de ce général, qui l'ayant entendu, lui témoigna qu'il s'en offensoit. *Morbleu, mon général*, lui dit le

soldat, *si j'avois su un plus beau nom que le vôtre, je l'aurois pris.* Le maréchal *de Villars*, l'un des plus grands généraux qu'ait eus la France depuis M. de Turenne, entendit un officier qui disoit à un de ses amis : *Je vais dîner chez Villars.* Le maréchal lui dit avec bonté : A cause de mon rang de général, et non à cause de mon mérite, dites *M. de Villars.* Monseigneur, lui répondit sur le champ l'officier, on ne dit point *monsieur de César*, j'ai cru qu'on ne devoit pas dire *monsieur de Villars*.

Les justes éloges sont le plus noble encouragement du mérite, des talens et de la vertu; et ne peut-on pas même dire qu'ils en sont, dans cette vie, la plus digne et la plus douce récompense après celle de la conscience ? On peut et l'on doit même louer les jeunes gens, pour les encourager; mais il faut le faire avec modération, pour ne les pas rendre présomptueux : la louange, comme le vin, augmente les forces, quand elle n'enivre pas (1).

Les louanges outrées et excessives font tort à celui qui les donne et à celui qui les reçoit : c'est une espèce d'insulte. Ceux à qui on les

---

(1) La pureté de la morale chrétienne ne permet point de désirer les louanges pour elles-mêmes et par vanité. On ne peut les aimer et tâcher de les mériter, qu'autant qu'elles peuvent servir à procurer la gloire de Dieu, l'utilité du prochain ou la nôtre. La vertu craint même les louanges les plus méritées, parce que l'orgueil n'a pas de voie plus sûre pour se glisser dans le cœur.

adresse les sentent, s'ils ont le sens commun, et les punissent au moins d'un souverain mépris. Un flatteur lisoit devant *Alexandre* ce qu'il avoit composé de son histoire. Etant arrivé à l'endroit où il le faisoit combattre contre une troupe d'éléphans, dont on lui en faisoit tuer un de chaque coup : Alexandre, transporté de colère, prit le livre, le jeta dans une rivière qu'il passoit alors, et menaça l'auteur de l'y faire jeter aussi, s'il écrivoit encore de la sorte.

C'est avoir une très-mauvaise opinion d'un homme, que de lui donner des louanges qu'il ne mérite pas ; c'est croire qu'il a un grand fonds de vanité, ou qu'il est ridiculement crédule. Cependant c'est le moyen ordinaire qu'emploient les courtisans et les ames basses, comme la route qui est la plus sûre et la plus courte, pous s'insinuer et acquérir la faveur. Nous nous persuadons sans peine que toutes les louanges qu'on nous donne sont sincères ; et si nous ne croyons pas tout, nous en croyons du moins une bonne partie. L'amour propre est comme un bandeau épais, qui nous empêche d'apercevoir l'extravagance des flatteries dont on nous endort. Les personnes du sexe doivent se défier des louanges encore plus que les hommes, parce qu'elles y sont plus sensibles, et que c'est presque toujours par là qu'on les trompe ou qu'on les séduit. Il est rare qu'elles aient la tête assez forte, pour soutenir la vapeur des parfums qu'on brûle auprès d'elles.

Les louanges exagérées, et qu'on ne mérite pas, ne plaisent qu'aux personnes extrêmement vaines. Les louanges triviales et communes ne flattent que les sots. *Henri IV*, fatigué d'une grande traite qu'il avoit été obligé de faire pour aller secourir Cambrai, passa par Amiens. Un orateur qui vint le haranguer, commença par les titres de *très-bon*, *très-grand*, *très-clément*, *très-magnanime*. Ajoutez aussi, dit le roi, *et très-las*.

Ce prince n'aimoit pas les louanges ; il disoit qu'elles seroient d'un grand prix, si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent, au lieu qu'elles nous ôtent souvent celles que nous avons.

Le jeune monarque, qui, en montant sur le même trône, paroît s'être proposé ce grand roi pour modèle, a témoigné également le peu de cas qu'il faisoit de la plupart des louanges qu'on prodigue aux princes. Il en fut comblé par tous les poètes François, qui s'empressèrent à l'envi de célébrer les heureux auspices de son règne. Une personne lui en ayant présenté, il lui répondit : *Quand on dira du bien de moi, je ne serai pas fâché de l'ignorer ; mais si l'on en disoit du mal, je voudrois le savoir pour me corriger.*

Quelqu'un ayant demandé à l'empereur *Niger* la permission de réciter devant lui son panégyrique : *C'est se moquer*, répondit-il, *de faire l'éloge d'un homme vivant, et sur-tout d'un empereur. Ce n'est pas le louer, parce qu'il fait bien ; mais c'est le flatter, afin qu'il*

récompense. Pour moi, je veux être aimé pendant ma vie, et loué après ma mort.

Ayez les mêmes sentimens que lui, et soyez plus curieux de mériter les éloges que de les obtenir. Défiez-vous des donneurs de louanges : la plupart des hommes n'aiment point à louer, et ils ne louent guère que pour eux. Mais quoique la flatterie soit l'ouvrage du mensonge et de l'intérêt, elle est toujours bien reçue, sur-tout si elle est fine et délicate, et elle ne manque guère de le paroître : il est si facile de prendre pour un homme d'esprit celui qui sait flatter. Un jour que le jeune *Cambyse*, fils du grand Cyrus, donnoit un festin aux seigneurs de sa cour, ses satrapes l'élevoient au-dessus du roi son père. Crésus, roi de Lydie, voulant enchérir sur la finesse de leurs flatteries, dit, lorsque son tour vint de parler, qu'ils avoient tort d'élever Cambyse au-dessus de Cyrus, et que pour lui il le trouvoit fort inférieur à son père. Ce discours étonna l'assemblée, et le roi lui-même en parut ému. Mais cet adroit flatteur ajouta aussitôt : *Qu'il le trouvoit inférieur, en ce que Cambyse n'avoit pas encore donné, comme Cyrus, un fils qui le surpassât.* Ce tour surprit agréablement le prince, et fut applaudi.

Les grands sur-tout aiment à être flattés ; et c'est bien d'eux qu'on peut dire, que la flatterie en fait des amis, et la vérité des ennemis. Ils préfèrent la louange qui les trahit, à la sincérité qui leur seroit utile : ils veulent être trompés, et ils le sont. Celui qui

qui sait flatter le mieux leur amour propre, en obtient tout ce qu'il désire. Un marchand de bijous avoit acheté trois cent mille livres la fameuse perle appelée *la Pélégrine*. Philippe II, à qui ce marchand fut présenté, lui demanda pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle : *Je songeois*, lui répondit-il, *qu'il y avoit dans le monde un roi d'Espagne qui me l'achèteroit.* Le monarque, flatté de cette réponse, fit compter au marchand quatre cent mille livres pour cette perle, qu'on voit encore aujourd'hui sur la couronne des rois d'Espagne.

Ceux qui ont de quoi payer la flatterie, ne manqueront jamais de vils adulateurs, qui ne connoissant d'autre langage que celui de l'intérêt, ne rougissent que de parler celui de la vérité, et n'ont pas honte de louer hautement ce qu'ils blâment en secret. Mais quel est l'honnête homme qui voulût leur ressembler !

Ne méprisez personne.

Le mépris éloigne les cœurs, et l'estime les concilie. Quoique nous n'aimions pas toujours ceux que nous admirons et que nous estimons, nous aimons toujours ceux qui nous admirent et qui nous estiment. Mais si l'estime ne fait point d'ingrats, le mépris fait des ennemis et souvent des ennemis irréconciliables. Les hommes pardonnent quelquefois la haine et jamais le mépris.

Si nous pouvions nous estimer mutuellement, il n'y auroit que de la douceur dans

la société. L'inclination malheureuse que nous avons à témoigner le peu de cas que nous faisons des personnes qui ne sont pas vraiment dignes de mépris, est la source de presque tous les désordres et des maux qui y règnent. De là naissent les médisances malignes, les satires mordantes, les manquemens injurieux, qui produisent à leur tour les haines mortelles, les longues inimitiés, les vengeances funestes.

Gardons-nous donc de mépriser les autres, car il y a des gens qui n'oublient jamais de l'avoir été; et si c'est une personne d'esprit, une réponse piquante et ingénieuse la vengera sur le champ. L'abbé *Des Fontaines*, qui n'étoit, comme tant d'autres abbés de Paris, ecclésiastique que de nom, rencontra Piron qui étoit habillé plus magnifiquement qu'à l'ordinaire. *Quel habit pour un tel homme*, lui dit-il, d'un ton méprisant! *Quel homme pour un tel habit*, lui répliqua Piron!

C'est, dit *La Bruyere*, une chose monstrueuse, que le goût et la facilité que nous avons de railler, d'improuver et de mépriser les autres, et tout ensemble la colère que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent et nous méprisent. Mettons-nous, pour un moment, en la place de celui à qui nous voulons faire une offense, et nous ne l'offenserons pas. L'oubli de cette sage maxime, et le désir que nous avons de nous élever au-dessus des autres, nous inspirent le penchant que nous avons à mépriser. Remplis d'ailleurs de la bonne opinion de nous

aimons à nous comparer, et nous ne nous comparons guère que nous ne nous préférions. C'est de là que naît ce mépris, qui se nomme insolence, hauteur, ou fierté, selon qu'il a pour objet nos supérieurs, nos inférieurs, ou nos égaux. Il ne convient à personne d'être fier et méprisant : avec ses semblables c'est sottise, avec les personnes au-dessus c'est folie, et avec celles au-dessous c'est ridicule.

Les jeunes gens qui ont de la naissance et du bien, sont presque tous fiers et méprisans, à moins que ce défaut n'ait été corrigé par une excellente éducation; mais souvent ce sont les gouverneurs mêmes de la plupart des enfans des grands, qui fomentent leur orgueil au lieu de le réprimer. On ne les entretient que de la noblesse de leur extraction, de la grandeur de leurs alliances, des prétentions de leur famille, au lieu de leur apprendre à être modestes, polis, humains et affables à tout le monde. Un gentilhomme avoit été dans la familiarité d'un grand prince. Quelque temps après la mort de ce prince, son fils trouvant sur ses terres ce gentilhomme en équipage de chasse, fit semblant de ne pas le reconnoître, et lui dit d'un ton méprisant : *Mon ami, qui t'a permis de chasser ici !* Le gentilhomme, piqué de ce ton qu'il ne méritoit pas, lui répondit : *J'avois l'honneur d'être l'ami de monseigneur votre père, j'ignorois que j'eusse l'honneur d'être le vôtre.* Le jeune prince sentit sa faute, et chercha à la réparer par beaucoup d'honnêtetés.

Il n'est que trop ordinaire de mépriser ceux qui sont pauvres, et d'estimer les gens à proportion de leurs richesses. Quand Louis XIV fit son entrée à Strasbourg, les Suisses lui envoyèrent des députés. Un courtisan qui étoit auprès du roi, ayant vu parmi ces députés l'évêque de *Bâle*, dans un extérieur qui n'étoit rien moins que brillant, dit à son voisin : *C'est quelque misérable apparemment que cet évêque.* Comment ! lui répondit-on, il a six cent mille livres de rente. *Ho ho, c'est donc un honnête homme.* Et il lui fit mille caresses.

C'est ainsi qu'on pense et qu'on agit tous les jours. Faut-il s'étonner si les riches sur-tout ont tant de mépris pour ceux qui sont dépourvus des biens de la fortune ? Les personnes qui sont prodigieusement, mais nouvellement enrichies, ne sauroient s'imaginer qu'il puisse y avoir d'autre mérite, et méprisent la noblesse, l'esprit, la science, tous les avantages les plus estimables auxquels les richesses n'ont pas prêté leur éclat. Eblouis comme eux de cet éclat extérieur et séduisant qui environne les grandes richesses, nous avons de la peine à refuser notre admiration et notre estime à ceux qui les possèdent ; tandis que nous ne jetons qu'un œil dédaigneux sur tout ce qui rampe dans l'indigence. C'est souvent néanmoins dans ces états obscurs que nous méprisons, comme s'il y avoit quelqu'autre chose de méprisable que le vice, que brillent les plus sublimes vertus. Mais nous avons la plupart des yeux si imbécilles, que nous ne

voyons rien de grand que sous la dorure. Molière revenoit de sa campagne ; il donna l'aumône à un pauvre, qui, un instant après, fit arrêter le carosse et lui dit : Monsieur, vous n'avez pas eu dessein de me donner une pièce d'or. *Où la vertu va-t-elle se nicher !* s'écria Molière.

Les conditions basses où le commun des hommes se trouvent placés par la Providence, les fonctions serviles ou laborieuses qu'ils exercent dans la société, ne les dégradent point, et doivent au contraire les rendre précieux et estimables, quand ils s'en acquittent bien. *Louis XII*, lorsqu'il n'étoit encore que duc d'Orléans, apprit qu'un gentilhomme de sa maison avoit maltraité un paysan. Il ordonna qu'on ne servît point de pain à ce gentilhomme, mais seulement de la viande. Ayant su qu'il en murmuroit, il le fit appeler, et lui demanda quelle étoit la nourriture la plus nécessaire. L'officier lui répondit que c'étoit le pain. *Eh ! pourquoi donc*, reprit le prince avec sévérité, *êtes-vous assez peu raisonnable pour maltraiter ceux qui vous le mettent à la main !*

Un préjugé encore bien commun, sur-tout parmi les femmes, et qui montre bien de la petitesse d'esprit, c'est de faire moins de cas d'une personne, parce qu'elle n'a pas la taille aussi belle ou la figure aussi avantageuse qu'une autre. Le mérite, accompagné de ces qualités naturelles, ne prévient sans doute que mieux en sa faveur ; mais cesse-t-il d'être estimable,

parce qu'il en est dépourvu ? Loin d'y être toujours attaché, n'arrive-t-il pas même qu'il en soit séparé le plus souvent ; comme si la nature, jalouse de ses dons, aimoit à les partager ?

Le célèbre *Pélisson* étoit si difforme, qu'il abusoit, disoit madame de Sévigné, de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Ce qui donna lieu à une aventure assez plaisante. Une belle dame qui ne le connoissoit point, le prit par la main, un jour qu'il passoit dans la rue, et le conduisit dans une maison voisine. Elle le présenta au maître du logis, en lui disant : *Trait pour trait, comme cela.* Elle le quitta ensuite brusquement, et s'en alla. Pélisson surpris et peut-être flatté de la distinction que la dame avoit paru faire de lui, en demanda la cause au maître du logis. Celui-ci, après s'en être défendu, lui avoua qu'il étoit peintre. *J'ai*, dit-il, *entrepris pour cette dame la représentation de la tentation de Jésus-Christ dans le désert. Nous contestions depuis une heure sur la forme qu'il falloit donner au diable, et elle vient de me dire qu'elle souhaite que je vous prenne pour modèle.* Cependant cet homme, si défiguré, étoit un des plus beaux génies du siècle de Louis XIV.

Le diamant tombé dans la boue, n'en est pas moins précieux, et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel, n'en est pas moins vile. *Ne louez pas un homme pour sa bonne mine*, dit le Sage ; *et ne le méprisez point*,

parce que son extérieur n'a rien qui le relève. L'abeille est petite entre les insectes volans, et néanmoins son fruit l'emporte sur ce qu'il y a de plus doux (1).

Un officier d'un mérite rare par ses vertus et par ses talens militaires, mais d'une figure petite et mal faite, ayant été nommé gouverneur du Canada, les Iroquois lui envoyèrent des députés pour renouveler leur alliance avec les François. Arrivés à Quebec, ils furent introduits chez le gouverneur. Le chef de l'ambassade avoit préparé un discours, dans lequel il employoit tout ce que sa langue avoit de plus riche et de plus pompeux pour faire l'éloge de la force du corps, de la hauteur de la taille, et de la bonne mine du général : qualités que ces sauvages estiment de préférence. Surpris de voir toute autre chose que ce qu'il avoit imaginé, il sentit que sa harangue ne quadroit point au personnage. Sans se déconcerter : *Il faut que tu ayes une grande ame*, lui dit-il, *puisque le grand roi des François t'envoie ici avec un si petit corps.*

Le chancelier *Bacon* n'avoit pas une idée aussi avantageuse de ces hommes qui ne sont au-dessus des autres, que par la grandeur de leur taille. Un ambassadeur de France auprès du roi d'Angleterre, Jacques I, ayant montré, dans sa première audience, plus de vivacité et de légèreté que de jugement et d'esprit, le roi demanda après l'audience à Bacon ce qu'il pen-

(1) *Non laudes virum in specie suâ, neque spernas hominem in visu suo*, etc. Eccl. 11.

soit de l'ambassadeur. Il répondit que c'étoit un homme grand et bien fait. Mais, reprit le roi, quelle opinion avez-vous de sa tête ? est-ce un homme qui soit capable de bien remplir sa charge ? *Sire*, répondit Bacon, *des gens de grande taille ressemblent quelquefois aux maisons de quatre ou cinq étages, dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal meublé.*

Les petits vases renferment souvent les choses les plus précieuses et les plus estimables. Le prince de Condé ayant demandé à un lieutenant-général quelqu'un qui pût lui rendre un compte exact de la situation des ennemis, celui-ci lui amena un soldat de fort mauvaise mine. Le prince le rebuta et en demanda un autre. Le lieutenant-général en fit venir successivement deux de meilleure mine, qui furent acceptés, et s'acquittèrent fort mal de leur commission. On eut recours au premier, qui rendit un compte si exact, que le prince satisfait s'engagea de lui accorder la grâce qu'il désireroit. Le soldat lui demanda aussitôt son congé. Le prince étonné lui offrit de le faire capitaine. *Monseigneur*, lui répondit le soldat, *vous m'avez méprisé, je ne sers plus le roi.* Le grand Condé, esclave de sa parole, satisfit à la demande du soldat, en témoignant à tout le monde le chagrin qu'il en avoit.

Cette injuste prévention, qui fait estimer ou mépriser les personnes sur le témoignage si équivoque de la figure, prononce aussi de même sur celui des habillemens : car c'est

souvent l'habit qui décide de l'estime ou du mépris, comme si la sottise ne se trouvoit jamais sous un habillement riche et de grand prix, ou que le mérite fût incompatible avec un habit aussi simple et aussi modeste que lui. Les gens sensés n'accordent de la considération à l'habit, que jusqu'à ce qu'ils aient connu la personne. C'est ce que les Russes expriment par ce beau proverbe : *On reçoit l'homme selon l'habit qu'il porte, et on le reconduit selon l'esprit qu'il a montré.* Mais la plupart se laissent prévenir par l'extérieur, et jugent du fond par la surface. Un savant parut à la cour avec un habit qui n'annonçoit pas l'opulence. Un jeune prince qui le vit, dit avec mépris : Qu'est-ce que ce misérable qu'on laisse entrer? *Prince*, lui répondit son sage gouverneur, *c'est un homme.* Il lui rappela dans un autre moment tout ce que le nom d'*homme* renferme d'auguste. Il lui fit voir à combien de titres celui-ci méritoit plus de considération, que beaucoup d'autres qui sont magnifiquement vêtus. Le jeune prince avoit de l'esprit. Il rougit de ce que l'orgueil lui avoit fait dire. Il fit venir l'honnête homme qu'il avoit d'abord refusé de voir, et lui fit un accueil gracieux.

Si l'on réfléchit attentivement sur la réponse de ce gouverneur, on en sentira bientôt la justesse et la vérité, puisqu'il n'y a rien dans l'homme de plus grand que sa qualité d'homme. Nous n'approfondirons pas ici cette question : nous dirons seulement que puisque nous por-

tons en notre ame l'image de la Divinité, il y a une espèce de sacrilége à nous mépriser les uns les autres. Nous nous devons réciproquement un respect inviolable; et nous ne pouvons sans crime nous refuser le même honneur qu'on porte à tout ce qui représente la Divinité ou les rois de la terre, puisque nous sommes tous la vive image de Dieu, et après lui les rois de la nature.

Si les jugemens d'estime ou de mépris, qu'on prononce d'après l'habillement ou la figure, sont presque toujours aussi faux qu'injurieux, ceux qu'on porte des différens peuples, ne le sont pas moins. Les satires qu'on fait d'une nation, comme celles qu'on fait d'un sexe, sont toujours injustes, parce qu'elles attaquent un nombre infini de personnes à qui elles ne conviennent point. On sait la belle réponse d'un philosophe Scythe à un Athénien qui lui reprochoit sa patrie. *Je suis*, lui dit le philosophe, *la gloire de mon pays*, *et tu es la honte du tien*. Le sage ne se livre point à cette prévention nationale; il estime le mérite, sous quelque climat qu'il soit né. Un ambassadeur de France, trop prévenu en faveur de sa nation, disoit à un seigneur de la Grande-Bretagne : *L'Anglois est bien estimable hors de son île. Il a du moins sur vous*, répliqua le lord, *l'avantage de l'être quelque part*. La repartie étoit piquante, mais l'ambassadeur l'avoit méritée.

On a long-temps attaché en France, avec beaucoup d'injustice, un sens odieux au mot

Allemand. Le maréchal de Schomberg, qui étoit de cette nation, avoit un maître d'hôtel, qui voulant s'excuser d'avoir mal réussi dans une commission, dit à son maître : *Je crois que ces gens-là m'ont pris pour un Allemand. Ils avoient tort*, répondit le maréchal avec beaucoup de flegme, *ils devoient vous prendre pour un sot.*

C'est quelquefois parmi les gens mal élevés, une espèce de bel air, de paroître mépriser les femmes, et d'en dire beaucoup de mal, comme si les vertus, les talens, les belles qualités de l'esprit et du cœur n'étoient pas des deux sexes. C'est d'ailleurs nous déshonorer nous-mêmes, puisque sans elles nous ne serions point, et que nous leur sommes redevables de tant de soins et d'attentions, qu'on ne peut être qu'ingrat en les méprisant. Une dame entendant un jeune étourdi, qui méprisoit tout le sexe, dit aux personnes qui étoient avec elle : *Ce jeune homme n'a-t-il point de mère ?*

Que dirons nous de ceux qui ne parlent qu'avec mépris des personnes spécialement consacrées à Dieu ? Ce n'est pas seulement indécence et irréligion, c'est n'avoir ni équité ni justice. Il y a parmi les ecclésiastiques et les religieux des hommes d'un mérite rare, qui les élève bien au-dessus de la plupart de ceux qui les méprisent. L'abbé *Albéroni*, de curé d'un village d'Italie, étant devenu, comme nous l'avons dit, aumônier du duc de Vendôme, mangeoit à la table des gentilshommes de ce prince. Leur orgueil s'en crut

humilié, et ils en murmurèrent. Le duc qui en fut instruit, ordonna un soir qu'on lui préparât à souper dans sa chambre, et qu'on mît deux couverts. Comme il ne soupoit jamais, tous les officiers de l'armée qui venoient lui faire la cour, et tous ceux de sa maison furent surpris de cette nouveauté. Ils le furent bien davantage, lorsque le maître d'hôtel ayant servi le duc de Vendôme, dit à l'abbé Albéroni qui étoit présent, de se mettre à table. *Quelques personnes*, ajouta-t-il, *font difficulté de manger avec mon aumônier ; pour moi, je m'en fais honneur, à cause de son caractère de prêtre et de son mérite personnel.*

On traite souvent les ecclésiastiques et les religieux, de gens inutiles ; et ceux qui leur font ce reproche, sont quelquefois ceux-là mêmes à qui il conviendroit mieux. Un libertin disoit un jour : *A quoi servent au monde tant de prêtres, tant de religieux et de religieuses?* A quoi y servez-vous, lui répondit-on ? Ceux que vous regardez comme les plus inutiles, font sur la terre ce que vous devriez y faire et ce que vous n'y faites pas. Ils acquittent pour tous les hommes un devoir, que la plupart des gens du monde négligent ou ne veulent pas remplir. Ils sont occupés tous les jours à louer, à remercier le souverain Maître de l'univers, le suprême Dispensateur de tous les biens. Ils le prient pour la prospérité des royaumes, des villes et des familles. Cette fonction peut-elle donc paroître vile et méprisable ? En vain allégueroit-on quelques

désordres, quelques inconvéniens; quelle institution humaine n'a pas les siens ? Quand la chose est bonne en elle-même, et n'a que des abus en petit nombre, ou faciles à corriger, ils peuvent servir de prétexte et non de raison pour mépriser ou abolir une chose utile (1).

Tel est le fonds inépuisable d'orgueil que nous avons dans notre cœur, que rien n'est à l'abri de nos dédains injurieux. Les ordres même de l'état les plus respectables, qui ne devroient s'accorder que de l'estime, se prodiguent le mépris. La grande noblesse méprise la petite; celle-ci méprise les hommes de robe et d'église, qui ont soin de lui rendre la pareille. Mais que gagnons-nous à nous mépriser les uns les autres ? S'il est vrai que dans un si étrange commerce, ce qu'on pense gagner d'un côté, on le perd de l'autre, ne vaudroit-il pas mieux renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui siéent si peu aux foibles hommes, et convenir ensemble de se traiter tous avec une mutuelle bonté ? ce qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous en procureroit un bien plus grand encore, celui de ne mortifier personne. La fierté, le

(1) On peut voir dans le savant *Catéchisme philosophique* de M. Flexier de Réval, ou plutôt de M. l'abbé de Feller, plusieurs avantages réels que la société civile retire des maisons religieuses : avantages qui, pesés dans la balance d'une raison impartiale, ont fait regretter à des protestans mêmes qu'on les ait entièrement abolies parmi eux. Un auteur Anglois se plaint de la dépopulation en Angleterre, et il l'attribue avec raison au libertinage, qui dévaste plus les etats que le célibat ecclésiastique et religieux.

dédain, le *rengorgement*, si l'on peut s'exprimer ainsi, nous attirent tout le contraire de ce que nous cherchons, si c'est à nous faire estimer. Regardez dans la société, dit *La Bruyère*, qui sont ceux que tout le monde méprise ou déteste : ce sont ceux qui ont le plus de dédain, de hauteur ou de fierté pour les autres.

Si vous voulez vous y faire aimer, que votre commerce soit doux : ne faites point sentir votre supériorité. L'esprit, les talens, le mérite, le rang et la fortune sont pour les autres un poids assez pesant, sans l'augmenter de celui de l'ostentation. Ces avantages, si vous les possédez, vous feront assez d'envieux, sans que vous vous fassiez encore des ennemis, et le dédain ne manque jamais d'en attirer. On risque toujours beaucoup à mortifier l'amour propre des autres, comme on ne perd jamais rien à l'obliger. L'humiliation marche souvent à la suite de l'orgueil : l'oracle divin l'a prononcé, et nous en voyons tous les jours l'accomplissement. Le monde rabaisse ceux qui s'enflent (1). Quiconque veut s'élever au-dessus des autres, ne trouvera que ce qu'il fuit. Mais l'orgueil, cette source féconde et malheureuse de nos mépris, est une de ces passions, dont on ne guérit que bien difficilement : la déraciner du cœur, c'est le triomphe de la religion.

---

(1) *Omnis qui se exaltat, humiliabitur.* Luc. 18. *Superbum sequitur humilitas.* Prov. 29.

Les plus excellens remèdes que la raison et la religion nous offrent contre la fierté méprisante que l'orgueil nous inspire, c'est de moins penser à nos bonnes qualités qu'à nos défauts, et plus à ce qui nous manque qu'à ce que nous possédons. Souvent nous n'estimons si peu les autres, que parce que nous nous estimons trop. Au lieu de ramener notre attention sur ce que nous valons, portons-la sur les bonnes qualités des autres. Pourrions-nous encore nous prévaloir de quelque chose, si nous voulions faire réflexion que mille personnes valent mieux que nous ?

Si ce sont des qualités naturelles qui vous inspirent tant de complaisance pour vous-même, et tant de mépris pour les autres, songez que ces avantages ne sont pas le prix de votre vertu ni l'ouvrage de vos mains, mais des présens de l'Auteur de votre être. Ce que nous avons ne vient pas de nous ; et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifier ? pourquoi mépriser ceux qui ont été moins bien partagés que nous (1) ? Il est souvent plus dangereux d'avoir ces avantages, qu'il n'est honteux de ne les avoir pas, parce qu'il est facile d'en abuser ; et l'on en rendra un compte si sévère à celui de qui on les a reçus, qu'on doit plutôt en concevoir de la crainte que de la vanité.

Est-ce l'étendue de vos connoissances ou

---

(1) *Quid habes quod non accepisti ? si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ?* I. Cor. 4.

les lumières de votre esprit, qui vous rendent si fier et si méprisant à l'égard de ceux qui en ont, ou que vous croyez en avoir moins que vous ! Mais être infatué de soi, dit *La Bruyère*, et être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu.

Cet esprit d'ailleurs qui devroit faire notre plus grande gloire, est souvent pour nous un sujet de confusion par les préjugés, les entêtemens, les opinions fausses dont il est rempli; par les absurdités et les extravagances dans lesquelles il se surprend lui-même, et qui lui échappent comme malgré lui. Un rien aussi peut le déranger ; et ce qui doit bien humilier notre orgueil, c'est que les plus grands esprits ont souvent eu des atteintes de folie. Le célèbre *Pascal*, ce génie sublime, ce profond mathématicien, croyoit toujours voir un abyme à son côté gauche, et y faisoit mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis avoient beau lui dire qu'il n'y avoit rien à craindre, que ce n'étoit que les alarmes d'une imagination épuisée par une étude abstraite et métaphysique ; il convenoit de tout cela avec eux, et un quart-d'heure après il se creusoit de nouveau le précipice qui l'effrayoit. C'est louer moins qu'on ne croit, que de dire d'une personne qu'elle a beaucoup d'esprit, si l'on ne peut ajouter qu'elle en fait un bon usage. Combien de gens qui, pour avoir trop d'esprit, n'ont pas le sens commun !

A l'égard de nos connoissances, dont nous tirons tant de vanité, qu'est-ce que savent la plupart des hommes, et comment le savent-ils ? souvent d'une manière si trouble et si confuse, que ces prétendues connoissances ne servent qu'à les jeter dans l'erreur. Le nombre de leurs connoissances est bien petit, en comparaison de la masse infinie de ce qui leur resteroit à savoir : encore ces connoissances sont-elles comme ensevelies dans un amas encore plus grand d'erreurs. Et cependant on s'enfle de l'acquisition de ce ténébreux butin, comme s'il importoit plus de savoir beaucoup que de bien savoir.

Je conviens qu'il y en a qui savent mieux, avec plus de clarté et de distinction, ce qui fait les vrais savans, puisqu'une foule de connoissances entassées ne fait pas plus un savant, qu'un tas de pierres rassemblées au hasard ne fait un bel édifice. Mais ceux-mêmes qui savent le mieux, ne sont-ils pas les premiers à reconnoître combien les connoissances de l'homme sont bornées ? Ils se trouvent en bien des matières environnés d'abîmes impénétrables, de ténèbres, d'incertitudes ; ils ne sauroient faire un pas sans trouver des difficultés. Au lieu d'apprendre ce qu'on ignoroit, on ne parvient quelquefois, à force d'étude, qu'à désapprendre ce qu'on croyoit savoir. Aussi n'y en a-t-il pas de plus humbles que ceux qui savent le plus. Les ignorans sont vains et hardis, parce qu'ils ne connoissent point leur ignorance ; le savant ne peut se

dissimuler la sienne à bien des égards, et il en est plus modeste. On disoit un jour au savant *Vossius*, dont la vaste érudition brille dans tous ses ouvrages, qu'on ne pensoit pas qu'il y eût rien dans les lettres et dans les sciences qu'il ignorât. *Vous vous trompez fort*, répondit-il, *je ne sais pas le quart des choses que bien des jeunes gens croient savoir.*

Jules Scaliger, moins savant et plus vain, avoit coutume de dire qu'il ignoroit trois choses : d'où provient l'intervalle qui se trouve dans la fièvre entre les accès; comment on peut rappeler à la mémoire une chose qu'on a oubliée, et la cause du flux et du reflux de la mer. Eh! qu'il y avoit de choses qu'il ignoroit, dont il ne se vantoit pas.

Quand on jette de même un regard réfléchi sur les autres choses qui inspirent de la hauteur et de la fierté au grand nombre des hommes, on ne sauroit n'en être pas étonné. N'est-ce pas, par exemple, quelque chose de plus ridicule que tout ce qui nous fait rire, que la broderie et la dorure entrent dans les raisons qu'on a de s'estimer davantage, et qu'on soit en effet pour cela seul plus estimé de la plupart? qu'un homme richement vêtu veuille être moins contredit qu'un autre, et réellement le soit beaucoup moins? qu'on prétende à la considération par des chevaux plus fins, par des équipages plus élégans, par des livrées plus brillantes, par des ameublemens plus précieux, et qu'on l'obtienne? Telle est notre vanité, que nous estimerions peu les

richesses, si elles ne nous fournissoient le plaisir d'avoir ce que les autres n'ont pas, et de l'emporter sur eux.

Cette vanité est si grande, que nous la mettons dans les choses mêmes qui, par leur première destination, devoient servir à couvrir notre nudité et notre honte. Une personne trop recherchée dans ses habillemens, et qui fait trop d'attention à ses habits ou à ceux des autres, donne lieu de soupçonner qu'elle ne connoît pas de plus grand mérite, et qu'elle-même n'en a point d'autre. Si elle en est de là plus fière et plus méprisante, la chose n'est plus douteuse. Les vêtemens magnifiques, en donnant aux petits génies, comme il arrive ordinairement, de la hauteur, de la fierté, du dédain, un certain ton de suffisance et d'amour propre, ôtent au caractère et à l'esprit, ce qu'ils ajoutent au corps et à la figure. Si cela est, ne peut-on pas dire qu'ils font perdre plus qu'ils ne donnent, et qu'ils rendent souvent plus digne de mépris que d'estime ?

On doit penser de même des autres choses extérieures, qui ont coutume d'inspirer de la fierté, et qui pourtant n'ajoutent pas le plus petit poids au mérite. Telles sont les richesses. Quoiqu'elles n'aient rien de méprisable, elles n'ont rien aussi de glorieux en elles-mêmes. Souvent, si l'on vouloit remonter à la source, ou examiner l'usage qu'on en fait, on trouveroit qu'elles sont plutôt un sujet de honte que de vanité. Mais le riche, qui n'a garde

d'approfondir la chose, reçoit les respects extérieurs dont on encense sa vanité, comme un tribut qu'on rend à son excellence. Si les richesses n'augmentent point son mérite, elles augmentent l'opinion qu'il en a. Il ne manque pas de s'agrandir de ce que les autres lui accordent, tandis qu'ils ne s'enrichissent guère de ce qu'il leur donne. De là naissent cette hauteur, cette fierté, ce ton dédaigneux et méprisant, si ordinaire aux nouveaux riches; mais ils n'ont pas toujours des flatteurs pour leur applaudir, et ils ont souvent la mortification de voir leur orgueil humilié et confondu. Un ancien philosophe ayant été invité avec quelques savans, par un affranchi devenu riche et orgueilleux, cet homme nouveau, pour se moquer des questions que les philosophes agitent souvent entr'eux, lui demanda, *d'où vient que d'une féve noire et d'une blanche, il sort une farine de même couleur*. Le philosophe indigné, pour lui rappeler sa première condition, dont le fouet étoit le châtiment ordinaire, le pria de lui dire auparavant, *d'où vient que deux fouets, l'un de lanières blanches et l'autre de noires, font les mêmes marques sur le dos de celui qu'on châtie*.

Le chevalier *de Cailli*, dans une de ses épigrammes, dit aussi fort bien contre un de ces nouveaux riches fiers et dédaigneux :

Parce qu'un fort grand bien s'est venu joindre au vôtre,
A peine à nos discours répondez-vous un mot.
Quand on est plus riche qu'un autre,
A-t-on droit d'en être plus sot?

Si vous êtes riche et heureux, que votre félicité et votre abondance ne vous donnent point de l'orgueil et de la fierté, mais plutôt de la bonté et de la compassion. Les misérables que vous voyez, dit l'auteur des *Conseils de la Sagesse*, sont une image affreuse mais naturelle de ce que vous seriez, s'il plaisoit à la Providence divine de vous abandonner, si elle cessoit, comme elle pourroit le faire, de répandre sur vous ses bénédictions et de vous combler de biens. Vous seriez ce qu'ils sont, si Dieu n'avoit eu pour vous des soins et des bontés particulières. Qui peut même se flatter de ne pas devenir malheureux? et qui oseroit se croire inébranlable dans la prospérité? Celui qui ne craindroit point les revers de la fortune, mériteroit d'en servir d'exemple.

Mais comment peut-on se laisser aller aux éblouissemens de l'orgueil, quand on réfléchit sérieusement sur la fragilité de ces biens fugitifs? Rien n'est plus voisin de la pauvreté que les grandes richesses. Il faut mille degrés pour monter au temple de la fortune, il n'en faut qu'un pour en descendre. Une prospérité qui paroissoit inébranlable, est renversée en moins de temps qu'on n'est à le dire. Les plus obscures nuits succèdent aux plus beaux jours, et l'orage fond quelquefois dans le moment que le ciel étoit le plus calme. Aussi le sage nous recommande-t-il de penser à la pauvreté dans le temps de l'abondance, parce que du matin au soir le temps change, *et tout cela*,

dit-il, *arrive en un moment sous les yeux de Dieu* (1).



Entendez raillerie.

Quelque chose qu'on vous dise en badinant, ne vous en offensez pas aisément. Entendre raillerie, est la plus sûre marque d'un bon esprit. Il n'y a que les petits génies qui se choquent de tout; il n'y a guère que ceux qui sont méprisables, qui craignent d'être méprisés.

Ne ressemblez pas sur-tout à ces caractères pointilleux, qui s'imaginent toujours que c'est contre eux qu'on dirige tous les traits qu'on lance, ou qui se piquent des plaisanteries les plus innocentes. Il n'est jamais permis de badiner avec eux : tout les offense, tout est pour eux entouré d'épines; ils se sentent piqués de tout ce qui les touche le plus légèrement. Les politesses même les plus honnêtes, mais un peu libres et familières, choquent ces esprits ombrageux : ils y trouvent un certain je ne sais quoi qui les blesse. Vous les voyez soudainement hors d'eux-mêmes entrer en des fougues terribles, parce que vous avez laissé échapper la plus légère raillerie, ou parce que leur imagination blessée a vu dans vos yeux quelqu'un de ces regards équivoques qu'ils n'entendoient pas. Ils se persuadent que vous

(1).... *Et hæc omnia citata in oculis Dei.* Eccl. 18.

avez voulu les offenser, et ils s'offensent. Quoique vous n'ayez nullement pensé à les insulter ou à leur faire de la peine, ils se croient attaqués, et ils vous attaquent comme des furieux. Tel étoit Cyrano de Bergerac, auteur du *Pédant joué*. Le nez de Cyrano, qui étoit tout défiguré, lui a fait tuer plus de dix personnes : il ne pouvoit souffrir qu'on le regardât fixement, et il faisoit aussitôt mettre l'épée à la main.

Si l'on badine de votre figure, riez-en le premier. Le secret d'empêcher la raillerie est de la prévenir, et le moyen le plus efficace de l'arrêter est de la bien prendre. C'est ôter à ceux qui veulent rire de nous le plus délicat du plaisir, que d'en rire nous-mêmes, comme faisoit M. *Heidegger*. Il étoit né dans un village de la Suisse. Il vint à Londres chercher fortune, et il parvint à être directeur des jeux de la nation. Il avoit beaucoup d'esprit et de vivacité, mais encore plus de laideur. La difformité de son visage étoit affreuse, et la nature lui avoit donné de plus une rotondité excessive : ce qui le rendoit monstrueux ; mais il étoit le premier à en plaisanter. Il fit même un jour une gageure singulière contre lord Chesterfield : il paria qu'on ne trouveroit point dans tout Londres un visage plus hideux que le sien. Lord Chesterfield, après de pénibles recherches, découvrit enfin une vieille d'une laideur horrible. Cette vieille et M. Heidegger se présentèrent devant les juges du pari, qui, au premier aspect, décidèrent que

la vieille étoit la plus laide, et que lord Chesterfield avoit gagné. M. Heidegger appela de ce jugement, alléguant que pour qu'il y eût droit égal, la vieille et lui devoient paroître sous le même ajustement. Il se para de la coiffure, et sous cette nouvelle forme il parut si épouvantable aux juges, qu'ils furent obligés de lui adjuger le pari.

Il ne convient qu'aux gens sans esprit ou sans éducation, de se fâcher contre celui qui les raille, ou de lui répondre par des injures. Ce n'est pas qu'il faille se laisser moquer comme un sot, ou paroître insensible aux traits les plus piquans ; mais on doit riposter à propos, et tâcher de faire retomber sur ceux qui nous badinent les traits qu'ils décochent sur nous. Un courtisan, grand dissipateur, voulant se moquer de *M. de Lort*, médecin du cardinal de Richelieu, le pria de lui dire quelle maladie il pouvoit avoir, et pourquoi, ne sentant aucune douleur, buvant bien, mangeant bien, dormant tout de même, ses excrémens étoient toujours verts ? *Il ne faut pas s'étonner de cela*, répondit le médecin, *c'est que vous avez mangé tout votre bien en herbe.*

Quelques chevaliers de Malte parloient un jour sur le danger dont ils sembloient être menacés par les Turcs, qu'on disoit venir fondre sur eux avec cent mille hommes. L'un de ces chevaliers se nommoit *Samson*, mais il étoit de fort petite taille. Quelqu'un de la compagnie dit en riant : *Messieurs, quelle raison y a-t-il de s'alarmer ? N'avons-nous pas*

pas un Samson parmi nous! il suffira seul pour détruire toute l'armée des Turcs. Ce discours excita une grande risée ; mais le gentilhomme changea bientôt les rieurs par sa réponse. *Vous avez raison, monsieur*, lui répliqua-t-il aussitôt ; *mais pour faire ce que vous dites, il me faudroit une de vos mâchoires, et alors je ferois des miracles.*

Quoique la repartie ne soit guère permise à l'égard de ceux qui sont au-dessus de nous, le respect dû au rang n'en met pas toujours à couvert. Le badinage, qui place en quelque sorte l'agresseur et l'offensé de niveau, attire quelquefois aux grands mêmes des réponses, d'autant plus mortifiantes qu'ils s'y attendoient moins. *François I.er* fut, comme on sait, vaincu et fait prisonnier par les Impériaux, à la bataille de Pavie. Quelque temps après être sorti de sa prison de Madrid, il demanda, par plaisanterie, à une dame fort laide, depuis quand elle étoit revenue du pays de Beauté. *J'en revins, sire*, répondit-elle, *le même jour que votre majesté revint de Pavie.*



XXVI.

Fuyez les libertins, les fats et les pédans.

Les libertins scandalisent, les fats ennuient, les pédans assomment. Mais il pourroit vous arriver encore quelque chose de pire, ce seroit de parvenir à leur ressembler en les fréquentant. Comme ces trois espèces d'hommes font un peuple fort grand, et que leur société est très-contagieuse, il est à propos d'entrer dans quelques détails, pour les faire mieux connoître, et pour en inspirer plus d'éloignement. L'emploi du sage et du philosophe est d'observer les hommes, non pour rire de leurs folies, ou pour en pleurer (1), mais pour apprendre à ne pas les imiter.

L'étude de l'homme, qui est sans doute une des plus belles et des plus utiles, ne doit pas être faite par pure curiosité, et bien moins par malignité. Il faut observer les hommes, pour devenir meilleur, et pour aider les autres à l'être. C'est là l'objet important de la morale, et ce qui élève cette science au-dessus de toutes les autres. Jeune homme, qui aimez à vous former et à vous instruire, venez donc continuer à les observer avec moi, et appre-

(1) On sait que *Démocrite* rioit continuellement des folies des hommes, et qu'*Héraclite* pleuroit sans cesse sur leurs extravagances. Si tous deux avoient raison pour le fond, tous deux étoient fous de porter la chose à l'excès. On demande quelquefois lequel étoit le plus fou : je crois que c'étoit le second, parce que c'étoit le fou le plus malheureux.

nez à connoître ici ceux qu'il vous importe le plus d'éviter et de fuir.

Les libertins. Le danger le plus commun et le plus inévitable, auquel vous serez exposé dans le monde, c'est le mauvais exemple et les liaisons dangereuses. Il n'est rien de plus éloquent que l'exemple. On balance quelques momens; mais bientôt on dit ce qu'on entend dire, on fait ce qu'on voit faire, on marche à grands pas dans les routes larges et battues de l'iniquité, et souvent même on se fait une fausse gloire de surpasser en libertinage ceux dont on avoit d'abord eu horreur.

Saint Clément d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée, rapportent que l'apôtre *St. Jean* faisant la visite des églises d'Asie, y trouva un jeune homme qui lui plut; il l'instruisit, et le recommanda particulièrement à l'évêque de la ville. Cet évêque lui promit d'en avoir beaucoup de soin, et il le fit au commencement. Mais, ayant laissé dans la suite trop de liberté à son élève, il fut corrompu par des jeunes gens de son âge, qui ne pensoient qu'à se divertir, et qui le portèrent insensiblement à se rendre complice avec eux des plus grands crimes. Il fit plus encore : s'étant mis à leur tête, il forma une troupe de voleurs; et comme il étoit d'un naturel vif et ardent, il devint le plus violent et le plus cruel de tous. Quelque temps après, St. Jean étant revenu dans la même ville, redemanda à l'évêque le dépôt qu'il lui avoit confié. Celui-ci lui avoua

en rougissant, que le jeune homme étoit devenu un chef de brigands, et qu'il s'étoit emparé d'une montagne, où il se tenoit avec une troupe de gens semblables à lui. Le saint apôtre, pénétré de douleur, après avoir fait de justes reproches à l'évêque, monte sur un cheval, et court au lieu qu'on lui avoit indiqué. Les sentinelles des voleurs se saisirent de lui. *C'est pour cela*, leur dit-il, *que je suis venu ; qu'on me conduise à votre capitaine.* Celui-ci ayant aperçu et reconnu son ancien maître, la honte l'obligea de s'enfuir. St. Jean le poursuivit à bride abattue, malgré la foiblesse de son grand âge, et crioit après lui : *Mon fils, pourquoi me fuyez-vous? pourquoi fuyez-vous votre père, et un homme vieux et sans armes! Ne craignez point, il y a encore espérance pour votre salut. S'il est nécessaire, je souffrirai très-volontiers la mort pour vous, comme Jésus-Christ la soufferte pour nous tous : demeurez, croyez-moi.* Le jeune homme, touché de ces paroles, s'arrêta, tenant les yeux baissés en terre : il rompit ensuite ses armes ; et voyant que le saint vieillard approchoit, il alla se jeter à ses pieds, et pleura amèrement. L'apôtre le releva, l'embrassa, le ramena, et ne le quitta point qu'il ne l'eût entièrement fait rentrer dans le chemin de la vertu, que ses compagnons de débauche lui avoient fait abandonner.

On peut dire des mauvaises sociétés ce que l'écriture dit des mauvais entretiens ; elles corrompent les bonnes mœurs, elles détruisent

le plus beau naturel, les plus heureuses inclinations (1). Combien de fois n'a-t-on pas vu les fruits précieux d'une longue et sage éducation, détruits en peu de temps par le souffle empoisonné des compagnies dangereuses! C'est ce qui arriva à ce jeune homme de qualité, dont parle le célèbre chancelier *Gerson*. Il avoit été long-temps un modèle d'innocence et de piété; mais s'étant malheureusement lié avec un libertin, les discours et les exemples de cet ami corrompu l'infectèrent bientôt, et le pervertirent entièrement. Il se livra, comme lui, aux plus grands désordres. Atteint d'une maladie mortelle, le souvenir de ses crimes le jeta dans le désespoir. *Malheur à celui qui m'a séduit!* dit-il au prêtre qui l'exhortoit : *mes crimes sont trop grands, pour que je puisse en espérer le pardon. Je vois l'enfer ouvert pour me recevoir.* En prononçant ces dernières et terribles paroles, il expira (2).

Parens, qui avez de la vertu, et qui voulez conserver à vos enfans celle que vous avez tâché de leur inspirer, vous ne sauriez trop les prémunir contre les funestes effets que produisent les mauvais exemples. Le jeune homme, agité tout à la fois par la fièvre qui le dévore, et tenté par les exemples corrupteurs que le monde offre à ses yeux, aura bien de la peine

(1) *Corrumpunt mores bonos, colloquia prava.* 1. Cor. 15.

(2) On peut voir ce fait plus détaillé dans l'*Ami des Enfans*; cet ouvrage, écrit avec une élégante simplicité, est rempli d'excellentes leçons données à la première jeunesse par un véritable ami.

à se soutenir, si vous ne l'affermissez. Fortifiez-le donc; armez-le de bonne heure des plus sages conseils; revenez à la charge à mesure que le péril augmente; ne vous lassez pas de travailler, jusqu'à ce que le caractère soit tout-à-fait formé. Faites-lui sur-tout bien connoître ceux dont il doit le plus éviter la compagnie; et dites-lui, avec ce zèle que doivent vous donner votre tendresse et ce ton persuasif qui est celui de l'amour : O mon fils ! j'ai travaillé sans relâche jusqu'à présent à jeter dans votre ame les précieuses semences de toutes les vertus, et à les faire éclore. Je sens mon amour croître avec vos heureuses inclinations. Mais, plus je vous aime, plus je tremble pour vous, que vous ne veniez à former des liaisons suspectes et dangereuses. Vous désirez savoir quelles sont celles dont vous devez principalement vous défendre. Ce souhait, qui est pour moi d'un si heureux augure, je me hâte de le satisfaire.

Evitez, sur-tout, ces affronteurs de profession, qui vivent aux dépens du public, qui ne sont jamais si contens d'eux-mêmes, que quand ils ont trouvé quelque nouveau moyen de tromper l'ouvrier et le marchand, de bien manger, de bien boire, et de ne rien payer, d'emprunter et de ne point rendre, de duper la bonne foi des simples, et d'escroquer l'argent des enfans de famille.

Evitez encore tous ces jeunes gens gâtés, sans mérite et sans talens, dont les débauches les plus infames sont les plaisirs les plus déli-

cats, qui se disputent la gloire des excès, et qui se font un jeu de déshonorer les familles, de séduire les femmes, et de les décrier.

Evitez avec une égale horreur tous ces vieux libertins, qui, déjà un pied dans le tombeau, se plaisent à insinuer à la jeunesse leurs sentimens pervers, comme pour perpétuer après eux leur libertinage, le soustraire au tombeau où ils vont être engloutis, et lui donner une affreuse immortalité. Hélas! verroit-on, mon fils, dans les jeunes gens tant de corruption, s'il ne se trouvoit de ces détestables corrupteurs, qui leur ouvrent malheureusement les yeux sur ce qu'ils devroient toujours ignorer, et les arrachent d'entre les bras de l'innocence, pour les jeter dans ceux de la volupté? Si vous faites jamais société avec eux, vous êtes perdu, et peut-être pour toujours, comme ce jeune homme, dont je ne puis jamais me rappeler l'histoire sans frémir. Il menoit la vie la plus régulière et la plus innocente. Un misérable libertin l'entraîna dans un lieu de débauche, et le précipita dans le crime. Au sortir de là les remords l'assiégent, la fièvre le saisit, les transports lui montent au cerveau, et il meurt le même jour, sans avoir le temps de se repentir et de pleurer son crime. Son corrupteur crut le voir une nuit au milieu des flammes, et l'entendre lui reprocher sa perte éternelle.

O mon fils, si les libertins vous invitent à venir avec eux, souvenez-vous de ce terrible exemple, refusez fermement, et résistez avec

courage à leurs indignes sollicitations. Si un malheureux moment vous livre en leur compagnie, et vous jette au milieu d'eux sans le savoir, appelez promptement à votre secours toutes les leçons de vertu que vous avez reçues, et fortifiez-vous contre leurs assauts, par le souvenir de toute l'horreur que mérite le vice, et du mépris profond que s'attire un débauché. Fuyez le plutôt qu'il vous sera possible, et fuyez loin. L'hôpital à trente ans, et à la mort l'impénitence : c'est tout ce qui reste du commerce des libertins.

Enfin, mon fils, ajouta ce père vertueux et chrétien, vous avez des mœurs et de la religion : craignez la société de ceux qui peuvent vous les faire perdre. Le libertinage de l'esprit marche à la suite du libertinage du cœur, et il est encore plus contagieux et plus funeste. Ecoutez-en la preuve dans le trait que je vais vous raconter. *Grégorio Léti*, auteur de plusieurs histoires connues, avoit fait, dans sa première jeunesse, ses études à Cosence chez les jésuites. Il fut appelé à Rome par un oncle qui vouloit le faire ecclésiastique ; mais il refusa d'entrer dans ses vues. Il revint à Milan, sa patrie, et y demeura deux ans. Ce fut là qu'abandonné à lui-même, il perdit bientôt, par la compagnie des impies qu'il fréquenta, les principes de religion qu'il avoit reçus. Quelque temps après il se mit à voyager, et passant par Aquapendente, dont son oncle étoit devenu évêque, il alla le voir. Comme il tenoit des propos

fort libre sur la religion, ce prélat lui dit : *Dieu veuille, mon neveu, que vous ne deveniez pas quelque jour un grand hérétique ; mais, pour moi, je ne veux plus vous avoir dans ma maison.* Ce que craignoit ce sage prélat, ne manqua pas d'arriver. Léti alla à Genève, y fit connoisssance avec un calviniste libertin, et acheva de se perdre par ses conversations. Il fit profession publique de la religion protestante, resta calviniste toute sa vie, se déshonora par des libelles contre les princes, vécut, quoiqu'avec des talens, destitué de biens et de protections, et mourut presque subitement à Amsterdam.

Mais, qu'ai-je besoin, mon fils, de vous rapporter des exemples anciens, tandis que vous en avez de si tristes sous vos yeux, dans ce siècle malheureux d'impiété ? L'irréligion marche aujourd'hui la tête levée, et conspire ouvertement contre Dieu. Décorant sa fausse sagesse du nom de philosophie, elle a formé l'horrible complot de renverser les autels, de déraciner la foi, de corrompre l'innocence, et d'étouffer dans les ames tout sentiment de vertu. Résolue de porter à la religion les coups les plus funestes, elle exhorte, par mille discours téméraires et par une multitude d'écrits scandaleux, à briser ses liens, à secouer son joug. Nos prétendus sages voient avec complaisance la jeunesse courir en foule à leurs leçons, et boire avec avidité le poison de l'erreur, dans les coupes perfides qu'ils lui présentent. Ils ne comprennent pas qu'ils ne

sont que les exécuteurs de la vengeance divine, qui se sert d'eux dans la profondeur de ses desseins, pour perdre ceux qui méritent de périr par l'abus qu'ils font des grâces de Dieu. Leurs succès rapides les enhardissent à produire tous les jours de nouveaux blasphèmes. Mais, attendons les momens du Seigneur : il viendra dans sa colère souffler contre cet amas pompeux d'iniquités, et il le réduira en poussière. Craignez, mon fils, d'être enveloppé dans leur ruine : fuyez-les avec la même horreur qu'on fuit la vue du serpent prêt à lancer son venin. Puisqu'ils veulent se corrompre et vous corrompre avec eux, fendez la presse, retirez-vous à l'écart, ou allez respirer un air plus pur dans la compagnie des gens de bien.

Car, ne vous y trompez pas, mon fils, presque tous les impies sont des libertins publics ou cachés. Une expérience journalière, bien honteuse pour le parti de l'impiété, ne nous apprend-elle pas que les doutes, par rapport à la religion, ne surviennent dans l'esprit, que quand les passions sont devenues les maîtresses du cœur. On n'entre dans les voies de l'irréligion, qu'après avoir abandonné celles de l'innocence. Pour un homme, peut-être irréprochable dans ses mœurs, que l'incrédule produira de son côté, on lui en opposera mille, livrés aux excès de la plus honteuse licence, et qui sont comptés parmi ses héros. Aussi, une personne qui avoit vu beaucoup et qui les connoissoit bien, assuroit-elle qu'elle n'avoit point connu d'homme plus scan-

daleux dans sa façon de vivre et de penser qu'un impie de profession. En faut-il davantage, mon fils, pour les avoir en horreur, les fuir et les détester ?

Ainsi parlera un père sage et vertueux ; et ne doutons pas que de telles leçons, soutenues de toute la force de son exemple, ne fassent de profondes impressions sur un fils bien né et docile.

Les fats. Le fat, ou le petit-maître, est l'espèce d'homme la plus vaine et la plus méprisable qui végète sur la surface de la terre. Un écrivain moderne (1) a fait du fat une peinture bien ressemblante. Nous allons en rapporter les traits les plus saillans et les plus propres à faire sentir tout le ridicule de ce caractère. Combien de jeunes sots mal élevés pourront s'y reconnoître !

Un fat est un homme dont la vanité seule forme le caractère, qui n'agit que par ostentation, et qui, voulant s'élever au-dessus des autres, fait tout ce qu'il faut pour être méprisé de tous. Familier avec ses supérieurs, important avec ses égaux, impertinent avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, et il ne vous voit pas ; vous lui parlez, et il ne vous écoute pas ;

---

(1) *M. de Mahis*, dans le *Dictionnaire Encyclopédique*, ouvrage plus pernicieux qu'utile, auquel on pourroit appliquer ce vers de Martial : *Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala multa.*

vous parlez à un autre, et il vous interrompt. Il lorgne, il persiffle au milieu de la compagnie la plus respectable et de la conversation la plus sérieuse. Soit qu'on le souffre, soit qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il offre une place dans sa voiture, et il laisse prendre la moins commode. Il n'a aucunes connoissances, cependant il donne des avis aux savans et aux artistes. Il parle à l'oreille de ses gens. Il part : vous croyez qu'il vole à un rendez-vous, il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés. Il fait un long calcul de ses revenus, il n'a que soixante mille livres de rente, il ne peut pas vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour ses indispositions comme pour ses voitures, pour son médecin comme pour son tailleur. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu; il se glorifie de l'amitié d'un grand, à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Pour peu qu'il fût fripon, il seroit en tout le contraste de l'homme de mérite. En un mot, c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent, c'est un sot pour les gens sensés qui le méprisent.

Ajoutons encore à ce portrait quelques couleurs et quelques nuances, afin de rendre la ressemblance plus entière et plus sensible. La passion favorite du petit-maître est de se distinguer par la bizarrerie de ses goûts, par la vanité de ses habillemens : il lui faut des folies changeantes, des idées toutes neuves,

des plaisirs tous frais. C'est un courtisan des dames, un agréable, et en même temps un philosophe, un esprit fort; et tandis qu'il se raille de la religion, des prêtres et des moines, il pirouette sur un pied ou se regarde dans toutes les glaces.

Le fat est enchanté de lui-même : aussi aime-t-il à se montrer. Il croit plaire à tout le monde, et être admiré de ceux-mêmes qui se moquent de lui. Quoiqu'on n'aperçoive en lui rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même, il est tout rempli de son prétendu mérite, et croit que personne ne le vaut. Il a la plus haute idée de ses talens, et il est le plus content du monde de sa personne. Un fat qui ressembloit à celui dont nous venons de parler, mena un jour chez une dame de considération le jeune marquis de *Tierceville*, dont la physionomie peu spirituelle n'annonçoit pas autant d'esprit qu'il en avoit. Il dit en entrant : Madame, je vous présente M. le marquis de Tierceville, qui n'est pas si sot qu'il le paroît. *C'est, madame*, reprit aussitôt le jeune marquis, *la différence qu'il y a entre monsieur et moi.*

Le fat est entre l'impertinent et le sot; il n'a ni l'insolence du premier, ni la bêtise du second; mais, comme tous les deux, il choque, il rebute, il dégoûte. Le sot n'a pas assez d'esprit pour être fat; le fat n'a pas assez de jugement pour être homme d'esprit. Le fat qui a quelque esprit, en abuse, et ne sait pas s'en servir à propos. Il est affecté dans ses expres-

sions comme dans ses manières. Un jeune fat disoit devant M. de Montal, que *M. de Turenne* étoit un joli homme. *Et moi*, lui dit-il, *je vous trouve un joli sot de parler ainsi d'un si grand homme.*

Le fat qui a peu d'esprit s'en console, en méprisant ceux qui en ont : c'est un dédommagement qu'on ne doit pas lui envier. Un fat de cette espèce se plaignoit dans une compagnie, de la grande dépense qu'il étoit obligé de faire pour nourrir dix chevaux. Au lieu d'avoir tant de chevaux dans votre écurie, lui disoit-on, que ne réservez-vous une partie de votre revenu, pour vous procurer la compagnie de gens d'esprit ? Le fat qui ne sentoit pas le bon conseil qu'on lui donnoit, répondit : *Mes chevaux me traînent, mais les gens d'esprit..... Les gens d'esprit*, lui repartit aussitôt quelqu'un, *vous porteront sur leurs épaules.*

Un philosophe Anglais rapporte un trait qui montre bien ce que les gens de la plus basse condition pensent eux-mêmes de l'espèce d'hommes dont nous parlons. Il dit que, rêvant un jour dans une des promenades publiques de Londres, un laquais vint le distraire de ses réflexions profondes. Il portoit dans ses bras un petit chien, qu'il posa doucement sur l'herbe précisément devant notre philosophe. Il l'invitoit à marcher, mais l'animal capricieux, trop gras d'ailleurs, trop indolent, étoit sourd aux prières, et demeuroit nonchalamment étendu sur le gazon. *Donnez-lui un coup de pied*, lui dit le philosophe, *il vous suivra*,

je vous le garantis. Je le crois, monsieur, répondit le laquais; mais si j'avais l'audace de frapper César, je serois infailliblement chassé: il est le favori de ma maîtresse. *Votre maîtresse n'est pas mariée, je suppose?* Elle l'est depuis dix ans. *A-t-elle des enfans?* Elle n'en a que sept. *Et ce vil animal est son favori! je ne lui suppose pas même une ame supérieure à celle de son chien. Une telle condition peut-elle vous plaire?* Monsieur, la Providence m'a mis dans la nécessité de servir; je remplis ma destinée, et je suis toujours content de l'emploi que me donnent mes maîtres. J'avoue qu'il n'est pas agréable d'être le conducteur d'un chien; ma précédente condition étoit cependant pire encore, je servois un fat: il n'y avoit pas de tourmens que ses caprices et ses hauteurs ridicules ne me fissent endurer; j'étois dans la dure nécessité de me soumettre à tout. Viens, viens ici, mon pauvre César; va, je dois l'avouer, il vaut encore mieux te garder que de servir mon premier maître. Il se baissa, prit l'animal, et bourdonnant un air, il continua de promener César.

« La philosophie de cet homme, ajoute l'auteur, valoit mieux que la mienne. Il est quelquefois nécessaire de comparer son état avec un état plus malheureux: c'est le moyen d'être toujours content. Mais savoir s'accommoder à une condition servile, à une condition aussi humiliante que celle de conduire un chien ou d'obéir à un fat: en vérité c'est l'effort de la sagesse ».

Qu'il nous soit permis d'ajouter aussi une

réflexion, que nous fait naître l'histoire que nous venons de rapporter. S'occuper uniquement des animaux, comme font aujourd'hui tant de personnes, les caresser tout le jour, avoir pour eux des soins, des attentions qu'on n'auroit peut-être pas pour des hommes : est-ce là être homme soi-même ? Leur prodiguer des friandises, des douceurs qui seroient bien plus nécessaires à de pauvres malades : est-ce avoir de l'humanité et de la religion ?

Les femmes sur-tout ont un foible extrême pour les petits animaux qu'elles ont pris en amitié. C'est une vraie petitesse, qui ne leur fait pas beaucoup d'honneur dans l'esprit des gens sensés ; mais combien sont-elles encore plus inexcusables, lorsqu'elles se portent à de ridules excès d'affliction ou à de violens transports de colère, si elles viennent à les perdre ! L'envie de les guérir, s'il est possible, de cette double folie, qui n'est pas moins déshonorante pour leur sexe que la fatuité de nos petites-maîtresses, et qui souvent est aussi fâcheuse pour les autres que pour elles-mêmes, nous engage à leur rapporter ici un beau trait, bien digne de leur imitation en pareil cas.

La princesse d'*Orange*, qui vivoit sur la fin du dernier siècle, avoit un petit perroquet tout blanc, avec une huppe et une queue couleur de feu. Il ne faisoit pas moins de plaisir à l'entendre qu'à le voir : aussi la princesse avoit elle pour lui un attachement inexprimable. Un jour que, rentrant chez elle au retour d'une partie de chasse, elle couroit

pour le revoir, elle trouva ses filles baignées de pleurs et qui se jetèrent à ses pieds. *Où est mon perroquet!* dit la princesse. Ah! répondirent-elles, sa cage s'est ouverte, et il s'est envolé; nous n'avons jamais pu le retrouver, quelque recherche que nous ayons faite. Les pleurs redoubloient pendant ce récit. Elles avoient sujet de tout craindre du caractère plein de feu de la princesse et de son attachement pour l'oiseau. Quel fut leur étonnement, lorsqu'elles entendirent cette princesse leur dire avec bonté : *Vous êtes bien folles de pleurer pour cet animal : il n'y en a point, quelque beau qu'il soit, qui mérite nos larmes. Il faut se consoler de ce petit malheur. Je vous ordonne de ne pas vous en chagriner plus que moi. Je ne vous en veux aucun mal, car sans doute ce n'est pas votre faute.* Non assurément, madame, s'écrièrent ces filles. *Hé bien*, repartit la princesse, *ne pleurez donc pas.* Elle passa ensuite dans son appartement, d'où elle renvoya encore ordonner à ses filles de ne point s'affliger de la perte du perroquet.

Et les pédans. Nous entendons par *pédant* un savant grossier, opiniâtre, qui a plus l'usage des livres que du monde, et plus de lecture que de jugement. Le pédant aime à faire parade de sa science, il l'étale aux yeux des ignorans, et saisit toutes les occasions de la montrer. Il débite gravement ses pensées ou plutôt celles des autres, car il ne pense guère;

il se contente de savoir ce que les autres ont pensé : c'est un mulet chargé du bagage d'autrui. Il cite sans cesse quelque auteur ancien ou moderne. Il parle latin devant les femmes, et grec devant ceux qui ne savent que le latin; il a raison, car il est souvent de son intérêt qu'on ne l'entende pas. Pétri d'orgueil et de vanité, il n'ouvre la bouche que pour contredire; il ne respire que la dispute et la chicane; il dit son sentiment d'un ton décisif et magistral. Il raisonne peu, quoique grand raisonneur. Il est, en un mot, tel que *Boileau* le dépeint :

Un pédant enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un sot.

Un pédant de cette espèce disoit un jour au poète *Théophile :* Vous avez beaucoup d'esprit, c'est dommage que vous ne soyez pas savant. *Vous êtes fort savant*, repartit Théophile, *c'est dommage que vous n'ayez pas d'esprit.*

Il ne faut pas s'étonner si la science produit d'ordinaire beaucoup de vanité : un érudit doit naturellement être plus vain qu'un homme d'esprit, de génie même. Le génie inventeur a une sphère d'assez peu d'étendue. L'esprit qui produit, qui combine, est toujours mécontent de lui-même, et l'on sait ce beau vers de *Despréaux*, si admiré de Molière :

Il plaît à tout le monde, et ne sauroit se plaire.

Mais l'érudition est inépuisable, c'est un pays

immense : on y voit tous les jours augmenter ses richesses ; et l'on met sa gloire à jouir d'une science, louable sans doute à quelques égards, mais qui ne vaut pas toujours le temps qu'on emploie à l'acquérir, et qui rend quelquefois ridicule par l'importance qu'on y attache.

Le comte *de Gondomar*, ambassadeur d'Espagne auprès de Jacques I, roi d'Angleterre, s'entretenoit en latin avec ce prince, qui parloit fort correctement cette langue. Le monarque savant se mit à rire de quelques fautes que le comte faisoit. L'ambassadeur piqué lui dit : *Le latin que je parle est le latin d'un roi, et celui de votre majesté est le latin d'un pédant.*

C'est sans doute dans les colléges et parmi les précepteurs, qu'il est plus ordinaire de trouver les pédans dont nous parlons. Ils en portent quelquefois le nom, et il faut convenir qu'il y en a qui le méritent. Accoutumés à parler d'un ton magistral et absolu, ils prennent insensiblement, et sans qu'ils s'en aperçoivent, un certain air de pédantisme. Mais il faut avouer aussi que la pédanterie y est beaucoup plus rare aujourd'hui qu'autrefois. Parmi ceux qui sont chargés de l'emploi d'instruire la jeunesse, on en voit souvent qui réunissent les lumières de l'esprit et le goût des bienséances, les connoissances littéraires et l'usage du monde, la politesse et les talens : et leur exemple fait voir que ce n'est pas la science qui gâte l'esprit, mais l'esprit faux ou tourné à la pédanterie qui gâte la science.

La pédanterie étant, selon la remarque de *la Rochefoucault*, un vice de l'esprit encore plus que de la profession, il n'est pas rare de trouver, même dans les personnes du monde, des pédans d'une autre espèce, et qui ne se doutent peut-être pas qu'ils le soient. Ce sont ceux qui aiment à faire voir qu'ils savent et qu'ils ont lu, qui relèvent avec soin une erreur d'histoire ou de géographie échappée dans la conversation, un mot mal prononcé, un terme peu exact, une expression impropre ou inusitée: comme ce grammairien pédant, qui osa reprendre l'empereur Tibère sur un mot que ce prince avoit dit. Un de ses courtisans ayant soutenu par flatterie que le mot de Tibère étóit latin: *L'empereur*, répondit-il, *peut bien donner le droit de citoyen aux hommes, mais non pas aux mots.*

Malherbe fit beaucoup mieux dans une occasion à peu près semblable. Henri IV ayant dit *un cuiller d'argent*, tous ses courtisans se regardèrent. Il consulta Malherbe, et lui demanda si *cuiller* étoit masculin. *Ce mot*, répondit Malherbe, *sera toujours féminin, jusqu'à ce que votre majesté ait fait un édit, qui ordonne sous peine de la vie qu'il devienne masculin.* Henri IV sourit, et sut bon gré au poète de ne lui avoir pas déguisé la vérité.

Celui qui montre sa science mal à propos, ne fait voir que sa vanité. On doit aimer la science, et travailler à en acquérir; mais il ne faut pas chercher à en faire parade. Ce défaut n'est peut-être

à craindre, sur-tout par rapport à l'érudition profonde. On donne au contraire dans un autre excès. C'est une espèce de mérite aujourd'hui que de faire peu de cas de l'érudition, et c'est même un mérite que bien des gens se contentent d'avoir. Depuis que de beaux esprits se sont plu à jeter un ridicule sur les savans et sur la science, qu'ils traitent de pédanterie, on a craint une qualification si injurieuse; et l'on se garde bien de se donner la peine d'acquérir de l'érudition, qui mettroit en butte aux traits des mauvais plaisans. Les hommes pourvus de quelque esprit, mais paresseux, ont saisi avec empressement ce prétexte; et pour excuser ou justifier leur ignorance, ils n'ont pas manqué de dire qu'il valoit mieux travailler à polir l'esprit et à former le jugement, qu'à entasser dans sa mémoire ce que les autres ont dit et pensé; comme si la meilleure terre pouvoit produire long-temps sans engrais, ou le feu le plus vif subsister sans aliment. Incapables de travailler à s'instruire, ou trop inappliqués pour le faire, ils ont blâmé ou méprisé les savans qu'ils ne pouvaient imiter; car le moyen le plus ordinaire de se consoler de son ignorance, est de mépriser ce qu'on ne sait pas.

Mais, malgré la critique amère de ces censeurs ignorans, les gens sensés feront toujours cas du savoir. Celui qui ne sait rien, peut-il être estimé? Il naît tous les jours des occasions, où l'amour propre souffre vivement [illegible]rance; on est honteux et comme

déshonoré. La science orne l'esprit, étend les lumières, fournit à la conversation. Quelqu'un a fort bien dit que l'homme sage doit employer la première partie de sa vie à s'entretenir avec les morts, la seconde avec les vivans, et la troisième avec soi-même. Quiconque néglige le commerce des morts, ne sera jamais agréable aux vivans.

Ce n'est pas qu'il faille s'enterrer dans son cabinet, ni ambitionner une vaste et profonde érudition. Trop d'étude rend sombre et abstrait, trop de retraite rouille et engourdit. Il faut savoir, mais préférablement à tout, il faut savoir vivre. Choisissez un milieu judicieux entre l'ignorance et le profond savoir. Ayez l'esprit plus orné que chargé. Cultivez votre mémoire sans l'accabler. Étendez vos connoissances, mais sur-tout ne les prodiguez point, et n'en faites jamais ostentation; ménagez l'amour propre des autres, et que votre science se montre comme malgré vous. Ne donnez pas dans le pédantisme d'un savantasse; mais encore moins dans l'esprit futile et romanesque de nos petits-maîtres.

Imitez plutôt la louable modestie de *Platon*, qui, retournant un jour de Sicile en Grèce, et passant par la ville d'Olympie pour en voir les jeux, s'y trouva logé avec des étrangers de distinction. Il mangea et demeura plusieurs jours avec eux. Les jeux finis, ils allèrent ensemble à Athènes, où il les logea. Ils le prièrent de les mener voir le grand Platon dis-
Il leur dit en souriant

Choisissez vos amis.

Soyez, s'il se peut, aimé de tout le monde, mais n'ayez qu'un certain nombre d'amis, et choisissez-les bien. L'impie, le jureur, le libertin : amis pernicieux. Le joueur de profession, l'intrigant : amis dangereux. L'homme vain, celui qui veut faire fortune à quelque prix que ce soit : amis faux. Le mauvais plaisant, celui qui veut seul avoir de l'esprit, le diseur de riens : amis ennuyeux. Le médisant, le satirique : amis à craindre. Le flatteur, le donneur de mauvais conseils : amis funestes. Le caractère fantasque et bizarre, celui qui se fâche aisément et qui s'offense sans sujet : amis difficiles. L'humeur capricieuse, l'esprit dur, celui qui vous fait trop acheter ses services : amis tyranniques, dont la haine seroit moins insupportable que l'amitié.

Ne comptez pas non plus beaucoup sur l'amitié des gens flegmatiques : ils ont si peu de sentiment, qu'ils n'en ont guère que pour eux-mêmes. En fait d'amis, les gens vifs sont ceux qui valent mieux, parce qu'ils ont ordinairement le cœur bon.

Ne mettez pas au nombre de vos amis ces gens de bonne chère, que vous croyez avoir un grand cœur parce qu'ils ont un grand appétit, et [illegible] amitié parce qu'ils ont un vaste [illegible] feront les plus grandes [illegible] seront à table ;

ils vous promettront tout, quand ils se divertiront avec vous et à vos dépens : mais après cela, ils ne se souviendront plus de rien. Les festins pour l'ordinaire ne servent à nourrir que des flatteurs et des ingrats. Un parasite de cette espèce disoit beaucoup de mal de la personne même chez laquelle il venoit de bien dîner. *Attendez du moins*, lui dit quelqu'un, *que vous ayez fait la digestion.*

Admettez encore moins dans votre amitié ceux qui croient qu'aimer, consiste à aider à rire effrontément dans les débauches, et à faire le mal avec plus de hardiesse et d'insolence. Ce sont des meurtriers qui se servent de votre propre main, pour vous porter la mort dans le cœur. De tels amis sont plus dangereux que des ennemis déclarés. Ils excusent tout, applaudissent à tout, donnent des conseils pernicieux, portent à d'indignes excès. Que pourroit faire davantage un ennemi qui voudroit se venger ?

L'amitié, cette douce union des cœurs ne peut être véritable et solide, que quand elle a pour fondemens l'honneur et la vertu. La vertu qui attache, est une chaîne que rien ne peut rompre. Faites-vous donc une maxime inviolable de ne choisir pour amis que des gens de bien, car il n'y a point d'autres vrais amis, et ces amis précieux ne sont que pour ceux qui leur ressemblent. Attachez-vous à l'homme droit et vrai, qui n'aime ni les déguisemens ni les détours de la finesse, incompatibles avec la sincérité et l'ouverture

que

que demande l'amitié. Cherchez une humeur douce et facile, qui fait le plus grand agrément des liaisons, un caractère complaisant, et qui sympathise avec le vôtre, car il n'y a que la conformité de caractère qui puisse rendre les unions durables : c'est la sympathie qui rapproche les cœurs, et qui resserre les liens de l'amitié. Si celui dont vous voulez faire votre ami, joint à ces qualités un bon cœur, quand il auroit quelques petits défauts, ne balancez pas, le marché ne sauroit manquer d'être excellent pour vous.

De quelle utilité n'est pas un bon ami ! La fortune peut nous élever assez, pour nous affranchir d'une infinité de besoins ; mais quelque pouvoir qu'elle ait, elle ne fera jamais qu'on puisse se passer d'un fidèle ami. Plus nous serons heureux, plus il nous sera nécessaire, quand ce ne seroit que pour nous donner de bons conseils, pour nous dire la vérité, pour nous avertir de nos défauts. La fortune qui est aveugle, rend aveugle ses favoris ; et comment nous corrigeroit-elle de nos vices, puisqu'elle commence par nous ôter nos vertus ?

Dans un rang supérieur, où l'on se croit tout permis, que ne se permettra-t-on point ? dans quelles fautes impardonnables, dans quels vices déshonorans ne tombera-t-on pas, si l'on n'a un ami fidèle, qui, nous présentant le miroir de la vérité, nous la fasse connoître, nous éclaire, nous soutienne par ses conseils, nous arrête sur le bord du précipice où nous allons nous jeter ? Mais on ne sent jamais si

bien la nécessité d'un tel ami, que lorsqu'on l'a perdu. *Auguste* le sentit et l'avoua. La Fortune, qui l'avoit comblé de ses faveurs, y ajouta la plus précieuse de toutes, celle de deux bons et fidèles amis. Lorsqu'il ne les eut plus, il connut alors tout leur prix et le besoin qu'il en avoit. Ayant fait une démarche inconsidérée, il ne tarda pas à voir sa faute et à se repentir de son indiscrétion : *Ce malheur*, dit-il, *ne me seroit pas arrivé*, *si Mécène ou Agrippa eût vécu*.

Ayez donc des amis; cherchez-en, ils sont une source d'agrémens et de bons conseils; mais encore une fois, sachez les distinguer et les choisir. N'ambitionnez pas d'en avoir un grand nombre. Quoiqu'on ait dit qu'une femme, quelques enfans, moins de serviteurs, beaucoup d'amis, faisoient la félicité d'une maison, ne croyez pas la multitude d'amis nécessaire au bonheur de la vôtre. Celui qui appelle toutes sortes de personnes ses amis, n'en a point. Contentez-vous d'en avoir deux ou trois d'un commerce sûr, aisé et agréable, avec qui vous puissiez retirer tous les avantages, et goûter toutes les douceurs de l'amitié. Bornez-vous même à un seul, si vous n'en trouvez qu'un sur lequel vous puissiez compter. Un seul bon ami vaut mieux que beaucoup d'amis équivoques. Il y en a tant de ceux-ci, et les vrais amis sont si rares! Un jeune homme, à qui son père demandoit d'où il venoit, ayant répondu qu'il venoit de voir un de ses amis : *Vous en avez donc plusieurs*, dit le père!

Ah! que vous êtes infiniment plus heureux que moi; puisqu'en soixante et dix années qu'il y a que je suis au monde, à peine ai-je pu en trouver un! Il est aussi difficile de trouver de véritables amis, qu'il l'est de trouver des personnes qui aiment nos intérêts autant et plus que les leurs, qui nous fassent connoître et supporter volontiers nos défauts, qui nous préviennent et nous secourent dans le besoin.

On ne parle que d'amitié dans les sociétés, dans les compagnies, chez les grands et parmi le peuple. On ne voit qu'elle sur les visages et sur les lèvres. Elle est par-tout, excepté dans les cœurs. Ce que l'auteur du *Portrait de l'Amitié* lui faire dire, est très-vrai :

> Mon abord est civil, j'ai la bouche riante,
> Et mes yeux ont mille douceurs :
> Mais quoique je sois belle, agréable et charmante,
> Je règne sur bien peu de cœurs.
> Il est vrai qu'on m'exalte, et presque tous les hommes
> Se vantent de suivre mes lois :
> Mais que j'en connois peu dans le siècle où nous sommes,
> Dont le cœur réponde à la voix !
>
> PERRAULT.

Quels sont en effet la plupart des amis, tels que nous les voyons aujourd'hui, et qu'on les a vus dans presque tous les temps? Des amis passagers, qui ne le sont qu'en la riante saison, et qui disparoissent avec les beaux jours de la fortune : semblables aux hirondelles, qui viennent en foule avec le printemps, et s'envolent quand l'hiver approche. Des amis intéressés, qui recherchent

tivent votre amitié tandis qu'elle leur est utile ou nécessaire, et qui la négligent lorsqu'ils n'en ont plus besoin, ou qu'elle ne peut leur procurer aucun avantage : semblables à ces animaux domestiques, qui accourent pour recevoir leur nourriture, et se retirent aussitôt qu'ils l'ont prise. Des amis fanfarons, qui vous font mille offres de services dans tous les cas où vous aurez besoin d'eux, et qui ne peuvent ou ne veulent rien faire lorsque le temps est arrivé : comme ces arbres qu'on voit chargés de fleurs, et qui ne donnent point de fruits. Que dirai-je enfin ? Des amis orgueilleux, qui se glorifient de votre amitié tandis qu'elle leur est honorable, et qui en rougissent si vous venez à décheoir, ou que la fortune les élève au-dessus de vous : semblables à ces chevaux fiers et superbes, qui s'enorgueillissent sous le cavalier qui les monte, et s'enfuient lorsqu'il tombe.

Un homme alla voir un de ses amis, qui venoit d'être élevé à une grande dignité. Celui-ci, aveuglé par sa nouvelle fortune, méconnut son ami jusqu'au point de lui demander qui il étoit. L'ami indigné répondit au nouveau parvenu, qu'au lieu de complimens de félicitation il croyoit devoir lui en faire de condoléance, sur le malheur qu'il avoit eu de perdre tout d'un coup le jugement et la mémoire, puisqu'il ne reconnoissoit pas ses meilleurs amis, et qu'il ne se connoissoit plus lui-même.

« Je connois, dit *M. de Claville*, un

maraud qui a fait fortune. Il me demandoit, il y a quarante ans, l'honneur de ma protection (et ma protection étoit assurément la plus petite chose du monde); dix ans après il m'appela son ami : aujourd'hui il ne me salue pas. J'ai connu un autre homme pire que le premier, parce qu'il devoit avoir l'ame plus belle. Il avoit été mon intime ami, mais tout à coup il devint plus grand seigneur qu'il ne l'avoit espéré. A la première entrevue il ne se souvint plus que de notre connoissance; à la seconde, il en rougit et l'oublia. »

Nous pourrions rapporter beaucoup de traits pareils; mais à ces exemples trop communs et toujours déshonorans, opposons-en un autre; et par l'amour de l'équité, autant que pour la consolation des ames sensibles aux charmes de l'amitié, faisons voir que dans ce siècle même où l'on ne sacrifie guère que sur l'autel de la fortune, il s'est trouvé des cœurs nobles et généreux, qui se sont fait gloire de sacrifier à l'amitié pure et constante. *Clément XIV*, n'étant encore que simple religieux, voyoit souvent un peintre Italien fort médiocre. Il aimoit son caractère, ses mœurs, et vivoit avec lui dans la plus grande intimité. Élevé au cardinalat, il devint pour le pauvre artiste un grand seigneur, dont, suivant l'usage ordinaire, l'abord devoit être fort difficile. Aussi le peintre n'osa-t-il pas aller chez le nouveau cardinal, ni lui demander sa protection. Son ami pensoit bien différemment. Étonné de ne pas le voir paroître à ses audiences, le cardinal

se rendit chez lui dans toute la pompe de sa dignité. L'artiste, surpris de cette visite inattendue, le fut bien plus encore, lorsqu'il vit son éminence se jeter à son cou, le presser dans ses bras, et l'assurer qu'elle n'avoit pas oublié leur ancienne amitié. *Venez donc me voir*, lui dit affectueusement le cardinal, *mon palais vous sera toujours ouvert, je serai toujours visible pour vous, et je ne cesserai jamais de vous aimer.* Lorsqu'il fut élevé à la chaire pontificale, on présenta, selon la coutume, au nouveau souverain l'état de sa maison, sur lequel le cardinal major avoit placé l'un des plus fameux peintres de l'Italie. J'approuve l'état, dit le St. Père, à l'exception de l'article du peintre. Celui que vous me proposez est sans doute excellent; mais ma figure n'est point assez distinguée, pour que les portraits qu'il en feroit, pussent ajouter à sa réputation : il est riche, d'ailleurs, et peut bien se passer de moi. Je connois un peintre moins célèbre, beaucoup moins opulent, qui m'a toujours été ami, et que j'aime également : je le prends pour mon premier peintre.

Imitez un si bel exemple; et si jamais la fortune vous élève, fidèle au conseil du sage, *conservez dans votre cœur le souvenir de votre ami, et ne l'oubliez pas lorsque vous serez devenu riche* (1). Sacrifiez toujours volontiers l'orgueil ou l'intérêt à la tendre amitié;

(1) *Non obliviscaris amici tui in animo tuo, et non immemor sis illius in opibus tuis.* Eccl. 31.

et ne ressemblez jamais à aucun de ces faux amis dont nous venons de parler. Que ce soit le cœur seul qui vous attache à vos amis, sans aucun égard à leur bonne ou à leur mauvaise fortune. Quelque chose qui leur arrive, souvenez-vous que se déclarer l'ami de quelqu'un, c'est s'engager à l'être dans tous les temps, dans toutes les occasions, dans toutes les situations de la vie. Aussi supérieure aux revers qu'inaccessible à l'envie, la vraie amitié partage l'infortune comme la félicité : c'est même dans le malheur qu'elle se montre avec plus d'éclat. La prospérité donne des amis, l'adversité les éprouve, comme le dit encore l'auteur du *Portrait*, que nous avons déjà cité :

On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
　　Où l'on voit la prospérité ;
Cependant il est vrai qu'on ne me peut connoître
　　Qu'au milieu de l'adversité.

C'est ce que ce poète éprouva lui-même. Il avoit été fait contrôleur-général des bâtimens par M. Colbert, qui l'honoroit de sa confiance et de son estime. Trop content de faire valoir les talens et le mérite des autres, de solliciter et d'obtenir des grâces pour eux, il bornoit au seul établissement de leur fortune tout l'avantage de sa grande faveur. Elle finit avec la vie du ministre ; et en perdant son protecteur, il perdit aussi son emploi. Il connut dans cette occasion, ce qui n'est que trop ordinaire, l'ingratitude de plusieurs faux amis. Sa maison, si fréquentée auparavant, devint solitaire.

Quoique la fidélité constante dans les malheurs et les disgraces soit bien rare, il s'en trouve néanmoins quelquefois des exemples; et les fastes de l'amitié nous en ont conservé, qui méritent de servir de modèles. En voici deux qui nous ont le plus frappé.

Le philosophe *Callisthène*, ayant suivi Alexandre dans ses conquêtes, fut accusé de trahison auprès de ce prince, qui le fit mutiler, et le condamna à être enfermé dans une cage de fer à la suite de l'armée. *Lysimaque*, l'un des capitaines d'Alexandre, et l'ami fidèle de Callisthène, ne discontinua cependant point de venir le voir. Ce philosophe, après l'avoir remercié de cette attention courageuse, le pria au nom des Dieux, que ce fût pour la dernière fois. Laissez-moi, lui dit-il, soutenir mes malheurs, et n'ayez pas encore la cruauté d'y joindre les vôtres. *Je vous verrai tous les jours*, répondit Lysimaque: *si le roi vous savoit abandonné des gens vertueux, il n'auroit plus de remords, et commenceroit à vous croire coupable. Oh! j'espère qu'il n'aura pas le plaisir de voir que la crainte d'encourir sa disgrace, m'ait fait abandonner un ami malheureux.*

Le deuxième trait que nous avons à rapporter, ne fait pas moins d'honneur à l'amitié. *Freind*, premier médecin de la reine d'Angleterre, s'étoit élevé avec force dans le parlement contre le ministère. Cette conduite ayant indisposé la cour, on lui suscita des affaires, et il fut renfermé dans la tour de

Loudres. Environ six mois après, le ministre tomba malade. Il envoya chercher le célèbre médecin *Méad*. Celui-ci, après s'être mis au fait de la maladie, dit au ministre qu'il lui répondoit de sa guérison, mais qu'il ne lui donneroit pas seulement un verre d'eau, que Freind son ami ne fût sorti de la tour. Le ministre, quelques jours après voyant sa maladie augmenter, fit supplier le roi d'accorder la liberté à Freind. L'ordre expédié, le malade crut que Méad alloit ordonner ce qui convenoit à son état ; mais ce médecin persista dans sa résolution, jusqu'à ce que son ami fût rendu à sa famille. Ce qui ayant été fait, Méad traita le ministre, et lui procura en peu de temps une guérison parfaite. Le soir même il porta à Freind environ cinq mille guinées, qu'il avoit reçues pour ses honoraires, en traitant les malades de son ami pendant sa détention, et l'obligea de recevoir cette somme.

Heureux ceux qui trouvent de tels amis ! Vous mériterez d'en avoir, si vous êtes vous-même ami fidèle et constant. Avez-vous fait un choix ? que ce soit pour toute la vie : vous vous en trouverez mieux. *Ne quittez pas un ancien ami, car le nouveau ne lui sera pas semblable* (1). Ce n'est pas que s'il s'offre une nouvelle amitié à faire, on doive toujours la rejeter, il y en a qui peuvent être aussi utiles qu'agréables ; mais n'abandonnez point pour

(1) *Ne derelinquas amicum antiquum : novus enim non erit similis illi.* Eccl. 9.

cela l'ancienne amitié ; et préférez même toujours les anciens amis aux nouveaux. Plus la passion de l'amour vieillit, plus elle est foible ; mais l'amitié devient plus forte en vieillissant. Elle est aussi plus douce et plus agréable, comme ces vins vieux qui flattent plus délicieusement le goût.

Ne changez donc point : un ami nouveau ne vaudra jamais pour vous un ancien ami. Si la personne que vous aimez depuis long-temps est moins parfaite ou moins honorable, elle vous est plus propre, et mieux faite à votre humeur. Ce ne sont pas la noblesse, l'esprit ou la science qui font les douceurs de l'amitié, ce sont la conformité du cœur et la sympathie des inclinations. D'ailleurs, tout habit neuf incommode quelque temps, et toute nouvelle connoissance gêne : les réserves et les cérémonies sont longues ; il faut s'étudier et se bien connoître, avant que de se livrer avec confiance ; et ce sont toujours de grandes affaires pour un homme sage et prudent, que des commencemens d'amitié. En un mot, souvenez-vous de ce qu'on a dit, que quiconque peut cesser d'aimer un premier ami, est indigne d'en avoir un second.

Ne rompez pas aisément avec vos amis. Il n'y a point d'ami qui ne puisse manquer à notre égard, mais il n'y a guère de manquemens qu'on ne doive excuser. Il faut se passer l'un à l'autre bien des choses, si l'on veut que l'amitié subsiste. Lorsqu'on a donné la sienne à quelqu'un, on s'est obligé non-

seulement à sentir ses peines, mais à souffrir ses fautes ; et ce seroit vouloir bien peu souffrir pour lui, que de ne vouloir rien souffrir de lui. Un jour *Henri IV*, ce grand prince que nous aimons à citer, fut surpris d'une remontrance vive et hardie que lui fit M. de Villeroi, un de ses secrétaires d'état. *Ventre-saint-gris*, lui dit-il, *parle-t-on ainsi à son maître !* M. de Villeroi le voyant en colère, se retira avec respect. Le roi le suivit, et l'ayant atteint à la porte de son antichambre, il lui dit : *Monsieur de Villeroi, il ne faut pas que deux vieux amis se quittent pour si peu de chose.*

Il n'y a que les manquemens trop atroces ou absolument opposés à l'amitié, qui permettent légitimement de la rompre. L'homme qui reproche à son ami quelque déshonneur de sa famille, ou quelque service qu'il lui a rendu, qui lui témoigne du mépris et de la fierté, mérite de le perdre. On peut revoir encore son visage, mais on ne retrouvera jamais son cœur ni sa confiance. *Quand il vous seroit échappé*, dit l'Ecclésiastique, *à l'égard de votre ami quelques paroles fâcheuses, ne craignez pas, car vous pouvez encore vous remettre bien ensemble.*

S'il est sage, il considérera qu'il est homme comme vous, et que nos passions nous surprennent quelquefois. Mais si vous lui dites des injures, si vous lui faites des reproches, si vous le traitez avec insolence ; si vous

découvrez les secrets qu'il vous avoit confiés, si, lui donnant au dehors toutes les marques d'une amitié sincère, vous le blessez en trahison; *dans tous ces cas, votre ami s'enfuira loin de vous* (1).

Ce qui doit sur-tout nous faire rompre nos liaisons, c'est lorsqu'elles peuvent nous devenir funestes ou dangereuses, lorsque la religion et la conscience ne permettent point de les continuer. On doit être bon ami, mais on doit être encore plus ami de la vertu. Un homme à qui son ami avoit refusé quelque service injuste, lui dit qu'il n'avoit que faire de son amitié, puisqu'elle lui étoit inutile. *Ni moi de la vôtre*, lui répondit-il, *puisqu'on ne peut la conserver que par des injustices*. On sait aussi le beau mot d'un païen. Un de ses amis le pressoit de faire pour lui un faux serment. *Je me fais un devoir*, lui répondit-il, *de servir mes amis, mais non pas jusqu'à offenser les Dieux* (2).

Il peut arriver encore qu'un ami tombe dans des fautes, ou fasse éclater des vices, dont la honte et l'infamie rejailliroient sur ceux qui continueroient à se déclarer ses amis. Alors il est de la prudence et de la sagesse de rompre, ou plutôt de laisser mourir l'amitié, en cessant peu à peu de se voir. Car, autant qu'il est possible, il faut éviter les éclats, et

---

(1) .... *In his omnibus effugiet amicus*. Eccl. 22.

(2) *Amicus usque ad aras*.

comme disoit Caton, *il vaut mieux découdre que déchirer*. On doit du respect à l'ancienne amitié; et s'il est permis à un honnête homme qui s'est trompé dans le choix de ses amis, de les abandonner, ce doit toujours être de telle sorte qu'ils se ressentent en toute occasion d'avoir été les amis d'un honnête homme.

Ne condamnez pas vos amis sans les entendre ou sans vous être bien assuré qu'ils sont coupables. Quand il s'agit de se brouiller avec une personne qui nous est chère, on ne sauroit trop s'éclaircir ni être trop sûr. Il faut n'être ni facile à écouter, ni prompt à croire. Combien de faux rapports ont brouillé de vrais amis !

Vous vous trouverez rarement dans le cas de rompre, si vous prenez pour règle, comme nous l'avons dit, de ne choisir que des amis vertueux et gens de bien, et si vous avez soin de les éprouver avant que de vous lier avec eux. Ne donnez jamais votre amitié, qu'après vous être assuré qu'on en est digne, et ne vous empressez pas à mettre au nombre de vos amis ceux dont vous n'aurez pas connu auparavant, à des marques certaines, l'attachement sincère et la fidélité. Il faut éprouver dans les commencemens du commerce : c'est le faire trop tard, que d'attendre qu'on soit ami. Il faut mettre à l'épreuve ceux qu'on veut aimer, et ménager ceux qu'on aime.

Faites pour l'amitié ce qu'on doit faire pour le mariage. Ayez beaucoup de prudence avant la liaison, et de ménagement après. C'est

parce qu'on y manque, qu'on voit aussi peu de bonnes amitiés que de bons mariages. Prenez les yeux d'Argus, pour connoître les défauts de la personne avec laquelle vous voulez lier une étroite amitié; mais la liaison faite, devenez aveugle, ou si vous ne pouvez vous dissimuler les défauts de votre ami, ne les remarquez que pour l'en avertir avec bonté et pour les supporter. On ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à souffrir quelquefois l'un de l'autre. En liant amitié avec des hommes, il faut s'attendre aux défauts de l'humanité, que le plus vertueux doit le plus excuser et pardonner.

Vous ferez aussi très-sagement, si vous voulez garder long-temps vos amis, d'être toujours poli avec eux. La familiarité que permet l'amitié, ne dispense jamais de la politesse; et la liberté permise entre amis, doit toujours être accompagnée d'égards, sur-tout en présence des autres. On a vu bien des amitiés rompues, ou du moins considérablement altérées, parce que, sous prétexte d'agir librement et sans façon, on en étoit venu insensiblement à agir avec impolitesse. *Malherbe* ayant été invité par l'abbé Desportes son ami à dîner chez lui, arriva lorsqu'on étoit à table. Desportes se leva pour le recevoir, et lui dit qu'il alloit lui chercher un exemplaire de la nouvelle édition de ses poésies. *Cela n'est pas nécessaire*, lui répondit Malherbe, *j'aime mieux votre potage*. Desportes, choqué de ce compliment, ne lui parla point durant tout

le repas ; ils se quittèrent froidement, et ne se revirent plus.

Enfin, si vous avez un bon ami que vous vouliez conserver, observez de ne jouer avec lui que quand vous êtes assuré qu'il est très-beau joueur ; et plus avec lui qu'avec tout autre, soyez fidèle à la maxime de ne jouer jamais que petit jeu. Le gros jeu donne lieu aux injures, qui produisent les querelles et les divisions. L'amitié nous plaît, mais l'intérêt nous domine, et la perte de notre argent nous touche plus que celle d'un bon ami.

A l'égard de l'amitié entre personnes de différent sexe, si elle est quelquefois plus agréable, elle est aussi plus dangereuse, surtout pour les femmes. Plusieurs d'elles, d'un excellent caractère et de beaucoup de mérite, ont été perdues par des hommes, sous le prétexte de l'amitié. En supposant dans un homme la probité et l'honneur au plus haut degré, son amitié pour une femme tient de si près à l'amour, que si elle a quelques charmes dans sa personne, elle aura bientôt pour amant celui qu'elle ne vouloit avoir que pour ami. Ce qui fait dire à *Pavillon*, dans ses *Conseils à Iris* :

N'accoutumez point votre cœur,
Séduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur
Même d'une amitié qui peut être innocente :
L'honneur dans ce commerce est fort mal assuré.
Ne vous y laissez pas surprendre.
Un ami si sage et si tendre,
Est bien plus dangereux qu'un amant déclaré.

Voyez d'honnêtes gens.

On acquiert du mérite quand on fréquente ceux qui en ont. Voulez-vous devenir vertueux et homme de mérite ? attachez-vous à ceux qui le sont, ne les quittez point, entretenez-vous avec eux le plus souvent qu'il vous sera possible, fixez continuellement sur eux vos regards. C'est à l'aspect des chefs-d'œuvre des Raphaël et des Michel-Ange, que les jeunes peintres s'enflamment et redoublent leurs efforts. De même un jeune homme, en contemplant les modèles qu'une société choisie offrira sans cesse à ses yeux, sentira son cœur s'échauffer d'une douce émulation, et brûler du désir de les imiter.

Le célèbre *de Vic*, vice-amiral et ami de Henri IV, lorsqu'il arrivoit dans une ville, s'informoit toujours quels étoient les hommes les plus recommandables par leur mérite, et alloit aussitôt les voir. De quelque condition qu'ils fussent, il les amenoit dîner ou souper avec lui.

On acquiert des mœurs avec les personnes qui en ont; on prend des manières polies et gracieuses avec les gens aimables et bien élevés; on étend son esprit et ses connoissances avec les hommes spirituels et savans. *François I.er*, qui fut en France le père et le restaurateur des lettres, peut servir d'exemple pour ce dernier point. Il savoit beaucoup, sans avoir presque jamais étudié; mais durant ses repas, à son

lever, à son coucher, et tout le temps qu'il ne donnoit pas aux affaires ou à la chasse, il entretenoit des hommes vraiment savans qui l'instruisoient.

Les ignorans ne nous apprennent rien, les gens de mauvais goût gâtent celui des autres, les diseurs d'équivoques et d'obscénités salissent l'imagination, les hommes grossiers abrutissent. Un père qui avoit de la naissance et du bien, mais qui ne connoissoit pas assez le prix d'une honnête et noble éducation, avoit toujours tenu son fils à la campagne, où il n'avoit vu que des paysans. Après la mort du père, le fils épousa une de ses servantes, et continua le honteux genre de vie qu'il avoit mené jusqu'alors. Quand on lui en parloit : *Que voulez-vous*, répondit-il ? *c'est la faute de mon père, qui ne m'a pas donné une meilleure éducation. Il ne m'a jamais fait voir aucune bonne compagnie. Les honnêtes gens ne pourroient me souffrir. Il faut bien que je voie ceux à qui je ressemble.*

Jeune homme, qui avez des sentimens et qui rougiriez de suivre un pareil exemple, liez-vous de bonne heure avec les personnes polies, instruites, d'un esprit juste et d'un goût sûr. Introduisez-vous, et aimez à aller dans ces maisons respectables, où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, ne respire que les bonnes mœurs, la politesse et la décence ; mais souvenez-vous que pour y être admis, il faut avoir de la conduite et de la sagesse, un maintien réservé et modeste qui prévienne,

un esprit doux et orné qui serve de recommandation. Voyez les honnêtes gens, estimez-les, et travaillez à vous en faire estimer. Liez-vous étroitement avec eux; le profit est sûr, et ses nœuds durent toujours. Bientôt vous sentirez les heureuses et fécondes influences qu'ils verseront sur vous. Leur commerce polira vos manières, augmentera vos connoissances, perfectionnera votre esprit et formera votre goût. Tout ce qui ne sera ni grand, ni beau, ni délicat, ni poli, ni honnête, vous paroîtra insipide, méprisable, odieux. Quelle différence entre le commerce de ces hommes choisis, avec qui, pendant la plus longue vie, on trouve toujours à profiter, et celui des libertins, des grossiers, des gens sans mœurs, sans religion, sans politesse, avec qui il y a toujours beaucoup à perdre! La société des premiers perfectionne et fait honneur, celle des autres corrompt et déshonore. *Celui qui fréquente les sages*, dit Salomon, *deviendra sage lui-même, et l'ami des insensés deviendra semblable à eux* (1).

Faut-il toujours voir des personnes au-dessus de soi, comme on le dit ordinairement? Les gens d'une condition obscure suivent volontiers ce conseil qui flatte leur vanité; ils s'imaginent, en fréquentant les grands, en acquérir plus de considération et de grandeur, comme si un nain qui s'approche d'un géant,

(1) *Qui cum sapientibus graditur, sapiens erit : amicus stultorum similis efficietur.* PROV. 13.

en paroissoit plus grand. Mais pour suivre cette règle et la mettre en pratique avec succès, il faut un esprit bien fertile en ressources, un caractère complaisant, une humeur facile, des talens rares, et l'on doit certainement y mettre des restrictions. Si ce sont des personnes d'un mérite reconnu et d'un commerce aisé, il y a beaucoup d'honneur et de profit à s'en faire estimer assez pour mériter de les voir souvent. Si ce sont des nobles ou des riches, qui n'ont rien de grand que leur nom ou leurs richesses, il y a souvent plus à perdre qu'à gagner dans leur commerce. Celui qui n'est pas la dupe de la vaine gloire et qui pense sagement, préférera toujours la douceur et l'agrément de vivre familièrement avec les plus honnêtes gens d'entre ses égaux, au pénible honneur de vivre avec des grands, dont il faut essuyer les humeurs, partager les ennuis, souffrir les railleries, dévorer les dédains, et quelquefois servir les passions. Qu'en revient-il souvent? des remords, des regrets, des plaintes.

Heureux celui qui, libre d'ambition, et n'ayant besoin ni de protection ni de grâces, peut dire comme le poète :

Je ne vais point des grands, esclave fastueux,
Les fatiguer de moi, ni me fatiguer d'eux.

RACINE *le fils*.

Si vous êtes obligé de les voir, n'en approchez ni trop rarement ni trop souvent, Trop voir un grand seigneur, on le fatigue,

on l'importune ; le voir rarement, il oublie, il ne remarque plus. *Traite les grands comme le feu*, disoit Diogène, *et n'en sois jamais ni trop éloigné ni trop près.*

L'auteur de l'*Ecclésiastique*, en nous donnant le même conseil, nous avertit aussi de ne pas trop nous lier avec eux, de peur que nous n'en soyons les dupes et les victimes. Une infinité d'exemples ont confirmé la vérité de ce que dit l'Esprit-Saint. *Tant que vous serez utile à un grand, il vous emploîra ; si vous avez du bien, il fera bonne chère avec vous, il vous épuisera, et à la fin il se moquera de vous ; il vous abandonnera, et ne sera nullement touché de la triste situation où vous vous serez mis pour lui* (1).

Le commerce d'ailleurs avec les grands n'est pas toujours aussi honorable qu'on se l'imagine, et il est souvent pernicieux pour les mœurs. Il est plus aisé de ne point vivre avec la plupart des grands, que d'être avec eux à sa place, sans se dégrader ou se corrompre. Les plaisirs qu'on partage avec eux, ne sont-ils pas payés trop cher par la perte de sa vertu, ou du moins de sa liberté, le plus précieux de tous les biens, le plus doux et le plus innocent de tous les plaisirs ! On vantoit beaucoup le bonheur de *Callisthène*, de manger à la table d'Alexandre. Diogène répondit : *C'est en quoi je l'estime malheureux, puisqu'il est obligé de manger à l'heure et au goût d'un autre.*

---

(1) .... *Et ipse non dolebit super te.* Eccles. 13.

XXVII.

Jamais ne parlez mal des personnes absentes.

DIRE du mal des absens, c'est une lâcheté : celui qui parle mal de ceux qui ne peuvent se défendre, ressemble à celui qui, les armes à la main, attaqueroit un homme désarmé. Mais la médisance n'est pas seulement une lâcheté, c'est une indignité et une bassesse. Si l'on y ajoute la calomnie, c'est un crime noir; et de la médisance à la calomnie, il n'y a qu'un pas. Celui qui se permet l'une, y joindra bientôt l'autre. On ajoute, on change presque sans le vouloir. Un fait raconté par dix bouches médisantes, n'est plus le même. Tout médisant est donc presque toujours un calomniateur, et tout calomniateur est un fripon et un malhonnête homme.

Celui qui ôte l'honneur ou qui contribue à le faire perdre, est un meurtrier d'autant plus criminel, qu'il ôte injustement ce qui est à un honnête homme plus cher que la vie. L'empereur Caracalla, qui avoit fait mourir les médecins, parce qu'ils n'avoient pas abrégé la vie de son père, ayant tué son frère Géta entre les bras de sa mère, sous de faux prétextes, voulut obliger *Papinien*, le plus célèbre jurisconsulte de son temps, à composer un discours pour excuser ce meurtre devant le sénat ou

devant le peuple ; mais ce grand homme lui répondit : *Prince, il est plus facile de commettre un parricide que de l'excuser, et c'est un second parricide d'ôter l'honneur à un innocent après lui avoir ôté la vie.* L'empereur, irrité de sa réponse, lui fit trancher la tête.

C'est un grand malheur pour les gens de bien, même les plus irréprochables, d'être exposés aux traits envenimés de la calomnie. Quand elle répand son fiel et son poison, il n'y a rien qu'elle ne ternisse. Si elle ne peut détruire entièrement l'estime et la réputation, elle l'affoiblit et en diminue l'éclat. Elle est comme le feu, qui noircit ce qu'il ne peut brûler.

Les maux que cause la langue médisante, ou sont irréparables, ou ne sont presque jamais réparés. Un coup de langue est bien prompt, mais souvent les blessures en sont mortelles. On ne sauroit être trop circonspect dans une matière aussi délicate que celle de la réputation et de l'honneur. Les personnes qui en ont, craignent de les faire perdre à ceux-mêmes qui en sont les moins dignes, comme on le voit par le beau trait que nous allons rapporter. *Alphonse*, roi d'Aragon, alla chez un joaillier, avec plusieurs de ses courtisans. Il fut à peine sorti de la boutique, que le marchand courut après lui, pour se plaindre qu'on lui avoit volé un diamant de grand prix. Le roi rentra chez le marchand avec toute sa suite, et se fit apporter un vase plein de son. Il ordonna que chacun de ses courtisans y mît la main fermée, et l'en retirât toute ouverte. Il

commença le premier. La cérémonie faite, il fit vider le vase sur la table, et le diamant fut retrouvé. Le soin qu'eut ce prince de sauver l'honneur de celui qui avoit commis le vol, et le moyen ingénieux qu'il employa, font l'éloge de sa grandeur d'ame et de son esprit.

L'exemple de ce prince, si attentif à ne pas ôter l'honneur et la réputation, doit confondre bien des personnes qui sont si peu scrupuleuses sur ce point. On les voit d'un air satisfait déchirer la réputation des autres, se plaire à nommer les personnes ou à les désigner de manière à ne pas s'y méprendre, se moquer des absens, les tourner en ridicule, grossir leurs fautes, et publier par-tout les secrets vrais ou faux des familles : personne ne peut échapper aux coups de leur langue. On accuse sur-tout les femmes d'avoir ce défaut, et d'être presque toutes médisantes. Ce n'est pourtant point par horreur du vice; celles qui médisent le plus ne sont pas moins vicieuses que les autres; et si elles n'avoient pas des défauts, elles ne prendroient pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres; mais la curiosité les porte à savoir tout ce qui se passe; et l'on n'aime guère à savoir que pour avoir le plaisir de l'apprendre à d'autres. La légèreté naturelle les empêche de faire réflexion à leurs paroles, et elles ont médit presque avant de s'en apercevoir. L'oisiveté et l'envie de parler font chercher dans la médisance des sujets d'entretien; sans la médisance, combien de personnes n'auroient rien à dire!

Il y en a aussi qui ne parlent si volontiers des défauts des autres, que pour faire croire qu'ils ne les ont point ou qu'ils n'en ont pas de si grands; mais l'amour propre est souvent ici sa dupe : car on ne manque guère de venger sur leurs défauts ceux qu'ils ont censurés dans les autres. N'invitons pas la malignité à chercher dans nous de quoi nous humilier et nous confondre. Il est bien difficile de ne pas lui donner prise par quelque endroit; et il n'y a guère d'occasions où l'on fît un mauvais marché de renoncer au bien qu'on dit de nous, à condition de n'en point dire de mal.

C'étoit donc une fanfaronnade, ou une défaite de l'amour propre, toujours ingénieux à se tromper, que la réponse de *Boileau-Despréaux*. Lorsqu'on lui représenta, que s'il s'attachoit à la satire, il se feroit des ennemis qui auroient toujours les yeux sur lui, et ne chercheroient qu'à le décrier : *Hé bien*, répondit-il, *je serai honnête homme, et je ne les craindrai point*. Mais ignoroit-il donc qu'il est bien difficile d'être toujours honnête homme dans le métier qu'il faisoit? Le meilleur poète satirique ne manque-t-il pas essentiellement à la probité, lorsqu'il outre les choses, et que sans égard il immole ses contemporains à la risée de son siècle et de la postérité, comme on a reproché, avec assez de justice, à Despréaux de l'avoir fait? Aussi ce poète, qui s'est immortalisé par son *Lutrin*, son *Art poétique* et ses *Epîtres*, auroit-il une gloire plus

plus pure, s'il n'eût pas composé ses *Satires*.

Ce n'est pas qu'il ne soit quelquefois permis, qu'il ne soit utile même, de critiquer les mauvais auteurs, et de prendre en main la défense du bon goût contre ses ennemis, comme on peut démasquer l'erreur, l'hypocrisie pernicieuse, et faire connoître les gens dangereux, afin qu'ils ne nuisent à personne. Mais, c'est qu'un satirique ne reste presque jamais dans les justes bornes. La satire, d'abord modérée et légitime, devient bientôt outrée, piquante, personnelle et partiale. Sous prétexte de venger le bon goût, on se venge soi-même, on satisfait son ressentiment et sa haine. Pour réjouir le lecteur, on aiguise les traits de la satire, on mord, on déchire sans ménagement. On n'épargne plus, lorsqu'une fois on se voit applaudi de ses premiers essais, et malheureusement la satire ingénieuse l'est presque toujours. Elle plaît à notre malignité, qui aime sur-tout à voir tourner en ridicule, parce qu'il n'y a guère d'abaissement plus grand, ni qui soit plus sans retour ; car on a honte d'estimer dans la suite ceux dont on s'est moqué. C'est pour cela que la réputation de *Quinault* a encore aujourd'hui tant de peine à se rétablir, et que celle de *Cotin* n'a pu se relever. Qu'on lise néanmoins l'histoire de l'Académie Françoise, et l'on verra que les *Cassagne*, les *Cotin*, dont les noms remplissent si souvent les mordans hémistiches de ce cruel et trop ingénieux satirique, méritoient,

à plusieurs égards, l'estime publique qu'il leur a fait perdre.

Cassagne étoit assez bon poète et prédicateur estimé. L'ode qu'il fit à la louange de l'Académie Françoise, l'y fit recevoir à l'âge de vingt-sept ans ; et le poème qu'il publia l'année suivante, où il introduit Henri IV, donnant des instructions à Louis XIV, lui acquit l'estime de M. Colbert. Il étoit sur le point de prêcher à la cour, lorsque Boileau ayant mis son nom avec celui de Cotin dans sa troisième satire, ce trait piquant le fit renoncer à la chaire, et l'interrompit au milieu de sa course. Après avoir fait les derniers efforts pour regagner l'estime du public par ses ouvrages, il succomba sous le poids de l'étude et du chagrin. Ses parens, avertis que sa tête se dérangeoit, furent contraints de le mettre à St-Lazare, où il mourut âgé seulement de quarante-six ans. Triste effet de la satire, et qui devoit bien rendre amer, pour l'auteur lui-même, le plaisir qu'elle pouvoit d'ailleurs lui donner !

Quant à l'abbé *Cotin*, peut-être il auroit eu le tranquille sort de tant d'autres écrivains qui ne valoient pas mieux que lui, ou qui peut-être valoient moins. Pendant leur vie on les laisse jouir de la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, et après leur mort leur mémoire est ensevelie avec leurs cendres dans un même tombeau. Au fond, Cotin n'étoit pas si méprisable que la satire l'a voulu faire croire. Il savoit les langues, étoit chéri dans les plus

illustres compagnies où l'on ne faisoit guère accueil qu'au mérite, et prêcha seize Carêmes dans les meilleures chaires de Paris. Qu'on lise ce qu'il a écrit : on conviendra non-seulement qu'il étoit versé dans la philosophie et dans la théologie, mais que sa prose a quelque chose d'aisé, de naïf et de noble, et que ses poésies mêmes ont de quoi plaire en bien des endroits aux personnes les plus délicates. Mais il eut le malheur de se brouiller avec Mollière et Boileau. Il avoit offensé le premier, en publiant à l'hôtel de Rambouillet, que le duc de Montausier étoit joué dans le Misanthrope ; et ce seigneur, qui le crut ainsi, en fit arrêter la représentation. Il avoit blâmé Boileau de son goût pour la satire, et il étoit intime ami de Gilles Boileau, brouillé alors avec le poète son cadet. Selon l'auteur des *Anecdotes Littéraires*, ce fut la fatale nécessité de la rime, qui attira sur l'abbé Cotin les traits du poète satirique. Celui-ci récitoit à Furetière la satire du *Repas*, et se trouvoit arrêté par un hémistiche qui lui manquoit :

Si l'on n'est plus à l'aise assis en un festin,
Qu'aux sermons de Cassagne. . . . .

Vous voilà bien embarrassé, lui dit Furetière : que n'y mettez-vous l'*abbé Cotin* ! Il ne fallut pas le dire deux fois. Quoi qu'il en soit, Molière et Boileau attaquèrent le malheureux Cotin de la manière que tout le monde sait ; et Cotin, accablé des traits perçans du sati-

rique et de la scène de *Trissotin*, ne put s'en relever. Il baissa tellement, que ses parens agirent pour qu'il fût mis en curatelle.

Boileau avoit donc plus de raison qu'il ne pensoit, de dire lui-même au commencement d'une de ses satires :

> Muse, changeons de style, et quittons la satire ;
> C'est un méchant métier que celui de médire.

Ce qu'il ajoute n'est pas moins vrai :

> A l'auteur qui l'embrasse il est toujours fatal.
> Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal.

C'est ce qui est arrivé à une infinité de satiriques, et en particulier à *Sotade*, ancien poète Grec. Ses poésies étoient pleines de médisances et de satires mordantes contre les personnes les plus respectables. Ptolomée Philadelphe, roi d'Egypte, contre lequel il avoit osé écrire, le fit enfermer dans un coffre de plomb, et jeter dans la mer.

Si vous êtes jaloux de votre propre honneur et de l'estime des hommes, ne médisez point. Il y en a qui croient plaire ou briller par là, mais on les déteste et on les méprise. Et qui le mérite mieux ? Car si c'est l'envie ou la haine qui fait parler le médisant, comme il arrive presque toujours, quelle bassesse ! Si c'est de sang froid et sans intérêt, qu'il fait, contre des personnes de qui il n'a reçu aucun mal, tout ce que l'emportement et la vengeance pourroient lui suggérer de plus cruel contre des ennemis déclarés, quel caractère noir ! De quelque côté donc qu'on envisage

le médisant, on ne peut que le mépriser et le haïr.

Le médisant ne plaît qu'à ceux qui ont beaucoup de malignité ou des raisons particulières : encore aiment-ils toujours plus la médisance que le médisant. Il leur apprend ce qu'il peut faire contr'eux par ce qu'il fait contre les autres : et qui est-ce qui n'a pas à craindre les traits d'une mauvaise langue ? On la hait donc au fond, de quelque caractère que l'on soit. Les gens malins, ennemis ou jaloux, ne l'écoutent que pour en nourrir leur malignité, leur haine ou leur envie ; et ils la percent à son tour des mêmes traits dont elle a percé les autres. Les gens de bien qui réfléchissent sur l'indignité de ces sortes de discours, se bouchent les oreilles pour ne pas les entendre : ils s'indignent contre celui qui leur apprend ce qu'ils ne voudroient pas savoir.

C'est ce que tout le monde doit faire ; car ce n'est pas assez de ne point médire, on doit encore fermer l'oreille à la médisance. Celui qui l'écoute est presque aussi coupable que celui qui la dit : il en est le criminel complice. Aussi, le Sage nous recommande-t-il de ne point prêter l'oreille aux langues médisantes : *Faites*, dit-il, *comme une haie d'épines à l'entrée de vos oreilles, et n'écoutez pas la méchante langue.* Le plus sûr moyen de la faire taire est de ne pas l'écouter. *Le vent d'aquilon dissipe la pluie*, dit Salomon, *et le visage triste fait taire la langue*

médisante (1). Une personne voulant dire à une autre quelque chose au désavantage du prochain, celle-ci lui fit ce compliment qui la surprit, et qui ne lui plut guère : *Il y a déjà long-temps que je me suis mis en possession de n'entendre jamais parler mal de personne. Si vous avez quelque chose de bon à me dire de la personne en question, je l'écouterai avec plaisir : sinon, je vous prie de me dispenser d'une audience qui me feroit peine.*

M. de Chanfeuil de Grandpré se trouva un jour dans une maison respectable, où un lieutenant-de-roi d'une ville de province, fort médisant, parloit très-désavantageusement de son gouverneur, avec qui il étoit brouillé. *Monsieur*, lui dit M. de Grandpré, *vous déchirez à tort une personne que j'estime et à qui j'ai mille obligations ; vous me faites l'honneur d'avoir quelque bonté pour moi : si vous avez bien résolu de briller à ses dépens, vous m'obligerez beaucoup de ne pas m'en rendre le témoin.* Le lieutenant-de-roi, confus et charmé de la manière honnête de M. de Grandpré, lui dit que puisque le gouverneur étoit de ses amis, il changeroit de ton et d'entretien, et qu'il y avoit tant de plaisir à être dans son amitié, qu'il le prioit de lui accorder cette grâce. *Je vous l'offre*, lui répondit M. de Grandpré, *mais à condition que les absens, pour qui je m'intéresse, ne*

(1) *Sepi aures tuas spinis, linguam nequam noli audire.* Eccl. 28. Prov. 25.

seront jamais impunément déchirés en ma-présence.

Ceux qui ont autorité, sont obligés de fermer la bouche au médisant. « Ne permettez pas, disoit *St. Louis* à son fils, que personne ait la hardiesse de prononcer devant vous aucune parole qui puisse porter qui que ce soit au péché, ni d'attaquer par la médisance la réputation des autres, soit qu'ils soient présens ou absens. » *Louis XIV*, qui avoit toutes les qualités d'un grand roi, ne s'étoit pas seulement interdit la médisance, toujours indécente dans la bouche d'un prince, mais il la désarmoit lorsqu'elle osoit paroître devant lui. Un petit-maître, voulant jeter un ridicule sur l'incapacité d'un jeune seigneur, dit à ce prince qu'on feroit un gros livre de ce que ce seigneur ne savoit pas. Le roi, prenant un air sévère, dit à ce railleur : *Et l'on en feroit un fort petit de ce que vous savez.*

Si vous avez entendu quelque parole contre la réputation du prochain, gardez-vous de la répéter, et comme dit l'Esprit-Saint, faites-la mourir dans vous-même (1). Le mal que nous apprenons des autres, doit être enseveli chez nous, quand il n'y a pas de pressante nécessité à le redire. Lorsqu'on disoit à la vertueuse reine de France, épouse de Louis XV, quelque chose qui blessoit l'honneur du prochain, elle refusoit d'abord de le croire. La chose de-

(1) *Audisti verbum adversùs proximum tuum ? commoriatur in te.* Eccl. 19.

venoit-elle publique, elle excusoit ou plaignoit la personne, et n'en parloit plus.

On ne doit pas moins respecter la mémoire des morts que la réputation des vivans. On parloit, en présence de milord *Bolingbroke*, de l'avarice dont le duc de Malbourough avoit été accusé, et l'on citoit des traits sur lesquels on appeloit au témoignage de Bolingbroke, qui avoit été l'ennemi déclaré du duc. *C'étoit un si grand homme*, répondit Bolingbroke, *que j'ai oublié ses vices.*



Badinez prudemment les personnes présentes.

Il est si rare et si difficile de rire des autres sans les choquer, qu'il vaudroit mieux s'en abstenir entièrement. L'amour propre est si délicat, qu'il est presque impossible de le toucher sans le blesser, à moins qu'on ne le fasse avec beaucoup de légèreté et de prudence. Il faut que le badinage soit mêlé de tant d'égards et d'estime, que la personne qui en est le sujet, en soit moins offensée que flattée.

On doit aussi bien examiner ceux avec qui l'on badine. Les grossiers, les ignorans et les sots sont toujours prêts à se fâcher, et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise. Il ne faut jamais, dit *La Bruyère*, hasarder la plaisanterie même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis ou qui ont de l'esprit.

En général, il faut rarement badiner. Il est

vrai que le badinage, quand il est juste, léger et finement renvoyé, est le sel de la conversation, qui devient insipide et ennuyeuse, quand on n'y rit pas. Mais trop de sel, dit l'auteur des *Conseils de la Sagesse*, est bien pis que point du tout, et en ce genre le trop n'est pas loin du peu. Il faut bien de la prudence pour se tenir dans la modération, et pour ne point passer jusqu'à l'excès; il faut bien du jugement pour ne rien dire de déplacé, et beaucoup d'attention sur ses paroles pour ne pas laisser échapper le moindre mot qui puisse blesser.

Ne vous mêlez donc pas de rire ni de jouer avec les autres, si vous n'êtes extrêmement sage, et si vous n'avez l'art de le faire discrètement et avec grâce. Usez d'une grande circonspection; observez soigneusement l'humeur, le temps, le lieu, les occasions: ce qui est bien reçu aujourd'hui ne le sera pas demain. Assaisonnez le badinage avec une louange: en mettant de son parti l'amour propre des autres, on est sûr de ne jamais déplaire. Mais c'est là précisément ce qu'on ne fait pas. Les badinages les plus doux, les plus modérés, les plus innocens, dégénèrent presque toujours. Parmi les traits que fait partir une humeur enjouée, il y en a toujours quelqu'un de plus perçant qui pénètre jusqu'au cœur. Il en est de ces jeux d'esprit comme des jeux de main.

On gagne souvent beaucoup à supprimer un bon mot, et l'on s'expose toujours à en risquer un dangereux. Ne faites jamais aucun ba-

dinage qui puisse déplaire ; et quel qu'il soit, n'en faites pas souvent, de peur d'en contracter l'habitude. On dit quelquefois bien des sottises, quand on veut faire le rieur et le plaisant.

On cherche les rieurs, et moi je les évite;
Cet art veut sur tout autre un suprême mérite.
Dieu ne créa que pour les sots
Les méchans diseurs de bons mots.

LA FONT.

Celui qui aime à plaisanter ne sera pas longtemps estimé; et s'il y joint la raillerie, comme il arrive ordinairement, il se rendra méprisable et odieux. Le plus mauvais de tous les caractères est celui de railleur. Il se fait beaucoup d'ennemis, et n'a aucun ami. Souvent même il change les meilleurs amis en ennemis irréconciliables. Un Anglois de beaucoup d'esprit, nommé *Thomas Fuller*, et de ces hommes qui auroient mieux aimé perdre vingt amis qu'un bon mot, avoit fait quelques vers sur une femme grondeuse. Le docteur Consius, son bienfaiteur, les ayant entendu réciter, lui en demanda une copie. *Rien de plus juste*, lui dit Fuller, *puisque vous avez l'original*. Le docteur fut d'autant plus piqué de l'épigramme, que sa femme ne passoit pas pour être douce. Il cessa de protéger Fuller, et devint son ennemi.

On pardonne, on rend quelquefois son amitié à ceux qui ont fait quelque injustice ou quelque affront; mais la raillerie est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins, parce qu'elle est le langage le plus certain du mépris. Elle porte à l'amour propre

le coup le plus sensible, parce qu'elle nous ôte la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et qu'elle veut nous rendre ridicules aux yeux des autres et à nos propres yeux. C'est une injure déguisée; et ce qui la rend encore plus humiliante, c'est qu'en même temps qu'elle nous abaisse, elle semble élever celui qui nous raille au-dessus de nous; elle le rend, pour ce moment, en quelque sorte notre supérieur et notre maître.

C'est pour cela qu'il est si dangereux de railler les grands. La raillerie qui les attaque devient souvent funeste, et bien des bons mots ont coûté cher à leurs auteurs. Un certain *Théocrite* ayant offensé le roi Antigonus, qui étoit borgne, ce prince promit de lui pardonner, s'il venoit lui demander sa grâce. Ses amis, pour l'y engager, lui disoient : Ne craignez rien, votre grâce est assurée, dès que vous aurez paru aux yeux du roi. *Ah !* dit-il, *si je ne puis obtenir ma grâce, sans paroître à ses yeux, je suis perdu.* Cette raillerie fut rapportée au prince, qui le fit mourir.

Le désir de la vengeance est toujours le premier fruit que produit la raillerie dans le cœur de celui qu'elle offense. *Philippe I*, roi de France, aimoit à se railler de l'embonpoint et du gros ventre de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie. Il demandoit quelquefois en riant à ceux de sa cour, quand Guillaume accoucheroit. Ce duc, qui étoit à Rouen, le sut. Il lui fit dire qu'*il n'attendoit que l'heure de ses couches, et que quand il seroit relevé, il*

viendroit faire ses remercîmens à sainte Geneviève de Paris, avec dix mille lances au lieu de chandelles. En effet, il désola quelque temps après le Vexin François, força la ville de Mantes, la réduisit en cendres, et en fit tuer tous les habitans. Si la mort ne l'eût arrêté, il eut pu conquérir toute la France, comme il avoit déjà conquis l'Angleterre.

La raillerie qui peut offenser, est indigne de tout honnête homme ; mais elle convient encore moins à un prince qu'à tout autre, parce qu'elle pique plus vivement. *Henri IV* voyant un gentilhomme provincial qui considéroit la magnifique galerie de Fontainebleau avec des yeux stupides, s'approcha de lui, et lui demanda à qui il appartenoit. *A moi-même*, répondit le provincial. *Vous avez un sot maître*, lui dit le roi. Louis XIV n'auroit pas dit ce bon mot, quand il se seroit offert à lui : il ne se permettoit pas la moindre raillerie désobligeante. Il savoit mettre dans ses paroles et dans ses actions plus de dignité et de décence que Henri IV, qui avoit le cœur bon, mais l'esprit trop vif.

Plus on est élevé au-dessus des autres par son rang, moins on doit se permettre la raillerie, parce qu'elle est plus cruelle. Il y a d'ailleurs peu de gloire à espérer de ces badinages piquans, et beaucoup de honte à craindre, en s'exposant à une repartie d'autant plus humiliante qu'on devoit moins se mettre dans le cas de la mériter. Un courtisan avoit été plusieurs fois envoyé en ambassade. Son prince

lui dit un jour, en le raillant, qu'il ressembloit à un bœuf. *Je ne sais à qui je ressemble*, répondit-il, *mais je sais bien que j'ai eu l'honneur de vous représenter en plusieurs occasions.*

La raillerie est toujours mal reçue de celui à qui elle s'adresse, et ne fait guère d'honneur à celui qui raille. Avec des inférieurs ou de petits génies, c'est une honte; avec un grand ou un supérieur, il y a du risque; à l'égard des égaux, ils la rendront avec usure, et couvriront souvent le rieur de confusion. Car lorsque celui contre lequel on lance le trait, sait le renvoyer adroitement à celui qui l'a fait partir, il l'expose à la risée, et le charge lui-même du ridicule qu'il vouloit jeter sur un autre.

Louis XIII supportant avec beauoup de patience une harangue ennuyeuse à la porte d'une petite ville, un de ses courtisans qui s'imaginoit de faire plaisir au roi en interrompant l'orateur, lui demanda de quel prix étoient les ânes de son pays. L'orateur lui dit, après l'avoir regardé depuis la tête jusqu'aux pieds : *Quand ils sont de votre poil et de votre taille, ils valent dix écus.*

Le ton moqueur et méprisant est dangereux : on s'expose à entendre des paroles fort offensantes. On admiroit dans une compagnie l'esprit vif et formé du jeune *Pic de la Mirandole*. Un cardinal dit d'un air de raillerie et de mépris, que plus les enfans avoient d'esprit dans leur première jeunesse, moins ils en avoient dans un âge plus avancé. *Si ce que vous dites est*

vrai, repartit aussitôt l'enfant, *il faut que votre éminence en ait eu beaucoup étant jeune.*

Il ne faut pas railler ses amis même, si l'on veut les conserver. *Racine* aimoit à railler, et il étoit alors amer et piquant. Ses meilleurs amis ne trouvoient pas grâce auprès de lui, quand il leur échappoit quelque chose qui lui donnoit prise. Despréaux, accablé un jour de ses railleries, lui dit après la dispute : *Avez-vous eu envie de me fâcher!* Dieu m'en garde, répondit son ami. *Hé bien*, reprit Despréaux, *vous avez donc tort, car vous m'avez fâché.* Une autre fois Despreaux ayant avancé à l'académie quelque chose qui n'étoit pas juste, Racine ne s'en tint pas à une simple plaisanterie, qui part souvent du premier feu de la dispute ; mais il la poussa si loin que Despréaux fut obligé de lui dire : *Je conviens que j'ai tort, mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir raison comme vous l'avez.*

Il y a des gens qui ne peuvent parler sans railler, ni railler sans offenser. Leurs mots âcres et mordans, leurs railleries mêlées de fiel et d'absinthe les rendent odieux. Car si l'on rit quelquefois d'un trait satirique et piquant, on déteste presque toujours ceux qui le disent.

Il y a de petits défauts qu'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous souffrons facilement qu'on nous raille. Ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres. Encore faut-il bien de l'esprit et de

la finesse pour badiner joliment, et beaucoup de supériorité sur la personne qu'on badine; afin qu'elle n'ait pas droit de s'en offenser, ni lieu de croire qu'on manque au respect qui lui est dû. Voici deux railleries qui ont les conditions que nous venons d'exiger.

Un historien Romain (1) rapporte qu'un vieillard demanda un jour une grâce à l'empereur, qui ne voulut pas la lui accorder. Ce bon homme croyant qu'on la lui refusoit à cause de sa vieillesse, s'avisa d'une plaisante invention pour tromper le prince. Il se fit peindre les cheveux en noir, et retourna ainsi déguisé à la cour. L'empereur reconnut l'artifice, et lui dit en plaisantant : *Ce que vous demandez, je l'ai déjà refusé à votre père.*

Un courtisan s'adressa au roi *Alphonse*, surnommé *le Courageux*, et lui dit : J'ai songé cette nuit que votre majesté me faisoit un riche présent. Le roi lui répondit : *Ne savez-vous pas que les chrétiens ne doivent point ajouter foi aux songes !*

On a dit que la fine raillerie étoit la fleur d'un bel esprit. S'il y a des occasions où elle puisse être permise, c'est principalement lorsqu'elle renferme une satire ingénieuse et délicate d'un vice ou d'un ridicule. En voici des exemples : *Barnevelt*, célèbre pensionnaire de Hollande, ayant embrassé le parti opposé à celui de Maurice, prince d'Orange, on l'ac-

(1) *Spartien*, de qui nous avons les vies d'Adrien, de Caracalla et de quatre autres empereurs.

cusa d'avoir voulu livrer le pays aux Espagnols, et il eut la tête tranchée à l'âge de soixante et douze ans. Les juges qui le condamnèrent à mort, eurent chacun pour leurs vacations deux mille quatre cents florins. Quelque temps après cette injuste exécution, un célèbre avocat dit à l'un des juges : On dit de vous deux choses que je ne saurois croire : la première, que vous n'avez guère d'esprit ; la deuxième, que vous êtes avare. La première ne sauroit être vraie, car vous avez su trouver le Pensionnaire coupable d'un crime digne de mort : ce que les plus habiles jurisconsultes n'ont pu faire. La deuxième n'est pas moins fausse, car vous avez aidé, pour deux mille quatre cents florins, à rendre une sentence que je n'aurois pas voulu rendre pour tous les biens du monde.

On demandoit à un ambassadeur nouvellement arrivé, ce qu'il pensoit de la beauté de plusieurs dames, qui étoient toutes extrêmement fardées. *Dispensez-moi d'en juger*, répondit-il, *je ne me connois pas en peinture.*

Un bon mot, quand même il seroit un peu piquant, n'est jamais mieux employé que lorsqu'on s'en sert pour humilier la vanité et l'orgueil. Un fanfaron ayant eu avec un officier une querelle qui ne s'étoit pas terminée à sa gloire, alla chercher son adversaire dans un café où il savoit sans doute qu'il n'étoit pas. Il dit tout haut que, s'il l'avoit trouvé, il lui auroit donné des coups de canne. Quelqu'un qui savoit son histoire lui répondit :

C'étoit apparemment une restitution que vous vouliez lui faire.

On peut rire d'un homme vain et orgueilleux, qui va, pour ainsi dire, au-devant de la raillerie. Mais il y a de la honte à se moquer d'un sot, comme il y a de la puérilité et de la sottise à se railler des difformités du corps. Celui qui insulte à la nature, mérite qu'on lui fasse un reproche plus grand et plus sensible, celui de n'avoir ni esprit ni savoir vivre. Un seigneur à cordon bleu, dont le génie passoit pour être fort petit, voyoit briller un gros diamant au doit d'une dame qui n'étoit pas belle, et qui avoit la main assez maigre et décharnée. Il dit en riant à un de ceux qui étoient avec lui : J'aimerois mieux la bague que la main. *Et moi*, repartit la dame qui l'avoit entendu, *j'aimerois mieux le licou que la bête.*

Le vrai usage de la raillerie, lorsqu'on peut l'employer, ne doit être que de montrer le ridicule d'un vice ou d'un défaut dont on peut se corriger. Quel sujet de railler n'est-ce pas néanmoins pour certaines gens, qu'une personne dont le corps a quelque difformité, quelque imperfection ! quelle matière à la plaisanterie ! quel champ pour faire briller leur esprit, ou plûtot pour montrer qu'ils n'en ont point ! Un sot railloit un homme d'esprit sur la longueur de ses oreilles : *Il est vrai*, lui répondit la personne raillée, *j'ai des oreilles trop grandes pour un homme ; mais convenez aussi que vous en avez de trop petites pour un âne.*

XXVIII.

Consultez volontiers.

CETTE maxime renferme un des conseils les plus prudens que puisse donner la sagesse ; en le suivant, on évitera de faire bien des sottises. *Ceux qui font tout avec conseil*, dit le plus sages des rois, *sont conduits par la sagesse* (1). A tout âge, en tout état, sur toute matière, on peut tirer un grand fruit des conseils des autres. Quelque habile et quelque éclairé qu'on soit, on est souvent pour ses propres affaires, comme un médecin malade qui a besoin d'en consulter d'autres. On voit des gens très-habiles prendre l'avis des personnes d'un esprit inférieur, mais capables de réflexions judicieuses, qui peuvent échapper aux plus éclairés. Le moins habile peut quelquefois instruire celui qui l'est le plus. L'homme d'esprit, qui que ce soit qui parle, écoute ce qu'on lui dit, et en profite. Il sait tirer de chacun quelque étincelle ou quelque rayon de lumière ; et de ces petites lumières réunies, il fait naître autant de jour qu'il lui en faut [illegible] bien se conduire dans ses entreprises.

Ecoutez tout le monde [illegible]
Un fat quelquefois ouv[illegible]nt.
[illegible]SPR.

(1) *Qui agunt omnia* [illegible] *sapientiâ.* Prov. 13.

Aimez donc à demander conseil, et prenez pour maxime de ne jamais rien faire de conséquence, sans avoir consulté. Plus les intérêts sont grands et les suites importantes, plus le conseil es nécessaire. Un conseil sage empêche souvent de faire de grandes fautes. Tandis que la passion tient nos yeux attachés à regarder notre but, nous ne voyons pas ce qui est autour de nous et ce qui nous suit : un ami fidèle et éclairé nous le fait voir. *Henri IV*, n'étant encore que roi de Navarre, voulut épouser la comtesse de Guiche qu'il aimoit. Il demanda à d'Aubigné son sentiment sur ce mariage ; et contre la sage maxime de ne faire jamais connoître à ceux que l'on consulte, de quel côté on penche, il lui témoigna la grande envie qu'il avoit de prendre ce parti. Il lui allégua l'exemple de plusieurs princes, qui avoient trouvé leur bonheur en épousant des femmes qu'ils aimoient, quoiqu'elles fussent au-dessous d'eux par leur condition. Ce prince en disoit assez pour déterminer d'Aubigné à lui donner un conseil conforme à son inclination. Mais incapable de le flatter et de trahir son devoir, d'Aubigné lui répondit avec une noble hardiesse.

« Sire, ces excuses ne peuvent vous convenir. Ces princes jouissoient tranquillement de leurs états ; ils n'avoient point d'ennemis ui les inquiétassent ; ils n'étoient point, sire, ans comme vous, qui ne conservez votre et ne soutenez votre fortune que par votre et par votre renommée. Vous devez aux

François de grandes actions et de beaux exemples. Les mauvais exemples que vous avez cités, je ne vous les impute point; je sais que vous n'aimez pas la lecture : ils vous ont été fournis par des conseillers infidèles, qui ont voulu flatter votre passion. Il faut que vous soyez *ou César ou rien;* que vous vous rendiez assidu dans votre conseil que vous abhorrez; que vous consacriez plus de temps aux affaires nécessaires; que celles qui sont essentielles aient la préférence sur les autres, et particulièrement sur le plaisir; que vous surmontiez les foiblesses que vous avez dans votre domestique, et qui sont indignes d'un grand roi. Le duc d'Alençon est mort (1): vous n'avez plus qu'un pas à faire pour monter sur le trône. Si dans le temps que vous êtes sur le point d'y arriver, vous faites une action qui vous déshonore, elle vous éloignera pour toujours du trône où vous deviez être placé. Si vous devenez l'époux de votre maîtresse, le mépris que vous ferez rejaillir sur votre personne, vous fermera sans ressource le chemin du trône. Quand vous aurez subjugué le cœur des François par vos grandes actions, et que vous aurez mis votre vie et votre fortune à l'abri, vous pourrez imiter alors, si vous le voulez, les exemples que vous avez allégués. »

(1) Il étoit fils de H ... gue *François II*, *Charles IX* et *Henri III* ... ccessivement. Ces quatre princes mou ... , et laissèrent la couronne à *Henri IV*

Henri IV ne s'offensa point de la liberté avec laquelle d'Aubigné lui avoit parlé. Il le remercia même de son conseil généreux, et, ce qui est encore plus grand, il le suivit. Quel trésor pour un roi qu'un conseiller de ce caractère ! C'est ce même d'Aubigné qui se défendit d'écrire l'histoire de Henri III, à laquelle ce prince vouloit l'engager. *Je suis*, dit-il, *Sire*, *trop votre serviteur pour écrire votre histoire.*

Lorsque vous demandez conseil, faites-le sincèrement : car bien des gens ne consultent que pour avoir des approbateurs. Ils ne demandent un avis, que quand ils se promettent de l'avoir tel qu'ils le souhaitent. Pour vous, soyez sincèrement disposé à bien recevoir les conseils qu'on vous donnera, quelque contraires qu'ils soient à vos vues, quelque peu flatteurs, quelque durs même que vous les trouviez. Laissez une entière liberté de vous dire ce qu'on pense ; autrement il est inutile de consulter. *Apelle*, qui fut le plus grand peintre de l'antiquité, et dont les tableaux étoient des chefs-d'œuvre, les exposoit aux yeux du public après les avoir faits, et se cachoit derrière, afin, disoit-il, d'entendre la censure sincère qu'on en feroit, et d'en mieux connoître les défauts.

Tel vous semble applaudir, qui vous raille et vous joue :
[illegible] qu'on vous conseille, et non pas qu'on vous loue.

DESPRÉAUX.

Ainsi pensoit *M. Godeau*, évêque de Vence, et il en donna un bel exemple. Dans le temps que son *Histoire Ecclésiastique* commençoit à paroître, le père le Cointe, savant oratorien, se trouva chez un libraire avec quelques autres savans. M. Godeau y étoit aussi : il avoit eu soin de cacher toutes les marques de sa dignité, qui auroient pu le faire connoître. La conversation ne roula que sur cette nouvelle histoire ; et suivant la coutume assez ordinaire aux gens de lettres, on en parla avec beaucoup de liberté. Le P. le Cointe convint qu'il y avoit des choses excellentes dans cet ouvrage, et qu'on ne pouvoit rien lire de plus judicieux que les réflexions du nouvel historien ; mais il ajouta qu'il auroit souhaité plus d'exactitude dans les faits, et un peu plus de critique. Il fit ensuite remarquer quelques endroits qui l'avoient le plus frappé. M. Godeau l'écoutoit attentivement, sans dire mot. Après le départ de ce père, il eut grand soin de savoir son nom et sa demeure. Le même jour, il se rendit à l'Oratoire et se fit annoncer. On peut s'imaginer quelle fut la surpriee du P. le Cointe, lorsqu'il le vit. Il lui fit des excuses de son indiscrétion. Le prélat le remercia au contraire de sa sincérité, le pria de continuer ce qu'il avoit commencé le matin, et lui fit cette prière avec tant d'instance, que le père ne put lui refuser sa demande. Ils lurent ensemble cette histoire, sur laquelle le père le Cointe fit d'amples remarques. Le prélat, après l'en avoir remercié, en profita dans une nouvelle

édition. Depuis ce temps-là il honora le père le Cointe de son amitié.

Il seroit à souhaiter que tous les auteurs fussent aussi dociles : ils y gagneroient, et le public encore plus. Mais la plupart sont idolâtres de leurs productions : ils n'en voient pas ou n'en veulent pas voir les défauts, et sont fâchés quand on les leur montre. L'anecdote suivante en est la preuve. L'abbé *de Saint-Pierre*, avant que de prononcer son discours de réception à l'Académie Françoise, voulut le lire à M. de Fontenelle. Celui-ci lui avoua franchement qu'il trouvoit un certain endroit fort plat. *J'en suis bien aise*, dit l'abbé, *il me ressemblera mieux ;* et il ne changea rien.

Ce ne sont pas seulement les auteurs qui doivent demander volontiers des conseils et les recevoir avec docilité, ce sont encore, comme nous l'avons déjà dit, tous ceux qui veulent se conduire sagement. Mais beaucoup de gens se font une mauvaise honte de se soumettre aux avis des autres, et un faux honneur de ne se gouverner que par eux-mêmes. Un prince disoit *qu'il aimoit mieux faire une sottise de son cru, qu'une belle action par l'avis d'un autre.* En parlant ainsi, il faisoit moins son portrait que celui de bien des hommes, et sur-tout des jeunes gens, qui n'aiment ni à demander des conseils ni à en recevoir, parce qu'ils croient toujours penser mieux que les plus sages et les plus éclairés. Mais on fait bien des fautes, lorsqu'on est

jeune et qu'on ne prend conseil que de soi-même. *Mon fils*, dit le Sage, *ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez point de ce que vous aurez fait* (1).

Il n'y a que l'insensé qui se fie à lui-même. Moins on a d'esprit et de capacité, plus on est d'ordinaire orgueilleux et suffisant. On se persuade qu'on en sait plus que les autres. On croiroit s'abaisser et faire l'aveu de son infériorité, si l'on consentoit à suivre les conseils qu'un autre auroit donnés.

Ce défaut paroît peu de chose dans son principe : cependant les effets en sont terribles. De là naissent la présomption, la bonne opinion de soi-même, l'attachement opiniâtre à son sens : vices qui annoncent la petitesse d'esprit, la fatuité, la sottise. De là les faux jugemens, les mesures mal prises, les démarches inconsidérées, qui souvent sont suivies de la honte et du ridicule. Les plus mauvais sujets ne sont devenus tels, que pour avoir refusé d'entendre et de suivre les conseils des personnes qui les portoient au bien. Tandis que *Néron* suivit les sages conseils de *Burrhus* et de *Sénèque*, tout l'empire retentit de ses louanges. Mais dès que la flatterie l'eut corrompu, il devint l'exécration de l'univers.

Ecouter avec joie les conseils et les remontrances des personnes plus âgées, est la marque d'un esprit bien fait qui aspire à la perfection. Faites-vous donc toujours un honneur et un

(1) *Fili, sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebit.* Eccl. 32.

devoir

devoir de prendre et de suivre les bons conseils de ceux qui ont plus de sagesse et d'expérience que vous. L'expérience qu'on n'acquiert que par ses fautes, est un maître qui coûte trop cher. N'imitez pas ces jeunes gens qui ne deviennent sages qu'après s'être épuisés à faire des folies, qui dans tout ce qu'ils ont à faire ne consultent jamais qu'eux-mêmes, ou ne consultent que des jeunes gens comme eux, et ne trouvent de personnes de bons sens que celles qui sont de leur avis.

Défiez-vous de vous-même et de votre jugement : mais ne vous fiez pas à toutes sortes de personnes, ni à toutes sortes de conseils. Tous ceux que l'on consulte vantent leurs avis, mais tous les avis ne sont pas également bons : les démêler et les bien connoître, est le chef-d'œuvre de la prudence ; et il n'y a peut-être pas moins d'habileté à savoir discerner un bon conseil, qu'à se bien conseiller soi-même.

L'homme sage ne rougit point de consulter les autres, mais il ne se rend pas esclave de leurs opinions : il les pèse, les apprécie, et se détermine d'après ses propres réflexions. Ne vous croyez donc pas toujours obligé de suivre les conseils qu'on vous donne. Ecoutez-les comme ami, examinez-les comme juge, exécutez-les comme maître. Rejetez les mauvais, profitez des bons, et entre les bons préférez les meilleurs. Si celui qui vous a donné un conseil, se choque de vous en voir suivre un autre ; il vaut mieux qu'un seul homme s'offense injustement, que de donner

à plusieurs de justes raisons de se plaindre. Il y a des gens qu'il est fâcheux d'avoir consultés, quand on ne suit pas leur avis : ils s'en choquent et en font des reproches. Cela doit vous rendre attentif à bien connoître les personnes avant que d'ouvrir votre cœur.

La première qualité que doivent avoir ceux dont on recherche le conseil, c'est d'être instruits et d'avoir des connoissances. C'est la lumière dont on a besoin, quand on se trouve dans les ténèbres. Adressez-vous donc à des personnes sages, prudentes, habiles dans la matière qui doit faire le sujet du conseil, et par préférence consultez les vieillards : le conseil leur appartient, et l'exécution à la jeunesse.

Une seconde qualité qui n'est pas moins essentielle dans les conseils, c'est le désintéressement : il est assez rare, et l'on doit sur ce point se défier quelquefois de ses enfans, de ses domestiques, de ses amis mêmes. Quelque fidèles que vous paroissent ceux dont vous prenez les avis, en écoutant leurs sentimens, ayez soin d'éclairer leur cœur et de pénétrer leurs intentions. Sachez quels sont leurs besoins, leurs inclinations, leurs intérêts. Tel paroît vous conseiller uniquement pour votre bien, qui ne vous conseille que pour le sien. Combien d'affaires entreprises par des conseils de cette sorte, ont ruiné l'entrepreneur et enrichi le conseiller !

Pour ne pas tomber dans les piéges si communs de ces conseillers infidèles, prenez, dit

l'auteur sacré de l'*Ecclésiastique*, pour guide ordinaire, un homme vertueux, rempli de la crainte de Dieu, qui vous aime, et qui, lorsque vous aurez fait un faux pas dans les ténèbres, prendra part à votre accident. Affermissez-vous vous-même dans une conscience droite, et qui vous porte au bien : car vous n'aurez point de meilleur conseiller qu'elle. *Mais sur toutes choses, priez le Très-Haut de vous conduire dans le droit chemin de la vérité* (1).

C'est aussi ce que le pieux *Tobie* recommandoit particulièrement à son fils, dans une de ces belles instructions qu'il lui donna pour la conduite de sa vie. Vous êtes jeune, mon fils, lui dit-il, et vous auriez encore longtemps besoin de conseil, quand même il y auroit un âge où l'on pourroit s'en passer. Choisissez bien ceux de qui vous le prendrez. Consultez un homme sage, et ne faites rien d'important sans son avis. Mais cette précaution, toute nécessaire qu'elle est, ne suffiroit pas sans le secours du Seigneur et sans ses lumières. Conjurez-le donc d'être lui-même votre guide dans vos voies, et ne comptez que sur lui dans l'exécution de vos desseins (2).

Lorsque l'empereur *Charles VI* confia, en 1717, au prince Eugène, la conduite de la guerre qu'il avoit avec les Turcs, il lui dit

(1) .....*Deprecare Altissimum, ut dirigat in veritate viam tuam.* Eccl. 37.

(2) *Consilium semper à sapiente perquire*, etc. Tobie 4.

que quelque confiance qu'il eût en ses talens, il vouloit établir au-dessus de lui un chef qu'il dût consulter, et au nom duquel il agiroit. Le prince un peu étonné demande quel est ce supérieur. Charles lui présente à l'instant un crucifix enrichi de diamans, avec cette inscription : *JESUS-CHRIST GÉNÉRALISSIME. N'oubliez jamais, Prince*, ajouta-t-il, *que vous allez combattre pour la cause de celui qui a répandu sur la croix son sang pour le salut des hommes. C'est sous ses auspices que vous allez attaquer et vaincre ses ennemis et ceux du nom chrétien.* En effet, le prince Eugène remporta sur eux, la même année, près de Belgrade, cette fameuse victoire, où plus de vingt mille des infidèles restèrent sur le champ de bataille, et qui fut bientôt suivie de la paix que les Turcs furent contraints de demander.

Pour vous diriger sagement dans vos affaires secrètes et importantes, faites ce que font, à l'égard d'un confesseur, les personnes qui veulent être bien conduites dans l'affaire du salut : suivez l'avis du sage, et choisissez *un conseiller entre mille* (1).

Ne consultez pas ordinairement beaucoup de personnes. La multitude des conseils, ainsi que le grand nombre de recettes dans les maladies, remplit d'incertitudes et d'irrésolutions : on ne sait plus ce qu'on doit faire, parce qu'on a voulu trop le savoir. Bornez-

---

(1) *Consiliarius sit tibi unus de mille.* Eccl. 6.

vous donc pour l'ordinaire à prendre conseil de quelques personnes éclairées et d'une probité reconnue, qui vous soient sincèrement attachées, qui connoissent vos vrais intérêts et qui les aiment.

Craignez les mauvais conseils, et ne vous laissez point conduire par des hommes intéressés à vous flatter et à vous tromper. Leurs conseils entrent facilement dans l'esprit, mais on a souvent lieu de se repentir de s'y être livré. Vous savez ce qu'il en coûta à *Roboham*, pour avoir suivi les conseils de ses jeunes flatteurs, et avoir, par leur avis, menacé le peuple de le traiter encore plus durement que n'avoit fait Salomon son père. Dix tribus se révoltèrent, et il perdit pour toujours la plus belle et la plus considérable partie de son royaume.

Consultez volontiers, et conseillez difficilement. S'il est aisé de donner des conseils, il ne l'est pas également d'en donner de bons. Combien de fois aussi n'arrive-t-il pas que ceux qui paroissent les meilleurs, ont des suites funestes qu'on n'auroit pu naturellement prévoir! et quoiqu'on ne doive pas toujours juger des conseils par l'événement, qui peut tromper les vues les plus prudentes de la sagesse humaine, il est toujours désagréable d'avoir été la cause même innocente du malheur de son ami. *Pradon*, plus connu par les satires de Despréaux que par ses tragédies, ayant fait une nouvelle pièce de théâtre, se mit avec un ami dans un coin du parterre,

afin de se dérober à la flatterie, et d'apprendre par lui-même ce que le public pensoit de son ouvrage. Dès le premier acte, la pièce fut sifflée. Pradon surpris et désolé, perd contenance : il rougit, il pâlit, il se mord les doigts et frappe du pied. Son ami le tire par le bras et lui dit : *Vous n'y pensez pas, mettez-vous au-dessus de ce revers : croyez-moi, sifflez hardiment comme les autres, afin de ne pas vous faire connoître.* Pradon revenu à lui, et trouvant ce conseil bon, prend son sifflet et siffle des mieux. Un mousquetaire qui se trouvoit près de lui, le pousse rudement, et lui dit tout en colère : *Pourquoi sifflez-vous? la pièce est belle, l'auteur a de l'esprit.* Pradon repousse le mousquetaire, et jure qu'il sifflera jusqu'au bout. Le mousquetaire prend le chapeau et la perruque de Pradon, et les jette dans le parterre. Pradon donne un soufflet au mousquetaire, qui met l'épée à la main, tire deux lignes en croix sur le visage de Pradon, et veut le tuer. Pradon porte à son ennemi, qui l'avoit terrassé, quelques coups de poing et de pied à la dérobée. Mais enfin, retiré d'entre ses mains par de charitables spectateurs, Pradon sifflé et battu pour l'amour de lui-même, gagne la porte et va se faire panser, accompagné de son ami, qui n'étoit pas moins triste que lui du mauvais succès de son conseil.

Ne donnez les vôtres qu'avec beaucoup de discrétion et de prudence. La charité engage, la justice oblige en certaines rencontres à

prévenir, lorsque nous le pouvons, les folies ou les malheurs du prochain : l'Ecriture nous avertit de ne pas retenir la parole qui peut lui être salutaire, de ne point cacher notre sagesse (1). Mais cette sagesse elle-même doit nous conduire, et présider aux conseils utiles que nous donnons, afin de ne les donner qu'à propos, quand on nous les demande ou qu'on est disposé à les bien recevoir. N'ayez donc pas, comme quelques-uns, la vanité ou la fureur de donner des conseils à tout le monde et en toute occasion. Les conseils, ainsi que les louanges, sont peu estimés quand on les prodigue.

En général, et à moins que vous n'y soyez obligé, si l'on ne vous demande pas votre avis, ne le donnez point, et ne soyez pas fâché que l'on consulte d'autres que vous. Les plus sages conseils ne réussissent pas toujours ; et le blâme, quoique mal à propos, en retombera sur vous seul. Vous aurez quelquefois donné trop légèrement des conseils décisifs sur la fortune, sur le choix d'un état de vie, sur un engagement où la liberté ne se recouvre point ; et toute la vie vous serez tourmenté par vos propres regrets, ou par les reproches des personnes que vous aurez rendue malheureuses.

Ce n'est pas néanmoins, lorsqu'on vous demande conseil, et que vous êtes en état de le donner, que vous ne puissiez et ne deviez

(1) *Nec retineas verbum in tempore salutis*, etc. Eccl. 4.

le faire en bien des occasions. On doit se prêter à conseiller et à diriger ceux qui ont besoin de lumière et de secours, comme on doit faire l'aumône à ceux qui se trouvent dans la nécessité. Mais qui que ce soit qui vous consulte, ne craignez pas de lui faire connoître son devoir. Que nulle considération humaine ne vous porte à déguiser vos sentimens. Ayez le courage de dire, même aux grands, non ce qui leur plairoit, mais ce qu'ils doivent faire : et ne soyez pas assez lâche pour trahir jamais la vérité.

Jacques premier, roi d'Angleterre, étant un jour à table avec plusieurs seigneurs, parmi lesquels se trouvoient deux évêques, il leur demanda s'il ne pouvoit pas prendre l'argent de ses sujets, quand il en avoit besoin, sans toute cette formalité du parlement. L'un des évêques ne balança pas à répondre qu'il le pouvoit, puisqu'il étoit roi. L'autre, interrogé et pressé de dire son sentiment, répondit : *Je crois en effet que votre majesté peut prendre légitimement l'argent de l'évêque mon frère, car il l'offre.*



Evitez les procès.

On ne sauroit avoir trop d'horreur des procès : ils sont la ruine des familles, la source de bien des inquiétudes, de beaucoup de peines et de péchés. Sous prétexte de défendre son droit, on se permet des reproches déshonorans, des paroles offensantes, qui ne font pas

la cause meilleure, mais rendent les plaideurs plus envenimés. On emploie la supercherie et la chicane : si l'artifice réussit, ce succès engage à s'en servir encore dans de nouveaux procès, qu'on entreprend ensuite plus facilement, et peut-être sans assez consulter le bon droit et la justice. Perd-on quelqu'un de ses procès (car il est bien difficile de les gagner tous), on en conçoit un dépit, un ressentiment qui durent quelquefois toute la vie, et sèment pour toujours entre des proches une haine scandaleuse, qui se perpétue dans les familles. *Bautru*, l'un des seigneurs les plus spirituels de la cour de Louis XIII, considérant un jour au-dessus d'une cheminée la Justice et la Paix en sculpture, qui se baisoient : *Voyez-vous*, dit-il à un de ses amis avec qui il étoit ? *elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu pour ne se revoir jamais.*

On s'expose donc, en plaidant, à perdre la charité et l'union, l'honneur et la probité. Le gain d'un procès peut-il balancer tant de pertes ? et l'espérance de le gagner, espérance si incertaine, si trompeuse, si souvent démentie par l'événement, peut-elle rassurer assez contre la crainte de perdre avec son bien ce qui vaut mille fois plus que toutes les richesses ?

Nous avons droit, il est vrai, de demander ce qui nous appartient. Dieu a établi pour cela des tribunaux dans la société, qui ne seroit qu'un amas de brigands et une succession de meurtres et de crimes, sans l'exercice de la justice. Mais la raison et la sagesse permettent-

elles de poursuivre ses droits avec tant d'animosité et de rigueur, lorsqu'on risque par là de faire tort aux intérêts de son ame ? Les biens du monde, ces biens si fragiles, si périssables, dont on doit jouir si peu de temps, sont-ils dignes d'être mis en parallèle avec ceux qui sont promis au détachement et à la modération ?

Aimez donc la paix. Il n'est pas si honorable de vaincre ses ennemis, que de n'en point avoir ; et il est moins glorieux de renverser la fortune de ses adversaires, que de gagner leur cœur. Prêtez-vous volontiers à toutes les voies honnêtes d'accommodement : c'est gagner un procès que de ne pas le poursuivre. On doit trembler d'en entreprendre, même avec le meilleur droit ; et quelqu'un a eu raison de dire :

Ne plaide point, suis l'avis qu'on te donne ;
Laisse-là le procès, crois-moi.
Ton procureur t'a dit que ton affaire est bonne :
Oui, pour lui, mais non pas pour toi.

On connoît aussi la belle fable de *l'Huître et des Plaideurs*, mise en vers par La Fontaine et par Despréaux. Celle de ce dernier est plus courte, et l'on ne sera peut-être pas fâché de la retrouver ici. Elle renferme une excellente instruction, qu'on ne sauroit trop méditer.

Un jour, dit un auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux voyageurs à jeun, rencontrèrent une huître.
Tous deux la contestoient, lorsque dans leur chemin
La Justice passe, la balance à la main.

Devant elle à grand bruit ils expliquent la chose :
Tous deux avec dépens veulent gagner leur cause.
La Justice pesant ce droit litigieux,
Demande l'huître, l'ouvre, et l'avale à leurs yeux ;
Et par ce bel arrêt terminant la bataille :
Tenez, *voilà*, dit-elle, *à chacun une écaille.*
Des sottises d'autrui nous vivons au palais.
Messieurs, l'huître étoit bonne ; adieu : vivez en paix.

Quoique la justice ne se vende point, il en coûte souvent beaucoup pour l'obtenir ; et après l'avoir obtenue, on est presque toujours moins riche qu'auparavant. On reprochoit à *Racan*, célèbre poète du dernier siècle, qu'il laissoit détériorer toutes ses affaires, parce qu'il se livroit entièrement à la poésie. Ces reproches souvent réitérés de la part de ses amis, le portèrent enfin à prendre une exacte connoissance de ses biens. Il s'y appliqua, et réussit tellement qu'il gagna trente procès. Mais loin d'améliorer par là sa fortune, il se vit plus pauvre après tant de victoires. Ce qui donna lieu à ce vers :

Trente procès gagnés l'ont réduit à l'aumône.

Craignez les procès, mais ne paroissez pas trop les craindre : ce seroit le vrai moyen d'en avoir. Faites bonne contenance ; mais du reste ne négligez rien de tout ce qui dépendra de vous pour n'en avoir jamais. C'est être fou de les aimer ; c'est une sottise, quand on peut les éviter, d'en avoir avec qui que ce soit ; mais c'est une extravagance d'en avoir avec ses proches, de les ruiner ou de se ruiner soi-même pour enrichir des étrangers. Nous

nous rappelons à ce sujet un beau mot de *M. de Vintimille*, archevêque de Paris. Des évêques de province lui disoient un jour, qu'ils s'étonnoient de ce qu'il n'avoit jamais eu le moindre procès avec son chapitre. Il leur répondit : *J'ai toujours été persuadé qu'il n'y avoit que les maris de village qui battoient leurs femmes.*

Evitez encore d'intenter des procès pour des sujets légers, mais qui ne deviennent que trop considérables par l'entêtement qui les accompagne, et par les frais qui les suivent. Ne rendez pas publique votre honte ou votre déshonneur qu'on ignoroit, en portant aux tribunaux, des insultes qu'il falloit dissimuler ou mépriser. On exhortoit *Socrate* à demander réparation d'un outrage que lui avoit fait un brutal. *Hé quoi!* répondit ce philosophe ; *si un cheval ou un âne m'avoit donné un coup de pied, voudriez-vous que je l'appelasse en justice!*

Combien se sont rendus la risée du public et des juges même, pour avoir trop écouté un amour propre offensé, qui les sollicitoit à la vengeance. L'abbé *Malotru*, qui joignoit à une figure laide et risible une perruque toujours de travers et mal peignée, disoit un jour la messe aux Cordeliers de Caen, à un autel où il y avoit un tableau de la Cène dont il avoit fait présent. Il s'étoit fait peindre pour un des douze apôtres dans ce tableau. Au premier *Dominus vobiscum*, il s'aperçut qu'un monsieur de sa connoissance rioit avec

un de ses amis. L'abbé, qui se douta avec raison que c'étoit de lui, ayant achevé sa messe, envoya chercher un huissier, pour assigner le rieur en réparation d'insulte. Celui-ci, qui dessinoit parfaitement bien, fit le portrait de l'abbé tel qu'il étoit à l'autel. L'affaire fut portée au baillage : tout Caen s'y trouva pour entendre les deux parties. Après que l'abbé eut fini son plaidoyer, qui prêta beaucoup à rire, l'autre déploya son portrait. *Messieurs*, dit-il, *il est vrai que je n'ai pu m'empêcher de rire, en voyant la figure du célébrant, et je l'apporte ici, persuadé que, tout Catons que vous êtes, vous ne pourrez vous dispenser de faire de même. Je demande que cette figure soit mise au greffe et paraphée*, ne varietur, *comme la meilleure pièce de mon sac.* Les juges ne pouvant s'empêcher d'éclater de rire en voyant une si burlesque figure, se levèrent de leur siége, et renvoyèrent les parties hors de cour et de procès, dépens compensés.



Où la discorde règne, apportez-y la paix.

RÉCONCILIER des parens ou des amis brouillés ensemble, réunir des époux divisés, rétablir la concorde dans les familles, accommoder des procès, c'est une chose aussi belle devant les hommes qu'elle est agréable à Dieu. Un curé trouva dans sa paroisse plus de cent procès lorsqu'il y entra ; à sa mort, il n'y en restoit plus qu'un. Il avoit terminé et pacifié

tous les autres. Aussi ses funérailles furent-elles honorées des regrets et des larmes de tous ses paroissiens, qui le regardoient comme un saint et comme leur père.

Faites-vous toujours un plaisir de rétablir la paix, la concorde, la bonne union; et si vous avez réussi, croyez que c'est une des plus belles et des plus glorieuses actions de votre vie. Plus vous y aurez trouvé de difficulté et de peine, plus vous aurez de mérite et de gloire; car, il faut l'avouer, cela n'est pas toujours facile. Il y a des cœurs si aigris, si envenimés les uns contre les autres, qu'il est quelquefois bien difficile de les réunir. Il y a des esprits si entêtés, si opiniâtres, qu'on ne peut les rendre dociles à la voix de la raison. Il y a des caractères si opposés, si discordans, qu'il est comme impossible de mettre entr'eux quelque harmonie. *Louis XIV* se plaignoit que les brouilleries fréquentes de madame de Montespan et de madame de Maintenon lui donnoient beaucoup d'embarras. *J'ai plus de peine*, disoit-il, *à donner la paix à deux femmes qu'à toute l'Europe.*

Loin de ramener la paix dans les cœurs dont elle est bannie, il y a des gens au contraire qui se plaisent à la chasser des lieux où elle règne, par de sourdes intrigues, par de mauvais conseils, par de noires calomnies, par des rapports indiscrets. Voilà ce qui si souvent trouble la paix de la société, aigrit les citoyens, désunit les amis, sème la discorde entre les frères et divise les époux. Que de chagrins,

de larmes, de malheurs et de crimes n'ont pas causé dans tous les temps ces ennemis cruels de la paix! Aussi les coupables auteurs de ces funestes divisions, sont-ils souvent punis par l'horreur qu'ils inspirent pour eux, lorsqu'ils viennent à être connus. *Evitez*, dit l'Ecclésiastique, *de passer pour un semeur de rapports, et prenez garde que votre langue ne devienne pour vous un piége et un sujet de confusion ; car la langue double sera punie par de rigoureux châtimens, et le semeur de rapports s'attirera la haine, l'inimitié et l'infamie* (1).

Qu'arrive-t-il en effet? on s'explique, on se justifie ; les amis reviennent, les frères se réconcilient, tout se pardonne entre les époux, on répare ce qu'on avoit dit dans un moment de chagrin; et ceux que le semeur de discordes avoit mis en mauvaise intelligence, s'accordent à le hair. La personne qui a fait naître ou qui a entretenu la division, est la première victime que la partie la plus offensée demande. On sacrifie avec plaisir celui qui a rendu un si mauvais office. On se trouve heureux d'en être débarrassé. On lui interdit l'entrée des maisons qu'il a troublées ; il y paroît plus dangereux qu'il n'y paroissoit utile, et il devient l'exécration de tous les honnêtes gens : juste punition de ces sortes de scélérats ! car, peut-on appeler autrement des hommes qui ne connoissent ni justice ni vérité?

---

(1) ..... *Susurratori autem odium, et inimicitia, et contumelia.* Eccl. 5.

Et au fond, à bien examiner les rapports, en est-il de fidèles, ne sont-ils pas tous défigurés et empoisonnés ? n'est-ce pas presque toujours la haine ou l'envie qui porte à les faire ? Rien n'est donc plus méprisable, plus haïssable que ces sortes de gens. Il y a, dit *Salomon*, six choses que le Seigneur hait, et son ame déteste la septième; les yeux altiers, la langue sujette à mentir, les mains qui répandent le sang innocent, le cœur qui médite de noirs desseins, les pieds légers pour courir au mal, le témoin trompeur qui profère des mensonges, *et celui qui sème des divisions entre les frères. Quand il n'y aura plus de bois*, dit-il encore, *le feu s'éteindra; et quand il n'y aura plus de semeurs de rapports, les querelles s'apaiseront* (1).

Ce sont des insectes rampans, dont le cœur et la bouche remplis de fiel et de malice, ne cherchent qu'à infecter la terre. Ce sont des ennemis de la société civile, et des perturbateurs du repos public. Ce sont de faux amis, qui viennent vous enfoncer le poignard dans le sein, et troubler la sérénité de vos jours. Ils vous apprennent ce qu'il vous seroit presque toujours plus avantageux d'ignorer. Il y a mille choses qu'il est bon de ne pas savoir, mais surtout le mal qu'on pense ou qu'on dit de nous. Ne soyons point curieux de savoir ce qui nous déplairoit. C'est folie de courir après ce qui peut chagriner.

---

(1) ..... *Et susurrone subtracto, jurgia conquiescent.* Prov. 26.

Une personne sage se gardera donc également et de faire de mauvais rapports, et de les écouter. Celui qui en fait, trouble le repos des autres ; et celui qui les écoute, nuit à sa propre tranquillité. Une personne mal intentionnée, voulant brouiller *Platon* avec un de ses disciples, lui dit que ce disciple avoit tenu des discours désavantageux de son maître. *Je n'en crois rien*, répondit Platon, *et l'on auroit bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi, eût l'ame assez lâche et assez ingrate pour me décrier comme vous le dites.* Mais voyant que l'autre appuyoit par de grands sermens ce qu'il avoit avancé : *Il faut*, reprit-il, *que j'aie effectivement les défauts dont vous me parlez, et celui que vous voulez me rendre suspect, a jugé à propos qu'on m'en avertît.*

En fermant l'oreille aux faiseurs de rapports, on leur ferme bientôt la bouche. L'attention avec laquelle on les écoute, les encourage ; mais les écoute-t-on avec indifférence, marque-t-on du mépris pour ce qu'ils disent, on les déconcerte, et on leur ôte l'envie de faire de nouveaux rapports. C'est la conduite que tiennent à leur égard les hommes prudens. On vint dire un jour à un célèbre philosophe, qu'on ne l'avoit pas épargné dans une compagnie, et qu'on avoit dit de lui mille choses qui lui auroient fait de la peine, s'il les avoit entendues. Il reçut ce rapport d'une manière qui dut bien surprendre celui qui le lui faisoit. Si l'on me connoissoit bien, lui répondit-il,

on pourroit en dire beaucoup plus, sans que je fusse en droit de me fâcher. Je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence; s'ils en parloient devant moi, comme ils le pourroient, je rougirois de honte et de confusion. Je vous prie de leur en témoigner ma reconnoissance.

Gustave III, roi de Suède, a signalé les commencemens de son règne par plusieurs beaux traits, entre lesquels on peut placer celui-ci. Une personne ayant demandé à lui parler, dit qu'elle venoit l'avertir qu'un homme en place formoit des projets contre sa majesté. Le roi n'ignorant pas que le dénonciateur étoit ennemi du prétendu coupable, le renvoya en lui disant: *Allez vous réconcilier avec votre ennemi, et je pourrai ensuite vous écouter et vous croire.*



XXIX.

Avec les inconnus, usez de défiance.

On ne sauroit trop se défier des personnes que l'on ne connoît pas. Combien de frippons se cachent sous le manteau de l'honnête homme! Dans les premiers siècles où la bonne foi régnoit sur la terre, la défiance étoit presque inutile; mais aujourd'hui, par la corruption de nos mœurs, elle est devenue nécessaire.

Ce qui ne l'est pas moins c'est de la cacher. Il en est ici comme du secret; la vraie prudence est de ne pas faire même soupçonner qu'on se défie. En laissant trop voir la crainte qu'on ne nous trompe, nous découvrons souvent la manière dont on peut nous tromper. Des soupçons trop marqués outragent les honnêtes gens sur lesquels ils tombent, et engagent ceux qui ne le sont pas à se faire un plaisir malin de nous attraper. Il n'y en a pas qui soient plus souvent trompés, que ceux qui paroissent trop craindre de l'être.

Quiconque est soupçonneux, invite à le trahir.

VOLTAIRE.

Celui qui se défieroit de tout le monde, seroit aussi injuste que malheureux. On ne doit se méfier que là où les hommes sages et prudens le font, et quand il y a un motif raisonnable de le faire, fondé sur quelqnes traits de mauvaise foi et sur le caractère connu de la personne.

La qualité d'inconnu est aussi une raison juste et suffisante de se défier. Trop de confiance aux personnes que l'on ne connoît pas assez, expose souvent à être dupe. C'est ce qui arrive sur-tout à ceux qui ont un grand fonds de probité. Plus on est honnête homme, plus on soupçonne difficilement les autres de ne l'être pas. Un bon cœur ou une belle ame a de la peine à croire les autres capables de ce qu'elle ne voudroit pas faire ; et ce n'est qu'après plusieurs expériences, qu'elle se convainc enfin, à ses dépens, qu'elle a fait trop d'honneur à ceux qu'elle a cru qui lui ressembloient.

Mais comment concilier deux maximes également sages, qui paroissent si opposées : se défier des hommes, et ne juger mal de personne ? C'est de ne se permettre, comme nous l'avons dit, que des jugemens fondés et des défiances légitimes. Nous ferions de la prudence un vice affreux, si elle nous portoit à nous défier tellement de tous les hommes, que nous craignissions toujours de trouver dans chacun d'eux un méchant homme, un traître, un fripon : nous ne saurions nous former une telle idée, sans détruire les principes de la justice et de notre propre bonheur. Mais néanmoins, attendons-nous à trouver dans le monde peu de bonne foi, peu de probité, peu de désintéressement, peu de vérité, peu de justice. Nous prendrons ainsi, dans les occasions importantes, toutes les précautions que la prudence peut suggérer, pour n'être la dupe de personne.

Je dis dans les occasions importantes ; car prendre ces précautions dans les petites choses, c'est petit génie ; et si c'est en matière d'intérêt, c'est en même temps petit génie et avarice. Une dame fort riche et encore plus avare, alloit elle-même à la boucherie à pied : elle ne se fioit à personne. Elle avoit sur de beaux habits un tablier de grosse toile, où elle portoit la viande qu'elle avoit achetée. Un jour qu'elle revenoit et qu'elle marchoit fort vîte, il s'échappa de son tablier une épaule de mouton. Le comte *de Méchatin*, qui vit cet accident, ramassa la pièce de viande, et appela la dame, à qui il la présenta, en lui disant : *Madame, vous avez laissé tomber votre éventail.*

Nous sommes cependant bien éloignés de vouloir condamner ici ces dames respectables qui, conduites par les vues sages d'une louable économie, vont de temps en temps elles-mêmes au marché, pour y connoître le prix de ce qui s'y vend, où qui y conduisent leurs jeunes demoiselles, pour leur apprendre à ne pas se laisser tromper un jour par leurs domestiques. Les motifs différens ennoblissent ou avilissent les mêmes actions.

Mais il n'est pas moins vrai qu'il vaudroit encore mieux être trompé quelquefois, que de vivre dans une défiance continuelle. Si la méfiance est la mère de la sureté, elle est aussi, quand elle est portée à l'excès, celle des soupçons cruels, des noires inquiétudes, des peines dévorantes, des chagrins mal fondés,

avec lesquels le bonheur n'habita jamais. On disoit à *Jules-César* que l'on conspiroit contre lui : *Il vaut mieux mourir une fois*, répondit-il, *que d'avoir toujours à se défier.* D'ailleurs, si on ne sauroit montrer moins d'esprit qu'en se fiant à tout le monde, on ne sauroit aussi montrer plus de petitesse d'ame qu'en se défiant de tous les hommes. Je mépriserois le premier, mais je me défierois du second : il est au moins d'une probité fort équivoque ; et il est presque à parier que celui qui se défie de tout le monde, est lui-même traître et faux. On ne juge souvent les autres que d'après soi-même.

Prenez donc le milieu entre les deux excès : penchez même, si vous le voulez, un peu plus du côté de la défiance. Tant d'autres se sont repentis de ne s'être pas assez défiés, que cela doit vous tenir sur vos gardes, au moins jusqu'à ce que vous connoissiez. Combien de gens ne cherchent que des dupes ! Méfiez-vous sur-tout, comme le disent les Italiens, de celui qui vous fait plus de caresses qu'à l'ordinaire : ou il vous a trompé, ou il veut vous tromper.

Le jeu est une des occasions où les jeunes gens doivent apporter le plus de défiance, quand ils se trouvent avec des personnes qu'ils ne connoissent point ; parce qu'il est plus facile et plus ordinaire d'y être trompé, et que les plus habiles mêmes le sont quelquefois. En voici un exemple qui pourra servir d'instruction aux personnes trop crédules. Un joueur de

profession voulant attraper un riche médecin, fit le malade, et envoya le matin chercher l'esculape. Celui-ci le trouve au lit, lui tâte le pouls, et ordonne une purgation; mais c'étoit lui-même qu'on vouloit purger. Il promet de revenir le soir. Lorsqu'il arriva, un pharaon étoit établi; on n'y jouoit qu'avec de l'or, et la banque étoit de deux cents louis. Le prétendu malade, après avoir entretenu de son état le médecin, qui jetoit toujours des yeux avides sur la table, lui dit: *Vous avez la physionomie heureuse, voudriez-vous me faire le plaisir de ponter dix louis pour moi.* Très-volontiers, répondit le médecin. Le joueur lui donna les dix louis, et aussitôt il se mit à jouer. Il étoit si heureux, qu'il ne mettoit sur aucune carte sans gagner. Toute la partie étoit surprise de son bonheur. En moins d'un quart-d'heure il gagna cinquante louis. Il les compta au malade, en lui témoignant qu'il avoit eu plusieurs fois envie de lui proposer d'être de moitié. *Ah! mon Dieu! monsieur le médecin*, dit le malade, *j'en suis au désespoir: que n'avez vous parlé! j'aurois été charmé de partager avec vous ce petit profit; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Vous n'avez qu'à revenir demain à la même heure; ces messieurs seront ici pour prendre leur revanche, et nous jouerons ensemble ce que vous voudrez.* Le docteur n'y manqua pas. Il s'associa avec son malade. On laissa d'abord gagner quelques louis au médecin, mais dans peu la chance tourna. Il perdit, ce jour-là et les

suivans, vingt mille livres, qu'il avoit gagnées à force de courses et d'ordonnances.



Avec vos amis mêmes, ayez de la prudence.

Si tous les amis étoient tels qu'ils devroient être, la prudence avec eux ne seroit pas une vertu si nécessaire ; mais les vrais amis sont aussi rares, que les faux amis sont communs. Aussi l'auteur de l'*Ecclésiastique* nous recommande-t-il de ne prendre un ami qu'après l'avoir éprouvé, et de ne pas nous fier sitôt à lui ; *car*, ajoute-t-il, *tel est ami qui se change en ennemi ; tel est ami qui prendra querelle avec vous, et qui par haine découvrira des choses qui ne vous feront point d'honneur* (1).

Combien en effet n'en a-t-on pas vus qui, étant devenus ennemis, d'amis qu'ils étoient auparavant, ont abusé de la confiance qu'on avoit eue en eux ! Le mécontentement, le dépit, la vengeance leur ont fait indignement publier les secrets et la honte de leur ancien ami. C'est donc un bon conseil que celui que donnoit le philosophe Thalés, *de vivre avec nos amis, comme s'ils devoient un jour cesser de l'être*. Il faut pourtant convenir que cette maxime étant plus selon les règles de la politique que de la vraie amitié, elle doit plutôt avoir lieu avec nos amis qu'avec notre ami. Une

(1) *Et est amicus, qui convertitur ad inimicitiam*, etc. Eccl. 6.

union

union intime s'accommode mieux de toute l'ouverture du cœur que d'un excès de prudence.

Ayez, s'il est possible, beaucoup de bons amis : il n'y a pas d'honnête homme qui ne désire et qui ne mérite d'en avoir plus qu'il n'en a : mais n'ayez qu'un confident. On a dit qu'il doit en être du cœur de l'homme comme d'un habit magnifique et bien fait, qui peut prendre pour devise : *agréable à tous, propre à un seul.* Tâchez, par vos manières polies et par votre inclination bienfaisante, d'être aimé et estimé de tout le monde : ouvrez vos mains et vos trésors à quantité de personnes ; mais n'ouvrez votre cœur et ne donnez votre confiance qu'à un seul. Encore ne faut-il le faire qu'après vous être assuré qu'il en est digne. Faites, pour cela, choix d'un ami sûr, et d'une si exacte probité, que, venant à cesser de l'être, il ne veuille pas abuser de votre confiance. Si vous avez eu le bonheur d'en trouver un semblable, ne craignez pas de lui donner toute votre confiance. Jouissez avec lui sans mesure de toutes les douceurs de la plus sincère amitié, et croyez qu'il vous seroit plus honteux de vous défier d'un tel ami, que d'en être trompé !

Ne confiez néanmoins jamais, si vous êtes sage, certaines affaires à vos plus intimes amis même, sur-tout lorsqu'ils peuvent trouver quelque avantage à profiter de votre confiance. L'intérêt est plus puissant que l'amitié. Il y a souvent des momens critiques pour

l'amitié comme pour l'innocence. En voici un exemple frappant :

Un marchand fort riche, étant sur le point de partir de Rouen pour Paris, alla prendre congé d'un de ses amis. Il lui dit le sujet de son voyage, et lui parla des lettres de change et de l'argent qu'il vouloit porter avec soi. Celui-ci forma sur-le-champ le dessein de profiter d'une si belle occasion. Il le pria de différer son voyage de quelques jours, en lui disant qu'il partiroit avec lui, et qu'ils s'amuseroient sur la route. Le marchand n'ayant pu se rendre à sa prière, il le chargea d'une lettre, et le pria de la remettre d'abord en arrivant, avant même, lui dit-il, que vous soyez descendu à aucun logis, parce que rien n'est plus pressé. Le marchand prit la lettre, et promit à son ami de faire exactement sa commission. Il partit dans un coche. Dès qu'il fut à St.-Denis, à deux lieues de Paris, un exempt, escorté de quelques archers, fit arrêter le coche, et obligea le marchand d'entrer dans un fiacre, où l'on mit aussi sa valise. Le marchand fut conduit chez M. *d'Argenson*, lieutenant-général de la police de Paris. Quoique sa conscience ne lui reprochât rien, il ne laissoit pas d'être fort inquiet. Vous avez sur vous, lui dit ce magistrat, des papiers dangereux qu'il faut que vous me donniez : il y va de votre vie, si vous me cachez quelque chose. Alors le marchand lui fit le détail de toutes ses lettres de change. Vous avez d'autres papiers, lui dit M. d'Ar-

genson, je vous répète qu'il est pour vous de la dernière conséquence que vous me disiez la vérité. Le marchand se souvint alors de la lettre de son ami. Il la montra. M. d'Argenson lui dit de l'ouvrir. Il s'en défendit, en disant qu'il aimoit mieux qu'on le conduisît en prison que de faire cette infidélité à son ami. Il fut enfin obligé d'obéir, parce qu'on lui ordonna d'ouvrir la lettre sous peine de la vie. Il lut une lettre fort courte, en ces termes : *Saisissez-vous du porteur, et expédiez-le sans perdre de temps ; j'arrive incessamment, et nous partagerons sa dépouille.* Le marchand s'évanouit. A peine fut-il revenu à lui, par les secours qu'on lui donna, qu'il s'écria : *Ciel ! à qui désormais me fier !* M. d'Argenson lui dit qu'il n'avait rien à craindre, que celui à qui on l'avoit recommandé étoit arrêté, et que celui qui avoit écrit la lettre, étoit pareillement en lieu de sureté. Il avoit été informé de tout par une personne à qui le faux ami avoit confié son dessein. Qui peut ne pas reconnoître ici une de ces permissions assez ordinaires de la Providence divine, qui déconcerte les mesures des scélérats, et les fait tomber entre les mains de la justice, lorsqu'ils s'y attendent le moins ?

Comme les exemples instruisent autant, et peut-être mieux que les leçons de morale, nous allons encore en rapporter un, qui fait beaucoup d'honneur à la sagesse ingénieuse de *M. de Sartine ;* ce n'est pas le seul où il

ait montré, ainsi que M. d'Argenson, des talens supérieurs dans l'exercice de la même charge de lieutenant-général de police.

Un homme de province étant venu à Paris pour y acheter une charge, déposa cinquante mille livres entre les mains d'un ami. Lorsqu'il eut arrangé et terminé son affaire, il alla redemander le dépôt qu'il avoit confié. L'indigne ami fit l'étonné, et dit qu'il n'avoit rien reçu. L'autre, au désespoir, vint trouver le lieutenant-général de police, et lui exposa sa malheureuse situation. M. de Sartine lui demande s'il a pris un billet, ou s'il y a des témoins. Il répond que n'ayant pas cru devoir se défier de son ami, il n'avoit tiré aucun billet, et qu'il n'y avoit eu d'autre témoin que la femme de son faux ami. Le magistrat, après un moment de réflexion, lui dit d'entrer dans un cabinet voisin, et de l'y attendre. Il envoie aussitôt chercher l'infidèle dépositaire, et lui dit : Il vient de me revenir par la police, que vous avez reçu un dépôt de cinquante mille francs, et que vous refusez de le rendre. L'autre nia qu'il eût jamais reçu un tel dépôt de personne. Je le veux pour un moment, reprit M. de Sartine ; mais pour mieux m'en assurer, écrivez à votre femme, qu'on dit en avoir été témoin, ce que je vais vous dicter. *Je vous prie, ma très-chère épouse, de remettre au porteur de cette lettre la somme de cinquante mille livres, que j'ai reçue devant vous en dépôt de monsieur un tel.* Il fallut obéir, et écrire le billet. M. de

Sartine l'envoya par une personne sûre, qui rapporta la somme. Le traître ami, convaincu de sa fourberie, se jeta aux genoux du magistrat, qui lui fit une sévère réprimande. Pour achever de le couvrir de confusion, M. de Sartine fit paroître l'autre, à qui il remit ses cinquante mille livres, en lui recommandant de prendre mieux dans la suite ses assurances et ses précautions.



XXX.

Point de folles amours.

Les premiers soupirs d'un fol amour sont les derniers soupirs de la sagesse. Dès qu'on a commencé une fois à donner entrée dans son cœur à cette passion, que les progrès en sont rapides ! C'est là sur-tout qu'il faut s'opposer aux commencemens, et que le remède vient trop tard, lorsqu'on a laissé au mal le temps de se fortifier. Jeune homme, si vous êtes sage, résistez aux impressions naissantes, étouffez les premières étincelles. Il en est de l'amour comme du feu : il ne faut pas jouer avec lui, et il est plus aisé de le prévenir que de l'arrêter.

La jeunesse est le plus dangereux de tous les âges. Le temps où l'on a plus besoin de réflexions, est celui où l'on en fait le moins. C'est, pour ainsi dire, une ivresse continuelle, et la fièvre de la raison. L'amour semble y être au guet, pour épier les premiers momens. A peine la nature se développe, qu'il commence à décocher ses traits. Qu'ils sont redoutables, quand ils tombent sur un cœur facile à s'enflammer !

Le jeune homme se trouve entre deux écueils bien dangereux pour lui : la corruption du siècle et ses propres passions. Pour les éviter, il ne lui faut pas moins que la prudence

d'Ulysse, qui ferma ses oreilles aux voix perfides et enchanteresses des sirènes; ou les conseils du sage Mentor, et la docilité de son jeune élève. Encore faudra-t-il peut-être l'arracher malgré lui à la séduction, et le précipiter dans la mer, pour empêcher sa fragile vertu de faire naufrage. Tant il est difficile de triompher d'une passion qui n'a que trop de force et d'attraits !

Tel est même le malheur de la condition humaine, que la sagesse la plus consommée, et la prudence la plus estimable dans tout le reste, échappent quelquefois avec peine à l'amour. Les plus grands hommes ont eu sur ce point les plus grandes foiblesses. Ceux qui, par l'âge, par l'expérience et par d'excellens conseils, seroient en état de conduire les autres, sont quelquefois assez malheureux pour se laisser conduire eux-mêmes par cette aveugle passion.

Elle est dans un magistrat, dans un homme public, encore plus honteuse que dans les autres, parce qu'il doit avoir plus de sagesse. Elle obscurcit l'éclat des grandes qualités qu'on possède. On est éclairé, incorruptible (si pourtant on peut l'être long-temps avec une telle passion), ami de l'ordre et de la discipline, attaché à ses devoirs, zélé pour le bien public. Mais plus on est respectable par son rang, par ses grandes qualités, plus il y a de la honte à devenir le vil esclave d'un penchant malheureux, et plus le scandale est grand. Souvent même il se transmet

à la postérité la plus reculée par les mains de l'histoire, qui ne le conserve que trop fidèlement dans ses fastes. Combien de grands princes ont terni une partie de leur gloire par cette honteuse foiblesse, et auroient désiré de pouvoir en effacer le souvenir de la mémoire des hommes ! Racine, chargé par *Louis XIV* de faire l'histoire de son règne, lui demanda une audience particulière. Sire, lui dit-il, un historien ne doit point flatter, il doit représenter son héros tel qu'il est, il ne doit même rien oublier : comment votre majesté veut-elle que je parle de ses amours ? Le roi lui répondit : *Passez là-dessus*. Mais, sire, reprit Racine, ce que j'omettrai, le lecteur ne l'omettra pas, et me fera un reproche de l'avoir supprimé. Louis XIV ne se rendit point ; il lui dit encore : *Passez là-dessus*. Alors Racine lui répliqua : Comme il y a dans la vie de votre majesté des choses incroyables, la sincérité avec laquelle j'avouerois à mon lecteur les foiblesses de mon héros, lui persuaderoit que je respecte toujours la vérité, et serviroit de garant à mon histoire. Le roi, après un moment de réflexion, lui dit : *Je suis fort indéterminé ; tout ce que je puis vous dire à présent, c'est de passer là-dessus.*

L'auteur de l'excellent *Traité de l'usage des Passions* (1), dit que quand les hommes

---

(1) Le *P. Sénault* de l'Oratoire, l'un des plus grands prédicateurs de son temps. Il mourut général des oratoriens, en 1672.

seront devenus des anges, il leur sera permis de contracter amitié avec les femmes. Quoique la sainteté de leur état, l'obligation plus étroite d'une conduite irréprochable, interdisent particulièrement aux ecclésiastiques tout commerce intime et fréquent avec les personnes du sexe, les autres ne doivent pas plus se le permettre, puisque le péril est égal pour tous du côté de la nature; et que du côté de la loi il y a la même défense de s'exposer au péril, si l'on ne veut périr. Le commerce des femmes aimables, comme l'avoue lui-même *M. de Claville* (1), est le plus propre à mettre à l'épreuve la raison de l'homme délicat et sensible. N'en pas connoître le danger, c'est aveuglement; ne pas craindre la dépravation de son cœur, c'est présomption. Malheur à celui qui compteroit sur ses forces et sur sa sagesse! il n'en seroit que plus près de sa chute. Eût-on, par l'innocence la plus constante, et par la plus vertueuse éducation, lieu de se croire invincible; on ne sauroit trop multiplier les précautions contre un ennemi qui est si dangereux. Le vice grossier fait horreur, l'impudence brutale donne de l'indignation, mais la beauté modeste est bien plus

(1) La morale de cet auteur sur le commerce des femmes, ainsi que sur les plaisirs, sur les spectacles, *etc.* n'est pas assez exacte ni bonne à suivre. Il a voulu, ce semble, en plusieurs endroits de son ouvrage, allier les deux ennemis les plus opposés et les plus irréconciliables, l'évangile et le monde, mais sans succès et par-tout aussi mal.

dangereuse : en l'aimant on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux appas trompeurs d'une passion, qu'on n'aperçoit que lorsqu'il n'est presque plus temps de s'en défendre. Pour éviter ce piége et tant d'autres préparés contre l'innocence, il faut vivre avec les femmes, les plus honnêtes même et les plus sages, d'une manière toujours décente et respectueuse, étayer sa vertu par la circonspection et par la vigilance, et la fortifier par une grande délicatesse de sentimens. Loin d'aller chez les femmes pour les corrompre, prenons auprès d'elles leçon de modestie et de pudeur. Si les hommes avoient moins d'impudence, ils leur trouveroient moins de foiblesse.

Si vous êtes donc en quelque sorte obligé de voir de temps en temps les femmes, respectez-les, et soyez sur vos gardes. Il n'arrive que trop souvent que des commencemens purs et honnêtes ont des suites honteuses et criminelles. L'homme est bien foible : connoissez-vous et craignez. Les plus forts ont été vaincus. L'exemple de *David*, ce prince selon le cœur de Dieu; celui de *Salomon*, qui étoit le plus sage des hommes, et tant d'autres, doivent faire trembler les plus intrépides.

O vous qui voulez conserver vos mœurs et votre vertu! évitez soigneusement toute familiarité, sur-tout avec ces femmes qui ne connoissent point les lois de la pudeur, et qui, par le peu de respect qu'elles ont pour elles-mêmes, apprennent aux hommes à ne

pas les respecter, et les invitent à les séduire.

Redoutez et fuyez avec encore plus de soin ces femmes charmantes et méprisables qui, ne rougissant pas de prostituer les agrémens que la nature leur a donnés, se font un métier d'attirer et de faire tomber dans leurs piéges une trop imprudente jeunesse. Craignez leurs manières douces et engageantes; craignez ces yeux animés et éloquens, ces tons de voix tendres et insinuans, qui savent si bien la route du cœur. Elles n'ont rien de doux et d'aimable qui ne soit mortel. Il ne faut à une de ces femmes artificieuses qu'un clin d'œil, pour renverser à ses pieds votre vertu chancelante : il ne lui faudroit qu'un soupir, qu'une de ces larmes fausses et perfides comme elle, pour vous rengager dans ses fers, eussiez-vous enfin formé la résolution de les rompre. Ne vous laissez donc pas prendre à ses trompeuses flatteries, à ses redoutables et funestes attraits, qui en ont perdu tant d'autres. Si vous êtes libre, ne vous jetez pas dans ses chaînes : elle ne vous attire que pour vous perdre. Lorsque vous lui aurez tout donné, elle vous insultera et se rira de vous. Une courtisane reprochoit à un jeune seigneur qu'il aimoit le changement. *Vous avez raison*, lui répondit-il, *car tout ce qui étoit chez moi est passé chez vous.*

Ce seroit bien pis encore, si déjà vous aviez contracté des engagemens sacrés et inviolables. C'est un parjure et une espèce de sacrilége d'engager à d'autres un cœur qui n'est plus

à soi. Les maximes corrompues du monde, toujours démenties par la voix de la conscience ; les prétextes les plus spécieux, suggérés par le libertinage, par le dépit, ou par le désir de la vengeance ; les exemples les plus imposans, donnés par les personnes mêmes qui doivent servir aux autres de modèle, ne sauroient prescrire contre la loi divine, ni servir d'excuse au tribunal de celui qui a été pris à témoin des sermens jurés à la face de ses autels. Si un honnête homme ne doit jamais, même selon le monde, manquer à sa parole ni à ses sermens, celui qui y manque en un point aussi essentiel, mérite-t-il d'en porter le nom? Veillez sur vous, mon fils, disoit *Tobie*, et défiez-vous de votre cœur : évitez l'écueil des femmes; *et content de celle que Dieu vous donnera pour épouse, craignez de connoître le crime* (1).

La femme d'un autre ne doit inspirer que du respect, ou, si elle n'en mérite pas, du mépris. Une femme doit se faire gloire de penser de même à l'égard des hommes; et quelles que soient ses raisons, elle a toujours tort de s'attacher à tout autre qu'à son époux. Une dame vertueuse, sollicitée par un gentilhomme, lui répondit : *Lorsque j'étois fille, je dépendois de mon père et de ma mère ; à présent que je suis mariée, j'appartiens à mon mari.*

---

(1).... *Et præter uxorem tuam nunquàm patiaris crimen scire.* Tob. 4.

Il y a bien de la honte et du malheur à se laisser vaincre par l'amour criminel. Celui qui sait se garantir de ses traits, est aussi heureux que sage. Les peines commencent où finit la sagesse. L'amour traîne après lui les craintes, les chagrins, les regrets. Si l'on interrogeoit toutes les personnes qui s'y sont le plus livrés, et qu'on auroit cru devoir être les plus heureuses, elles conviendroient que leurs chagrins ont passé de beaucoup leurs plaisirs. Il n'y a pas une femme galante, dit madame la marquise *de Lambert* à sa fille, qui, si elle veut être sincère, ne nous avoue que c'est le plus grand malheur du monde que de s'être oubliée.

Une passion naissante étale, il est vrai, tous ses charmes, et promet les plus constantes douceurs : les commencemens en sont doux comme le miel; mais *la fin*, dit le Sage, *est amère comme l'absinthe.* C'est ce qu'éprouva la fameuse *Anne de Boulen.* Eblouie de l'éclat du trône, comme Henri VIII le fut de ses charmes, elle eut la foiblesse de sacrifier sa vertu à son ambition. Ce prince répudia sa légitime épouse, et fit Anne de Boulen reine d'Angleterre. Mais le comble de sa fortune fut le commencement de ses malheurs. Henri, dont l'inconstance en amour faisoit le caractère, ayant conçu une nouvelle inclination pour Jeanne Seymour, Anne de Boulen s'en aperçut, et résolut de perdre sa rivale. Elle s'attacha quelques seigneurs de la cour, et fut soupçonnée d'avoir avec eux un mauvais

commerce. Le roi lui fit faire son procès ; et sans être convaincue, elle eut la tête tranchée sur un échafaud. Triste exemple des funestes suites de l'amour criminel ! et combien d'autres aussi frappans ne pourrions-nous pas citer !

Un ancien poète, qui pouvoit bien le savoir par sa propre expérience, avoue que les routes les plus fleuries de l'amour sont semées d'amertume, et que des venins cruels y sont souvent cachés sous la douceur du miel :

Impia sub dulci melle venena latent.

OVID.

Madame *Deshoulières*, pour rendre cette vérité plus sensible, emploie une fiction ingénieuse et agréable. Elle feint que dans un songe elle crut voir sur des myrtes fleuris, un oiseau plus beau que tous les autres, dont la voix l'emportoit sur les plus doux rossignols. Elle courut long-temps après, sans pouvoir l'attraper.

Enfin n'en pouvant plus, il se rend, je l'attrape,
Comme j'en avois eu dessein ;
Et, folle que je suis, j'ai si peur qu'il n'échappe,
Que je l'enferme dans mon sein.
O déplorable aventure !
Ce malicieux oiseau,
Qui m'avoit paru si beau,
Change aussitôt de figure,
Devient un affreux serpent,
Et du venin qu'il répand
Mon cœur fait sa nourriture.
Ainsi, loin de goûter les plaisirs innocens,
Dont sa trompeuse voix avoit flatté mes sens,

Je souffrois de cruels supplices.
Le traître n'avoit plus sa première douceur;
Et selon ses divers caprices
Il troubloit ma raison et déchiroit mon cœur.
Par des commencemens si rudes,
Voyant que les plaisirs que je devois avoir,
Se changeoient en inquiétudes;
Renonçant tout d'un coup au chimérique espoir,
Dont il vouloit me faire une nouvelle amorce,
D'un dépit plein de fureur
J'empruntai toute la force,
Et j'étouffai l'imposteur.

Un autre poète François, plus libertin peut-être dans ses pensées que dans sa conduite, quoiqu'il soit rare et difficile que le libertinage de l'esprit soit sans celui des mœurs, fait aussi un aveu qui est l'expression du cœur, dans une de ses fables, où, après avoir fait l'éloge de l'amitié, il ajoute :

Cet autre sentiment que l'on appelle amour,
Mérite moins d'honneur : cependant chaque jour
Je le célèbre et je le chante.
Hélas ! il n'en rend pas mon ame plus contente.

LA FONT.

Quels troubles en effet, quelles peines, quels chagrins, quels tourmens secrets sont presque toujours les fruits amers des criminelles amours ! Les premières peines qu'on y éprouve, à la place des plaisirs qu'on s'y promettoit, sont des inquiétudes continuelles, tantôt de la part de la personne aimée, dont on a ou l'indifférence à vaincre, ou l'inconstance à fixer, ou les caprices à souffrir ;

tantôt de la part des parens et des surveillans attentifs, dont il est difficile de pouvoir tromper la vigilance; tantôt de la part d'un rival qui, rebuté en apparence, est peut-être favorisé en secret; peut-être même que, plus aimé, il reçoit une partie de vos présens, et que deux fourbes, au lieu d'un, se divertissent à vos dépens : car il est rare qu'une femme galante n'ait qu'une intrigue, et plus rare encore qu'elle n'ait que ce vice.

Combien d'amertumes et de peines n'éprouve-t-on pas aussi du côté de la religion, s'il en reste encore quelque sentiment! Dans certains momens où, l'ivresse du plaisir passée, on revient à soi, quels remords accablans! La conscience indignée, traçant l'épouvantable image des jugemens de Dieu, pousse un de ces cris qui retentissent au fond de l'ame, et la remplissent de sombres terreurs. Mais nous aurons lieu de parler ailleurs des grands motifs que la religion fournit contre cette dangereuse passion. Nous ne voulons employer ici que la voix de la raison. C'est à son tribunal que nous appelons le voluptueux, pour le forcer à se condamner lui-même d'aveuglement et de folie.

Fut-il jamais un maître plus dur et plus impérieux que l'amour? C'est un tyran, qui gouverne despotiquement ceux-mêmes qui sont les maîtres des autres. N'est-ce pas une chose pitoyable de voir des hommes, qui tiennent un rang dans le monde, qui ont fait des prodiges de valeur, trembler puéri-

lement aux pieds de la personne qu'ils idolâtrent, essuyer ses caprices, ses bizarreries, ses humeurs, et passer aveuglément par-tout où il lui plaira? Combien de grands capitaines, de héros, ont donné sur cela les plus ridicules scènes? Combien de maîtres, tyrannisés par une passion qu'ils n'ont pas le courage de vaincre, se mettent indignement au-dessous de leurs propres domestiques! Avec quel ménagement, et pour ainsi dire avec quel respect, parlent-ils à celle qui a séduit leur cœur! avec quelle patience dévorent-ils ses insolentes réponses! Sont-ce donc là ces hommes, qu'ailleurs on respecte et on admire! Ces grands, si fiers, si impérieux, si dédaigneux, les voyez-vous, comme de méprisables esclaves, ramper indignement aux pieds d'une vile créature, qu'avant leur passion ils auroient cru trop honorer d'une parole ou d'un regard?

Mais, si l'amour criminel est déshonorant pour les hommes, il l'est encore plus pour les femmes, parce que la pudeur, la modestie, la décence, doivent être sur-tout leurs vertus. Plus on a de respect pour leur sexe, plus on a de mépris pour celles qui le déshonorent. La chasteté est pour elles ce que l'honneur est pour les hommes, leur plus bel ornement. Aussi une femme sage et vertueuse est-elle respectée de ceux-mêmes qui ont tenté de la corrompre. *Henri IV*, à qui on ne peut guère reprocher qu'une trop grande foiblesse en ce genre, ayant voulu séduire Antoinette de

Pons, marquise de Guercheville, la trouva inflexible. Il la loua de sa sagesse, et lui dit : *Puisque vous êtes véritablement dame d'honneur, vous le serez de la reine que je mettrai sur le trône.* Il tint parole, et elle fut la première qu'il nomma dame d'honneur de Marie de Médicis. Madame de Guercheville vécut estimée et respectée généralement.

Le monde, tout corrompu, tout relâché qu'il est à l'égard du vice dont nous parlons, ne manque jamais de mépriser les femmes qui s'oublient, et il en fait l'objet de sa risée. Deux femmes connues par leurs galanteries, se querelloient au jeu. Quelqu'un leur demanda ce qu'elles jouoient. *Nous jouons pour l'honneur*, dirent-elles. *Vous faites*, leur répondit-il, *bien du bruit pour rien.*

Il est difficile de comprendre comment des femmes bien nées peuvent se déterminer à être, par leurs désordres, l'objet de la raillerie et du mépris public. Quelque complaisance que le monde ait pour les personnes du sexe, il ne l'a pas encore poussée jusqu'à approuver celles qui manquent à leur devoir. Si elles ne lui font respecter leur conduite, il ne l'excusera point; et si elles sont répréhensibles à ses yeux, il les jugera sans indulgence. Le vice déshonore celle qui vit dans la splendeur, comme celle qui traîne une vie misérable dans les ordures du libertinage. Le seul privilége du rang et de la naissance, c'est d'exposer les désordres à un plus grand jour, et de les faire plus connoître; c'est de

les rendre plus criminels, en autorisant le mal par un plus grand exemple.

De quelque condition, de quelque état qu'on soit, il est difficile de cacher un mauvais commerce, quand la nature même ne contribueroit pas à le découvrir. Le public est clair-voyant. On a pour les fautes d'autrui des yeux que la malignité, la rivalité, la jalousie, tiennent toujours ouverts ; des yeux attentifs et perçans. Les choses qui devroient être conduites avec le plus de secret, sont celles qui sont les moins ignorées.

Quel sujet de honte et de confusion pour une jeune personne, dont la faute vient à éclater ! Que devient-elle aux yeux d'une famille, sur qui rejaillit une partie du déshonneur ? Que devient-elle aux yeux des sages, et dans quel étonnement ne les jette-t-elle pas ? Que devient-elle aux yeux mêmes des libertins ? ne sont-ils pas les premiers à la mépriser, à l'insulter ? Disons plus : peut-elle se déguiser à elle-même sa propre infamie ?

Encore si celui à qui elle a fait le sacrifice de son honneur, avoit pour elle les sentimens et les égards qu'elle devoit en attendre, son sort du moins ne seroit pas si à plaindre, et elle ne se croiroit pas si malheureuse. Mais les hommes ne tardent pas à se faire payer les frais de leur conquête : ils se dédommagent avec usure de ce qu'elle leur a coûté. Ceux qui étoient les plus doux, les plus soumis, deviennent souvent, après leur criminelle victoire, les plus fiers, les plus impérieux,

quelquefois les plus dédaigneux et les plus méprisans. Pensée bien triste, réflexion bien amère pour une jeune personne qui n'espéroit trouver que de la douceur et du plaisir ; et qui est désormais obligée de dépendre de son vainqueur, et d'avoir à chaque instant à craindre qu'il ne publie son infame victoire, comme il n'arrive que trop souvent. Combien n'y en a-t-il pas qui, par un raffinement monstrueux de volupté, se plaisent à séduire les plus sages, pour les abandonner ensuite, et divulguer leurs foiblesses ! Sentimens bien indignes sans doute, et trophées d'ignominie plutôt que de gloire ! Mais, n'est-il pas étonnant qu'ils trouvent encore tant de dupes ? et n'y a-t-il pas là de quoi arrêter toutes celles qui pensent ? Car, indépendamment de la honte qui suit le dérèglement, n'est-il pas bien cruel de se voir trompée par un indigne à qui l'on a tout sacrifié ? *Françoise de Rohan* l'éprouva. Elle s'étoit laissé séduire par le duc de Nemours, qui, par un artifice assez ordinaire en ce genre, lui avoit promis de l'épouser. Lorsqu'elle se vit enceinte, elle somma ce duc de sa parole ; mais ce prince perfide se moqua de ses promesses.

Enfin, ce qui met le comble à la honte d'une jeune personne déshonorée par de criminelles amours, c'est qu'elle est exposée à s'entendre reprocher sa faute, par tous ceux qui aimeront à lui faire de la peine, ou qui voudront se venger de ses plus innocentes railleries. On a toujours de quoi lui fermer

la bouche, supposé qu'elle ose parler encore : contrainte à dévorer en silence les mortifications les plus humiliantes ; depuis que sa foiblesse à paru, à peine ose-t-elle paroître elle-même.

Prendra-t-elle l'affreux parti de lever le masque et de ne plus rougir de rien ? Mais c'est une triste consolation, que de ne plus se soucier de ce qu'on pensera de soi, d'être réduit à se consoler du mépris du public par un mépris pareil. C'est le désespoir d'une ame avilie à ses propres yeux.

Le seul asile qui reste à une personne déshonorée par sa chute, est celui de la retraite et d'une véritable conversion. Elle doit se cacher entièrement et se faire oublier, s'il est possible ; car si elle veut continuer encore à paroître dans le monde, son déshonneur la suivra partout. Fût-elle dans la suite plus sage, plus régulière, on se souviendra toujours du faux pas qu'elle a fait : ce pas demeure imprimé dans l'opprobre, et ne s'efface jamais. C'est comme une cicatrice qui reste après la guérison d'une grande plaie.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords :
On n'y peut plus rentrer, dès qu'on en est dehors.

DESPRÉAUX.

Quel puissant motif pour retenir sur le bord même du précipice celles qui ont encore des sentimens d'honneur et de vertu ! Une bourgeoise, aussi vertueuse que jolie, avoit inspiré une passion très-forte à un grand seigneur,

qui lui dit un jour : Votre vertu est tout ce que j'aime en vous. *Hé bien*, lui répondit-elle, *ne m'exposez donc point au danger de perdre tout ce que vous aimez en moi.*

Que les jeunes personnes du sexe se défient de ceux qui les louent, parce qu'ils ne les flattent d'ordinaire que pour les séduire ; mais qu'elles se défient encore plus d'elles-mêmes, parce qu'elles sont foibles et qu'elles ont naturellement le cœur tendre. D'ailleurs l'amour propre, qui est le premier de tous les flatteurs, et la vanité, qui est presque toujours d'autant plus grande qu'on devroit moins en avoir, les empêchent de sentir la fausseté des louanges qu'on leur donne. Elles rapportent à leur mérite les éloges intéressés qu'on leur prodigue. Elles prennent le langage de la passion pour celui de la vérité. Elles reçoivent avidement ces jolis riens, qui sont comme les flèches légères de l'amour ; ces petites fleurs de galanterie, qui exhalent un parfum doux mais empoisonné ; et elles ne tardent pas à en ressentir les funestes atteintes.

Elles commencent par perdre peu à peu cette précieuse pudeur, qui est le plus beau coloris de la vertu. La nature semble l'avoir accordée en partage aux personnes du sexe, non-seulement pour relever l'éclat de leurs grâces par un fard innocent, mais pour être la gardienne de leur chasteté, et les avertir des piéges qu'on lui tend. C'est un secours que le Ciel leur a donné contre leur foiblesse et leur fragilité naturelles. Malheur à celles qui, ne connois-

sant plus la pudeur, l'ont effacée de leur front et de leur ame ! Elles deviennent la honte et l'opprobre de leur sexe; elles sont perdues et déshonorées sans ressource. C'est là souvent où conduit une première foiblesse; le premier pas franchi, on ne garde plus de mesures, on se porte aux plus grands excès.

Dans le crime une fois il suffit qu'on débute :
Une chute toujours attire une autre chute.

DESPRÉAUX.

C'est ce qui arriva à la trop fameuse *Messaline*, dont le nom est venu jusqu'à nous chargé d'infamie. Elle avoit d'abord gardé quelques mesures, ne se permettant que de certains crimes, et même en secret et avec précaution; mais voyant que rien ne s'opposoit à ses désirs déréglés, et qu'elle pouvoit, par l'indolence stupide de son époux (1), tout entreprendre sans rien craindre, elle secoua toute contrainte et toute pudeur. Elle se livra sans ménagement à ses infames passions; peu à peu elle se familiarisa avec le crime, et cette funeste habitude l'ayant rendue insensible à toutes les considérations qui pouvoient l'obliger à quelque retenue, elle se laissa aller aux désordres les plus scandaleux. Croiroit-on qu'elle porta plus loin encore l'impudence, et qu'elle osa, au milieu même de Rome, en plein jour, devant témoins et par contrat, se marier, du vivant de l'em-

(1) L'empereur *Claude* : on donne encore aujourd'hui son nom à ceux qui lui ressemblent.

pereur son époux, avec Silius, sénateur Romain et consul désigné ? Rien n'est plus avéré que ce fait, quelque incroyable qu'il paroisse; et le stupide empereur fut le seul qui l'ignora. On crut devoir enfin l'en avertir. Il fit mourir Silius; et il eût peut-être fait grâce à Messaline, si Narcisse, son ministre et son affranchi, n'eût envoyé dans le lieu où elle s'étoit retirée, des soldats qui la massacrèrent. Juste punition de tous les crimes de cette indigne impératrice, dont la mort fut moins honteuse encore que la vie !

Si sa conduite, si son sort vous font horreur, craignez jusqu'à la naissance même d'une passion qui entraîne souvent beaucoup plus loin qu'on ne l'auroit pensé. Lorsque la fameuse *Ninon Lenclos*, si célèbre dans le dernier siècle par son esprit, par sa beauté et par le long cours de ses galanteries, réfléchissoit, à soixante ans, sur la vie qu'elle avoit menée jusqu'alors, elle ne pouvoit s'empêcher d'en rougir; et elle écrivit à un de ses amis : *Qui m'auroit proposé une telle vie, je me serois pendue.* Cependant elle n'eut pas le courage de vaincre son penchant, et à quatre vingts ans elle s'y livroit encore. Tant il est vrai que la pente qui nous entraîne vers le mal est douce et facile; et que lorsqu'une fois on a marché dans les sentiers détournés du vice, il en coûte infiniment pour revenir sur ses pas !

Mais quelque difficile que soit le retour à la vertu, il n'est cependant pas impossible à l'homme le plus foible et le plus fortement

dominé

dominé par ses habitudes. Aidé de ses propres réflexions sur la honte et l'indécence de sa conduite ; fortifié sur-tout des secours du Ciel, que lui attireront sa prière, ses bonnes œuvres et sa résolution généreuse, le vieillard le plus corrompu surmontera bientôt son malheureux penchant. Quoiqu'il doive en coûter, peut-on acheter trop cher, et par de trop grands efforts, une si nécessaire et si glorieuse victoire ?

Il ne faut sans doute pas moins de fermeté, et encore plus de soins et de contrainte, pour conserver son innocence au milieu de tous les périls qui l'environnent ; mais aussi quelle joie, quel contentement ne procure pas une conduite sage et irréprochable ! Tous les plaisirs que donne la satisfaction des sens, n'ont jamais valu la douceur et la tranquillité que goûte une ame qui n'est attachée qu'à son devoir. Cette maxime si vraie et si consolante pour la vertu, devroit être gravée dans tous les cœurs. Elle l'étoit dans celui de *Catherine de Rohan*. Henri IV, qui avoit conçu de l'inclination pour elle, lui demanda un jour par où on alloit à sa chambre. Cette dame vertueuse, qui, guidée par des principes de religion et d'honneur, croyoit ne devoir rien accorder, que le mariage ne l'eût rendu permis et légitime, lui répondit : *Sire, on y va par l'Eglise.*

Les pères, et sur-tout les mères, ne sauroient trop inspirer à une fille, par leurs leçons et par leurs exemples, les sentimens d'honneur. Sans cette sauve-garde, toutes les

autres seront presque toujours inutiles; et elle aura trop d'occasions secrètes d'échouer, pour qu'on puisse se flatter de l'empêcher autrement de faire naufrage.

Nous avons trouvé dans un ancien poète François (1), un dialogue ingénieux, composé pour les jeunes personnes du sexe. Les sentimens d'honneur et d'une juste crainte, propres à faire impression sur elles et à les retenir, y sont présentés d'une manière vive et intéressante. C'est ce qui nous engage, quoiqu'il soit un peu long, à le mettre ici presque tout entier. On admirera, pour le siècle où il a été fait, la délicatesse des pensées et la correction du style, auquel nous n'avons eu besoin de faire que quelques légers changemens.

DIALOGUE

DE DAMON ET DE PANOPÉE.

DAM. A quoi vous sert tant de fierté,
Belle et cruelle Panopée?

PAN. A conserver ma liberté,
Et m'empêcher d'être trompée.

DAM. Craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous révère!

PAN. Ne m'exposant point au danger,
La peur ne m'en occupe guère.

---

(1) *Bertaut*, évêque de Séez en Normandie, mort en 1611.

DAM. Vous feriez grand tort à ma foi
D'estimer mon ame infidelle.

PAN. Je m'en ferois bien plus à moi
De vous aimer, la croyant telle.

DAM. Il n'en faut point avoir de peur ;
J'aime trop le nœud qui m'engage.

PAN. Il ne fut jamais de trompeur,
Qui ne tînt le même langage.

DAM. L'amour si long-temps éprouvé
Dut chasser de vous cette crainte.

PAN. Le mal aux autres arrivé
L'y dut toujours tenir empreinte.

DAM. Ne dois-je donc rien espérer,
Hors toujours pleurer, triste et blême ?

PAN. J'aime mieux vous faire pleurer,
Que me faire pleurer moi-même.

DAM. Pourquoi vous déplaît mon bonheur,
Dont vous servir sont les délices ?

PAN. Parce qu'aux dépens de l'honneur
Vous faites payer vos services.

DAM. Ah ! du moins voyez mon tourment,
Puisque c'est de vous qu'il procède.

PAN. J'en verrois le mal vainement,
N'y pouvant donner nul remède.

DAM. Mais vous en avez le pouvoir,
Si ma peine en est susceptible.

PAN. Ce que me défend mon devoir,
Je me le répute impossible.

DAM. Ah ! fière et cruelle beauté,
Qu'inhumaine est votre rudesse !

PAN. Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront sagesse.

DAM. Est-on sage, pour maltraiter
L'amour d'un fidèle courage ?

PAN. Est-on cruel, pour éviter
Le péril de faire un naufrage ?

DAM. Mais appréhender ce malheur,
C'est à faire à moins belles dames.

PAN. Mais n'en craindre point la douleur,
C'est à faire à de folles ames.

DAM. Votre beauté vous garantit
Du sort d'Ariadne abusée.

PAN. Votre jeunesse m'avertit
De l'inconstance de Thésée.

DAM. Trop aimable est votre prison :
Il ne peut être qu'on la quitte.

PAN. Je puis bien perdre sans raison,
Ainsi que j'acquiers sans mérite.

DAM. C'est faire un mauvais jugement
De votre œil et de sa puissance.

PAN. Mais bien c'est juger sagement
De votre fatale inconstance.

DAM. Ah ! je perds en vain mes accens,
Pleurs, et réponses, et demandes.

PAN. Quand vous perdriez encor le sens,
Vos pertes ne seroient pas grandes.

Ni de vin. La passion du vin n'est pas moins à fuir que celle de l'amour, toutes les deux sont le plus funeste écueil de la sagesse. *Le vin et les femmes*, dit l'Esprit-Saint, *font tomber les sages même, et jettent dans l'opprobre les hommes sensés. N'excitez pas à boire*, dit-il encore, *ceux qui aiment le vin, car le vin en a perdu plusieurs. Le vin bu avec excès, produit la colère et l'emportement, et attire de grandes ruines : il est l'amertume de l'ame* (1).

Si le vin est le père de la joie, il l'est aussi de la fureur. S'il fait naître quelquefois des pensées vives, brillantes, ingénieuses, il produit aussi les idées les plus ridicules, les plus folles, les plus extravagantes. Il éteint par ses vapeurs ce noble flambeau que la nature nous a donné pour nous éclairer et nous conduire ; ou il l'obscurcit de si épais nuages, qu'il ne jette plus qu'une sombre clarté. Privés de cette lumière, les yeux s'égarent, les pas chancellent, les idées se confondent, le jugement se trouble, les passions s'enflamment et portent aux excès les plus honteux.

Xénophon, dans sa *Cyropédie*, rapporte l'impression singulière que fit sur le jeune Cyrus la vue de plusieurs personnes ivres. Ayant obtenu d'Astiage son grand-père la permission de lui donner à boire, pour imiter

(1) . . . . *Amaritudo animæ, vinum multùm potatum.* Eccl. 31.

l'échanson de ce prince, il s'en acquitta de fort bonne grâce. *Je suis content, mon fils*, lui dit Astyage, *on ne peut pas mieux servir, mais puisque vous vouliez imiter Sacas* (c'étoit le nom de l'échanson), *pourquoi n'avez-vous pas comme lui goûté le vin?* J'ai craint, répondit avec naïveté le jeune prince, qu'il n'y eût dans cette liqueur du poison. Car au festin que vous donnâtes, le jour de votre naissance, aux grands seigneurs de votre cour, je vis clairement que Sacas vous avoit tous empoisonnés. *Comment vîtes-vous cela*, dit le roi? C'est, repartit Cyrus, que je m'aperçus qu'après qu'on eut un peu bu de cette liqueur, la tête tourna à tous les convives. Je vous voyois faire des choses que vous ne pardonneriez pas à des enfans : crier tous à la fois sans vous entendre ; puis chanter tous ensemble de la façon la plus ridicule ; et lorsqu'un de vous chantoit seul, vous juriez, sans l'avoir écouté, qu'il chantoit admirablement bien. Chacun de vous vantoit ses forces ; mais lorsqu'il fallut se lever pour danser, loin de pouvoir faire un pas en cadence, vous ne pouviez pas même vous tenir fermes sur vos pieds. *Comment!* reprit Astyage, *la même chose n'arrive-t-elle pas à votre père?* Jamais, répondit Cyrus. *Que lui arrive-t-il donc quand il a bu*, ajouta le roi? Il cesse d'avoir soif, répliqua l'enfant.

Les Lacédémoniens, pour détourner leurs enfans de l'ivrognerie, leur faisoient considérer un esclave ivre. Quoi de plus propre en effet pour en inspirer de l'horreur, que de

mettre sous les yeux le triste spectacle d'un homme que le vin a privé de sa raison; de faire remarquer toute la laideur d'un état où l'on ressemble plus à une bête qu'à un homme; de rendre témoin de toutes les sottises et de toutes les extravagances dont alors on est capable! Nous allons en rapporter quelques exemples : puissent-ils, par leur ridicule même, faire faire des réflexions sérieuses sur les excès de folie, auxquels le vin peut porter les personnes qui ont le plus d'esprit!

Chapelle, aussi connu par son amour pour la vie voluptueuse et pour le vin, que par ses vers délicats, soupoit un soir tête à tête avec un maréchal de France. Quand ils eurent bien bu, ils se mirent à faire des réflexions sur les misères de cette vie, et sur l'incertitude de ce qui doit la suivre. Ils convinrent que rien au monde n'étoit si dangereux que de vivre sans religion; mais ils trouvoient en même temps, qu'il n'étoit pas possible de passer en bon chrétien un grand nombre d'années, et que les martyrs avoient été bien heureux de n'avoir eu que quelques momens à souffrir pour gagner le Ciel. Là-dessus Chapelle imagina qu'ils feroient fort bien l'un et l'autre de s'en aller en Turquie, pour y prêcher la religion chrétienne. *On nous prendra*, disoit-il, *on nous conduira à quelque bacha. Je lui répondrai avec fermeté : vous ferez comme moi, monsieur le maréchal. On m'empalera, on vous empalera après moi, et nous voilà en paradis.* Le maréchal trouva mauvais que

Chapelle se mît ainsi avant lui. C'est à moi, dit-il, qui suis maréchal de France et duc et pair, à parler au bacha, et à être martyrisé le premier, et non pas à un petit compagnon comme vous. *Je me moque du maréchal et du duc*, répliqua Chapelle. Sur cela le maréchal lui jette son assiette au visage. Chapelle se jette sur le maréchal : ils renversent tables, buffets, siéges. On accourt au bruit. On peut penser quelle scène ce fut de leur entendre expliquer le sujet de leur querelle.

Ce que fit dans une autre occasion le même Chapelle, avec ses compagnons de débauche, est encore plus extravagant, et faillit avoir des suites bien plus tragiques. Sur la fin de sa vie, Molière vivoit de régime; et lorsqu'il alloit à sa maison d'Auteuil, il engageoit Chapelle, son ami, à faire les honneurs de sa table, et lui laissoit le choix des convives. On peut juger qu'il les choisissoit bien. Un soir que Molière étoit allé se coucher, et les avoit laissés à table, la conversation tomba insensiblement sur la morale, vers les trois heures du matin. *Que notre vie est peu de chose*, dit Chapelle, *et qu'elle est remplie de traverses! Nous sommes à l'affût pendant trente ou quarante ans, pour jouir d'un moment de plaisir, que nous ne trouvons jamais.* Dégoûtés des misères de la vie, ils prirent tous la résolution d'aller se noyer dans la rivière qui étoit proche. Ils se lèvent, et vont gaiement à la rivière. Des domestiques et des gens du lieu coururent promptement à

ces débauchés qui étoient déjà dans l'eau, et les repêchèrent. Indignés du secours qu'on venoit de leur donner, ils mirent l'épée à la main, coururent sur leurs ennemis, les poursuivirent jusque dans Auteuil, et les vouloient tuer. Molière, qui avoit été averti de l'extravagant projet de ses amis, et qui s'étoit levé aussitôt, arriva sur ces entrefaites. Il leur demanda ce qu'ils vouloient faire. *Fatigués des peines de ce monde-ci*, lui répondit l'un d'eux, *nous avions pris la résolution de passer en l'autre, pour être mieux.* Vous avez raison, reprit Molière; mais que vous ai-je fait, pour former un si beau projet sans m'en faire part? Quoi, vous voulez vous noyer sans moi! je vous croyois plus de mes amis. *Il a parbleu raison*, dit Chapelle, *voilà une injustice que nous lui faisions : viens donc te noyer avec nous.* Oh! doucement, répondit Molière : ce n'est point ici une affaire à entreprendre mal à propos, c'est la dernière action de la vie, il n'en faut pas manquer le mérite. On seroit assez malin pour lui donner un mauvais tour. Si nous nous noyions à l'heure qu'il est, on diroit à coup sûr que nous l'aurions fait la nuit, comme des désespérés ou comme des gens ivres. Saisissons le moment qui nous fasse le plus d'honneur : demain, sur les huit à neuf heures du matin, bien à jeun et devant tout le monde, nous irons nous jeter dans la rivière. On approuva ce conseil, et on alla se coucher. Le projet s'évanouit avec le vin.

Les grands buveurs étoient autrefois fort communs. Ils n'estimoient que ceux qui buvoient beaucoup. Le maréchal *de Bassompierre*, ambassadeur de Louis XIII, étoit fort aimé des Suisses, parce qu'il tenoit tête aux députés des treize cantons, quand il falloit boire. Après un repas magnifique qu'ils lui firent le jour de son départ, et où l'on avoit bu largement, ils proposèrent, lorsqu'il fut à cheval, de boire le vin de l'étrier. Ils avoient fait apporter pour cela quantité de flacons et de grands verres. *Ce n'est pas ainsi*, leur dit le maréchal, *que se boit le vin de l'étrier*, *c'est dans la botte.* En même temps il tira une de ses bottes, et la fit remplir de vin. Il y but à grands traits, et tous les députés après lui.

On trouve encore quelquefois aujourd'hui, mais plus rarement, de ces héros bachiques. Pour boire à leur santé, on est obligé d'altérer la sienne, et il faut s'enivrer pour leur prouver qu'on les aime. C'est là sans doute une amitié bien raisonnable, qui ne se prouve qu'en perdant la raison. Si vous en rencontrez de tels, n'ambitionnez pas d'acheter à ce prix leur amitié; et pour quelque chose que ce soit, ne vous enivrez jamais. C'est un principe, dit *M. de Claville*, dont il ne faut pas s'écarter en aucun cas. Si dans des lieux, si dans des maisons où la vraie politesse n'est pas encore connue, on veut vous forcer, soyez inébranlable. Echappez aux sollicitations, usez de ruses, laissez boire les autres; et si c'est chez vous-même, ne ménagez pas votre vin, mais ménagez-vous.

Soyez à table, gai et de bonne humeur, mais soyez prudent.

Ce n'est pas que, quand un heureux hasard vient alonger le plaisir, quand tous les cœurs se développent, quand la conversation devient plus brillante et plus vive, sans cesser d'être polie, on ne puisse jouir de l'occasion et se livrer davantage. Mais les gens d'un goût fin savent animer un repas, sans le rendre tumultueux et bruyant. Tout y est délicat. Le feu du vin fait briller le feu de leur imagination, et fait éclore d'heureuses saillies. Tant qu'ils savent répandre de l'esprit et jouir délicieusement de celui des autres, ils ne craignent rien pour leur raison. Mais ils cessent de boire, dès qu'ils s'aperçoivent que leur tête commence à s'embarrasser, et ils préviennent le nuage qui obscurciroit leur raison.

Le vin, dit le Sage, *a été créé dès le commencement, pour réjouir l'homme et non pour l'enivrer. Le vin pris avec modération, est la joie de l'ame et du cœur. La tempérance dans le boire est la santé de l'esprit et du corps* (1).

L'effet de l'intempérance, au contraire, est de ruiner la fortune et la santé; elle dégrade l'homme, aliène au moins pour un temps la plus noble de ses facultés, et l'abrutit à la fin. C'est ce qui faisoit dire au philosophe *Anacharsis*, que la vigne portoit deux sortes de raisins, les uns doux, et les autres amers.

(1)... *Sanitas est animæ et corpori sobrius potus.* Eccl. 31.

l'intérêt qui y préside, et non l'amusement. Il y en a où la science seule du joueur emporte le prix, comme aux échecs : ces jeux-là sont plutôt des études que des jeux. Il y en a d'autres, où la science du joueur et la fortune triomphent tour à tour : ce sont les plus beaux jeux; l'application qu'ils demandent occupe l'esprit sans le fatiguer ; et les caprices de la fortune, ménagés par la science du joueur, y produisent un véritable plaisir qui soutient sans l'attrait d'un gros intérêt. Ces jeux, qu'on appelle des jeux de commerce, sont presque les seuls qu'on devroit se piquer de bien savoir, parce qu'on est le maître de n'en faire qu'un amusement. Il n'en est pas de même des jeux de hasard, qui ont si souvent de tristes effets. Si vous êtes sage, vous vous ferez une loi de n'y jouer jamais.

Évitez avec le même soin de vous attacher avec passion à quelque jeu que ce soit. *Platon* trouvant un de ses disciples qui jouoit avec trop d'attache, lui fit une réprimande. Le disciple s'excusa, en disant qu'il ne jouoit qu'un petit jeu. *Mais*, lui dit Platon, *comptes-tu pour rien la passion de jouer, que ce petit jeu te fait contracter !* Cette passion ne tarde pas à augmenter, et s'accroît, comme le feu, par les alimens qu'on lui donne. Le jeu qui devient passion, se changera bientôt en fureur. On commence par jouer peu, mais bientôt la perte irrite ou le gain enflamme. On fait succéder les profusions énormes à de légers gains, ou l'on veut recouvrer ses pertes par des excès

accumulés, qui en attirent de nouvelles. L'obligation de payer les dettes énormes du jeu, dettes qui sont toujours les premières et souvent les seules acquittées, fait engager ou aliéner les fonds; et de là souvent la ruine subite des maisons les plus opulentes. La passion du jeu est un des plus terribles fléaux qui conspirent à la désolation des familles. Combien de joueurs a-t-on vu prospérer? Pour deux ou trois aventuriers, ou quelques heureux joueurs, dont on vante les succès, que de milliers d'autres réduits à une honteuse misère!

Jouer par l'espoir du gain, c'est jeter son bien dans la mer, pour aller le recueillir sur le rivage. S'exposer sans nécessité à une grande perte, c'est puérilité, c'est sottise. Mais risquer le nécessaire pour avoir le superflu, abandonner au sort d'une carte ou d'un dé sa fortune, son rang et son état, ceux de sa femme et de ses enfans, n'est-ce pas folie et fureur? Que reste-t-il à celui qui a perdu au jeu tout son bien, que les regrets, les larmes et le désespoir? On dit que *M. de Sallo*, de qui nous avons rapporté dans le premier volume un si beau trait d'humanité, ayant perdu au jeu cent mille écus, qui faisoient tout son bien, en mourut de chagrin. Qui pourroit compter toutes les autres personnes que la passion du jeu a ruinées, et qui, ayant joué et perdu leur argent, leurs revenus, leurs terres, leurs hôtels et leurs équipages, se sont livrées aux transports de la rage et de

la fureur, et se sont donné la mort, en vomissant contre eux-mêmes les plus affreuses imprécations, et contre Dieu les plus horribles blasphêmes ! Quelle horreur ne doit-on pas avoir d'une passion qui est capable de porter à de tels excès !

L'homme raisonnable ne se livrera pas à la folle espérance d'une espèce de fortune, qu'on fait rarement, et qu'on ne fait presque jamais sans crime. Il n'est permis qu'à un fou ou à un fripon de jouer gros jeu; l'honnête homme qui le joue ne le sera pas long-temps : il est trop difficile d'y garder toute sa probité. Quand on est avide de gain, si l'on peut gagner par la fraude, si l'on est sûr qu'elle demeurera secrète, si on la regarde peut-être comme un jeu ou comme une partie de l'habileté du jeu, n'est-on pas tenté de s'en servir au besoin, et ne succombe-t-on jamais à la tentation ? On cherche à réparer par la ruse les mauvais tours de la fortune; de la ruse on passe bientôt à la fourberie, et l'honnête homme se trouve changé en fripon. Tout le monde connoît ces beaux vers qui méritent d'être relus souvent :

Les plaisirs sont amers, sitôt qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse :
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence;
Et d'ailleurs il n'est pas si facile qu'on pense,
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gaguer qui nuit et jour occupe,

Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

DESHOUL.

Quel motif pressant pour tout honnête homme d'éviter le gros jeu ! Qui ne doit pas craindre d'être dupe et de devenir fripon ? Madame *Deshoulières* pratiquoit ce qu'elle enseignoit aux autres : elle jouoit, mais elle n'étoit pas joueuse ; elle jouoit deux heures par jour, petit jeu, et de ces jeux, où ni l'espoir du gain ni la crainte de la perte ne se trouvent jamais de la partie, et qui furent toujours permis pour se délasser.

« Tout le monde joue, disoit une dame à une de ses amies (1); mais il ne faut accorder à cet amusement que les momens qu'on ne peut employer mieux. Quand une femme en fait sa passion dominante, elle est perdue. Plus elle joue, et plus elle veut jouer. Elle néglige le soin de sa santé, de sa réputation, de son repos, de sa famille ; et pourquoi ? Pour confier au hasard le soin de sa fortune. Quel aveuglement ! Mais il faut moins s'en prendre à cette femme, qu'à celles à qui on en avoit confié l'éducation. Si on nous accoutumoit de bonne heure à aimer la lecture et des occupations qui pourroient nous amuser en nous ins-

(1) *Conseils à une amie*, par madame de Puisieux. Tous ses avis ne sont pas également bons, et elle parle quelquefois plus en femme du monde, qu'en personne instruite des vrais principes de la morale.

truisant, on ne joueroit point, ou fort peu. Comment trouvez-vous ces femmes qui, depuis quatre heures qu'elles sortent de table jusqu'à dix qu'elles s'y remettent, ne quittent pas le jeu? Elles se retirent la plupart avec la rage d'avoir perdu, ou avec la joie maligne d'avoir gagné leurs amies. Toutes les joueuses aiment l'argent, et rien n'est si vil que cet attachement. »

Une femme joueuse n'est pas seulement intéressée, elle est encore presque toujours une mère dénaturée. Voyez ces enfans qui portent sur leur front un caractère de noblesse, que dément leur air mal propre et négligé. Laissés à eux-mêmes, ou livrés à des mains mercenaires, qu'on paye mal et qui servent de même, ils languissent dans l'ordure, et restent sans éducation, ou, ce qui est encore pis, n'en ont qu'une vicieuse. Mille fois plus à plaindre que s'ils étoient orphelins, parce qu'ils ont une mère que la passion du jeu a dépouillée de tous les sentimens de la nature, une mère qui ne les regarde qu'avec indifférence, ou plutôt qui ne les regarde pas; qui les oublie entièrement pour ne s'occuper que de son jeu, et qui ne leur laissera pour hértage, avec ses mauvais exemples, que l'indigence et les regrets de l'avoir eue pour mère.



Ce sont là trois écueils en naufrages fameux.

La passion des femmes, du vin et du jeu, est le funeste écueil où la fortune et la vertu

de plusieurs font un triste naufrage. Le jeu est un abyme profond où les plus grandes richesses vont tous les jours s'engloutir et se perdre. Les excès du vin ne sont pas moins pernicieux, parce que non-seulement ils troublent la raison et privent l'homme pendant un certain temps du plus bel apanage de notre nature; mais ils altèrent la santé, abrutissent l'esprit, détruisent le plus heureux naturel, et portent, dit l'Esprit-Saint, à la colère, à la violence et à la luxure (1).

L'amour criminel ne produit pas toujours, il est vrai, des désordres si sensibles; mais les conséquences n'en sont pas moins dangereuses ni moins funestes. L'amour est l'ivresse du cœur, et il est rare que le penchant à ce vice ne conduise pas à la perte de toutes les vertus. La volupté infecte le corps, empoisonne l'ame, mène à l'irréligion, sème dans les familles les soupçons, les défiances, les divorces scandaleux, et quelquefois même en cause la ruine entière. Comme c'est l'écueil le plus dangereux et le plus commun, le vice de tous les âges, de tous les états, de toutes les conditions, on nous permettra bien de revenir encore une fois sur cet objet, un des plus importans de la morale. Tandis qu'une infinité de livres obscènes présentent par-tout à la jeunesse la coupe fatale, où elle va boire avec avidité le poison impur, n'est-il pas de notre devoir de lui faire

(1) *Luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas.* Prov. 20. Le vin pris avec excès, dit un moraliste, nuit à la beauté, à la santé et à la chasteté.

entendre ici la voix salutaire de la sagesse, et de la prémunir contre un mal si contagieux et si funeste, en lui mettant sous les yeux le vrai et trop affreux tableau des désordres et des crimes, qu'enfante ce monstre malheureusement fécond ?

Jetez les regards sur la vaste scène du monde. Par-tout où ce vice règne, vous verrez marcher à sa suite les vols domestiques, les noires perfidies, les infidélités sacriléges, les événemens tragiques, et les scandales éclatans. Au milieu de ce triste cortége, vous apercevrez les maladies honteuses, les douleurs aiguës, l'affoiblissement des tempéramens les plus vigoureux, la corruption du sang, la jeunesse languissante, la vieillesse prématurée, la mort tantôt lente qui frappe de mille coups redoublés sa victime, tantôt précipitée qui moissonne quelquefois dans leur printemps les plus chères espérances des familles.

Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un cœur usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse.
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau.

A quels excès cette malheureuse passion ne porte-t-elle pas ! Pour la satisfaire, il faut de l'argent. C'est au poids de l'or qu'on achète les criminels plaisirs. Il faut parer l'idole et fournir à toutes ses folles dépenses. Deux Espagnols se disputoient la conquête d'une courtisane, l'épée à la main. *Messieurs*, leur dit-

elle, *ce n'est point avec le fer, c'est avec l'or qu'on se bat chez moi.* Plus jalouse des dons de leurs amans que de leur tendresse, ces espèces d'animaux voraces persécutent à toute heure avec une avidité importune. Où trouver de quoi rasassier une cupidité insatiable? Où trouver de quoi jeter incessamment dans un gouffre immense, qui absorbe toujours sans se remplir? Que fera-t-on? On prendra de toutes mains et par toutes sortes de voies. Un fils dépouillera secrètement la maison paternelle; un père laissera ses enfans sans entretien, sans éducation; un maître refusera la nourriture et les gages à ses domestiques; on ne payera ni le créancier ni l'artisan malheureux, que le besoin réduit au désespoir; on sera insensible aux cris des pauvres, à la misère des indigens. Ainsi, pour contenter sa passion, on foulera aux pieds l'humanité, la justice, l'intérêt de sa famille, les devoirs de sa condition, les bienséances de son état, le soin même de son honneur et de sa réputation.

Ce n'est pas tout. Est-on supplanté ou traversé par un rival, à quelle violence de jalousie et de rage ne se laisse-t-on point aller? La calomnie, le poison, les poignards, les combats singuliers fournissent des armes à la fureur et à la vengeance. Qui pourroit dire tous les meurtres, tous les assassinats, dont cette funeste passion a rempli l'univers?

Mais voici des excès plus affreux encore. Combien des personnes du sexe, pour conserver un reste d'honneur, après avoir perdu ce

que leur honneur avoit de plus précieux, ont détruit le fruit de leur crime par un crime plus grand, et sont devenues parricides avant que d'être mères ! Combien d'hommes aveuglément impies, dans l'ivresse de leur passion, ont fait, de celle qui en étoit l'objet, leur divinité, lui ont protesté que toute leur vie, et à la mort même, ils n'en auroient point d'autre, et n'ont été que trop fidèles à leurs sermens !

Et l'on appellera une telle passion, foiblesse, bagatelle, galanterie, amusement ! Car, c'est sous ces expressions adoucies que souvent on désigne un si grand mal. Mais depuis quand donc est-il permis de traiter de foiblesse pardonnable et de bagatelle, ce qui conduit presque toujours aux plus grands crimes, ce qui rend un objet d'horreur aux yeux de Dieu, ce qui, dépouillant l'homme des traits augustes de sa ressemblance avec la Divinité, le réduit à la condition des bêtes, le fait même descendre au-dessous d'elles, par les honteux excès auxquels on ne rougit pas de s'abandonner ?

Que dans le paganisme, où cette passion étoit en quelque sorte consacrée par la religion et divinisée par l'exemple des dieux, elle ait trouvé des protecteurs et des apologistes, on ne doit pas en être surpris. N'est-il pas même étonnant que, malgré les préjugés de leur religion, tant de païens aient eu sur ce point des idées si pures, aient donné des exemples si admirables de continence et de chasteté ? Mais n'est-il pas plus étonnant encore que,

dans une religion aussi sainte et aussi chaste que la nôtre, des hommes qui se disent chrétiens, entreprennent de justifier l'amour criminel, d'affoiblir les traits odieux qui le caractérisent, et de lui prêter un nom qui le rend presque innocent et permis?

O vous qui, dans le sein du christianisme, vous faites gloire d'avoir ce que vous appelez des inclinations, des attachemens, des intrigues; qui mettez votre honneur à ravir à une jeune personne le sien; à dépouiller une honnête femme de sa sagesse, et qui vous faites un indigne trophée de ces honteuses victoires; libertins voluptueux, venez à l'école des païens même vous instruire ou vous confondre! *Scipion l'Africain*, un des plus grands hommes de la république Romaine, ayant été envoyé en Espagne, soumit ce pays aux Romains en moins de quatre ans. Au milieu de ses victoires, on lui amena une jeune captive de la plus rare beauté. Scipion étoit dans l'âge où les passions se font sentir avec le plus de force. Mais plus vainqueur encore de lui-même que des nations qu'il avoit domptées, il ne voulut point la retenir. Il fit venir celui à qui elle étoit promise, la lui remit entre les mains, et ordonna qu'on augmentât sa dot de la rançon qu'on étoit venu offrir pour elle.

Ce que fit dans une occasion à peu près semblable *Gonsalve-Ferdinand de Cordoue*, surnommé *le grand Capitaine*, n'est pas moins beau, ni moins digne de servir de modèle à toutes les personnes du même état. L'honneur

dont on y est jaloux, devroit leur rendre celui des autres également cher; et la grandeur d'ame dont on y fait profession, devroit les faire souvenir qu'il y a bien peu de gloire à triompher du sexe le plus foible. Ceux d'entr'eux qui blâmeront le beau trait que nous allons rapporter, ou qui ne se sentiront pas le courage de l'admirer, n'ont pas l'ame faite pour les grands sentimens ni pour la vertu. Gonsalve passoit souvent devant la maison de deux demoiselles, filles d'un écuyer qui avoit peu de part aux faveurs de la fortune. Leur père s'étant aperçu qu'il paroissoit avoir quelque inclination pour elles, à cause de leur grande beauté, crut que c'étoit une occasion favorable de sortir de l'indigence. Il alla trouver le grand Capitaine, et le pria de lui donner le soin de quelque affaire hors de la ville. Gonsalve comprit d'abord l'intention du père; et lui demanda: *Quelles personnes laissez-vous dans votre maison?* Deux jeunes demoiselles, mes filles, répondit l'écuyer. *Attendez-moi*, reprit le Capitaine; *je vais vous expédier votre commission.* Il alla prendre deux bourses, dans chacune desquelles il mit deux mille ducats. Il les donna au père, en lui disant: *Voilà les provisions que je vous donne, mariez-en vos filles au plutôt; et pour vous, j'aurai soin de vous donner de l'emploi.*

Nous l'avons déjà dit, et l'on ne sauroit trop le répéter, ce n'est que dans la pratique de la vertu et dans la fidélité à ses devoirs, qu'on trouvera les vrais plaisirs. Toutes les voluptés

voluptés sensuelles ne valent pas la noblesse des sentimens. Qui de nous, en effet, s'il n'a pas eu le malheur de recevoir en naissant une ame vile, ne préféreroit aux plaisirs brutaux d'un voluptueux, la douce joie que donne une action vertueuse, telle que celle de Gonsalve, ou de ce jeune homme dont nous allons rapporter le beau trait ? Peu de temps après son entrée dans le monde, il fut tenté d'aller chez une courtisane qui vendoit à grand prix ses faveurs. Près de frapper à la porte, il se sent arrêté par une voix secrète qui lui crie au fond du cœur : *Ton vieux gouverneur languit dans la misère.* Il retourne sur ses pas, court chez le vieillard, et verse entre ses mains l'or qu'il destinoit à sa passion. Quelle satisfaction délicieuse, en voyant des larmes de joie couler des yeux de son maître, ne dût-il pas goûter lui-même en ce moment ! satisfaction d'autant plus agréable et plus douce, qu'elle est plus pure, et n'est jamais suivie du remords ni du repentir; au lieu que les plaisirs criminels le sont toujours. On sait ce que répondit un païen à une courtisane qui lui demandoit dix mille drachmes, c'est-à-dire, environ quatre mille livres de France : *Je n'achète pas si cher un repentir.* Les plus belles fleurs de l'amour sont entourées d'épines cruelles, qui piquent et qui déchirent, comme est forcé de l'avouer lui-même le chantre d'Epicure (1).

---

(1) .... *Usque adeò de fonte leporum*
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat !
LUCRET.

C'est ce qui faisoit dire à un ancien philosophe, qu'il s'abstenoit des voluptés par volupté.

En effet, elles sont presque toujours empoisonnées ; elles trouvent dans elles-mêmes leur supplice ; et par un secret jugement de Dieu, qui punit dès cette vie même par les douleurs les plus aiguës les plaisirs les plus criminels, souvent elles ne sont pas moins funestes au corps qu'à l'ame du voluptueux. Combien de libertins ne voit-on pas aujourd'hui, dont les membres infectés par un mal contagieux, après avoir été les instrumens de leurs crimes, le deviennent d'une punition aussi juste qu'elle est terrible !

Ayez soin, dit Bellegarde (1),
De réprimer vos désirs ;
Souvent, si l'on n'y prend garde,
On périt par ses plaisirs.

Jeune homme, si jamais vous êtes sollicité par des compagnons libertins ou par vos passions, à goûter les plaisirs de l'impureté, rappelez-vous alors la leçon frappante qu'un père donna un jour à son fils. Cet homme de beaucoup de bon sens et plein de religion, voyant le tempérament naissant de son fils le porter aux femmes, n'épargna rien pour le contenir ; mais enfin, malgré tous ses soins, le sentant prêt à lui échapper, il s'avisa de le mener dans un hôpital destiné à la guérison de ces maladies infames qui sont le triste fruit

(1) Auteur de plusieurs ouvrages de morale.

du libertinage. Sans le prévenir de rien, il le fit entrer dans une salle, où une troupe de ces malheureux expioient, par la cure la plus douloureuse, leurs crimes et leurs débauches. A ce hideux aspect, qui révoltoit à la fois tous les sens, le jeune homme frémit d'horreur, pâlit, et fut près de tomber. *Va, misérable débauché*, lui dit le père d'un ton véhément, *suis le vil penchant qui t'entraîne ; bientôt tu seras trop heureux d'être admis dans cette salle, où, victime des plus infames douleurs, tu forceras ton père à remercier Dieu de ta mort*. Ce peu de paroles, jointes à l'énergique tableau qui frappoit le jeune homme, lui firent une impression qui ne s'effaça jamais. Destiné par son état à passer sa jeunesse dans des garnisons, il aima mieux essuyer toutes les railleries de ses camarades, que d'imiter leur libertinage. Il se distingua toujours par ses mœurs, autant que par sa bravoure. Lorsqu'il racontoit cette histoire dans sa vieillesse : *J'ai été homme*, ajoutoit-il, *j'ai fait des fautes ; mais parvenu jusqu'à mon âge, je n'ai jamais pu regarder une fille publique sans horreur*.

Je suis chrétien, disoit un autre officier, et je crois un enfer ; mais n'y eût-il pas d'enfer pour punir ce crime, ce que j'ai vu dans les hôpitaux de Lodi, quand nous étions en Italie, suffiroit pour m'en donner une invincible horreur.

Jeunes gens, si de telles leçons ne vous frappent point, si la crainte d'une si honteuse contagion ne peut servir de frein à votre in-

continence, il ne me reste plus rien à vous dire ; car inutilement ouvrirois-je à vos yeux ces abîmes, spécialement destinés par la vengeance divine à punir les coupables voluptueux. Continue donc, téméraire jeunesse, continue de t'applaudir de tes honteuses débauches. Tes plaisirs passeront vîte, et ils seront suivis d'une éternité de tourmens qui ne passera point. Tes feux criminels seront l'aliment et la proie des feux vengeurs, allumés par le souffle de la colère céleste.

Celui qui rit de ces terribles châtimens, n'en est que plus digne, et ses railleries n'éteindront pas les flammes qui lui sont préparées. Si l'on espère de les éviter un jour par les larmes du repentir, pourquoi veut-on vivre comme on ne voudroit pas mourir ? Ne sait-on pas aussi qu'un des effets les plus ordinaires de l'impureté, est de conduire à l'irréligion, à l'endurcissement, à l'impénitence ? L'habitude se forme, et l'on traîne jusqu'à la fin de sa vie des chaînes qu'on n'a plus la force de porter.

Je ne le sais que trop, dans le cours du bel âge,
Quand la nature ardente, échauffant nos désirs,
Nous rend si propres aux plaisirs,
Il est mal aisé d'être sage.
Cependant, malgré tant d'attraits,
On ne peut trop le dire et le faire connoître ;
C'est dans ce temps-là qu'il faut l'être,
Ou l'on court grand danger de ne l'être jamais.

PAVILLON.

Je déplore le malheur d'un jeune homme qui, entraîné par la fougue de ses passions,

se laisse aller à un criminel penchant ; mais je plains encore plus ces honteux vieillards qui, courbés sous le poids des années, conservent, comme on n'en voit que trop souvent, dans des membres glacés, le feu qu'une jeunesse libertine souffla dans leurs veines : objets de risée et de mépris aux yeux des hommes, objets d'horreur et d'abomination aux yeux de Dieu.

C'est une terrible passion que l'amour : si vous le laissez croître et se fortifier, il se jouera de toutes vos résolutions ; et dans le temps même qu'il vous déchirera le cœur ou qu'il vous couvrira de honte, vous ne pourrez vous résoudre à vous en détacher. Rompez donc courageusement vos fers, tandis qu'il en est temps encore, et rentrez généreusement dans la voie de la vertu ; mais pour cela, interdisez-vous absolument tout commerce. Tant que vous continuerez de voir cette personne qui a blessé votre cœur, le poison se glissera de nouveau, et il viendra un moment où votre repentir vous abandonnera. Un feu mal éteint se rallume de lui-même.

Pour vaincre plus surement, implorez, à l'exemple de l'auteur du livre de *la Sagesse*, le secours de celui qui peut seul donner la continence (1). Faites descendre du Ciel, par l'ardeur de vos prières, ces armes puissantes qui vous feront triompher. Employez souvent

(1) *Ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det*, etc. Sap. 8.

les remèdes que la religion vous présente ; et pourquoi rougirois-je de le dire ? pourquoi, dans ce siècle même, craindrois-je de parler le langage de la religion, puisque je parle à des chrétiens ? Non, ce n'est que par l'usage fréquent des sacremens, qu'on pourra résister à tous les assauts de l'esprit impur, et remporter la plus difficile de toutes les victoires. Si l'on néglige ces sources abondantes de grâces, si l'on s'en éloigne ; exposé sans force et sans défense à de continuelles attaques, et abandonné à sa propre foiblesse, on ne se soutiendra pas long-temps, et l'on retombera bientôt dans les mêmes désordres dont on avoit eu tant de peine à sortir.

Celui qui a fait plusieurs fois la triste expérience de sa fragilité, ne sauroit être trop réservé et trop prudent : il y auroit plus que de la témérité à compter encore sur ses forces. Les plus sages même se sont perdus, parce qu'ils ne se sont pas assez défiés de leur foiblesse. Pour vaincre dans ces sortes de combats, il faut craindre et fuir : nous ne sommes forts que loin du danger. Quelque solide, quelque inébranlable qu'ait été jusqu'à présent votre vertu, si vous comptez sur elle, vous périrez.

Il y a, pour la chasteté des femmes surtout, des tentations bien fortes et des momens bien critiques. La fuite des occasions leur est peut-être encore plus nécessaire qu'aux hommes, parce qu'elles sont plus sensibles et plus foibles. Aussi une dame, célèbre par la délicatesse de son esprit, la leur recommande-

t-elle dans une petite pièce de vers que nous les exhortons à relire souvent.

Contre l'amour voulez-vous vous défendre ?
Empêchez-vous et de voir et d'entendre
Gens dont le cœur s'explique avec esprit ;
Il en est peu de ce genre maudit,
Mais trop encor pour mettre un cœur en cendre.
Quand une fois il leur plaît de nous rendre
D'amoureux soins, qu'ils prennent un air tendre,
On lit en vain tout ce qu'Ovide écrit
Contre l'amour.
De la raison, il n'en faut rien attendre :
Trop de malheurs n'ont su que trop apprendre
Qu'elle n'est rien, dès que le cœur agit.
La seule fuite, Iris, nous garantit :
C'est le parti le plus utile à prendre
Contre l'amour.

DESHOUL.

Si l'on faisoit avec moi, disoit une autre dame très-sage, *un pas de trop en avant*, *j'en ferois deux en arrière*. C'est la froideur, ajouta-t-elle, qui est la sauve-garde de la vertu; Il n'y a point de meilleur retranchement contre les attaques du vice : elle éteindra les flammes de l'amour, comme l'eau éteint le feu.

Quelque dangereux que soit pour les femmes le commerce trop fréquent et trop familier des hommes, celui des femmes l'est encore plus pour les hommes. Ce sexe, à qui les grâces et la douceur sont échues en partage, et dont le désir est, dans tous les pays, de plaire aux hommes, est d'autant plus séduisant et plus à craindre pour eux, qu'il les enchaîne en se jouant, et les maîtrise en paroissant les

flatter. *Henri IV*, voyant dans une fête un bel escadron de dames habillées en amazones, et parées de tous leurs charmes, avouoit qu'il n'avoit jamais trouvé d'escadron plus redoutable.

Qui que vous soyez, si vous voulez conserver votre vertu, craignez le péril, et fuyez avec soin toutes les occasions dangereuses. Puissiez-vous n'éprouver jamais de quel courage il faut être armé pour ne pas céder alors? Evitez de vous trouver seul avec la personne dont vous avez touché le cœur, ou qui a gagné le vôtre. Voyez-la le plus rarement qu'il est possible. Ne craignez pas de manquer à la politesse; ne craignez que de manquer à votre devoir. Si l'on veut vous solliciter au crime, dérobez-vous par la fuite, et laissez plutôt votre manteau que votre innocence. Imitez le vertueux *Orégius*. Né à Florence, de parens pauvres, il alla faire ses études à Rome. Il demeuroit dans une petite pension bourgeoise. Il y éprouva les mêmes sollicitations que le chaste Joseph. Il s'enfuit de la maison de son hôtesse, et il aima mieux passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits, que d'y rentrer. Le cardinal Bellarmin, instruit de la vertu de ce jeune homme, conçut de l'affection pour lui, et le fit élever dans un collége avec des pensionnaires de la première qualité. Il devint dans la suite cardinal et archevêque de Bénévent. Juste récompense de son amour héroïque pour la chasteté!

Plus l'attaque est violente, plus il faut s'armer

de courage pour défendre ce qui est plus précieux que tout l'or du monde. Mais si vous voulez le conserver encore plus surement, évitez le plus que vous pourrez les assauts d'un ennemi qui n'est que trop d'intelligence avec les penchans de votre cœur, et ne négligez aucune des précautions qui sont comme les gardiennes de l'innocence.

Veillez sur vos sens, et particulièrement sur vos yeux. *Ne les arrêtez point*, dit le Sage, *sur une fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous une occasion de chute. Détournez vos regards d'une femme parée, et ne considérez pas curieusement une beauté étrangère. Plusieurs se sont perdus par la beauté de la femme ; et en la regardant, la passion s'allume comme un feu* (1). Faites, ainsi que Job, un pacte avec vos yeux, afin qu'ils ne se portent sur aucun objet qui excite dans votre cœur des désirs criminels. Ce n'est pas qu'il faille avoir toujours les yeux baissés ; mais regardez, ne fixez pas ; ntemplez encore moins. Saint *François de les* avoit été en conversation avec une dame. On lui demanda ce qu'il pensoit eauté. *Je l'ai vue*, répondit-il, *mais 'ai pas regardée.*

ez-vous aussi la lecture de ces oucieux, qui, déchirant le voile de avec une liberté cynique té. Ils salissent l'imagi-

(1) Eccl. 9.

nation par des portraits voluptueux, qui s'y impriment d'autant plus facilement, qu'elle est plus pure ou plus vive ; et ils laissent dans la mémoire des traces importunes qui ne s'effacent jamais. Malheureux ceux qui aiment à lire de ces sortes d'ouvrages ? mais plus malheureux encore ces auteurs lascifs, qui se plaisent à exhaler toute la corruption de leur cœur, pour la communiquer aux autres, ou pour se faire goûter des lecteurs aussi corrompus qu'eux ! C'est en vain qu'ils se flattent d'arriver à la gloire par la voie de l'infamie. Le public, en admirant les talens et le génie de quelques-uns d'entr'eux, en condamne l'abus, en plaint la prostitution ; et les sages qui seroient bien fâchés de lire leurs ouvrages les plus vantés en ce genre, seroient encore plus fâchés de les avoir faits. Ne vous laissez pas attirer par les charmes du style : ce sont des appâts brillans qui n'en sont que plus propres à faire tomber dans le piége. Quand ces ouvrages seroient encore mieux écrits qu'ils ne le sont, il y a, pour celui qui les lit, beaucoup moins à gagner qu'à perdre. Ils opèrent insensiblement sur l'ame, et la corrompent, comme ces poisons doux et lents, qui donnent peu à peu la mort. Faites-vous donc une loi de n'en lire jamais.

Evitez encore ces divertissemens nocturnes, ces assemblées bruyantes, où se réunissent un grand nombre de personnes de l'un et de l'autre sexe pour se divertir, où le moindre crime est de passer les nuits au milieu des

plaisirs et des pompes du monde, et d'où l'on sort presque toujours moins pur qu'on n'y étoit entré.

Le préjugé pour les *danses* et les *bals*, ainsi que pour les *spectacles*, est si universel et si fort, que ce seroit sans doute trop nous flatter, que d'espérer pouvoir faire revenir de leur prévention la plupart de ceux que le prestige a séduits; mais il est de notre devoir et du but de cet ouvrage, de faire connoître et de combattre tout ce qui peut corrompre les mœurs. Si beaucoup de personnes regardent comme purs et innocens, ou du moins comme indifférens, les plaisirs dont nous parlons, il en est un grand nombre d'autres dont la décision doit paroître bien moins suspecte, qui les regardent avec fondement comme une des principales sources de la corruption générale.

Par une multitude de témoignages que nous pourrions rapporter ici, bornons-nous à quelques-uns qu'on ne puisse récuser. L'autorité de personnes même du monde, connues et estimées, sera d'un plus grand poids que la nôtre. Pourra-t-on, si l'on n'est point obstinément décidé à se justifier et à se permettre tout ce qu'on aime, ne pas se rendre à ce que dit sur les dangers des *bals* un homme qui vivoit au milieu du monde, qui en connoissoit tous les plaisirs, qui en avoit vu par lui-même tous les dangers; en un mot, un militaire et un courtisan, qui, par caractère autant que par état, étoit bien éloigné de condamner les divertissemens permis? Nous parlons du comte *de Bussi-Rabutin*, si célèbre par son

esprit et par ses disgraces. Dans la réponse qu'il fit à M. de Noailles, alors évêque de Châlons, qui l'avoit consulté avant que de donner à son peuple une instruction sur cette matière, il lui dit :

« J'ai toujours cru les bals dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ça encore été mon expérience ; et quoique le témoignage des pères de l'Eglise soit bien fort, je tiens que sur ce chapitre, celui d'un courtisan doit être de plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres : cependant les tempéramens les plus froids s'y échauffent. Ce ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui composent ces sortes d'assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude, à plus forte raison dans ces lieux-là, où les objets, les flambeaux, les violons et l'agitation de la danse échaufferoient des anachorètes. Les vieilles gens qui pourroient aller au bal, sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller ; et les jeunes gens à qui la bienséance le permettroit, ne le peuvent sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au bal quand on est chrétien, et je crois que les directeurs feroient leur devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent la conscience, qu'ils n'y allassent jamais. »

M. de Claville, tout porté qu'il est à permettre aux jeunes gens les plaisirs, convient

lui-même qu'une mère qui mène sa fille au bal, sans songer à tous les périls qui l'environnent, prouve bien qu'elle aime plus ses propres plaisirs que la vertu dans ses enfans. Quelle envie de plaire, ajoute-t-il, toujours dangereuse dans une personne libre, et souvent criminelle dans celle qui ne l'est plus, inspirent ces sortes d'assemblées !

Un autre auteur, qui a écrit avec le plus grand succès pour l'éducation de la jeunesse, madame *Le Prince de Beaumont*, en permettant la danse entre personnes du même sexe, condamne le bal sans exception; et ses raisons paroissent bien fortes. « Ecoutez, dit-elle aux jeunes demoiselles qu'elle instruisoit, et parlons franchement. Nous naissons toutes foibles, et portées au mal. Parmi les penchans corrompus qui dominent dans notre cœur, celui de plaire est sans doute le plus violent. C'est celui qui produit chez les femmes l'amour de la parure, la jalousie, la vanité. Or, le lieu où ce désir de plaire prend une nouvelle force, c'est le bal. On n'y va guère que pour cela, si l'on s'examine à fond. Croyez-vous de bonne foi, que parmi ce grand nombre d'hommes auxquels vous tâcherez de plaire, il ne s'en trouvera pas quelques-uns qui vous plairont à leur tour, et peut-être qui vous plairont trop ?

« Ce n'est pas tout. Vous vous accoutumerez à aimer le bal : vous aurez un violent désir d'y aller le plus souvent que vous pourrez. Qu'en arrivera-t-il ? vous vous échaufferez le

sang, vous détruirez votre santé en changeant les heures du sommeil. Pendant que vous dormirez, vos enfans, si vous en avez, vos domestiques auront toute liberté : vous ne pourrez veiller au bon ordre de votre maison ; il faudra l'abandonner à une autre, et vous deviendrez coupables de toutes les fautes qui se commettront chez vous. »

Enfin, et ceci est de la dernière importance, au bal, où souvent avec une plus grande multitude entre plus de licence, et où les visages ne se masquent que pour montrer les cœurs plus à découvert, les hommes se permettent des discours, qu'ils n'oseroient tenir ailleurs : c'est un lieu de plaisir, de liberté. Votre imagination, échauffée par le tumulte du bal, par l'action de la danse, ne vous permettra pas de vous apercevoir sur le champ de l'indécence des discours qu'on vous y tiendra ; et qui pourra vous répondre que vous ne tomberez pas alors dans quelqu'un des piéges, que tend en ces lieux le démon de l'impureté ? *Celui qui aime le péril, y périra.*

Il ne faut pourtant pas porter les choses à l'excès ; et en condamnant, avec les auteurs que nous venons de citer, la plupart des bals, qui, comme le disoit St. François de Sales dans son style simple et naïf, ressemblent aux champignons dont les meilleurs ne valent rien, nous ne voulons pas proscrire généralement la danse. C'est un exercice salutaire, agréable, propre à la vivacité des jeunes gens, et qui leur apprend à se présenter les uns aux autres

avec grâce. La morale la plus austère ne peut défendre de s'égayer en commun par une honnête récréation, pourvu qu'on prévienne ou qu'on empêche les principaux abus qui pourroient en naître.

Car il ne faut rien dissimuler : les danses même publiques sont souvent la cause de bien des péchés, et de beaucoup de désordres et de scandales. Plus les plaisirs sont vifs et bruyans, plus il est ordinaire et naturel à l'homme d'en abuser.

C'est ce qui faisoit désirer à un auteur célèbre (1), qu'on n'accusera certainement pas d'une doctrine trop scrupuleuse et trop sévère, non-seulement que les danses se fissent toujours en public et au grand jour, parce que celui qui veut faire mal, craint la lumière, et que le vice est ami des ténèbres ; mais il voudroit encore que les pères et mères y assistassent, pour veiller sur leurs enfans, pour être témoins de leurs grâces et de leur décence, des applaudissemens qu'ils auroient mérités, et jouir ainsi du plus doux spectacle qui puisse toucher leur cœur. Il voudroit aussi qu'une personne respectable par son âge ou par son rang ne dédaignât pas d'y présider, afin d'imposer par sa présence aux acteurs trop enclins à s'échapper, une gravité convenable et une

(1) *J. J. Rousseau*, dans sa lettre à M. d'Alembert sur les spectacles. Quoiqu'on y trouve un grand nombre d'excellentes choses, bien vues et supérieurement dites, nous n'en croyons la lecture utile qu'aux personnes éclairées, et capables de démêler le vrai du faux.

joie modeste, dont ils n'oseroient sortir un instant.

Sans ces précautions et d'autres également sages, qu'il voudroit qu'on apportât, mais qu'il est rare qu'on apporte, toutes les danses, sur-tout si elles sont fréquentes, et entre les jeunes gens des deux sexes, seront toujours dangereuses, et souvent aussi funestes à l'innocence et à la pudeur que les bals même.

Madame Le Prince de Beaumont, qui les interdit si sévèrement à la jeunesse qu'elle veut élever et former aux bonnes mœurs, n'approuve pas davantage la fréquentation des *spectacles*. « Je trouve, dit-elle, qu'à la comédie on dit bien des sottises. Il est vrai qu'il n'y en a pas dans les tragédies; mais dans les meilleures, il y a des sentimens biens opposés au christianisme : on y approuve la vengeance, on y loue l'ambition; et puis au commencement de la plus pure tragédie, il y a un prologue qui quelquefois ne l'est guère, et à la fin une petite pièce qui ordinairement est infame. Je soutiens qu'une personne qui aime son salut, ne doit point aller à ces sortes de pièces. »

Mais, ajouterons-nous, quand on aime les spectacles, est-on fort scrupuleux sur le choix des pièces qu'on doit y représenter, et ne va-t-on pas à toutes ? Vous dites que vous n'y faites point de péché, et qu'il n'y a de mal à la comédie qu'autant qu'on veut y en prendre. Il est moralement impossible que vous n'en preniez pas, comme le prouve

sans réplique l'auteur des *Lettres sur les spectacles* (1).

Le théâtre, de l'aveu même de ses plus zélés partisans, n'est-il pas destiné à remuer et à enflammer les passions ? N'y justifie et n'y ennoblit-on pas souvent l'amour criminel et la volupté ? N'y dispose-t-on pas l'ame à des sentimens trop tendres, qu'on satisfait ensuite aux dépens de la vertu ? Quand il seroit vrai, comme le disent faussement les partisans du théâtre, qu'on n'y représente qu'un amour légitime, ou du moins toujours puni, lorsqu'il est coupable, s'ensuit-il de là, dit le citoyen de Genève (2), que les impressions en soient plus foibles, que les effets en soient moins dangereux ? comme si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins douces, moins séduisantes, moins capables d'échauffer un cœur sensible, que celles d'un amour criminel, à qui l'horreur du vice sert au moins de contre-poison ! Quand le patricien *Manilius* fut chassé du

(1) *M. Desprez de Boissy*, avocat au parlement de Paris. L'accueil que le public a fait à cet ouvrage, dont on vient de faire une sixième édition, et qui a même été traduit en italien et en latin, fait honneur à la vérité, et à celui qui l'a si bien défendue. L'université de Paris en a fait un livre classique, persuadée que la fréquentation des spectacles est l'écueil où échouent souvent les meilleures éducations. Nous exhortons aussi à lire avec attention l'excellente lettre qui est sur ce sujet dans le *Comte de Valmont*. C'est la vingt-neuvième du tome II.

(2) Dans sa *lettre* à M. d'Alembert, que nous avons déjà citée, il y réfute victorieusement le rédacteur encyclopédique, partisan du théâtre, et y prouve sans réplique, que les spectacles, tels même qu'ils sont aujourd'hui, ne peuvent être que très-dangereux et très-funestes pour les mœurs.

sénat de Rome, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille; à ne considérer cette action qu'en elle-même, elle n'avoit sans doute rien de répréhensible; mais les chastes feux de la mère en pouvoient inspirer d'impurs à la fille. Les circonstances qui rendent la chose honnête, s'effacent de la mémoire, tandis que l'impression d'une passion si douce reste gravée au fond du cœur. Voilà l'effet des amours permis du théâtre. En y admirant l'amour honnête, on se livre à l'amour criminel. Tout le théâtre François ne respire guère que cette passion; et qu'on nous peigne l'amour comme on voudra, il séduit, ou ce n'est pas lui.

C'est là encore que la jeunesse de l'un et de l'autre sexe s'instruit à se jouer de la simplicité ou des volontés de ses parens, et à suivre, pour un engagement de toute la vie, un aveugle penchant. C'est là qu'on fait passer une vigilance légitime pour une jalousie intolérable, et une connivence criminelle pour un air de galant homme. N'est-ce pas là aussi qu'on enseigne aux domestiques à ne rougir de rien, à servir les passions d'autrui, à entretenir dans de jeunes cœurs des amours défendues, à prêter leur ministère à d'indignes intrigues pour tromper la sagesse ou la bonhommie de leurs maîtres? Comme si en leur apprenant à dérober pour les autres, on ne leur apprenoit pas en même temps à le faire pour eux-mêmes!

N'est-ce pas là enfin qu'o[illegible] avent à flatter l'imagination lice[illegible]ecta-teurs par des images volu[illegible]ter

les éclats du peuple par de prétendus bons mots, qui feroient rougir la pudeur, si elle n'étoit bannie de ces lieux? Nous avons connu un magistrat de province, plein de probité et de religion. Etant allé à Paris pour voir les beautés de cette grande ville, il fut curieux d'assister à quelques représentations des divers théâtres, dont on lui vantoit beaucoup la pureté et la décence. Il y remarqua avec surprise que les endroits auxquels on applaudissoit le plus, étoient souvent ceux qui étoient les plus indécens, ou qui ne cachoient l'obscénité que sous le voile transparent et plus dangereux de l'équivoque. Mais peut-on applaudir au mal, sans se rendre complice et coupable du mal même?

C'est donc parce qu'on cherche à se faire illusion, qu'on voudroit se persuader ou persuader aux autres que le théâtre est aujourd'hui très-épuré. Le venin n'en est seulement quelquefois que plus enveloppé, préparé avec plus d'art, et souvent par là même plus funeste. Le poison le plus fin n'est-il pas le plus mortel? et les traits les mieux affilés ou lancés avec le plus d'adresse, ne sont-ils pas les plus perçans? Les mauvaises leçons, les maximes corrompues qui révoltent d'abord, perdent insensiblement, à force d'être répétées, ce qu'elles avoient de plus révoltant; on les adopte, presque sans qu'on s'en aperçoive: l'esprit se gâte et le cœur se corrompt peu [illegible], comme le visage se noircit au soleil. [illegible]uoiqu'on ne sente plus la corruption

d'un air infect, parce que l'organe est vicié ou qu'il y est fait, en est-il moins contagieux et moins funeste à la santé ?

En vain nous ferez-vous valoir quelques foibles avantages qu'on peut retirer des spectacles, et nous direz-vous qu'on peut abuser de tout. Nous vous répondrons avec le philosophe de Genève : Lorsque le bien surpasse le mal, la chose doit être admise malgré ses inconvéniens ; mais lorsque le mal surpasse le bien, comme dans les spectacles, il faut la rejeter même avec ses avantages. Quand, ce qui est presque impossible, vous ne prendriez point de mal à la représentation des pièces ; comptez-vous pour rien celui que vous faites, en contribuant avec les autres à entreteuir une profession frappée des anathêmes de l'Eglise, et digne de l'être par la vie scandaleuse et libertine de la plupart de ceux qui l'exercent, par tous les désordres secrets ou publics dont ils sont la cause ? Une personne du monde disoit à un religieux, recommandable par son esprit et par ses lumières, qu'elle ne croyoit pas qu'il y eût du mal à fréquenter la comédie. *Si l'on faisoit une quête*, lui répondit-il, *pour entretenir dans le crime et dans le libertinage des courtisanes ou d'autres personnes de mauvaise vie, ne vous croiriez-vous point coupable d'y contribuer !* Je vous entends, reprit l'autre ; mais est-il défendu de contribuer à l'amusement du public ? *Oui, sans doute*, répondit le religieux, *lorsque cet amusement est une occasion de péché*

pour plusieurs. S'ils est quelquefois permis de tolérer un mal pour en empêcher un plus grand, il ne l'est jamais d'y coopérer, même pour faire un bien (1). Cette personne qui avoit beaucoup de jugement et de droiture, convint qu'il avoit raison.

On encourage, par l'attrait du gain et des applaudissemens, les auteurs de la corruption publique. On s'inquiète peu qu'ils se perdent et en perdent une infinité d'autres avec eux, pourvu qu'ils divertissent et qu'ils amusent. Est-ce être chrétien? est-ce même être homme? Une de nos princesses, fille de Louis XV, madame *Henriette de France*, disoit un jour à une personne qu'elle honoroit de sa confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre, et que c'étoit pour elle un vrai supplice. Sitôt, ajoutoit-elle, que je vois paroître les premiers acteurs sur la scène, je tombe tout à coup dans la plus profonde tristesse. *Voilà*, me dis-je à moi-même, *des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me divertir.*

Le nombre ni la qualité des personnes qui vont aux spectacles, ne peuvent servir d'excuse ni rassurer. La multitude ou la dignité des coupables pourra-t-elle enchaîner le bras puissant de la Justice divine? et que serviront les richesses, les titres et la grandeur, qu'à lui préparer de plus grandes victimes?

---

(1) *Non faciamus mala, ut veniant bona.* Rom. 3. Loi de l'Esprit-Saint, sur laquelle les fausses maximes du monde ne prévaudront pas.

Si des hommes, qui par état devroient s'interdire les spectacles, y assistent, c'est un scandale de plus, et non une justification. Combien déshonorent leur état par leur conduite, et agissent contre les réclamations de leur conscience, avec laquelle on ne peut disputer sans avoir tort !

Nous avons connu une personne en place : elle répétoit souvent, quelque temps avant sa mort, qu'une des choses qui lui faisoient le plus de peine, étoit d'avoir dans sa jeunesse, à l'exemple des autres, fréquenté les spectacles. Qu'il est doux aux derniers momens de sa vie de n'avoir rien à se reprocher ! Mais quel jugement terrible n'auront pas alors à craindre les pères et les mères, qui par leurs leçons ou par leur exemple, auront inspiré à leurs enfans le goût et l'amour du théâtre ! Obligés encore plus que les autres à s'interdire la fréquentation des spectacles et des bals, si pernicieuse sur-tout pour la jeunesse, ne se rendent-ils pas coupables devant Dieu de toutes les suites qu'elle peut avoir à l'égard de leurs enfans ? et n'est-ce pas sur eux principalement que tombe la malédiction lancée par *Jésus-Christ* contre ceux qui sont une occasion de chute pour les petits et les foibles ? Pères foibles, mères imprudentes, gouverneurs et guides indignes de l'être, en conduisant aux spectacles vos enfans ou vos élèves, vous leur présentez vous-mêmes la coupe empoisonnée du plaisir et de la volupté ! N'y boiront-ils donc pas assez tôt sans vous ? Leurs passions ne s'éveil-

leront-elles pas assez d'elles-mêmes? faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter?

On ne veut, dira-t-on, les y conduire ou y aller soi-même qu'une fois, pour satisfaire sa curiosité. Mais si le théâtre est défendu à celui qui fait profession d'être chrétien, il l'est pour cette fois même que vous voudriez en excepter; et où en serions-nous pour les mœurs, si sous ce prétexte il falloit tout connoître et tout voir? Qui peut d'ailleurs se répondre que ce qui est attrayant de sa nature, ne fera pas naître en nous le désir de le voir plus souvent? et pourquoi se donner un désir de plus, pour avoir ensuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'exposer au danger d'y succomber encore?

Alipe, cet ami de St. Augustin, dont nous avons déjà parlé, étudioit le droit à Rome. Quelques-uns de ses condisciples lui proposèrent un jour d'aller avec eux à l'amphithéâtre. Il avoit autrefois aimé passionnément les spectacles, et St. Augustin l'avoit guéri de cette passion. Alipe résista aux invitations et aux sollicitations pressantes de ses amis, qui l'entraînèrent de force. Il ferma constamment les yeux pendant le spectacle. Mais tout à coup, sur la fin, un cri extraordinaire frappa ses oreilles, et excita sa curiosité. Il ouvrit les yeux. A peine vit-il le spectacle, qu'il s'y sentit intéressé. Ravi, transporté, il mêle ses cris et ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs, et sort enfin plus épris que jamais de l'amour du théâtre.

A la place de ces grands plaisirs, trop

dangereux pour n'être pas souvent criminels, et trop vifs pour être long-temps agréables, substituez les plaisirs purs et toujours satisfaisans de l'esprit et de l'ame. Ceux-ci sont bien au-dessus de toutes les satisfactions qu'on cherche et qu'on trouve si rarement dans les divertissemens du monde. Ces divertissemens peuvent bien charmer pour un moment nos chagrins, interrompre un peu le cours de nos ennuis, et fixer quelques instans la joie fugitive; mais ce n'est que pour rendre nos chagrins plus insupportables, nos ennuis plus accablans, et nos regrets plus amers. Ils glissent, pour ainsi dire, sur la superficie de notre ame sans la pénétrer, et ne font qu'agiter le cœur sans le remplir. Ils n'offrent qu'une image trompeuse du bonheur, et non le bonheur lui-même, qu'on ne trouvera jamais que dans l'exercice de la vertu. C'est à elle qu'il appartient de faire goûter des plaisirs infiniment plus agréables et plus flatteurs que tous ceux que peuvent donner les vains amusemens du monde ou la satisfaction brutale des sens. Quelle joie douce et pure naît sur-tout de l'attachement inviolable à son devoir, et du renoncement aux plaisirs défendus! Elle est inaltérable comme la vertu qui la produit, et n'est jamais sujette à de fâcheux retours.

Brillans amusemens d'un monde corrompu,
Valez-vous ces vrais biens que donne la vertu?
Non, malgré vos attraits, les ennuis, les alarmes
Assiégent le coupable enivré de vos charmes:
Même au sein des plaisirs, son destin est affreux.
La vertu seule a droit de faire des heureux.

Sans

Sans vouloir interdire les délassemens et les plaisirs permis, il faut du moins qu'ils le soient, il faut qu'ils ne nuisent point à la piété ni aux mœurs, qu'ils n'aient rien de contagieux, qu'ils n'inspirent point le goût de la frivolité, de la dissipation, et l'oubli de ses devoirs. Une ame belle et sensible, dit l'auteur du *Comte de Valmont*, n'a-t-elle pas au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la confiance, dans le goût même des lettres et des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre ? Si elle est plus belle et plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu'elle puisse se procurer, celui des malheureux qui souffrent et qu'elle va consoler ? N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser, celles de la pitié pour des indigens qu'elle va visiter et soulager ? N'a-t-elle pas un emploi plus noble et plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité et la charité ? Ah ! ce sont là des plaisirs bien plus dignes de nous, que tous ces faux plaisirs de bals et de spectacles, qu'on n'aime et qu'on ne recherche avec tant d'ardeur, que parce qu'ils flattent et nourrissent le penchant et le goût qu'on a aux plaisirs criminels de la volupté (1).

(1) Presque toutes nos pièces de théâtre sont fondées sur une intrigue amoureuse. Les femmes qui parent nos spectacles, dit *M. de Voltaire*, ne veulent point souffrir qu'on leur parle d'autre chose que d'amour, parce que c'est là sans doute ce qu'elles entendent le mieux.

Pour vous, plus éclairé et plus sage, laissez aux hommes efféminés ou stupides et grossiers, des plaisirs qui leur sont communs avec la bête, des plaisirs qui les dégradent et les avilissent, et qui sont bien plus une preuve de l'infirmité humaine, qu'une marque de la distinction et de l'élévation de l'homme. Ne mettez jamais votre gloire dans ce qui fait votre honte, et ne cherchez pas dans la défense même un nouvel attrait à la volupté. Placés sur la terre, comme dans le jardin destiné au séjour du premier homme, si l'Auteur de notre être, pour de justes et sages raisons, nous défend l'usage d'un fruit, acceptons avec reconnoissance ceux qui ne nous sont point interdits. Jouissons de ce qui nous est offert, sans nous croire malheureux par ce qui nous est refusé. Gardons-nous de porter une main téméraire à l'arbre qui nous est défendu, et d'en cueillir le fruit, qui deviendroit pour nous un fruit de mort. Respectons la loi. Nous devons à la majesté de Dieu le tribut d'une soumission parfaite à ses ordres; nous devons à sa sagesse l'hommage d'une persuasion intime que, s'il daignoit nous découvrir les mystères de ses conseils, nous applaudirions aux motifs de sa conduite. Ces sentimens respectueux, un sentiment de plaisir les accompagne, une heureuse tranquillité les suit, et en est dès cette vie même la récompense.

XXXI.

Sobre pour le travail, le sommeil et la table;
Vous aurez l'esprit libre et la santé durable.

CETTE maxime renferme trois règles de conduite bien sages, et aussi importantes pour l'ame que pour le corps, comme on le verra par le développement que nous allons en faire.

Sobre pour le travail. La plupart de nos infirmités et de nos maladies viennent de nos excès. Trop de fatigue ruine le corps, trop d'étude épuise la tête, et trop d'affaires accablent l'esprit. *Mon fils*, dit le Sage, *ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions : car si vous entreprenez beaucoup d'affaires, vous y ferez bien des fautes ; si vous les suivez toutes, vous ne pourrez y suffire ; et si vous allez au-devant, vous en serez entièrement accablé* (1).

Ce n'est pas qu'il faille négliger ses affaires ou en abandonner le soin à d'autres : faites-les au contraire par vous-même le plus qu'il vous sera possible ; mais ayez en cela, comme en tout le reste, de la modération et de la sagesse. Les affaires vous sont données comme une occupation pour votre esprit : n'en faites pas son supplice. Interrompez votre application par quelque délassement. Travaillez rarement

(1) *Fili, ne in multis sint actus tui*, etc. Eccl. 11.

plus de deux heures de suite, sans y mêler quelques momens de repos. Vous retournerez avec plus de plaisir et de goût à vos occupations; votre mémoire sera plus prompte, votre esprit plus pénétrant, votre jugement plus net : vous regagnerez bientôt le temps que vous paroîtrez avoir perdu ; les affaires n'en iront pas plus lentement, et ne s'en feront que mieux : vous conserverez votre santé, que des travaux trop longs, trop continués, ne manqueroient pas d'altérer ou d'affoiblir.

Un chasseur, dit *Cassien*, ayant vu *S. Jean* qui tenoit une perdrix et la caressoit avec la main, lui en témoigna sa surprise. *Mon ami*, lui répondit l'apôtre, *que tenez-vous en votre main !* Un arc, lui dit ce chasseur. *Pourquoi donc n'est-il pas bandé, et ne le tenez-vous point toujours prêt ?* Il ne le faut pas, répondit l'autre ; parce que s'il étoit toujours tendu, quand je voudrois m'en servir il n'auroit plus de force. *Ne vous étonnez donc pas*, reprit S. Jean, *que notre esprit doive se relâcher aussi quelquefois ; parce que si nous le tenions toujours tendu, il s'affoibliroit par cette contrainte, et nous ne pourrions plus nous en servir, lorsque nous voudrions l'appliquer de nouveau avec plus de force et de vigueur.*

Une application continuelle n'est pas moins nuisible aux gens de lettres, qu'à ceux qui ont beaucoup d'occupations et d'affaires. L'esprit s'use en quelque sorte comme le corps ; les sciences sont des alimens qui le nourrissent

et le consument (1). L'homme sage réglant ses études sur les forces de son tempérament, n'ira pas sacrifier sa santé à des travaux immodérés, ni abréger inutilement ses jours par des efforts, dont le but est d'avoir appris en six mois ce qu'un autre auroit étudié en deux ans. A quoi sert la science à celui qui se porte mal ou qui n'est plus? Le célèbre *Pascal*, qui, à l'âge de seize ans, avoit composé un traité des sections coniques, admiré de tous les savans géomètres, mena, depuis l'âge de dix-huit ans, une vie languissante et infirme, causée ou du moins augmentée de beaucoup par sa grande application à l'étude, et il mourut à trente-neuf ans. On sait que sur la fin de sa vie, sa tête épuisée se dérangea, et qu'il croyoit voir sans cesse un précipice à ses côtés. *Moréri*, premier auteur du *Dictionnaire historique*, fut de même la victime de son ardeur pour l'étude. L'assiduité avec laquelle il s'y livroit le fit mourir, lorsqu'il n'étoit encore que dans sa trente-huitième année.

Mais si l'excès du travail est souvent pernicieux, l'excès du repos l'est encore plus. L'inaction est comme la rouille, qui gâte beaucoup plus que l'usage. Une clef dont on se sert souvent, est toujours claire.

---

(1) Les gens de cabinet qui étudient continuellement, dit *Pitaval*, dissipent leurs esprits et conservent leurs humeurs, au lieu que les ouvriers qui n'outrent point le travail du corps, conservent leurs esprits et dissipent leurs humeurs.

L'oisiveté corrompt ce qu'il y a dans nous de plus incorruptible et de plus divin. Une vie oisive étouffe les germes des vertus, et ne produit que des crimes et des vices, comme une terre inculte ne donne que des ronces et des chardons. Les herbes les plus mauvaises naissent à l'ombre et dans les lieux stériles; les eaux croupissantes sont toujours infectes et mal-saines. Celui qui ne fait rien, pense à mal faire et fera bientôt mal. Il ne faut quelquefois à l'oisiveté qu'une heure, et moins encore, pour faire périr une vertu de plusieurs années. C'est l'arme la plus puissante de la volupté. Otez l'oisiveté du monde, vous brisez les flèches de l'Amour.

Otia si tollas, perière Cupidinis arcus.

N'est-ce pas l'oisiveté qui a fait perdre en un moment à *David*, à ce prince qui étoit selon le cœur de Dieu, toute sa vertu, et l'a rendu coupable d'un double crime? Il trouva dans le sein du repos un plus dangereux ennemi, que ceux auxquels ses généraux faisoient la guerre; et tandis que ses troupes prenoient des villes et gagnoient des batailles, David, au milieu de son palais, vaincu par un regard imprudent, perdoit son innocence et sa gloire.

Un des meilleurs moyens pour nous préserver de la suggestion du vice et des passions, c'est l'occupation et le travail. Un religieux vint un jour se plaindre à son supérieur qu'il étoit tourmenté de grandes et fréquentes tentations. Le supérieur l'exhorta à combattre

toujours avec courage, et en même temps il eut soin de le faire travailler continuellement et sans relâche. Au bout de quelques mois, il lui demanda si les tentations duroient encore : *Comment*, répondit-il, *aurois-je le temps d'être tenté ! je n'ai pas même le temps de respirer.*

L'occupation et le travail modéré ont encore un autre avantage, c'est de nous préserver de l'ennui, cet ennemi domestique de notre bonheur, et de faire couler les jours avec une rapidité qui étonne. C'est par l'oisiveté que l'ennui est entré dans le monde. On ne recherche si fort les plaisirs, le jeu, les compagnies, que parce qu'on ne sait que faire. Celui qui aime le travail se suffit à lui-même.

Le sage n'est jamais oisif; il se fait quelques occupations honnêtes, pour remplir le vide que ses affaires peuvent lui laisser. Persuadé que le travail le moins honorable déshonore encore moins que la paresse, il ne rougit d'aucun travail, l'oisiveté seule lui paroît honteuse. Si le loisir lui semble doux, ce n'est pas parce qu'on n'y fait rien, c'est parce qu'on y est le maître de choisir et de modérer ses occupations.

A la place du travail des mains, qui n'est ni de tous les goûts ni de tous les états, au défaut des affaires qui ne suffisent pas toujours pour remplir tous les momens, le sage sait se faire des occupations aussi agréables qu'utiles. Tantôt jouissant de lui-même dans une gra-

cieuse solitude, il s'entretient, il s'instruit avec ces illustres auteurs, dont les ouvrages immortels composent sa bibliothèque et font ses délices. Tantôt il se plaît à observer, à étudier la nature, dont le livre admirable, ouvert à tous les yeux, est lu de si peu. Tantôt les productions différentes que la terre fait éclore de son sein et qu'elle prodigue à ceux qui se plaisent à la cultiver, l'occupent d'une manière toujours variée, toujours nouvelle; et élevant ses pensées jusqu'à l'Auteur même de la nature, elles le remplissent d'admiration et de reconnoissance. S'il sort de sa retraite pour se livrer à la société, la justice, l'humanité, la bienfaisance s'empressent, pour ainsi dire, à lui servir de cortége, et marquent tous ses pas de quelque action vertueuse. Quelle occupation fut jamais plus belle et plus digne de l'homme!

Le sommeil. Les choses les plus utiles, les plus nécessaires même, peuvent devenir pernicieuses, et par-tout le mal est voisin du bien. Le sommeil est sans doute un des plus doux présens du Ciel. Il prévient les maladies, il répare les forces, il délasse des travaux, il tempère les amertumes et les peines de la vie. Mais si vous désirez que votre sommeil, conformément aux intentions de la Providence, soit doux et paisible, et qu'il soit pour vous un sommeil de santé, ayez soin de le régler suivant les conseils de la sagesse.

L'Auteur de la nature a destiné pour le sommeil le temps des ténèbres. Ne choisissez pas le jour, et ne vous couchez pas lorsque l'aurore vient avertir les hommes de se lever. Ne vous imaginez point que vous ne pouvez être heureux, qu'en bouleversant l'ordre de la nature. Ne croyez pas au-dessous de vous d'être éclairé du même flambeau que l'univers, et ne mettez pas votre gloire à veiller, tandis que les autres reposent. Affecter de se distinguer par là, est une petitesse qui annonce celle du mérite. D'ailleurs il n'est pas égal pour la santé, comme nous le dirons plus bas, de veiller fort avant dans la nuit, pour se lever ensuite très-tard.

La sagesse qui marque le temps du sommeil, en règle aussi la durée. On sait la maxime de l'école de Salerne :

Septem horas dormire sat est juvenique senique :
Sept heures de sommeil à tout âge suffisent.

Les médecins conviennent qu'une personne qui demeure pour l'ordinaire au lit dix et onze heures, en sort toujours moins saine, et les casuistes disent qu'elle en sort presque toujours moins innocente et moins chaste. Le trop long repos énerve les forces, au lieu de les réparer. Le lit est le trône de la mollesse, le séjour de la volupté, et souvent l'écueil de la vertu. C'est ce qui fait dire à l'auteur du beau portrait de *Charles XII*, roi de Suède :

Tout le jour agissant sans cesse,
Il n'accorde qu'à peine à la nécessité

Un court sommeil, sur la nuit emprunté,
Et qui souvent interrompu, ne laisse
Nulle prise à la volupté.

LE P. DU CERCEAU.

Les personnes qui se lèvent tard, nuisent beaucoup à leur santé, en croyant la conserver. Le temps du matin est celui où l'air est le plus sain et le plus pur; il porte dans celui qui le respire, sur-tout à la campagne, une force et une salubrité dont on se ressent tout le reste de la journée. La fraîcheur de la rosée, qui est si propre à rafraîchir le sang; le parfum des fleurs, qui est comme un baume volatil, et qui n'est jamais si sensible qu'au lever de l'aurore, tout cela fait couler dans les veines un principe de vie, que la chaleur d'un lit mollet, et l'air corrompu d'une chambre long-temps fermée, ne peuvent que détruire. Se coucher de bonne heure et se lever matin, comme l'a dit quelqu'un, c'est le meilleur moyen de conserver sa santé et sa fortune.

Car le trop long sommeil ne nuit pas seulement au corps et à l'ame, il nuit encore aux biens et aux nécessités de la vie. La diligence et le travail apportent les richesses, mais la paresse et le sommeil sont souvent suivis de l'indigence. N'aimez point le sommeil, dit *Salomon*, de peur que vous ne tombiez dans le besoin : soyez vigilant, et vous serez dans l'abondance. Vous dormirez un peu, vous sommeillerez un peu, vous croiserez un peu les bras pour dormir, et l'indigence viendra vous surprendre comme un homme qui marche à grands pas, et la

pauvreté se saisira de vous comme un homme armé ; mais si vous êtes laborieux, votre moisson sera comme une source abondante, et l'indigence fuira loin de vous. J'ai passé, dit-il encore, par le champ du paresseux et par la vigne de l'homme insensé ; j'ai trouvé que tout étoit plein d'orties, que les épines en couvroient toute la surface, et que la muraille étoit abattue. *En voyant cela, j'ai fait mes réflexions, et je me suis instruit par cet exemple* (1).

Profitez-en de même, vous qui lisez ceci ; et si jamais il vous arrive de rester au lit trop tard, représentez-vous *Salomon* qui paroît tout à coup dans votre chambre, et qui, vous tirant par le bras, vous adresse les mêmes paroles qu'il adressoit aux paresseux de tous les siècles : Jusqu'à quand, ô paresseux, dormirez-vous ? Quand vous réveillerez-vous de votre sommeil ? n'est-ce pas assez frotter vos yeux pour les ouvrir, assez tordre vos bras et les étendre, vous soulever et puis retomber sur le chevet, tandis que la malédiction de Dieu laisse entrer dans votre maison, avec le désordre et le libertinage, la pauvreté qui ne vous craint pas, non plus qu'elle n'a pas craint d'autres maisons plus riches que la vôtre ? La paresse va si lentement, que la pauvreté l'atteint bientôt.

Ce que la sagesse vous recommande encore, si vous voulez dormir heureusement et paisiblement, c'est d'éviter tout ce qui pourroit

---

(1) *Quod cùm vidissem, posui in corde meo, et exemplo didici disciplinam*. Prov. 6 et 24.

ouvrir les portes à l'insomnie, les inquiétudes de l'esprit, les mouvemens tumultueux des passions, les excès de l'intempérance. C'est bien assez d'employer tout le jour à vos occupations et à vos affaires : donnez la nuit à votre repos et à votre tranquillité. Lorsque l'heure est venue de vous mettre au lit, faites en sorte que vos desseins, vos entreprises, vos espérances, vos peines même, s'il est possible, et vos tristesses s'endorment avec vous, et qu'il y ait un grand silence dans votre ame ainsi que dans votre maison. Le savant *M. Huet* avoit pour maxime de ne lire jamais ses lettres le soir avant de se coucher, ni à midi avant de se mettre à table. On trouve ordinairement dans les lettres, disoit-il, bien plus de mauvaises nouvelles que de bonnes, et en les lisant, on se prépare à soi-même des sujets d'inquiétudes, qui troublent le repos et le repas.

La juste mesure du repos, la régularité et la tranquillité du sommeil, sont un des plus fermes appuis de la santé. Celui qui ne dort que ce qu'il faut, et dans le temps le plus propre au sommeil; celui dont l'ame n'est agitée par aucune passion violente, ni le corps surchargé par aucun excès, se couche et s'endort dans le même moment. Son sommeil est tranquille et profond : il est difficile de l'en tirer. Mais aussitôt que la nature est satisfaite, et que ses forces sont réparées, il se réveille, il est frais, sain, vigoureux et gai, comme on le voit d'ordinaire dans les artisans et dans les gens de la campagne. Il n'en est pas de même des personnes

du grand monde, et de ces désœuvrés qui, pour prendre ou prolonger leur repos, consultent plus la mollesse que la nécessité, la paresse que le besoin, et le caprice que la nature. C'est en vain qu'ils attendent le sommeil; il fuit loin de leurs yeux; leur impatience même ne sert qu'à l'éloigner davantage.

Voyez aussi ces riches, ces voluptueux, ces hommes importans, qui chargés de veiller au repos des autres, n'en prennent jamais. Agités par les soins, les affaires, les projets, les plaisirs, les regrets du jour; échauffés par les alimens et les boissons, ils se couchent avec un esprit inquiet, un pouls précipité, un estomac chargé. L'inquiétude, l'embarras, la fièvre se couchent avec eux, et les tiennent long-temps éveillés. S'ils s'endorment, c'est d'un sommeil léger, inquiet, troublé par des rêves effrayans et des réveils brusques. Ils se lèvent avec des palpitations, de la lassitude, de l'abattement, de la mauvaise humeur. Chaque nuit ainsi passée, au lieu de réparer leurs forces, les épuise; leur sang, loin de se purifier et de se rafraîchir, s'épaissit et s'enflamme; leur santé s'altère, se mine peu à peu; il survient quelque grande maladie, dont le terme est le tombeau.

Voulez-vous donc que le sommeil porte dans vos membres la santé et la vie? fuyez la multitude des affaires, modérez vos passions, évitez les excès, et usez sobrement du sommeil même. Il ressemble aux remèdes qui, trop multipliés ou réitérés trop souvent, ne font plus aucun effet. Une dame consulta un

jour un célèbre médecin, et lui dit qu'elle étoit le soir sans appétit : il lui ordonna de dîner peu. Elle ajouta qu'elle étoit sujette à des insomnies : il lui prescrivit de n'être au lit que pendant la nuit. Elle lui demanda pourquoi elle devenoit pesante, et quel remède il lui falloit prendre : il lui répondit qu'elle devoit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher. A combien d'autres ne pourroit-on pas faire les mêmes réponses !

La table. Ne ressemblez pas à ceux qui paroissent n'avoir point de plus importantes affaires, que de dîner le matin et de souper le soir, et qui ne semblent nés que pour la digestion. Ne vivez pas pour manger, mais mangez pour vivre. Aimez les bonnes choses plus pour les autres que pour vous, et consultez moins votre goût que le leur. Préférez le plus sain au plus friand. Le choix et le goût des alimens, lorsqu'on n'a pour but que d'entretenir la santé et de se mettre en état de remplir ses devoirs, ne sont pas interdits par la sagesse ; ils entrent même dans l'intention bienfaisante du Créateur ; et l'on sait la réponse que fit un jour *Descartes* à ce sujet. Un riche, dont les connoissances étoient fort bornées, lui voyant manger quelques mets délicats : Eh quoi ! dit-il, les philosophes mangent-ils de ces morceaux ! *Pourquoi non*, répondit Descartes ? *vous imaginez-vous que la nature n'ait fait les bonnes choses que pour les ignorans !*

Gardez-vous pourtant d'être ou de paroître trop délicat. Bien des gens font les délicats par vanité. Loin de donner dans une telle petitesse, quand vous auriez vraiment le goût fin, sachez l'oublier à table, ou du moins le cacher. On ne trouve rien de bon, quand on est trop difficile; on souffre et on fait souffrir les autres par une délicatesse trop raffinée. Si un ragoût moins bon ou un plat moins bien accommodé vous donne de l'humeur, ceux que vous prétendez régaler ne pourront-ils pas dire de vous, comme le poète comique :

C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Qui gâte à mon avis tous les repas qu'il donne.

MOLIÈRE.

Ce seroit encore pis, si vous portiez ce caractère chez les autres : peu de gens voudroient vous recevoir; et quelque soin qu'on prît, quelque bonne chère qu'on vous fît, vous vous croiriez toujours mal régalé. Le vrai savoir vivre est de savoir s'accommoder aux temps et aux lieux. Les choses les plus délicates ne sont pas toujours les plus agréables, ou ne le sont pas long-temps, parce qu'il est difficile de les goûter avec cette modération qui augmente le plaisir en le réglant. La sage nature, qui nous avertit ordinairement avant de nous punir, a mis dans le plaisir de la table, comme dans tous les autres, le dégoût à côté de l'excès. Ce qui est trop délicat ou pris sans mesure, ne flatte plus, parce qu'il a trop flatté.

Voulez-vous donc goûter dans toute sa pureté le plaisir de la table ? ne le prenez que des mains de la sagesse et dans les vues honnêtes qu'elle permet. Ne donnez jamais surtout dans aucune des folies qui portent beaucoup de jeunes gens à prodiguer leur santé. Quand ils sont sur le retour de l'âge, ils voudroient bien, autant par plaisir que par religion, racheter les excès de la jeunesse. Prévenez ces regrets inutiles : n'attendez pas que l'expérience vous instruise trop tard, et vous serve plutôt de châtiment que de remède. Ne mettez point votre tempérament à trop d'épreuves ; usez, mais n'abusez point ; jouissez, mais ne dissipez pas.

Il est permis, il est louable même, sans avoir un soin inquiet et scrupuleux de sa santé, de ne pas la prodiguer. C'est sans contredit le plus précieux de tous les biens qui servent à la vie, celui que les hommes estiment le plus, et que souvent ils ménagent le moins. Sans la santé, la vie est à charge ; et c'est une grande extravagance d'abréger sa vie, ou de la rendre plus triste, par tout ce qui n'est fait que pour la conserver ou pour l'égayer. Rien ne ruine plus la santé et n'abrége plus les jours que les excès de la bouche ; ils sont plus meurtriers que l'épée. Vous avez sans doute entendu parler de cette jeune princesse qui se livroit à tous les plaisirs de la table : elle prenoit avec excès tout ce qui flattoit son goût. Quand on l'avertissoit qu'elle jouoit à abréger sa vie, elle répondoit en

riant : *Courte et bonne.* Elle mourut en effet dans la fleur de son âge. *Alexandre*, que tant de combats, de travaux, de fatigues, n'avoient pu vaincre, fut vaincu par le vin et par la débauche. Il mourut à Babylone, au milieu des plaisirs, à trente-deux ans.

Ne connoître et ne goûter de plus grands plaisirs que ceux de la table, est un vice qui dégrade. Ne sommes-nous donc faits que pour manger et pour boire ? et ne sommes-nous nés pour rien de plus élevé et de plus noble, que pour les plaisirs animaux ? Quelle gloire honteuse que celle qu'on tire de la capacité du ventre ou d'un appétit glouton ! L'empereur *Wenceslas* fit gentilhomme un fameux buveur, et la récompense étoit digne de ce prince. *Henri IV* ne fit pas de même. Un homme qui mangeoit autant que six, se présenta un jour à ce monarque, dans l'espérance qu'il en obtiendroit de quoi entretenir un si beau talent. Le roi, qui avoit entendu parler de cet homme, lui demanda s'il étoit vrai qu'il mangeât autant que six. Oui, sire, répondit-il. *Et tu travailles à proportion*, ajouta le roi ? Sire, répliqua-t-il, je travaille autant qu'un autre de ma force et de mon âge. *Ventre-saint-gris*, dit ce prince, *si j'avois beaucoup d'hommes comme toi dans mon royaume, je les ferois pendre : de tels coquins l'auroient bientôt affamé.*

On reconnoît un gourmand à ses propos de table, à la profonde théorie de la cuisine qu'il se plaît à développer, à ses transports,

au feu qui brille dans ses yeux lorsqu'il parle des différens vins et de leurs qualités, des maisons où l'on traite avec le plus de goût, de délicatesse et d'abondance; mais peut-on avoir pour lui d'autres sentimens que des sentimens de mépris ?

C'est en effet un défaut bas et honteux, qui rapproche l'homme de la bête : ne peut-on pas même dire qu'il le met au-dessous ? Les bêtes le plus souvent se bornent au nécessaire. Si elles trouvent quelque chose qui ne répugne pas à leur goût, elles s'en contentent, n'en prennent qu'autant qu'il leur en faut, et ne cherchent rien de plus. Elles ne se provoquent pas au vomissement pour manger de nouveau. Elles n'avalent pas des liqueurs fortes, pour hâter la digestion, afin de pouvoir satisfaire encore un appétit artificiel et plus que brutal. Croiroit-on que des hommes, des femmes même, soient capables de pareils excès ? et n'est-ce pas là, selon l'expression énergique de l'Ecriture, faire son dieu de son ventre ? Celui qui a été bien élevé n'aura jamais un vice si déshonorant, et il ne mettra point au nombre de ses plaisirs, ce qui le confondroit avec les plus vils animaux.

D'ailleurs, ces plaisirs grossiers conduisent souvent à de plus grossiers encore. Le vin et la bonne chère sont les alimens de la volupté. C'est ce qui a fait dire aux anciens : *Sine Baccho et Cerere, Venus friget.*

Eh ! que pourroit Vénus, sans Bacchus et Cérès ?

Le poète que nous avons déjà cité, dit aussi dans le *portrait* du roi de Suède :

> Une sage frugalité,
> Dont il donne l'exemple avec autorité,
> De son camp bannit la mollesse,
> Et le défend lui-même, au feu de la jeunesse,
> D'un écueil plus à redouter,
> Que tous les ennemis que son bras sut dompter.

Ce prince étoit d'une sobriété qui ne contribua pas moins que l'exercice à rendre son tempérament fort et robuste. Jamais il ne se plaignit que ses mets fussent peu délicats ou mal apprêtés. Après un repas frugal, il faisoit à cheval de longues courses; et le soir, en campagne, il couchoit sur de la paille étendue par terre, tête nue, sans draps, couvert seulement d'un manteau. Il avoit acquis par là un tempérament de fer, que les fatigues les plus violentes ne purent abattre.

Qui doute en effet que la force et la santé ne soient le partage de la sobriété et de l'exercice, comme la foiblesse et la maladie le sont de l'inaction et des excès de la table? Pourquoi voit-on une si grande différence pour le tempérament, la santé et la force, entre le laboureur ou l'artisan, et le riche, le voluptueux, l'homme de bonne chère? N'en doit-on pas chercher la principale cause dans la différence de leurs alimens et de leurs boissons? Le pain le plus grossier, les mets les plus simples, la boisson naturelle, font la nourriture des premiers. Le besoin, qui en fait tout l'agrément,

en règle aussi la quantité ; et comme ces choses n'ont par elles-mêmes rien d'attrayant, on n'en prend jamais au-delà du nécessaire ; la digestion se fait aisément et sans douleur : au bout de quelques heures le besoin renaît, et on le satisfait avec le même plaisir.

Il n'en est pas de même des riches et des personnes du grand monde. On voit sur ces tables où règnent la magnificence, le luxe et la somptuosité, des viandes succulentes, des gibiers de haut goût, des pâtisseries délicates, des mets variés de différentes façons, et rendus plus échauffans par des aromates prodigués. Les vins les plus fumeux et les plus violens, l'eau de vie masquée sous les formes les plus agréables et les plus dangereuses, se trouvent à tous leurs repas. L'impression flatteuse de toutes ces choses détermine souvent à en prendre au delà du besoin, et le trop en ce genre nuit encore plus que le trop peu : l'estomac surchargé digère mal, et toutes les fonctions du corps se dérangent. Mais ce n'est pas tout encore. Le moment d'un nouveau repas arrive : on se met à table, quoique le besoin réel n'existe pas. On veut manger : l'odeur, la couleur, la saveur des mets y invitent. On paroît décidé pour un plat, on en est servi, on le goûte, on le renvoie ; on en essaie un grand nombre, on mange de quelques-uns : l'ensemble fait un volume, et est composé d'une infinité de choses différentes, dont la réunion offre les

plus grands obstacles à la digestion. De là un long séjour sur l'estomac, une corruption plutôt qu'une digestion, une indisposition habituelle qui fait que, sans être malade, on ne se porte jamais bien.

La sobriété, au contraire, rend le corps dégagé et dispos, et l'entretient dans une santé ferme et vigoureuse. Un roi de Perse envoya, dit-on, au calife Mustapha un médecin très-habile. Celui-ci, en arrivant, demanda comment on vivoit à cette cour. On ne mange, lui répondit-on, que lorsqu'on sent la faim, et on ne la satisfait pas entièrement. *Je me retire*, dit-il, *je n'ai que faire ici.*

On a dit d'un goutteux :

Tu manges des ragoûts exquis,
Tu ne bois que du fin Champagne,
Et tu joints aux liqueurs d'Espagne
Les vins que le Turc a conquis.
Sous une housse d'écarlate,
Tes rideaux sont d'un gros damas :
La Hollande a filé tes draps,
Et tes matelas sont d'ouate.
Dois-tu, Géronte, t'étonner
De voir qu'une goutte cruelle,
Qui traîne sa sœur la gravelle,
Ne veuille point t'abandonner ?
Je la trouverois ridicule
De quitter tes festins avec ton lit mollet,
Pour s'en aller jeûner avec un camaldule,
Ou coucher sur la dure avec un récollet.

La tempérance qui est la source de la santé, l'est aussi de la longue vie. *L'excès de la bouche*, dit le sage, *en a tué plusieurs ; mais*

l'homme sobre vivra plus long-temps (1). On a remarqué qu'on voyoit plus de vieillards en Italie qu'en France : ce qu'on n'attribue pas seulement à la salubrité de l'air et à la douceur du climat, mais à la sobriété des Italiens. Un poète Anglais dit ingénieusement dans une de ses épigrammes latines :

Si tardè cupis esse senex, utaris oportet
Vel modico medicè, vel medico modicè.
Sumpta, cibus tanquam, lædit medicina salutem :
At sumptus prodest, ut medicina, cibus.

OWEN.

On a ainsi traduit, ou plutôt imité cette épigramme :

Peu de médecin,
Peu de médecine,
Point de chagrin,
Sobre cuisine,
Si tu prétends
Vivre long-temps.

La tempérance et le travail, dit le Philosophe de Genève, sont les deux vrais médecins de l'homme ; le travail aiguise son appétit, et la tempérance l'empêche d'en abuser. Un médecin ayant demandé au père *Bourdaloue* quel régime de vie il observoit, ce père lui répondit qu'il ne faisoit qu'un repas par jour. *Gardez-vous*, lui dit le médecin, *de rendre public votre secret, vous nous ôteriez toutes nos pratiques.*

---

(1) *Propter crapulam multi obierunt : qui autem abstinens est, adjiciet vitam.* Eccl. 37.

St. Charles Borromée étant tombé malade à Rome, se vit obligé de consulter les médecins. Mais comme ils ne convenoient pas entre eux sur sa maladie, il profita de leurs contradictions pour ne pas se mettre entre leurs mains, et pour se faire lui-même un régime de vie. Il commença par retrancher de sa table tout ce qui tenoit de la délicatesse, et qui ne servoit qu'à flatter le goût; et s'étant accoutumé peu à peu à une vie dure et sobre, il fut bientôt délivré de sa pituite, de sa toux, de ses fièvres et de ses autres incommodités ordinaires. Il devint même si robuste qu'on est surpris de la force avec laquelle il supporta les plus rudes travaux de l'épiscopat, auxquels son zèle le livroit.

La vie humaine, déjà si courte, semble tous les jours, pour la plupart des gens du monde, le devenir encore plus. On regarde avec raison les épiceries et les aromates, présens funestes du Nouveau Monde, comme une des principales causes de ce raccourcissement, parce que tout ce qui hâte les battemens du cœur, fait qu'il battra moins long-temps et que les organes s'useront plus vîte. A ces poisons, que l'art des cuisiniers prépare et varie en mille manières, comme s'ils craignoient qu'on n'en prît pas assez, joignez ces boissons fortes et brûlantes, qui achèvent de porter le ravage et la flamme dans les entrailles; et il vous sera facile de juger quels effets pernicieux tout cela doit produire. Doit-on être surpris de tant de morts prématurées, de tant de

morts subites, dont nous entendons parler maintenant.

Si vous aimez votre santé et votre vie, aimez la sobriété, n'oubliez jamais le précepte que vous donne ici la sagesse. Les plaisirs de la table pris sans modération, ne sont agréables que pour le moment : on les achète souvent bien cher; et la nature ne tarde pas à se venger, quand on la force de prendre ce qu'elle ne demande point. La frugalité au contraire flatte moins dans le moment, mais les suites en sont douces et agréables. Timothée, illustre citoyen d'Athènes, avoit fait chez *Platon* un souper frugal, où il avoit eu beaucoup de plaisir. L'ayant rencontré le jour suivant : *Ami*, lui dit-il, *vos repas me plaisent beaucoup, parce qu'on s'en trouve bien, même encore le lendemain.*

L'auteur de *l'Ecclésiastique* se sert de la même raison, pour nous porter à la sobriété. Si vous êtes assis, dit-il, à une grande table, ne vous laissez pas aller à l'intempérance de vòtre bouche : usez, comme un homme tempérant, de ce qui vous est servi, et ne demandez pas le premier à boire. Un peu de vin n'est-il pas plus que suffisant à un homme réglé? Ainsi, vous n'aurez point d'inquiétude durant le sommeil, èt vous ne sentirez point de douleur. L'insomnie, la colique et les tranchées sont le partage de l'homme intempérant. Celui qui mange peu aura un sommeil de santé, il dormira jusqu'au matin; et à son réveil, il se félicitera lui-même du bon état où

où il se trouve. *Ne soyez pas*, dit-il encore ailleurs, *des derniers à vous lever de table, et bénissez le Seigneur qui vous a créé et qui vous comble de ses biens* (1).

Voudra-t-on nous permettre de faire ici une réflexion ? On se pique d'être ou de paroître reconnoissant envers les hommes, et on oublie de l'être, on rougit de le paroître envers Dieu ! Pourquoi, dans tant de maisons où l'on se dit chrétien, a-t-on abandonné la religieuse coutume de nos pères, d'élever son cœur et ses pensées vers le ciel avant et après le repas, pour en faire descendre la bénédiction et y faire monter ses actions de grâces, pour sanctifier et ennoblir par la religion ce qui nous confond avec les animaux ? Faisons-nous toujours gloire de reconnoître et de remercier la main bienfaisante qui répand sur nous ses dons avec tant de bonté, et quelquefois avec tant de profusion : plus elle est généreuse à notre égard, plus nous devons être reconnoissans, et moins sur-tout nous devons abuser de ses bienfaits.

Nous l'avons dit plus haut, et nous le répétons : on se trompe, si l'on croit que les plaisirs de la table consistent dans la quantité ou dans la délicatesse. Plus on court après les sensations exquises, plus on s'en éloigne. Les organes deviennent difficiles, à mesure qu'on

(1) ..... *Dormiet usque manè, et anima illius cum ipso delectabitur.* Eccl. 31. *Et super his omnibus benedicite Dominum*, etc. Eccl. 32.

les flatte. Ce n'est qu'en restant dans une juste simplicité, qu'on peut s'assurer de goûter constamment ce plaisir agréable, destiné par la nature à nous faire prendre la nourriture convenable et nécessaire. Celui qui ne mange que du pain bis, et ne boit que de l'eau, les trouve toujours bons. L'homme qui veut des mets succulens, des vins exquis, est toujours dans le cas dans désirer de nouveaux. Le sentiment s'émousse ; tout ce qui n'est pas piquant et extraordinaire, devient indifférent ou insipide ; et de là souvent un dégoût total, dont le meilleur et le plus sûr remède est la diète et la sobriété. *Artaxerxès*, roi de Perse, ayant perdu une bataille, fut contraint, dans sa retraite, de manger des figues sèches et du pain d'orge. Il trouva excellens ces mets grossiers. *O Dieux !* s'écria-t-il, *de quel plaisir je m'étois privé jusqu'à présent par trop de délicatesse !*

Il y a long-temps qu'on l'a dit, l'appétit est le meilleur de tous les assaisonnemens ; mais il faut se le procurer par la tempérance. *Pour faire un souper délicieux*, disoit un philosophe, *faites un dîner frugal.* Socrate à la sobriété joignoit l'exercice. Quelqu'un lui demandant pourquoi tous les jours il se promenoit à grands pas jusqu'à la nuit : *Je prépare ainsi, pour mieux souper*, répondit-il, *le meilleur de tous les ragoûts, un bon appétit.*

L'exercice est, après la sobriété, un des plus ordinaires et des plus excellens conserva-

teurs de la santé. Une vie trop sédentaire accumule les humeurs, rend l'estomac paresseux, le corps délicat, et souvent peu propre aux fonctions communes de la vie. L'action, au contraire, et le mouvement entretiennent la vigueur du corps, raniment celle de l'esprit, et garantissent de beaucoup d'infirmités.

Mais, ce qui vaut peut-être encore mieux, c'est la gaieté, cette aimable effusion de l'ame, qui tient souvent lieu d'esprit dans la société, de compagnie dans la solitude, et de remède dans les maladies. Ce qui est certain, c'est que la médecine n'a point de plus excellens remède pour prévenir les maux, que l'exercice, la tempérance et la joie. On demanda un jour à *Léonicéni*, célèbre médecin Italien, par quel secret il avoit conservé pendant plus de quatre-vingt-dix ans, sa mémoire, tous ses sens, un corps droit, et une santé pleine de force. Il répondit qu'il devoit la vigueur de son esprit à la pureté de mœurs dans laquelle il avoit toujours vécu, et la santé de son corps à sa sobriété et à sa gaieté. Celle-ci, pour être pure et constante, doit avoir sa source dans le contentement de l'esprit et dans la tranquillité de la conscience. La bonne conduite est la mère de la gaieté, et la gaieté la mère de la santé.



XXXII.

Jouez pour le plaisir, et perdez noblement.

Le jeu est pour bien des personnes une des plus amusantes distractions. Il corrige, par sa douceur, l'amertume des peines; et par son agrément, il délasse de la fatigue des affaires. Il est donc quelquefois permis, il est utile même de jouer. Mais on ne doit, selon la belle pensée d'un saint Père (1) et l'esprit du christianisme, prendre le jeu que comme une médecine, pour le besoin seulement, ou lorsque les circonstances en font comme une espèce de devoir à l'égard d'un malade, d'un ami ou d'un étranger, qu'il est de la politesse d'amuser quelques momens. Un sage païen, dont toutes les maximes de morale semblent avoir été dictées par la plus saine raison, ne permet de jouer qu'après une grande application et des occupations importantes (2). Qu'eût-il dit de ces personnes du monde, qui emploient, ou plutôt qui perdent tous les jours tant d'heures au jeu, sans qu'aucune occupation sérieuse leur ait fait mériter ce délassement, et pour qui même le jeu est si souvent une occasion de négliger leurs affaires, l'éducation de leurs enfans, le soin de leur salut et leurs autres obligations?

---

(1) ...nt Augustin.

(2) ... *joco uti illis quidem licet, tum cùm gravibus ...cerimus*. l. de Offic.

La sagesse, qui condamne si sévèrement tous les abus, ne peut approuver celui du jeu, la perte du temps, l'oubli de ses devoirs, le goût pour une vie inutile et dissipée, l'attache au plaisir du jeu, que produit presque toujours un jeu fréquent. Si elle nous recommande de jouer ici pour le plaisir, elle ne veut par là que nous défendre de jouer par intérêt, et de faire du jeu, comme tant de personnes, une affaire importante, une occupation sérieuse.

Voyez ce cercle de joueurs placés autour d'une table : quel air grave sur les visages ! quel morne silence ! ils passent des journées et souvent des nuits entières sans se déplacer. Le Hasard, aveugle et farouche divinité, préside au jeu, et y décide, en souverain, du bonheur ou du malheur, de la joie ou de la tristesse. A la place de la gaieté et du plaisir, qui sont bannis de ces lieux, on y voit le désir de gagner et la crainte de perdre, qui marchent toujours à la suite du gros jeu ; les plaintes, les regrets, les transports, quelquefois une joie maligne mêlée d'inquiétude, ou une flatteuse espérance qui souvent se change en désespoir. Qui pourroit peindre tous les divers mouvemens qui s'élèvent tour à tour, ou se confondent ensemble sur le visage de ces joueurs, et qui annoncent le trouble et le désordre de leur ame ?

Changeons de scène, et transportons-nous dans une de ces honnêtes et estimables familles, auxquelles se joignent quelques amis

choisis, qui, après avoir employé la plus grande partie de leur temps à d'utiles occupations, ou dans les jours accordés par la religion au repos et au délassement, jouent ensemble un petit jeu de commerce, moins pour gagner et pour vaincre, que pour se prêter mutuellement à une distraction nécessaire, ou pour éviter d'autres parties de plaisirs plus dispendieuses et moins innocentes. Nous y verrons régner la joie, la paix, la décence et la modération.

Comme eux, ouvrez votre cœur aux plaisirs permis, et ne vous refusez pas aux ressources gracieuses d'un honnête amusement. Interrompez votre travail, lorsque la raison et la nécessité le demandent. Jouez, et délassez votre esprit, suivez votre inclination, et choisissez entre les jeux celui qui vous plaira davantage, et qui sera le plus propre à vous divertir. Mais, ayez pour maxime inviolable que le jeu soit toujours un plaisir pour vous. Ne jouez jamais, on ne sauroit trop le répéter, ni gros jeu ni jeu de hasard : un jeu où l'on est transporté du désir du gain et désespéré sur la perte, peut-il être la source d'un plaisir pur et délicat ?

De combien de chagrins et de malheurs même ne devient-il pas souvent la cause ! *François I.er*, roi de France, étant prisonnier en Espagne, joua un jour avec un grand, et lui gagna une somme immense. L'Espagnol, piqué de sa perte, en payant le roi, lui dit avec beaucoup de fierté : *Garde*

cela pour ta rançon. Le monarque, irrité de l'insulte, lui donna sur la tête un coup d'épée dont il mourut. Les parens en demandèrent justice à Charles-Quint, qui, instruit de quelle manière la chose s'étoit passée, répondit : *Le grand avoit tort, tout roi est roi par-tout.*

Ne mettez jamais au jeu que ce que vous pouvez y laisser sans intéresser votre fortune et votre conscience, sans vous préparer des sujets de chagrin et de repentir. Sachez, avant de vous embarquer, ce que vous avez envie de perdre : regardez-le comme perdu ; et si la fortune vous fuit, ne courez pas après elle, et ne vous obstinez pas à rattrapper votre argent lorsqu'il s'est échappé.

Défiez-vous même de la fortune, lorsqu'elle vous favorise : craignez ses perfides caresses. On se livre aveuglément à un trompeur espoir qui, semblable à ces feux errans qu'on voit voltiger dans les lieux marécageux ou sur les tombeaux, ne brille de temps en temps aux yeux du joueur que pour le conduire dans le précipice et causer sa ruine. Car voilà ou se terminent la plupart des gros jeux ; c'est là presque toujours la triste destinée qui attend les joueurs de profession, les joueurs passionnés. On en voit bien peu s'enrichir. Dominés par la passion du jeu ou par le désir d'avoir encore plus, ils n'ont pas la force de se borner à un gain considérable ; et à force d'exposer leur argent, ils trouvent enfin le moment fatal où ils échouent : un

coup funeste leur enlève d'ordinaire le fruit de plusieurs victoires. Le jeu est le théâtre de la fortune, nulle part elle n'est plus inconstante. Elle comble aujourd'hui de richesses, elle élève autour de ses favoris des monceaux d'or ; et demain elle les dépouillera de tout, elle les laissera sans argent, sans crédit, sans ressource : revers cruel, d'autant plus accablant qu'on a été plus heureux, et que le plaisir que donne le gain n'égale jamais le chagrin que cause la perte.

Aussi, n'est-ce pas l'avarice qui a inspiré aux hommes le désir de jouer. Celui qui aime l'argent ne le hasarde pas volontiers, et l'on trouve peu d'avares qui sachent même les jeux les plus communs. C'est le plus sonvent l'ennui, l'oisiveté, la paresse qui, détournant des occupations sérieuses, attache au jeu, où l'on espère se désennuyer, et où l'on cherche à couler le temps, ce temps si précieux, dont on ajoute la perte à toutes les autres.

Pour vous, fidèle aux lois de la sagesse, faites-vous du jeu un plaisir, et non une occupation : ayez-en de plus utiles et de meilleures. De quelle utilité est pour l'état un joueur de profession ! Ne jouez, comme nous l'avons déjà dit, que pour vous délasser, pour vous dérober à un ennui passager qui vous obsède, à des chagrins qui vous affligent, ou lorsque vous ne pouvez pas faire autrement. Mais, sur toutes choses, tâchez d'être beau joueur. Cette qualité est rare : celui qui l'a, est modeste et garde un silence respectueux,

lorsque le jeu lui rit. Tranquille et de bonne humeur quand il perd ; il ne se fâche de rien. Il voit d'un œil égal le bonheur et le malheur ; son air est toujours serein et son front sans nuages : il paroît même plus gai dans la perte que dans le gain.

Si vous voulez lui ressembler, n'intéressez le jeu que pour l'animer : il est plus facile de conserver cette égalité d'ame dont nous venons de parler, quand on ne joue que petit jeu. Celui qui risque au jeu de grandes sommes, n'est, pour l'ordinaire, ni honnête joueur ni noble joueur. On en voit qui ne jouent que des jeux où l'intérêt n'est pour rien, qui jouent peu de temps, peu de chose, et malgré d'excellentes qualités sont mauvais joueurs. C'est que ce défaut ne vient pas toujours de l'esprit d'intérêt, mais souvent d'un orgueil mal entendu, qui ne veut jamais être vaincu et qui aime à l'emporter. On ne sauroit trop s'appliquer à prévenir ou à corriger ce défaut dans les enfans même. L'inquiétude au jeu sur le gain ou la perte, est petitesse ; la colère est grossièreté, et l'avarice est bassesse d'ame. Celui qui montre de l'humeur lorsqu'il perd, a un double chagrin : il perd, et il est raillé, ou, ce qui lui doit être encore plus sensible, personne ne veut jouer avec lui.

Rien n'est plus propre à faire connoître le caractère que le jeu : le naturel y échappe et se démasque. Sachez donc si bien vous y posséder, et y être tellement maître de vous-même, que vous ne vous exposiez pas à perdre

en un moment toute la bonne opinion qu'on avoit de vous. Ne perdez point de partie, que vous ne gagniez quelque chose de plus précieux que votre argent, l'estime de ceux avec qui vous jouez.

Ce n'est pas qu'il faille jouer avec indifférence. Si trop d'attention au jeu décèle un fond d'orgueil ou d'avarice, une trop grande inattention ne convient qu'à un fat ou à un évaporé, qui ne réfléchit pas que le jeu ne peut faire plaisir qu'autant qu'il est bien joué. Ayez en jouant l'air libre et aisé, sans distraction et sans indolence; l'esprit attentif et appliqué, sans vive inquiétude pour le succès. Ne vous plaignez ni de vous-même ni de vos associés. Ne disputez jamais sur le jeu, ou faites-le avec tant de politesse et d'égards, qu'on n'ait aucune peine à vous céder. Avouez vous-même sans peine votre tort, dès qu'on vous le fait connoître; et s'il le faut, relâchez de votre droit. Vous aurez gagné beaucoup, si vous avez su vous rendre aimable et vous faire estimer.



Sans prodigalité, dépensez prudemment.

Que de regrets on se prépare, quand on ne veut pas apprendre le secret de mesurer sa dépense sur sa fortune! La cause la plus ordinaire de la ruine de bien des personnes, c'est qu'elles règlent leur dépense sur leur état et non sur leurs moyens, sur leur ambition

et non sur leurs richesses. Le luxe, enfant de la mollesse et de la vanité, conduit à la pauvreté par des chemins brillans et agréables ; mais il n'y a que les fous qui le suivent

Une espèce de luxe modéré entre dans les vues de la nature, qui a répandu sur la terre comme dans les cieux une magnificence égale à sa grandeur : elle n'a pas prodigué tant de bienfaits aux hommes, pour leur en interdire l'usage. Mais ce que la raison nous défend, c'est un luxe excessif ou ruineux, c'est toute jouissance superflue, qui n'est prescrite ni par le rang, ni par l'usage légitime de la nation où l'on vit, et dont le retranchement ne peut que mériter l'approbation des gens sensés. A quoi bon cette multitude de laquais insolens et paresseux, qui jouent et dorment dans une antichambre ? Que sert aux femmes cet excès ridicule de parures, cette folle passion des modes et des nouveautés qui coûtent si cher et qui passent si vîte ?

Je sais que la sagesse permet de suivre les modes qui ne sont qu'indifférentes, et qui ne blessent point les mœurs ni ne dérangent la fortune. Quoiqu'elles ne naissent le plus souvent que de l'inconstance et du caprice, les personnes les plus sages se trouvent quelquefois obligées de s'y conformer et de s'y soumettre, pour ne point paroître ridicules.

La mode est un tyran dont rien ne nous délivre :
A son bizarre goût il faut s'accommoder :
Mais sous ses folles loix étant forcé de vivre,
Le sage n'est jamais le premier à les suivre,
Ni le dernier à les quitter. PAVILLON.

S'il est permis à certaines conditions de porter des habits riches et magnifiques, il est plus glorieux et plus estimable de rester un peu au-dessous de son état. La modestie et la pudeur seront toujours, pour les femmes mêmes, le plus bel ornement et la plus noble parure. C'étoit celle de la vertueuse épouse de Henri III, *Louise de Vaudemont*. Au milieu du luxe et du faste le plus indécent, elle ne se distinguoit que par la simplicité de ses habits. Ce qui donna lieu à une aventure assez singulière qui lui arriva. Passant un jour par la rue Saint-Denis, elle entra dans la boutique d'un marchand de soie. Elle y trouva la femme d'un président, magnifiquement parée, et fort attachée au choix de quantité de superbes étoffes. La reine l'observa quelque temps dans cette occupation; et voyant qu'elle ne prenoit pas seulement garde qu'elle étoit dans la boutique, elle s'approcha de cette dame, et lui demanda qui elle étoit. La présidente, qui se voyoit sans comparaison beaucoup mieux vêtue que la reine, et qui avoit tous ses sens occupés à considérer la beauté des étoffes qu'elle avoit sous ses yeux, lui répondit brusquement qu'on l'appeloit la présidente une telle. La reine lui dit alors en riant: *Madame la présidente, vous êtes bien brave pour une femme de votre qualité*. La présidente répliqua, sans détourner la vue de dessus les étoffes : *Ce n'est pas à vos dépens, madame*. Quelqu'un de la suite de la reine avertit la présidente de prendre garde à qui elle

parloit. Elle leva les yeux sur le visage de la reine, et l'ayant reconnue, elle se jeta à ses pieds, en lui demandant pardon. La princesse l'ayant relevée, lui fit avec douceur une remontrance sur le luxe de ses habits, et lui donna des témoignages de sa bienveillance.

Les jeunes gens puissamment riches, et ceux qui le sont devenus en peu de temps, sont ordinairement prodigues, parce qu'ils ignorent le vrai usage des richesses. Ils s'imaginent aussi que la fortune, qui les a traités si favorablement, ne les abandonnera jamais : ils croient la tenir enchaînée dans leur maison; mais déliée bientôt par leur main prodigue, elle s'envole et ne revient plus.

Nous devons nous souvenir que, quelque maîtres que nous soyons des biens que nous possédons légitimement, nous avons nous-mêmes un maître de qui nous les tenons : nous lui en rendrons un compte rigoureux, soit que par notre avarice nous les ayons rendus inutiles à nous et aux autres, soit que par notre prodigalité nous en ayons fait un mauvais usage, et nous nous soyons mis dans l'impuissance de faire du bien aux malheureux.

Quoique la dissipation ne soit pas aussi universellement méprisée que l'avarice, parce qu'elle a quelque chose d'éclatant, qui frappe les yeux de la multitude et les éblouit; le prodigue qui a tout dissipé et qui n'a plus rien, est peut-être encore plus méprisé que l'avare. Dans le temps même de son abondance, ses

profusions ne le garantissent pas toujours du mépris qu'il mérite. Entouré de faux amis et de fourbes, qui feignent de l'estimer et de l'honorer, il reçoit l'encens trompeur d'une foule de libertins qui se divertissent à ses dépens, d'adulateurs parasites qui le louent et le dévorent, de mendians galonnés qui lui font l'honneur de manger son bien avec lui, et le méprisent. Il s'attire, par une dépense excessive et par un faste ridicule, la raillerie de toute une ville qu'il croit éblouir, et il se ruine à se faire moquer de lui. Deux prodigues sembloient disputer entr'eux lequel feroit de plus folles dépenses. *Il me semble*, dit une personne d'esprit, *que je les vois se faire des complimens à la porte de l'hôpital, pour s'inviter l'un et l'autre à y entrer le premier.*

Il en est de la prodigalité comme du feu, qui se consume en dévorant la matière qui doit l'entretenir. Réduit à une mendicité imprévue, le prodigue est bientôt obligé d'avoir recours aux autres. Mais toute ressource lui manque ; car si la libéralité fait des amis, la prodigalité ne fait que des ingrats. Ceux qu'il a nourris, engraissés, ne le connoissent plus. Des amis plus nobles qui l'auroient secouru, s'il n'avoit été que malheureux, l'abandonnent. Livré à lui seul et à ses réflexions, le souvenir de sa première situation le déchire à tous momens : mille fois plus malheureux que l'avare, parce qu'il sent tout son malheur, parce qu'il est nécessairement et malgré lui,

ce que l'autre du moins est librement et par choix ; parce qu'il souffre d'autant plus d'être dénué de tout, qu'il a plus agréablement joui. *Diogène* voyant un prodigue qui n'avoit que des olives pour son souper : *Si tu avois*, dit-il, *toujours dîné de la sorte, tu ne souperois pas si mal.*

Le prodigue dépense comme s'il devoit bientôt mourir, et l'avare épargne comme s'il devoit toujours vivre. Plus même il avance vers ce moment fatal ou tout doit lui être ôté, plus il s'y attache. Mais la mort vient enfin l'enlever au milieu de ses trésors, et le force de les abandonner à des héritiers avides, qui les attendoient avec impatience, et qui les dissiperont peut-être aussi facilement et aussi vîte qu'il avoit mis de peine et de temps à les amasser. N'auroit-il pas fait bien plus sagement, d'employer pendant sa vie ses richesses à se procurer les choses nécessaires et utiles, à soulager les indigens, à faire plaisir à ses parens et à ses amis ? Il se seroit du moins fait honneur de ce qu'il possédoit ; il auroit mérité l'estime et la reconnoissance des hommes, et ses bienfaits l'auroient rendu heureux, comme le dit un poète, qui ajoute aussi très-bien :

A quoi bon cet amas frivole ?
Pourquoi tant de biens superflus ?
Tout l'or qu'entraîne le Pactole,
Ne vous rassasieroit plus.
L'avarice à l'homme fatale,
Est le vrai tableau de Tantale
Qui brûle de soif dans les eaux.

Toujours esclave inséparable
D'un bien qui la rend misérable,
Elle n'aime que ses bourreaux (1).
Ah ! faisons un plus doux usage
Des biens qui nous viennent des cieux.
Les richesses aux yeux du sage
Sont comme un vin délicieux :
Cette liqueur enchanteresse,
Prise avec prudence et sagesse,
Ranime nos goûts et nos cœurs;
L'excès dégénère en ivresse,
La privation en tristesse.
L'abus de tout fait nos malheurs.

Ode à l'Avarice,

Par M. DE FORGES, *abbé de Valmont.*

L'homme est si facile et si ingénieux à se tromper soi-même, que le prodigue ne se croit que généreux, et l'avare ne se croit que ménager. Soyez vraiment, toujours et tout ensemble ce que tous deux se flattent d'être, et ce qu'ils ne sont pas ; ne soyez jamais ce qu'ils sont. Tenez le milieu entre les deux excès. Soyez ménager pour l'ordinaire, et généreux dans l'occasion ; vous vous ferez honneur, et vous serez toujours en état de vous le faire. Un prodigue se plaignoit à *Socrate*, qu'il n'avoit point d'argent. *Empruntez-en de vous-même*, lui répondit ce philosophe, *en retranchant de votre dépense.*

Une sage économie qui sait retrancher,

---

(1) Il semble qu'il eût fallu mettre *son bourreau*, en le faisant rapporter au *bien*, qui est le tourment de l'avarice. Mais on peut aussi l'entendre des trésors ou monceaux d'or et d'argent.

quand il le faut, les dépenses peu nécessaires ou superflues, soutient les familles et les fait prospérer. La gloire et les richesses y entrent avec elle. Un fils disoit un jour à son père qui avoit acquis beaucoup de bien : Comment, mon père, avez-vous fait pour avoir une si grande fortune ? pour moi, j'ai peine à gagner le bout de l'année avec tous les revenus du bien que vous m'avez donné en mariage. *Rien n'est plus facile*, lui répondit le père, en éteignant une des deux bougies qui les éclairoient : *c'est de se contenter du nécessaire, et de ne brûler qu'une bougie quand elle suffit.*

Conserver son argent pour n'en faire jamais un bon usage, c'est une avarice criminelle ; ne le conserver dans un temps que pour s'en servir a propos dans un autre, c'est une économie louable.

Nous avons dit qu'il falloit être généreux dans l'occasion ; car ce n'est pas être prodigue que de l'être à propos. Cette noble maxime étoit celle de *Jean Daens*, célèbre marchand d'Anvers. Il étoit extrêmement riche. Ayant prêté à Charles-Quint deux millions, il invita ce monarque à un grand repas qu'il lui donna chez lui. Il le régala somptueusement ; mais nul mets ne lui fut plus agréable que celui qu'il lui servit à la fin. Il se fit apporter sur un grand plat un petit fagot de bois odoriférant. Il y mit le feu, et y brûla le billet quo Charles-Quint lui avoit fait. *Grand prince*, lui dit-il, *vous m'avez payé en me faisant l'honneur de venir manger chez moi.*

Une dépense bien placée a été, pour plusieurs, la source de leur fortune. C'est toujours la marque d'une personne qui pense bien ; et la gloire qu'on en retire, vaut infiniment mieux que la dépense qu'on a faite. Mais si l'on excepte quelques occasions rares, la prodigalité est le défaut d'un fou, qui dissipe son bien et n'en fait aucun. Le prodigue, pour l'ordinaire, n'est pas un homme bienfaisant. On en voit qui font des dépenses en sottises de toute espèce, et qui laisseroient périr un malheureux pour un écu. Celui qui aime les bonnes actions, conserve son bien, pour être toujours en état d'en faire, pour ne se point manquer à lui-même, pour n'être pas à charge aux autres. Il préfère les actions de justice aux actions d'éclat : il aime mieux payer une dette qu'une pension, et s'acquitter que de donner. Mais un prodigue, qui veut passer pour généreux, comble de biens des indignes, donne avec ostentation à qui il ne doit rien, et meurt chargé de dettes : car combien de prodigues qui, en mourant, ne payent qu'à la nature !

Si vous voulez ne pas leur ressembler, évitez la dissipation puérile qui ne sait rien retenir, la vanité ridicule qui veut égaler les grands ou surpasser ses égaux par le faste et par la dépense, les générosités excessives et déplacées, les fantaisies trop tôt satisfaites, dont on se repent ensuite, et dont la fortune souffre presque toujours. Une jolie chose qu'on achète en demande quelquefois dix autres, afin que l'assortiment soit complet. Quand même la

dépense de chacune seroit peu de chose, celle de toutes ensemble est considérable ; et d'ailleurs, ce qui coûte peu est toujours payé trop cher lorsqu'on n'en a pas besoin. Une dame achetoit tout ce qui lui paroissoit à bas prix : elle fit tant de bons marchés, quelle se ruina.

Tâchez de vous tenir toujours également éloigné de la prodigalité et de l'avarice. A la suite de celle-ci marchent les inquiétudes outrées, les défiances injurieuses à la Providence divine, les frayeurs anticipées, les plaintes ennuyeuses et trop souvent répétées sur le malheur des temps, sur la facilité avec laquelle l'argent s'en va, et la lenteur avec laquelle il vient ; les petites attentions et les idées mesquines, la régularité servile à se rendre compte de presque rien, les détails déshonorans, et les épargnes minutieuses qui ne grossissent guère la fortune, et causent mille fois plus de peine qu'elles ne valent. Le bien nous a-t-il donc été donné pour nous rendre malheureux ? Une dame de notre connoissance, qui jouit d'une fortune assez honnête, et qui a encore plus de bon sens, nous disoit à ce sujet : *J'achète tous les ans mon repos et ma santé par le sacrifice de quelques centaines de francs, dont j'aime mieux diminuer mon revenu, que de me tourmenter moi et les autres, par une vigilance inquiète à ne rien perdre.* Nous avons vu au contraire un seigneur très-riche, qui n'étoit pas avare, mais minutieux. Les plus grandes pertes ne l'affectoient presque point ; et les plus petites dans

le détail du ménage dont il se mêloit trop, ou dans des journées d'ouvriers, le jetoient dans des vivacités et des emportemens qui le rendoient odieux et insupportable, et qui, en lui bouleversant fréquemment les humeurs, n'ont pas peu contribué à abréger ses jours.

On se rend souvent misérable, dans la crainte de le devenir. On s'attire quelquefois de grands maux, en se refusant quelques petites dépenses, soit dans des voyages ou dans des commencemens de maladies, qui ensuite occasionent des frais bien plus considérables, et peut-être la mort même. Ce fut une de ces épargnes sordides qui causa celle de *Chapelain;* car, à beaucoup de mérite il joignoit une extrême avarice, qui ne le rendit pas moins ridicule que son poème de *la Pucelle*. Quelques académiciens l'appeloient, en riant, *le Chevalier de l'ordre de l'Araignée*, à cause de l'habit rapiécé et recousu qu'il portoit. S'étant mis en chemin, un jour d'académie, pour se rendre à l'assemblée et gagner deux ou trois jetons, il fut surpris par un orage. Ne voulant pas donner quelque liards pour passer le torrent formé par la pluie, sur une planche qu'on y avoit jetée, il attendoit que l'eau fût écoulée. Mais voyant qu'il étoit près de trois heures, il passa au travers de l'eau, et en eut jusqu'à mi-jambe. La crainte qu'il eut qu'on ne soupçonnât ce qui étoit arrivé, l'empêcha de s'approcher du feu à l'Académie. Il s'assit à un bureau, et cacha ses jambes dessous. Le froid le saisit, et il eut

une oppression de poitrine dont il mourut. On trouva chez lui, après sa mort, cinquante mille écus comptant.

L'argent est un bon serviteur et un méchant maître. L'or qu'on tient renfermé dans ses coffres, est de nul prix; il ne vaut qu'autant qu'on le fait valoir et qu'on s'en sert : on l'a comparé au fumier, qui n'est utile que lorsqu'on le répand. *Denis*, roi de Syracuse, ayant appris qu'un de ses sujets avoit caché dans la terre un trésor, lui commanda de le lui apporter. Le Syracusain ne lui en donna qu'une partie, et s'en alla avec le reste dans un autre pays, où il vécut plus libéralement qu'il n'avoit fait. Denis, qui en fut instruit, le fit revenir; il lui rendit ce qu'il lui avoit pris, et lui dit : *A présent que vous savez bien user de vos richesses, vous méritez de les avoir.*

Ne pas se servir, dans l'occasion, de l'argent ou des commodités qu'il a plu à Dieu de nous accorder, et se prodiguer soi-même pour ménager ce qui n'est fait que pour nous, c'est être en même temps avare et prodigue, c'est une double folie. Celui qui a un beau cheval, le monte rarement, n'ose le mettre en haleine, craint de le travailler, s'en refuse l'usage, tandis que lui-même s'échauffe jusqu'à gagner une pleurésie.

Il nous reste encore à dire un mot sur les dépenses de la table. Il y a des gens qui croient faire bonne chère, quand il la font grande. Mais, excepté certains repas de cérémonie,

ou la qualité des personnes, la multitude des convives demandent plus d'apparat et d'ostentation, préférez plutôt de suivre ce que dit un poète :

Bonnes façons et peu de plats ;
Sans somptuosité de la délicatesse,
Propreté, bon vin, politesse :
C'est ce qu'il faut dans un repas.

Ayez donc, dans les repas que vous donnez à vos amis (et il faut rarement en donner à d'autres), beaucoup de propreté sans affectation, beaucoup de liberté sans manquer à la politesse, une table servie selon votre état et vos moyens, mais jamais de somptuosité.

Socrate, ayant un jour quelques personnes à recevoir, répondit à un de ses amis, qui paroissoit étonné de ce qu'il n'avoit pas fait de plus grands préparatifs : *Si ce sont d'honnêtes gens, j'ai assez pour eux ; s'ils ne le sont pas, j'en ai trop.*

Il y a autant de fatuité à faire le magnifique, quand on ne doit pas l'être, que de petitesse à faire mal les honneurs de chez soi. Un fastueux, qui fait grande chère par orgueil, croit imposer ; mais il se trompe : on ne paye que de mépris une magnificence mal placée. Rien cependant n'est plus commun aujourd'hui. On charge les tables de mets. Chacun se pique d'émulation et d'honneur. On donne des repas magnifiques, où rien ne manque que la gaieté : on mange somptueusement et ennuyeusement.

Nos pères étoient bien plus sages que nous. Ils mangeoient moins magnifiquement et plus agréablement. Ils n'admettoient de profusion que dans la joie. Ils avoient peu de plats, mais beaucoup de gaieté, que nous avons remplacée par une abondance de mets. Il semble qu'on ne s'invite que pour manger.

L'usage a tellement prévalu, que les plus avares mêmes se piquent de magnificence, et préfèrent, à la honte de paroître avares, le supplice d'être prodigues. Donnez à manger sans prodigalité, mais toujours de bon cœur, et noblement quand il le faut. C'est manquer à ses convives que de les mal régaler; on n'invite pas les gens pour leur faire faire mauvaise chère. Un avare, donnant un repas fort mesquin, disoit à ses convives : Mon repas ne vous causera point d'indigestion. On lui répondit : *Vous vous trompez, car un pareil repas est fort difficile à digérer.*

Si vous êtes surpris par des convives que vous n'attendiez pas, donnez de bon cœur ce que vous avez. Il vaut mieux leur donner un peu moins, que de leur faire acheter, par la faim et l'impatience, quelques plats de plus. Dites-leur ce que disoit en pareil cas un homme d'esprit : *Puisque vous n'avez pas jugé à propos de me faire avertir, ou de venir plutôt, vous dînerez avec moi; mais si une autre fois j'en suis prévenu, je dînerai avec vous.*

XXXIII.

Ne perdez point de temps à des choses frivoles

Dès qu'on a passé le premier âge de la vie, destiné par la nature presque tout entier pour le corps, et que la raison commence à se dégager des ténèbres de l'enfance, le temps devient précieux. Celui de la jeunesse l'est infiniment. Les péres en seront comptables devant Dieu et devant les hommes, encore plus que leurs enfans, parce que c'est à eux de leur en faire faire un digne usage.

Pour vous, jeune homme, qui voulez paroître un jour avec honneur dans le monde, raccourcissez le temps de la bagatelle : ce doit être le premier fruit de la réflexion. Préparez-vous à remplir dignement les emplois que la Providence vous destine. Faites des provisions pour l'âge mûr et pour la vieillesse. Le temps de la jeunesse est le temps de semer, si l'on veut recueillir. Du bon emploi de ce temps dépend pour l'ordinaire le bonheur du reste de la vie. Profitez des leçons de vos maîtres, les momens sont chers; si vous attendiez plus tard, vous n'y reviendriez point. Qui sait si la fortune ou les honneurs ne vous attendent pas au bout de la carrière, pour couronner votre diligence et récompenser votre ardeur ! Le célèbre M. Rollin avoit un talent singulier pour former des jeunes gens et les animer à l'étude.

l'étude. M. le premier président *Portail* se plaisoit quelquefois à lui reprocher qu'il l'avoit excédé de travail. *Il vous sied bien de vous en plaindre*, lui répondit M. Rollin; *c'est cette habitude au travail qui vous a distingué dans la place d'avocat-général, et qui vous a élevé a celle de premier président : vous me devez votre fortune.*

Appliquez-vous donc à l'étude dans votre jeunesse : c'est le seul chemin qui conduise au mérite et à la gloire. Aimez le travail, et ne soyez pas de ces jeunes désœuvrés, qui se lèvent le matin pour se coucher le soir, et qui, promenant tout le jour leur pénible existence, ne savent que faire de leur temps ni d'eux-mêmes. Après avoir ainsi commencé leur honteuse et ennuyante carrière, ils la continuent de même, et meurent sans avoir vécu.

Imitez encore moins ces jeunes efféminés, qui perdent une grande partie de leur temps à leur toilette et à celle des femmes. L'homme est-il donc fait pour placer une mouche ou nouer des rubans ? L'important et honorable emploi, que celui de se rendre assidument chez ces dames qui n'ont guère d'autre occupation que celle de leur parure, pour s'en occuper des heures entières avec elles, ou pour fuir l'ennui, qui semble courir après les désœuvrés et les suivre par-tout ! Chaque femme de Paris, dit le Philosophe de Genève, rassemble dans son appartement un sérail d'hommes plus femmes qu'elle, et lâchement dévoués aux volontés du sexe que le nôtre doit protéger

et non servir. Voyez-les dans ces prisons volontaires se lever, se rasseoir, aller et venir sans cesse à la cheminée, à la fenêtre, prendre et poser cent fois un écran, feuilleter des livres, parcourir des tableaux, tourner, pirouetter par la chambre; tandis que l'idole, étendue sans mouvement dans sa chaise longue, n'a d'actif que les yeux et la langue. Imaginez qu'elle peut être la trempe de l'ame d'un homme uniquement occupé de l'importante affaire d'amuser les femmes, et qui passe sa vie entière à faire pour elles ce qu'elles devroient faire pour nous, quand épuisé de travaux, dont elles sont incapables, nos esprits ont besoin de délassement.

Livrée à ces puériles habitudes, à quoi notre efféminée et frivole jeunesse pourroit-elle jamais s'élever de grand? Celui qui ne sort qu'après avoir passé deux ou trois heures devant un miroir à s'ajuster, à se parfumer, à se farder, à se donner les airs qu'il croit être à la mode, fait honte aux femmes en les imitant, et se déshonore en voulant se faire admirer.

Heureux les jeunes gens qui connoissent mieux tout le prix de l'application et du travail, et qui savent mettre à profit tous les momens du plus bel âge de leur vie! Mais il y a pour la jeunesse un temps sur-tout bien critique : c'est celui où les jeunes gens livrés à eux-mêmes, se félicitent d'avoir secoué le joug de l'éducation, et font consister la liberté à éviter toutes les occupations sérieuses. Leurs études et leurs exercices finis, quelquefois

avant que l'âge soit arrivé de prendre un établissement, ils ne savent quelles occupations se prescrire, pour remplir le vide que leur laisse le défaut d'emplois et d'affaires.

Je le leur ai déjà dit : qu'ils fassent des provisions pour l'avenir. Qu'ils préparent tout ce qui leur sera nécessaire pour l'état auquel ils se destinent ; et s'ils ont du temps de reste, qu'ils le consacrent à la lecture : elle est le plus utile des amusemens. Lorsqu'on proposoit à une princesse de beaucoup d'esprit, le jeu ou quelque autre partie de plaisir, elle refusoit, disant que cela n'apprenoit rien. Mais que ferez-vous, lui dit-on ? *Je lirai*, répondit-elle, *ou je me ferai lire chez moi.*

Quels heureux effets ne produit pas la lecture ? Elle enrichit la mémoire, embellit l'imagination, rectifie le jugement, forme le goût, apprend à penser, élève l'ame et inspire de nobles sentimens. Les bons livres sont des conseillers aimables, qui nous instruisent sans nous ennuyer, nous avertissent de nos défauts sans nous offenser, et nous corrigent sans nous déplaire. *Alphonse*, roi d'Aragon, disoit que les livres étoient les conseillers qu'il aimoit le mieux, parce qu'ils ne le flattoient point, et qu'ils lui apprenoient ce qu'il devoit faire.

Ce sont des amis complaisans, qui s'entretiennent avec nous quand il nous plaît, et que nous quittons quand nous voulons. Au milieu d'un peuple rustique et grossier, ils nous font trouver les douceurs de la société la plus charmante, ils nous offrent les richesses les plus

précieuses de l'esprit humain, et les découvertes de tous les siècles. Ils sont une source d'agrémens dans tous les états, dans toutes les situations de la vie; ils procurent mille plaisirs dans tous les âges, dans celui même qui n'en goûte presque plus : plaisirs qui se renouvellent sans cesse, que nous trouvons par-tout, que nous pouvons à tous les instans nous procurer.

La lecture suspend le sentiment des peines dont la vie humaine n'est jamais exempte, et fait oublier, au moins pour un temps, les chagrins qui se font sentir dans tous les états. Elle est dans bien des occasions une grande ressource contre l'ennui. On n'est pas toujours avec des personnes qui plaisent, et il vaut mieux être seul qu'avec des gens qui ne plaisent pas. Mais la solitude est bientôt à charge, quand on ne sait pas s'y occuper. Qu'elle est douce, au contraire, qu'elle est agréable, quand on sait tour à tour l'amuser par le travail et par la lecture! Livres enchanteurs, que d'heures et de jours vous m'avez dérobés à l'ennui! que d'heureux momens vous m'avez fait couler dans le sein pur et innocent des plus doux plaisirs! O vous pour qui j'écris, si j'ai pu faire naître en vous l'amour de la lecture, que d'avantages inestimables ne vous aurai-je pas procurés!

La lecture est pour l'esprit ce que l'aliment est pour le corps. C'est ce que fit entendre ingénieusement le duc *de Vivonne* à Louis XIV, qui lui demandoit un jour à quoi pouvoient

lui servir toutes ses lectures : *Sire*, répondit ce seigneur qui avoit de belles couleurs et de l'embonpoint, *les livres font à mon esprit ce que vos perdrix font à mes joues.*

Les bons livres nous font part des lumières de ceux que la distance des lieux nous empêche de voir et de consulter. Ils nous rendent présens les plus grands hommes de l'antiquité, qui, dans leurs ouvrages immortels, semblent converser avec nous et nous instruire. Ils procurent mille connoissances utiles ou agréables, et nous servent comme de flambeau pour nous conduire dans le cours de la vie.

Mais pour recueillir plus surement ces fruits précieux, lisez avec choix. La vie est trop courte pour lire toutes sortes de livres. Il y en a d'ailleurs de si dangereux, de si obscènes, de si impies, sur-tout dans ce siècle, qu'il y a beaucoup à craindre pour celui qui lit au hasard. Mais que dis-je ? ne sont-ce pas ces livres-là même qu'on recherche avec le plus d'empressement, qu'on dévore avec le plus d'avidité ? Que voit-on pour l'ordinaire entre les mains des jeunes gens ? De misérables romans, dont la lecture, si souvent dangereuse pour les mœurs par le penchant à l'amour qu'elle inspire, seroit toujours un grand mal, quand elle n'auroit d'autres effets que de corrompre le goût, de nourrir la paresse naturelle de l'esprit, et de dégoûter des lectures plus sérieuses et plus utiles ; des brochures frivoles, qui n'ont d'autre mérite que celui de la nouveauté ; des livres effrontément

cyniques, qu'on ne lit que pour apprendre à ne plus rougir de rien, et qui n'apprennent que ce qu'on devroit toujours ignorer; des ouvrages impies, qu'on se hâte de lire, parce qu'on espère y trouver de quoi calmer ses remords, parce qu'ils sont bien écrits, souvent parce qu'ils sont rares et défendus. N'y a-t-il donc pas d'autres bons livres, où l'on puisse se former l'esprit, se perfectionner le style, s'amuser agréablement ? ou les a-t-on lu tous ?

Un jeune homme, qui avoit reçu une excellente éducation, ayant un jour trouvé un livre obscène, n'en eut pas plutôt lu quelques lignes, qu'il le jeta au feu. Ayez le courage d'imiter cet exemple, et perdez plutôt un mauvais livre que de vous perdre vous-même. Mieux il est écrit, plus il est dangereux. Le serpent caché sous des fleurs, n'en est que plus à craindre.

Ce n'est pas assez de lire avec choix, il faut lire avec réflexion. Lisez moins de livres, et lisez-les bien. Il ne reste rien des lectures trop rapides. Il en est des livres comme de la nourriture, qui ne profite que quand elle est prise lentement et bien digérée. Un homme se vantoit à Aristipe d'avoir beaucoup lu : *Ce ne sont pas*, répondit ce philosophe, *ceux qui mangent davantage qui sont les plus gras et les plus sains, mais ceux qui digèrent le mieux.* Il ne faut pas, si l'on veut se former l'esprit, lire beaucoup de livres, mais lire beaucoup le même livre, quand il est excellent. Prétendre

à une universalité de connoissances, est une illusion de l'amour propre, et la folie de notre siècle. La manie de tout savoir ou de savoir un peu de tout, ne fait que des esprits superficiels et de présomptueux ignorans. Lorsqu'on veut trop savoir, on ne peut rien approfondir.

Ne lisez pas pour les autres, mais pour vous : voyez ce qui vous convient, et ce qui peut vous servir de règle de conduite. Lisez, non pour devenir plus savant, mais pour en être meilleur. C'est ainsi que vous devez lire l'histoire même, et non par un simple amusement ou par curiosité. Que vous servira d'être né après tant de grands hommes, si vous ne les prenez pas pour modèles ? Que vous servira d'être né après tant de fous et de scélérats, si vous n'en devenez pas plus sage et plus vertueux ?

Enfin, lisez quelquefois avec un ami judicieux, et communiquez-vous mutuellement vos réflexions : vous en lirez avec plus de plaisir et avec plus de fruit. En lisant à haute voix, vous aurez encore l'avantage de vous exercer à bien lire : talent rare, que la nature refuse souvent aux hommes mêmes qu'elle a comblés des dons du génie. *St. Evremond* disoit qu'il n'avoit pas vu en sa vie trois personnes qui sussent bien lire. Le grand Corneille lisoit tout-à-fait mal. Racine, au contraire, lisoit très-bien : aussi Louis XIV aimoit-il à l'entendre lire, parce qu'il avoit un talent singulier pour faire sentir la beauté des ou-

vrages qu'il lisoit. On devroit peut-être moins négliger cette partie de l'éducation. On peut se trouver souvent dans le cas de lire à haute voix, et il est aussi honteux pour soi que désagréable pour les autres de lire mal.



Le sage est ménager du temps et des paroles.

On a dit qu'on devoit être ménager de son bien et de sa confiance : on ne doit pas l'être moins de son temps et de ses paroles. La seule avarice qui soit permise est celle du temps. *Il n'y a rien de si cher que le temps*, disoit Théophraste, *et ceux qui le perdent sont les plus condamnables de tous les prodigues.* Aussi le sage est-il toujours occupé. Il aime l'application et le travail, qu'il regarde comme un de nos plus grands besoins, comme l'ami des hommes et leur consolateur : aussi il l'aime et s'en occupe. Il se délasse d'un travail par un autre, ou par des lectures instructives et agréables, qui, en ornant son esprit d'utiles connoissances, le garantissent de l'ennui inséparable de l'oisiveté, ou de ces conversations oiseuses plus pernicieuses encore. Il a de bonne heure accoutumé son esprit à penser et à pouvoir se suffire. Il aime mieux pour l'ordinaire s'entretenir avec lui-même qu'avec les autres, parce qu'il n'est jamais moins seul, comme le disoit un ancien, que lorsqu'il est seul ; et que d'ailleurs il a remarqué plus d'une fois, avec une personne de beaucoup de piété, qu'il

n'avoit presque jamais été avec les hommes, qu'il n'en fût revenu moins homme. Comme lui, fuyez les longues conversations, parce qu'elles sont presque toujours ou inutiles, ou ennuyeuses, ou criminelles. Les choses indifférentes ne plaisent guère, et celles qui donnent du plaisir ne sont pas toujours innocentes. Il faut avoir dans l'esprit bien de la ressource, pour entretenir plusieurs heures de suite une conversation, sans répétitions, sans bâillemens, sans médisances; et l'on réduiroit au silence bien de grands parleurs, si on les obligeoit à ne dire que de bonnes choses.

Le peuple le plus heureux et le plus sage fut celui où l'on parloit le moins, et où l'on savoit le mieux employer le temps. Quelle république fut jamais plus florissante et plus admirable que celle des Lacédémoniens? Mais dans quel état fut-on plus avare du temps et des paroles? Ils étoient si concis dans leurs réponses, que leur style est devenu l'expression de la briéveté. Un peuple voisin les ayant fait menacer que s'il entroit dans leur pays, il mettroit tout à feu et à sang, ils répondirent, *Si*. On voit souvent, dans leur histoire, que pour toute réponse aux dépêches les plus importantes, ils n'employoient qu'un monosyllabe, parce que rien n'approche plus du silence, que Lycurgue leur avoit si souverainement recommandé. Un peuple qui avoit tant de soin de ménager les paroles, n'avoit pas moins d'exactitude à ménager le temps. On le regardoit à Sparte comme le plus pré-

cieux de tous les biens ; on le révéroit comme une chose sacrée, parce qu'il s'enfuit et nous échappe avec la plus grande rapidité, parce qu'une fois perdu il l'est pour toujours.

Mais quelque rapide que soit le temps, combien de personnes le trouvent encore trop long, parce qu'elles ne savent à quoi le passer! On le déchire, on le perd à ne rien faire, ou à faire des choses qui ne valent guère mieux. Voyez tous ces désœuvrés, espèce d'hommes ou de femmes qui font la partie la plus brillante et la moins utile de la société, quel usage en font-ils ? A un long repos, que la mollesse aime à prolonger, succèdent l'habillement et la parure, dont la vanité s'occupe des heures entières. Le reste de la journée se dissipe, tantôt dans de longues parties de jeux, où l'on cherche à écarter l'ennui qui assiége toujours ceux qui n'ont rien à faire ; tantôt dans des entretiens stériles et dans des visites, où l'on ne cause que pour se dire des riens, que pour s'apprendre réciproquement des choses dont on est également instruit, ou dont il importe fort peu qu'on le soit. Assemblées, visites, conversations, ajustemens, parties multipliées de plaisirs ou de jeu, soins profanes, occupations frivoles ; n'est-ce pas là tout ce qui compose la vie de tant de personnes du grand monde, qui regardent cette vie oisive comme un des priviléges de leur condition, et qui la croient fort innocente, parce qu'il leur semble qu'ils ne font pas beaucoup de mal ? Il seroit facile de leur faire voir qu'ils

sont dans l'erreur, et qu'une telle vie est souvent beaucoup plus criminelle qu'ils ne pensent; parce que tout y favorise les passions, y nourrit la volupté et la mollesse, y produit la négligence et l'oubli de ses devoirs les plus essentiels. Ce qui a fait dire à une personne d'esprit, en parlant du temps que les dames mettent à leur toilette, qu'elles employoient la moitié du jour pour se préparer à perdre l'autre et à se perdre elles-mêmes.

Et en effet, quand il n'y auroit dans une vie oisive que la perte du temps, ne seroit-ce pas assez pour la rendre condamnable devant Dieu? Nos années ne s'écoulent pas en vain. Toutes les minutes de la vie vont frapper à la porte de l'éternité. Les heures, disoit un ancien, s'envolent au Ciel, pour y rendre compte de l'usage que les hommes en ont fait.

> Dons à peine obtenus qu'ils nous sont emportés.
> Momens que nous perdons, et qui nous sont comptés (1).

Si la vie oisive et inutile est condamnée par les païens même, combien plus doit-elle l'être par des chrétiens, qui savent qu'une destinée éternellement heureuse ou malheureuse, selon l'usage qu'ils auront fait de la vie, les attend à la fin de la courte carrière où ils marchent!

Un auteur Persan, voulant rendre plus sensible et plus frappante cette importante vérité, l'a, suivant le goût des Orientaux, enveloppée sous le voile transparent d'une allégorie ingé-

---

(1) *Et nobis pereunt et imputantur.*

MARTIAL.

nieuse. Un étranger, dit-il, ayant été jeté par la tempête dans une île inconnue, y fut proclamé roi. Etonné d'abord de sa brillante fortune, il se familiarisa bientôt avec elle, et il ne songeoit qu'à jouir des plaisirs qu'elle lui offroit, lorsque le chef de la religion, qui est revêtu dans cette île d'une grande autorité, vint le trouver, et lui dit : Je crois, Prince, devoir vous avertir que rien n'est plus chancelant que le trône où vous êtes placé. Au moment que vous y penserez le moins, on vous en fera descendre ; vous serez dépouillé des ornemens royaux, et revêtu d'habits grossiers ; des soldats impitoyables vous traîneront sur le bord de la mer, et vous jetteront presque nu sur un vaisseau, qui vous conduira dans une autre île fort éloignée de celle-ci. Tel est la loi immuable de cet état, et aucun de vos prédécesseurs n'a pu la changer ni s'y soustraire. Mais quoiqu'ils ne l'eussent pas ignorée, la plupart d'entr'eux n'ont pas eu le courage de fixer sur un avenir désagréable des yeux éblouis par l'éclat qui environne le trône : ils n'ont pas su prévenir la fin qui les menaçoit, et le jour fatal est toujours venu, sans qu'ils eussent rien fait pour adoucir leur funeste et inévitable sort. Les plus sages ont agi autrement. *Qu'ont-ils fait*, reprit vivement le roi, *et que faut-il que je fasse moi-même ?* Ils ont fait passer, répondit le ministre de la religion, dans l'île qui leur étoit destinée, toutes sortes de bonnes provisions et de se-

cours, pour y mener une vie agréable et heureuse. Imitez leur exemple, le temps presse; et l'instant échappé ne renaîtroit plus. Souvenez-vous sur-tout que vous ne trouverez dans cette île que ce que vous y aurez fait transporter d'ici dans le peu de jours peut-être qui vous restent. Le monarque suivit un si sage conseil. Il envoya dans le nouveau séjour qui l'attendoit, autant de magasins de toute espèce qu'il en crut nécessaires pour se le rendre agréable. Tout ce qui lui avoit été prédit lui arriva. Il fut dépouillé de la couronne, et conduit dans sa nouvelle île : il y arriva heureusement, et y vécut plus heureusement encore.

Qui doute que les femmes ne soient pas moins obligées que les hommes à faire un bon usage de leur temps? Ne diroit-on pas néanmoins, à voir et à entendre presque toutes celles du grand monde, qu'elles n'en sont que foiblement persuadées? elles ne savent que faire, ni comment occuper le loisir que leur procurent le bonheur de leur naissance et l'agrément de leur fortune. Tout leur soin est de chercher à se dérober à l'ennui inséparable d'une vie oisive; et l'on est sûr d'avoir un mérite de plus auprès d'elles, dès qu'on a le talent d'abréger les heures et de les faire couler plus rapidement.

Quoiqu'elles aient la plupart une famille à régler, des enfans à élever, un ménage à conduire, des domestiques à surveiller; cette occupation si utile, si louable et si digne

d'elles, n'est pas ce qui leur plaît ni ce qui les amuse. La toilette, le jeu, les visites, sont leurs occupations les plus ordinaires, et le cercle uniforme qui environne le vide de leur vie. Elles sont de tous les plaisirs, elles volent à tous les spectacles, elles aiment à briller, à voir, et encore plus à être vues.

L'illustre Génoise que nous avons déjà plusieurs fois proposée aux dames pour modèle, *Vincentine Lomelin*, faisoit de son temps un emploi bien plus sage. Son époux ayant été fait gouverneur de la principauté de Melfe au royaume de Naples, Vincentine employa les treize années qu'elle demeura dans ce pays à soulager les pauvres, à faire régner dans sa maison la paix, l'union et la piété. Elle voulut élever ses enfans elle-même ; et dès que leur âge le permettoit, elle leur apprenoit les préceptes de la religion, et les formoit de bonne heure à la vertu.

Sa maison étoit une des mieux réglées de Naples. Semblable à la femme forte de l'Ecriture, elle y offroit un modèle toujours présent de sagesse dans les paroles, de douceur dans la conduite, de vigilance dans les moindres choses : et tandis que son époux remplissoit avec honneur les fonctions de sa charge, et maintenoit le bon ordre dans son gouvernement, elle entretenoit dans sa famille l'ordre, l'abondance et la paix; elle étoit persuadée que ce soin important regarde sur-tout la femme, comme celui de bien administrer les affaires du dehors doit être l'emploi de l'homme.

Toujours en action, elle y mettoit les autres. Chacun savoit son ouvrage et le faisoit. Elle avoit l'œil à tout sans embarras, sans inquiétude, et il ne se passoit rien qu'elle ne le sût. Sa bonté s'étendoit sur toute sa famille sans exception, sur ses domestiques même. Elle n'étoit pas seulement leur maitresse, elle étoit leur mère. Elle avoit soin que rien ne leur manquât, et qu'il ne manquassent à rien; elle croyoit que l'exactitude des domestiques faisoit également et leur éloge et celui des maîtres.

Elle ne se bornoit pas à veiller et à commander. Jamais oisive, elle donnoit dans sa maison l'exemple du travail. Bien différente de ces femmes, qui regardent le travail comme quelque chose de trop au-dessous d'elles ou de trop pénible, elle ne dédaignoit pas de prêter ses mains aux ouvrages de son sexe, et de travailler à l'aiguille : donnant ainsi des leçons et des exemples aux autres dames, qui venoient l'admirer et s'instruire à son école.

Quelque rares que soient aujourd'hui de si beaux exemples, on voit néanmoins encore, malgré la corruption des mœurs, de ces femmes vertueuses et vraiment estimables, qui mettent leur bonheur à se passer de ce que le monde appelle les plaisirs. Elles font consister leur gloire à vivre ignorées, convaincues que la femme la plus louable est celle dont on parle le moins. Elles s'applaudissent de leur journée, non lorsqu'elles se sont bien amusées, mais lorsqu'elles ont bien rempli tous leurs devoirs. Renfermées dans ceux de femme et de mère,

elles consacrent leurs jours à la pratique des vertus obscures. Occupées du gouvernement de leur famille, elles règnent sur leur mari par la complaisance, sur leurs enfans par la douceur, sur leurs domestiques par la bonté. Leur maison est la demeure des sentimens religieux, de la piété filiale, de l'amour conjugal, de la tendresse maternelle, de l'ordre, de la paix intérieure, du doux sommeil et de la santé. Economes et sédentaires, elles se plaisent à gouverner leur famille, à en écarter les besoins, et ne goûtent nulle part plus de plaisir que chez elles. Le grand monde et la compagnie des hommes n'ont aucun attrait pour elles; elles savent que d'ordinaire la moindre perte qu'on y fait est celle du temps, que les discours y sont encore plus pernicieux que les exemples, et que ce qu'on appelle société, n'est souvent qu'un amas de ridicules et de vices colorés d'un vernis brillant, une scène mêlée de sérieux et de comique, où les passions font mouvoir, l'intérêt fait agir, et l'envie fait parler, où l'on se loue sans s'estimer, où l'on se déchire de sang froid, et où il n'y a presque rien de sincère que la haine et le mépris réciproques. Laissant aux folles, dont elles sont entourées, la coquetterie, la frivolité, les caprices, les jalousies, toutes ces petites passions, toutes ces bagatelles qui paroissent à quelques-unes si importantes et qui le sont si peu : elles ont un caractère de sagesse et de vertu qui les fait estimer, de réserve et de dignité qui les fait respecter,

d'indulgence et de sensibilité qui les fait aimer. Ce temps, dont les autres dames de leur condition ne savent que faire, elles en destinent une partie à essuyer les larmes des infortunés, à visiter les malades, à découvrir et à soulager la vertueuse indigence, que la honte condamne à dévorer ses pleurs en secret.

Ce n'est pas ici un portrait d'imagination que nous venons de tracer, pour servir de modèle aux mères de famille, et aux jeunes personnes destinées à l'être un jour. Il est peu de villes où il ne se trouve des dames, aussi respectables par leur rang que par leur sagesse, qu'on pourroit y reconnoître, et dont la conduite est louée de celles-mêmes qui leur ressemblent le moins. Mais pour suivre le conseil du *sage* (1), et ne parler que de celles dont les vertus, soutenues constamment jusqu'à la fin de leur carrière, ont, si l'on peut s'exprimer ainsi, été couronnées par les mains de la mort, telle fut dans le dernier siècle madame la présidente *de Boivault*. Née avec tous les avantages qui donnent un rang distingué dans le monde, son esprit, sa figure, et les grâces séduisantes répandues sur sa personne, la rendoient l'idole des cercles. Mais à peine eut-elle aperçu les périls auxquels ces avantages extérieurs exposent une jeune personne, qu'elle en fit hommage à celui qui l'en avoit si libéralement pourvue. Méprisant le

(1) *Antè mortem ne laudes hominem quemquam.* Eccl. 11.

ridicule que le monde attache à la dévotion, elle pratiqua hautement la vertu, et la fit aimer. Devenue veuve par la mort de son mari, qui étoit président au parlement de Dijon, elle se livra toute entière aux bonnes œuvres. Elle étoit la mère des pauvres, l'appui des orphelins, le refuge des malheureux. Tandis qu'elle se contentoit pour elle-même d'un simple potage, et souvent d'un morceau de pain, elle nourrissoit de pauvres et vertueuses familles des mets qui couvroient sa table. Elle remplit jusqu'à la mort tous ses jours de bonnes œuvres et de mérites. Elle n'en perdit aucun, parce qu'elle savoit qu'il lui en faudroit rendre compte.

Le temps où il vous faudra le rendre, ce compte redoutable, qui que vous soyez, n'est pas fort éloigné. On meurt à tous les instans, à tous les âges, et la plus longue vie est bien courte. Mais prévenus, dans notre jeunesse, de ce préjugé si faux, que cinquante ou soixante ans de vie sont une espèce d'éternité, semblables aux enfans qui regardent une pièce d'or comme une fortune inépuisable, nous ne pensons alors qu'à jouir des délices et des agrémens de la vie présente, sans songer à celle qui doit suivre, sans oser penser à la mort, dont la triste et affligeante idée troubleroit nos plaisirs.

Cependant elle arrive au moment que nous l'attendions le moins, elle vient nous surprendre comme un voleur, elle nous dépouille des

titres passagers et des richesses fugitives que nous possédions. Mais quand tout disparoît et s'anéantit autour de nous, éclat, dignités, fortune, amis, famille, société; nos œuvres seules ne nous abandonnent pas, elles nous accompagnent dans les régions de l'éternité. Voilà le seul trésor que nous emporterons dans le monde nouveau qui doit nous recevoir en sortant de celui-ci. De quelle importance n'est-il donc pas pour nous de songer à nous les procurer, ces richesses précieuses ? Si l'on considéroit bien que chaque moment de cette vie peut nous mériter une éternité de bonheur, pourroit-on se résoudre à le perdre si facilement ?

Nos jours passent rapidement :
L'heure de notre mort s'avance;
Et malheureux jouets d'une folle espérance,
Sans prévoir l'avenir, nous perdons le présent.
Jeunes, nous négligeons le seul bien nécessaire ;
Le temps, ce trésor salutaire,
S'enfuit, échappé de nos mains.
Au sortir des jeux enfantins,
Les plaisirs, les honneurs, les richesses frivoles
Agitent tour à tour nos désirs incertains.
Mais, ô funeste erreur ! têtes vaines et folles !
Pendant que nous comptons nos trésors superflus,
La mort vient nous abattre au pied de nos idoles ;
La mort ! ..... que de momens perdus !

Combien de personnes du grand monde meurent après avoir passé presque toute leur vie dans une espèce de prestige éblouissant et d'enchantement agréable en apparence, qui les a comme endormies et fait oublier leur

véritable destinée ! Mais si elles n'ont à présenter au tribunal du Dieu de vérité que des illusions et des songes, quel jugement doivent-elles en attendre, et quel sera leur étonnement à leur réveil ?



XXXIV.

Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs.

AVANT que de développer cette belle maxime de la sagesse, il ne sera peut-être pas inutile d'examiner ici une question importante de la morale. On demande quelquefois si l'on peut aimer les plaisirs, les divertissemens; et si l'Evangile, qui prononce anathème contre ceux qui vivent dans la joie et dans les ris, en même temps qu'il canonise ceux qui souffrent et qui pleurent, ne semble pas avoir décidé le contraire.

Nous avouerons, et tout homme qui a de la religion avouera certainement avec nous, que la vie d'un chrétien sur la terre doit être une vie de mortification et de pénitence Il faut porter sa croix, renoncer à soi-même, se faire une guerre continuelle, et marcher sans cesse dans cette voie étroite, qui seule doit conduire au ciel. Mais craignons de donner dans le rigorisme d'une morale outrée, d'être plus sage qu'il ne faut. Gardons-nous de représenter la religion comme un tyran dur et cruel, qui ne se plaît qu'à entendre des gémissemens, et à voir couler des larmes: une telle idée ne serviroit qu'à inspirer de l'aversion pour elle. Si l'Ecriture nous dit qu'il vaut mieux aller dans une maison de deuil et de tristesse, que dans une maison de

festins et de divertissemens, parce que dans la première on apprend quelle sera la fin de tous les hommes, et ce que nous deviendrons nous-mêmes; elle nous dit aussi que nous pouvons jouer, nous délasser et nous récréer, pourvu que nous le fassions dans l'innocence (1).

« La sagesse, disoit *Mentor* à son élève, n'a rien d'austère ni d'affecté : c'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule sait les assaisonner, pour les rendre purs et durables; elle sait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée quand il le faut. »

Il est donc certain, et il est admis dans la morale la plus exacte, que les divertissemens honnêtes ne sont pas incompatibles avec la véritable sagesse. Mais si nous voulons que nos plaisirs soient dignes d'elle, et qu'elle les approuve, il ne faut pas y placer notre bonheur, ni les goûter pour eux-mêmes. Nous devons les épurer, les ennoblir par la pureté de nos motifs, et les réduire dans les bornes du délassement ou du remède. Ne les proscrivons pas tous sans réserve, mais aussi ne les admettons pas tous sans distinction; ne les rejetons pas entièrement, mais ne nous y livrons pas sans mesure. Dans la morale, c'est entre les deux extrémités qu'est le chemin de la sagesse.

---

(1) *Avocare, et lude, et age conceptiones tuas, et non in delictis.* Eccl. 32.

Laissons donc les sectateurs d'une philosophie sombre et mélancolique s'élever contre les plaisirs même les plus conformes à la raison.

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de tristesse
D'un loup-garou, revêtu
Des habits de la sagesse.

ROUSSEAU.

Philosophes misanthropes, n'enviez pas aux hommes, qui ne sont déjà que trop malheureux, quelques amusemens passagers, qui les aident à supporter les maux de cette triste vie. Hé quoi! destinés, comme ils le sont, par la nature à travailler et à souffrir, leur arracherez-vous encore ce qu'elle a bien voulu leur laisser pour adoucir l'amertume des peines, pour rendre plus léger le fardeau des affaires, et délasser des fatigues d'un travail pénible? Qui est-ce qui n'éprouve jamais, au sein même du repos et au milieu du travail, certains momens de dégoût et d'ennui, qui accableroient l'esprit et le jetteroient dans la langueur, s'il n'appeloit à son secours les délassemens et les distractions? Ils le tirent de son abattement, ils le réveillent, le raniment, et lui rendent toute son activité.

Mais si quelques plaisirs sont nécessaires, il en est sans doute de dangereux. Il y en a de si flatteurs, qu'il est bien difficile de ne pas s'y livrer avec excès, et de ne leur jamais rien sacrifier de ce qui est dû à la vertu et au devoir. Il y en a dont le poison est si

subtil et si trompeur, qu'on le prend avec avidité, et que, lors même qu'on en éprouve les funestes effets, on insulte à la simplicité de ceux qui les redoutent et les fuient. Il y en a qui, par des routes semées de fleurs, conduisent aux plus horribles précipices. Il faut donc savoir les choisir avec sagesse et les goûter avec modération. L'abus des plus innocens même est aussi funeste que l'usage modéré en est gracieux. Deridez la sagesse, à la bonne heure, et égayez la vertu, mais consultez-les toujours dans tous vos divertissemens : les plaisirs les plus agréables sont ceux que le remords n'accompagne jamais.

Préférez les plaisirs doux et tranquilles, on les goûte mieux quand ils ne sont pas si vifs; d'ailleurs la joie immodérée est courte, les sentimens violens ne durent pas, l'ame ne peut y suffire, et le corps s'en ressent. Les plaisirs bruyans ne seront jamais ceux du sage. On les cherche pour se désennuyer, et l'on ne s'ennuie jamais tant qu'après les avoir pris. Ils laissent un vide, qu'on croit remplir par de nouveaux plaisirs; mais on s'en dégoûte bientôt comme des premiers. On court de plaisirs en plaisirs, parce qu'on ne peut être rendu un moment à soi-même sans éprouver un ennui mille fois plus insupportable que celui qu'on a voulu éviter.

Le malheur est encore que ces grands plaisirs rendent tous les autres insipides; et l'on devient si à charge à soi-même, qu'on ne peut

plus

plus s'en passer. Ainsi, ce qui ne devroit être qu'amusement se change en passion ; ce qui n'étoit destiné qu'à délasser et à réparer les forces, fatigue, épuise, ruine la santé et abrége les jours : car la vie s'use autant, et souvent plus, dans les plaisirs que dans les travaux. *Démocrite* disoit qu'il étoit parvenu à une extrême vieillesse, en ne donnant rien aux plaisirs du corps. Le sage, qui sait que la nature nous a rendus plus sensibles à la douleur qu'à la joie, renonce aux grands plaisirs pour éviter les maux qui en sont la suite ordinaire.

Imitez son exemple, vous ne vous repentirez jamais de l'avoir suivi. Ne courez pas inconsidérément après toutes sortes de plaisirs, et ne prenez pas trop souvent ceux-mêmes qu'il vous est permis de prendre. Privez-vous-en quelquefois, vous les trouverez plus délicieux : car telle est la triste destinée de l'homme jusque dans les plaisirs même, que plus on les prend, moins on les goûte. Soyez toujours assez maître de vous-même, pour ne pas vous y livrer avec trop d'ardeur. Il vient un temps où l'on est bien fâché de les avoir sentis avec trop de force et de passion. Les jeunes gens qui se forment des plaisirs l'idée la plus riante, croient qu'ils ne les goûteront jamais assez tôt ni assez souvent. Ils ont dans la suite tout le temps de reconnoître qu'ils se sont trompés.

Ce n'est pas que nous voulions leur défendre les plaisirs de leur âge, et que nous trouvions mauvais qu'ils se divertissent : ils doivent avoir

cette aimable gaieté qui convient si bien à la jeunesse; mais ce que nous leur recommandons, c'est de ne pas employer la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable, c'est d'allier toujours la sagesse avec leurs divertissemens. *Il faut*, disoit un ancien philosophe, *être jeune dans sa vieillesse, et vieux dans sa jeunesse*, être toujours gai et toujours sage. A quelque âge et de quelque état que l'on soit, il faut se prêter aux divertissemens sans s'y livrer; n'en prendre jamais que de permis, et qui ne puissent nuire ni à soi-même ni aux autres.

Louis XVI, n'étant encore que dauphin, en donna un jour un exemple aussi beau que rare dans un âge et dans un rang où l'on ne connoît guère d'autre règle de ses plaisirs, que de n'en point avoir. Il n'avoit que quatorze ans, et suivoit le roi à la chasse, avec les princes ses frères. On entend crier tout à coup que le cerf étoit aux abois. Les princes, par cet empressement si naturel à leur âge, veulent être présens à la mort du cerf. Le cocher, pour servir leur impatience, veut traverser un champ de blé. Le dauphin, qui s'en aperçoit, se précipite à la portière, et commande au cocher de prendre un autre chemin. *Ce blé*, dit-il, *ne nous appartient pas, nous ne devons point l'endommager*. On s'écria, rempli d'admiration : *Ah! que la France est heureuse d'avoir un prince si juste !*

Ce que fit dans sa jeunesse, et avant de porter la couronne, *Henri V*, roi d'Angleterre, est aussi très-beau. Ce prince s'amusoit

avec d'autres jeunes gens de son âge, à arrêter les passans, à les voler, et à jouir de la peur qu'il leur faisoit. Un de ses compagnons de débauche fut cité en justice. Le prince osa l'y accompagner, et frapper le magistrat qui venoit de condamner le coupable. Le juge ordonne, d'un air grave et tranquille, de conduire le prince en prison. Les assistans frémissoient : on trembloit pour le juge ; mais le prince, comme s'il eût été tout à coup terrassé par la majesté des lois, avoue son tort, se soumet à la sentence, et se laisse conduire en prison. Lorsqu'il monta sur le trône, il congédia les compagnons de ses plaisirs. Allez, leur dit-il, changez de conduite ; je vais vous en donner l'exemple : le temps m'apprendra quand je pourrai vous rendre mon amitié à un titre plus honorable. Quant à présent, voici les amis dont j'ai besoin, ajouta-t-il, en montrant les ministres sages et sévères qui avoient le plus hautement condamné sa vie licencieuse. Le juge qui l'avait fait mettre en prison, n'osoit paroître devant lui Il le fit venir. Ce seroit à moi, lui dit-il, à redouter votre présence : pour vous, vous avez acquis des droits éternels à mon estime, je vais travailler à mériter la vôtre. Il dit aux grands, qui vouloient lui rendre hommage avant la cérémonie du couronnement : *Attendez pour me jurer obéissance, que j'aie moi-même juré obéissance aux lois*. Ce prince, dont les auteurs Anglois font les plus magnifiques éloges, est célèbre dans l'histoire, par les heureux

succès qu'il eut contre la France : il en avoit entrepris la conquête sous le règne de Charles VI, et il eût peut-être rempli ce projet, si la mort ne l'avoit enlevé à l'âge de trente-six ans.

C'est sur-tout aux devoirs sacrés et indispensables de notre état, que nous devons immoler nos plaisirs. Exigent-ils ces devoirs, qu'on leur sacrifie les plaisirs les plus agréables, les plus innocens même : il faut être déterminé à le faire dans toutes les occasions. Telle est la loi de l'honneur et de la conscience.

Le devoir avant tout, et le plaisir après.

Tout doit être immolé au devoir : on doit aimer à le remplir, on doit le préférer à tout. Les amusemens les plus honnêtes, d'ailleurs, deviennent blâmables, dès qu'ils demandent un temps qu'on doit mieux employer. C'est ce qu'un musicien osa un jour faire sentir à *Philippe*, roi de Macédoine. Ce prince lui faisoit un reproche de ce que l'air qu'il venoit de chanter n'étoit pas selon les règles. *A Dieu ne plaise, seigneur*, lui répondit ce musicien, *que vous soyez jamais si habile, que de savoir ces choses-là mieux que moi !*

Tandis que les Anglois ravageoient les états de *Charles VII*, roi de France, ce prince faisoit exécuter un ballet qu'il avoit imaginé. N'ai-je pas bien trouvé, dit-il à quelques-uns de ses courtisans, le moyen de me divertir ? *Eh ! oui, sire*, lui répondit un zélé et fidèle officier, *il faut convenir qu'on ne sauroit perdre une couronne plus gaiement*. Charles VII

ne se fâcha point de la liberté de cette réponse, et il en profita pour travailler lui-même au rétablissement de ses affaires.

Le chevalier *Folard*, dans ses *Commentaires sur Polybe*, rapporte un trait encore plus singulier. Il avoit été, en 1706, envoyé à Modène, pour aider de ses conseils, en cas de siége, le gouverneur de cette place. Je me rends chez lui, dit cet auteur, mais je choisis mal mon temps. J'avois déjà appris qu'une infinité de maîtres s'étoient chargés de son éducation. Je le trouvai avec un rabbin célèbre, nommé Baba-à-Chai. Dès qu'il me vit, il me dit fort poliment qu'il savoit le sujet de ma venue, et qu'il étoit fort ravi de m'avoir pour collégue. *J'apprends l'hébreu, comme vous voyez*, ajouta-t-il, *un peu tard à la vérité, mais j'espère en voir le bout, et de bien d'autres connoissances.* Je répondis que je le louois d'employer si bien son temps. Il renvoya le rabbin; mais à peine étoit-il dehors, que voilà un maître à danser qui entre. *Vous me pardonnerez*, dit-il, *je mets ainsi la matinée à profit; l'après-dînée sera toute pour vous.* Je lui répondis que, s'il le permettoit, je le verrois en mouvement avec plaisir. Je le vis donc danser et bondir avec une légèreté surprenante, pour un homme de soixante-huit ans. Je crus en être quitte pour cette folie, mais je me trompois. Le maître à danser étoit à peine sorti, qu'un maître de musique se présenta. Je tombai de ma hauteur, en voyant tout cela. Voilà mon homme qui se met à

chanter, ou, pour mieux dire, à croasser : j'en fus étourdi. Cela finit enfin par un poète qui venoit aussi régulièrement que les autres, lui expliquer les plus beaux endroits du Tasse. On peut bien juger qu'il n'avoit aucun temps à perdre. Je fus obligé de le laisser là, et d'avoir recours au commissaire-ordonnateur, sur qui le bonhomme s'étoit déchargé de toutes les fonctions de gouverneur, tant ses occupations étoient grandes.

Ce ne sont pas seulement les amusemens honnêtes et permis, ce sont les occupations sérieuses, les travaux même les plus louables, qui cessent de l'être, dès qu'ils nous empêchent de remplir nos devoirs; mais je ne sais comment il arrive que les occupations étrangères nous plaisent souvent plus que celles de notre état. *M. Huet*, l'un des plus savans hommes du dernier siècle, ayant été fait évêque d'Avranches, continuoit à étudier beaucoup. Un paysan de son diocèse vint plusieurs fois pour lui parler. On lui disoit toujours que monseigneur étudioit, et qu'il n'étoit pas visible. Le paysan rebuté, dit en murmurant : *Pourquoi ne nous a-t-on pas donné un évêque qui ait fait ses études !* Ce prélat, s'apercevant que son amour pour les occupations littéraires l'empêchoit de se livrer, comme il le devoit, à celles de l'épiscopat, abdiqua son évêché, et il fit bien; parce qu'il faut remplir les devoirs de son état, ou le quitter.

Si l'étude et l'application même sont con-

damnables, lorsqu'elles sont incompatibles avec les devoirs que notre état nous impose, que faudra-t-il penser des plaisirs? et cependant, combien n'y en a-t-il pas qui leur sacrifient tous les jours leurs plus essentielles obligations? Est-on élevé à quelque haut rang, revêtu de quelque charge importante, on devroit se mettre en état de faire honneur à sa dignité, et de justifier son élévation par une conduite active et laborieuse; il faudroit étendre les connoissances dont on a besoin, étudier les choses et les voir par soi-même, afin de prévenir, par cette étude, le péril d'être surpris. Mais que fait-on? On ne prend, des places où l'on est monté, que les avantages qu'elles procurent: le plaisir de commander aux autres, le droit d'exiger leurs services, la vaine satisfaction d'attirer leurs hommages, le privilége de les enchaîner à sa suite et de les faire servir de cortége à sa vanité. Les devoirs qu'imposent les postes éminens, entraînent des détails trop étendus et trop pénibles : ce seroit se rendre malheureux, que de s'immoler à des soins si fatigans. Il faudroit pour cela se priver d'une grande partie des plaisirs qu'on aime; et plutôt que d'en rien perdre, on se décharge de ses obligations sur des secours mercenaires; on se repose de tout sur des ministres subalternes, dont on favorise souvent, sans le savoir, les pratiques criminelles, dont on sert les passions, dont on autorise les injustices; et par là, de combien d'iniquités ne se rend-on pas responsable? Princes, grands du monde, magistrats,

hommes en place, quelle vaste matière à vos réflexions !

Une femme étant venue pour demander justice à *Philippe*, roi de Macédoine, sur quelques mauvais traitemens qu'on lui avoit faits, ce prince renvoya l'examen de son affaire à un autre jour, parce qu'il alloit se divertir, et qu'il n'avoit pas le temps. *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe, frappé de cette leçon, écouta sur le champ ce qu'elle avoit à lui dire, et répondit à sa demande.

Les princes les plus dignes du trône sentent toute l'étendue des obligations que la dignité suprême leur impose, et ils les préfèrent à leurs plaisirs. Durant tout le séjour que l'empereur *Joseph II* fit à Prague, la première fois qu'il vint en Bohême, il ne voulut pas aller une seule fois aux spectacles. *J'ai trop d'affaires*, répondoit-il à ceux qui l'y invitoient, *pour perdre mon temps à m'amuser.*

Aurengzeb, qui est mort empereur du Mogol au commencement de ce siècle, et l'un des plus grands princes qui aient gouverné ce riche et vaste empire, sortoit d'une longue maladie. Un de ses courtisans le voyant travailler plus que sa foiblesse ne lui permettoit, lui représenta combien cet excès de travail étoit dangereux. Aurengzeb lui lança un regard méprisant et indigné, se tourna vers les autres courtisans, et leur dit : N'avouez-vous pas qu'il y a des circonstances où un roi doit hasarder sa vie et périr les armes à la main,

s'il le faut, pour la défense de la patrie? et ce vil flatteur ne veut pas que je consacre mes veilles au bonheur de mes sujets! Croit-il donc que j'ignore que la Divinité ne m'a conduit sur le trône, que pour la félicité de tant de milliers d'hommes qu'elle m'a soumis? Non, non, Aurengzeb n'oubliera jamais les vers de *Sadi* :

Rois, cessez d'être rois, ou régnez par vous-mêmes :
On mérite à ce prix les dignités suprêmes.

Hélas! ajouta-t-il, la grandeur et la prospérité ne nous tendent déjà que trop de piéges. Malheureux que nous sommes, tout nous porte à la mollesse : les femmes par leurs caresses, les plaisirs par leurs attraits! Faudra-t-il encore que de lâches adulateurs élèvent leur voix perfide, pour combattre la vertu toujours foible et chancelante des rois, et les perdre par de funestes conseils?

Un des meilleurs rois de Naples, nommé *Charles*, rendoit tous les jours la justice à ses sujets, assisté de ses ministres et de ses conseillers. Dans la crainte que les gardes ne fissent pas entrer les pauvres, il avoit fait placer, dans la salle même où il donnoit ses audiences, une sonnette dont le cordon pendoit hors de la première enceinte. Il arriva à ce sujet un trait assez plaisant, que l'histoire nous a conservé, et qui ne prouve pas moins la bonté de ce Prince que son amour pour la justice. Un vieux cheval abandonné de son maître, vint se frotter contre le mur, et fit sonner. *Qu'on ouvre*, dit le roi, *et faites*

entrer. Ce n'est que le cheval du seigneur Capèce, dit le garde en rentrant. Toute l'assemblée éclata de rire. *Vous riez*, dit le prince; *sachez que l'exacte justice étend ses soins jusque sur les animaux. Qu'on appelle Capèce*. Ce seigneur étant arrivé : *Qu'est-ce que c'est que ce cheval que vous laissez errer*, lui demande le roi? Ah! mon prince, répond le cavalier, ça été un fier animal dans son temps : il a fait vingt campagnes sous moi; mais enfin il est hors de service, et je ne suis pas d'avis de le nourrir à pure perte. *Le roi mon père*, reprit le prince, *vous a cependant bien récompensé*. Il est vrai, j'en suis comblé. *Et vous ne daignez pas nourrir ce généreux animal, qui eut tant de part à vos services! Allez de ce pas lui donner une place dans vos écuries; qu'il soit tenu à l'égal de vos autres animaux domestiques, sans quoi je ne vous tiens plus vous-même pour loyal chevalier, et je vous retire mes bonnes grâces*.

Loin de nous les satires amères, les censures outrageantes contre ceux que nous devons honorer et que nous respectons. Mais le désir de rendre cet ouvrage utile à toutes les conditions, ou, si l'on veut, à la jeunesse qui doit remplir un jour les différens états de la société, nous invite à vous adresser aussi la parole, ô vous à qui les princes ont confié une des plus importantes et des plus redoutables parties de leur puissance. Chargés d'être parmi nous les interprètes de la loi, les organes de l'équité, les arbitres de la fortune,

de l'honneur et de la vie des citoyens, vous devez approfondir les affaires portées devant vos tribunaux, étudier les droits, discuter les preuves, éclaircir les nuages que l'artifice et la chicane ont le talent de répandre, et peser mûrement toutes les raisons dans la balance de la Justice.

Combattez, détruisez l'hydre de la chicane ;
Veillez pour l'orphelin, secourez l'innocent ;
Rendez sur-tout aux foibles une prompte justice :
Qu'aux yeux de la beauté, qu'à la voix du puissant,
Le flambeau de Thémis jamais ne s'obscurcisse.
Aux devoirs d'un si noble emploi
Immolez vos plaisirs, immolez-vous vous-même :
Sachez qu'on ne s'élève à la gloire suprême,
Qu'autant qu'on ne vit pas pour soi.

Voilà, juges de la terre, vos obligations. Mais si vous vous livrez à vos plaisirs, que deviennent ces respectables engagemens ? Pour entrer dans ces discussions aussi désagréables qu'elles sont épineuses, il faudroit retrancher à ces plaisirs qui vous flattent, des momens qu'ils sollicitent en leur faveur ; on seroit obligé d'abréger ce jeu ; dont on s'est fait une occupation régulière et périodique ; il seroit nécessaire de supprimer ces visites superflues, où l'on n'est conduit que par la crainte de s'ennuyer avec soi-même. Mais de pareils sacrifices semblent trop rigoureux : on se les épargne, on ferme les yeux sur ses obligations, on ne compte pas si scrupuleusement avec le devoir ; et si les plaisirs l'exigent, on le leur sacrifie. Content de porter

à la suite de son nom un titre honorable qui tient lieu de mérite et suppose les connoissances, on se dispense de les acquérir. On est de l'avis des autres, parce qu'on est incapable de donner le sien. On prononce au hasard, et l'on porte un arrêt injuste, qui dépouille le maître légitime ou fait gémir l'innocent. Au lieu d'être le protecteur de l'équité contre les entreprises de l'intérêt, de la mauvaise foi, de la calomnie, on élève de ses propres mains les trophées de l'injustice qui triomphe avec insolence, et traîne, enchaînés à son char, le bon droit vaincu et l'innocence opprimée. Ministres infidèles de la justice, vous êtes à ses yeux plus injustes et plus criminels que ceux dont vous avez servi les injustices et les crimes, parce que vous deviez les réprimer et les punir.

Et vous, chefs de famille, nous vous l'avons déjà dit : une de vos principales obligations, c'est de procurer à vos enfans une éducation qui les empêche, dans un âge plus avancé, de regretter le temps de leur jeunesse, une éducation non-seulement polie et conforme à leur état, mais vertueuse et chrétienne. Vous devez de bonne heure éloigner de ces ames pures et innocentes le souffle empoisonné de la contagion, cultiver avec soin leurs talens naturels, et préparer à la patrie, dans ces jeunes élèves, des sujets capables de la servir utilement. Mais pouvez-vous les remplir, ces obligations, et les remplissez-vous en effet, lorsque, vous livrant à vos plaisirs,

vous leur offrez l'exemple trop persuasif d'une vie inutile et dissipée ; lorsque, pour vous épargner à vous-même les embarras de la vigilance, vous ne leur donnez d'autres surveillans que des domestiques qui en auroient eux-mêmes besoin ?

Ne pourroit-on pas également demander aux mères, si elles remplissent leurs devoirs à l'égard de leurs enfans, lorsqu'au lieu de veiller assidument, comme il seroit nécessaire, sur leurs inclinations naissantes, pour les tourner vers le bien ; au lieu de leur donner de sages leçons, telles que la mère de Salomon en donnoit à son fils, leçons qui, dictées par la tendresse et l'amour, passeroient en traits de flamme dans ces jeunes cœurs ; au lieu de se livrer à des soins si doux pour une vraie mère qui veut doublement en mériter le nom, on les voit ne s'occuper que d'elles-mêmes et de leurs plaisirs ?

Que sont en effet la plupart de ces femmes du monde, dont nous parlons ? Au sortir d'un sommeil, dont la mollesse seule règle la durée, elles pensent à l'ajustement, à la parure, y consument les plus belles heures du jour, et dans ces toilettes où la vanité préside, tiennent une école quelquefois publique de mondanité et d'indécence. Après avoir paré l'idole de tout ce qu'on croit de plus propre à lui attirer des adorateurs, et l'avoir assez déguisée pour qu'on ne reconnoisse plus dans les traits du visage, la main du Créateur, elles se promènent de compagnies en compagnies, d'où elles ne

remportent que la vaine satisfation de s'être montrées et de croire qu'elles ont plu. Le reste de leurs journées, absorbé par le jeu ou par les spectacles, leur laisse à peine le temps de penser qu'elles ont une maison à conduire, des enfans à élever; et peut-on même croire qu'elles y pensent?

Cet oubli de ces devoirs les plus essentiels, si ordinaire parmi les dames du grand monde, fera le plus juste sujet de leurs craintes à la mort, et de leur condamnation au tribunal de Dieu. Que pourront-elles lui répondre, lorsqu'il leur opposera l'exemple, non-seulement de plusieurs dames chrétiennes et de princesses même, mais de dames païennes, dont la conduite fut bien différente de la leur? On sait le beau trait de *Cornélie*, fille du grand Scipion. Cette illustre Romaine, d'un mérite aussi distingué que sa naissance, se trouva dans une compagnie de dames qui étaloient leurs pierreries et leurs ajustemens. On lui demanda de voir les siens. Elle fit venir ses enfans, qu'elle avoit élevés avec soin pour la gloire de la patrie, et dit en les montrant: *Voilà mes ornemens et ma parure.*

Y a-t-il en effet au monde, s'écrie avec raison le Philosophe de Genève, un spectacle aussi touchant, aussi respectable, que celui d'une mère de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, et gouvernant sagement sa maison! C'est là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête

femme ; c'est là qu'elle impose vraiment du respect, et que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente, est un corps sans ame, qui bientôt tombe en corruption. Une femme hors de sa maison, perd son plus grand lustre ; et dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence. Si elle a un mari, que cherche-t-elle parmi les hommes ? Si elle n'en a pas, comment s'expose-t-elle à rebuter par un maintien peu modeste celui qui seroit tenté de le devenir ? Quoi qu'elle puisse faire, on sent qu'elle n'est pas à sa place en public. Partout on est persuadé qu'il n'y a point de bonnes mœurs pour les femmes, hors d'une vie retirée et domestique ; que les paisibles soins de la famille et du ménage doivent faire leurs plus agréables occupations et leurs plus doux plaisirs, puisque c'est à cela principalement que la nature les a destinées.

Peut-on douter qu'on ne doive sacrifier ses plaisirs à son devoir, puisqu'on doit même, s'il le faut, lui sacrifier son repos, ses biens, sa vie, tout ce qu'on a de plus cher ? *Rotrou*, célèbre poète François, connu par ses pièces dramatiques, étoit revêtu de la première magistrature de la petite ville de Dreux, sa patrie, lorsqu'elle fut affligée d'une maladie épidémique. Pressé par ses amis de Paris, de mettre sa vie en sureté, et de quitter un lieu si dangereux, il répondit que sa conscience ne lui permettoit pas de suivre ce conseil, parce qu'il n'y avoit que lui qui pût maintenir le bon

ordre dans ces circonstances. « Ce n'est pas, ajoutoit-il en finissant sa lettre, que le péril où je me trouve ne soit fort grand, puisqu'au moment où je vous écris, les cloches sonnent pour la vingt-deuxième personne qui est morte aujourd'hui. Ce sera pour moi, quand il plaira à Dieu. » Qu'il est beau, qu'il est grand de penser ainsi ! et quel sort plus digne d'envie, que celui d'une personne qui meurt en faisant son devoir !



Et pour vous rendre heureux, modérez vos désirs.

Voulez-vous vivre heureux? sentez le prix des biens que vous possédez, et sachez en jouir. Mettez des bornes à vos désirs et à vos besoins : plus on désire, plus il manque de choses. Contentez-vous du nécessaire : la modération vaut mieux que tous les trésors de la fortune, et la possession des richesses ne donne pas le repos qu'on trouve à n'en point désirer. Quelqu'un disoit un jour à *Ménédème*, philosophe Grec : C'est un grand bonheur d'avoir ce qu'on désire. *C'en est un bien plus grand*, répondit-il, *d'être content de ce qu'on a.* On jouit d'une heureuse tranquillité, inconnue à ceux qui sont agités d'une foule de désirs. Ceux-ci, en proie à une ambition aveugle ou à une cupidité effrénée, désirent sans cesse et ne sont jamais contens. Jouets éternels d'une trompeuse espérance, ils empoisonnent le bonheur de leurs

jours par de vains désirs, qui les dégoûtent de leur état, les empêchent d'en remplir les devoirs et d'en sentir les avantages.

Rien n'est plus étonnant que de voir les hommes courir sans cesse après le bonheur, sans pouvoir jamais l'atteindre. Au lieu de le chercher dans la modération de leurs désirs et dans la jouissance de ce qu'ils ont, ils croient toujours l'apercevoir dans des postes, des richesses ou des plaisirs qu'ils n'ont pas; et lorsqu'ils les ont obtenus, honteux de ne l'y point trouver, et non guéris de leur folie, ils continuent toute leur vie à l'aller chercher dans d'autres objets, et meurent avec la douleur de ne se voir pas plus près du terme, que le jour qu'ils avoient commencé à y tendre.

Ces songes d'un homme éveillé, ces souhaits inquiets, qui nous jouent et nous trompent, sont bien décrits par l'auteur d'une ode morale, intitulée *les Désirs*.

L'heureux, s'il en étoit au monde,
Ce seroit l'homme sans désirs.
Dans le sein d'une paix profonde
Il goûteroit de vrais plaisirs;
Mais la cupidité sans cesse,
L'aiguillon à la main, nous presse,
Et nous met tous en mouvement.
En courant, nous quittons la source
D'un bonheur, qu'au bout de la course
Nous nous promettons vainement.

Pour un souhait que l'on contente,
Quand on est chéri des destins,
On en sent éclore cinquante,
Plus irrités et plus mutins.

Le mal s'aigrit par le remède ;
On compte tout ce qu'on possède,
Ou pour peu de chose, ou pour rien ;
Et les mortels toujours avides,
Se trouvent toujours les mains vides,
Alors qu'ils regorgent de bien.

Malheureux qui lâchent la bride
A leurs désirs immodérés,
Qui vont à l'aveugle et sans guide,
De la droite voie égarés.
Ah ! qu'il seroit bien plus facile
D'empêcher leur foule indocile
D'ouvrir la porte et de sortir,
Que du milieu de la carrière,
Les faire tourner en arrière,
Quand on les a laissé partir !

La raison n'est guère écoutée
Parmi les agitations
D'une multitude emportée
D'impétueuses passions.
Quand Eole a frappé la grotte,
A quoi te sert, triste pilote,
Et ton génie et ton travail ?
L'effroyable orage qui gronde,
A la violence de l'onde
Fait obéir ton gouvernail.

Adieu, seul charme de la vie,
Sacrifié mal à propos ;
Adieu, seul bien digne d'envie,
Repos, souhaitable repos.
En te cherchant, on t'abandonne
Par les mouvemens qu'on se donne
Pour jouir d'un tranquille sort ;
On l'a trouvé, dès qu'on s'arrête.
Pour ne plus craindre de tempête,
Que ne se tient-on dans le port ?

Non, un vaisseau battu d'une tempête affreuse, roulant au gré des flots en fureur, au milieu des éclairs, n'est pas plus agité qu'un esprit inquiet qui se livre à tous ses désirs. Celui, au contraire, qui sait les modérer et les tenir sous son empire, ressemble à un vaisseau qui, poussé par les doux zéphirs, vole légèrement sur les ondes, et arrive heureusement au port.

L'Auteur des vers que nous venons de rapporter, demande trop sans doute, en voulant que nous vivions sans désirs. L'inquiétude naturelle de notre esprit, les besoins qui nous tourmentent, et notre propre foiblesse, ne nous permettent guère d'aspirer à cet état de tranquillité parfaite, où l'on ne désireroit plus rien. Ce qu'on doit donc faire, c'est de tâcher de régler si bien son cœur, qu'il ne désire rien trop ardemment; c'est de s'appliquer à se rendre heureux, moins en remplissant qu'en bornant ses désirs.

Il faut savoir se borner. Il y a plusieurs années que vous dites : *Quand j'aurai fini cette affaire, je serai content.* Vous en avez fini heureusement plusieurs, et vous êtes plus inquiets que jamais. Vous vous flattiez que, lorsque vous auriez obtenu cette place, cette dignité, vous seriez au comble du bonheur; mais dès que vous l'avez eue, vous en avez désiré une autre plus grande, dont vous vous voyiez plus proche. Le désir augmente quand on le croit rempli, et l'on n'est jamais ni heureux ni content.

Tous les hommes cherchent le bonheur; et peu le trouvent, parce que la plupart le mettent dans la possession de ce qu'ils n'ont point ou de ce qui ne peut le donner. Il fuit souvent aussi ceux qui le poursuivent avec trop d'ardeur. Il en est du bonheur, en quelque sorte, ainsi que de la santé : ceux qui le cherchent trop, sont ceux qui le trouvent le moins.

Modérons nos propres vœux,
Tâchons à nous mieux connoître.
Désires-tu d'être heureux?
Désire un peu moins de l'être!
Voici comment j'ai compté
Dès ma plus tendre jeunesse :
La vertu, puis la santé;
La gloire, puis la richesse.

CHARLEVAL.

Ainsi pensoit *Charleval*, qui, quoique poète, avoit beaucoup de religion. Sa complexion étoit si foible et si délicate, que, dès son enfance même, ses héritiers regardoient sa succession comme très-prochaine. Cependant, par son bon régime et par sa conduite modérée, il trouva le secret de prolonger sa carrière jusqu'à sa quatre-vingtième année.

Pères et mères qui voulez rendre un jour vos enfans heureux, au lieu de leur répéter sans cesse les usages et les maximes du monde, les droits de leur naissance, les avantages des richesses, formez-les sur-tout à la vertu, et apprenez-leur cette précieuse modération dont nous parlons. Ils seront toujours assez

polis s'ils sont humains, assez nobles s'ils sont vertueux, assez riches s'ils ont appris à modérer leurs désirs.

Un des plus grands obstacles au bonheur de la plupart des hommes, c'est le désir trop vif des biens de la terre. Plus on a, plus on veut avoir. On est moins content de ce qu'on possède, que jaloux de ce qu'ont les autres, et empressé d'en avoir encore davantage. *Mais*, dit Salomon, *l'homme qui se hâte de s'enrichir, et qui porte envie aux autres, ne sait pas qu'il se trouvera surpris tout d'un coup par la pauvreté* (1). On perd souvent tout, en voulant trop avoir.

Trois habitans de Balke, grande ville des Tartares, voyageant un jour ensemble, trouvèrent un trésor. Ils le partagèrent, et continuèrent leur route, en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs nouvelles richesses. Ils manquèrent de vivres, et il fallut envoyer à la ville voisine en chercher. Le plus jeune fut chargé de cette commission, et partit. Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage, si j'avois été seul quand on a trouvé le trésor : mes compagnons de voyage m'ont enlevé deux parts, ne pourrois-je pas les reprendre ? Cela me seroit facile : je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais chercher.

---

(1) *Vir qui festinat ditari et aliis invidet, ignorat quòd egestas superveniet ei.* Prov. 28.

A mon retour, je dirois que j'ai dîné à la ville : mes compagnons mangeroient sans défiance, et ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor, et j'aurois le tout. Cependant les deux autres voyageurs étoient assis à l'ombre, et ils se disoient : Nous avions bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer avec nous. Nous avons été obligé de partager le trésor avec lui ; sa part auroit dû nous appartenir, et c'est alors que nous serions riches. Il reviendra bientôt ; nous avons de bons poignards. Le jeune homme revint ; ses compagnons l'assassinèrent. Ils mangèrent ensuite des vivres empoisonnés ; ils moururent, et le trésor n'appartint à personne.

Ce qui devroit satisfaire l'avarice, ne fait que l'irriter : c'est la soif de l'hydropique. L'avare, au milieu de ses trésors, est toujours malheureux, toujours pauvre, parce qu'il ne sait ni se borner ni jouir. Le sage, au contraire, l'homme modéré, avec peu, est toujours riche, toujours noble et libéral, toujours heureux. *Si vous voulez rendre quelqu'un véritablement riche*, disoit un ancien philosophe, *il ne faut pas ajouter à ses biens, mais seulement retrancher de ses désirs et de ses cupidités.*

Savoir jouir de ce qu'on a,
Ne rien souhaiter au delà,
Ne craindre en ses procès l'argent ni la cabale,
Un bon livre, un ami : voilà le vrai bonheur ;
La modération du cœur
Est la pierre philosophale.

REGNIER DESMARETS.

L'auteur de ces vers l'avoit trouvée, et c'est à elle qu'il dut le bonheur de jouir de toute sa santé et de tout son esprit, au delà de quatre-vingts ans, comme il le dit lui-même :

Soumis aux lois, libre du reste,
Je me suis proposé toujours
De suivre le tranquille cours
D'une vie égale et modeste,
Où, m'accommodant à mon sort,
Ne comptant pour rien de paroître,
Et de mes désirs rendu maître,
Je vécusse à moi-même, en attendant la mort.
Maintenant, grâces à mon âge,
Grâces à la droite raison,
Qui ne luit jamais davantage
Que dans notre arrière-saison;
Exempt de crainte, exempt d'envie,
Satisfait d'un modique bien,
Je commence à mener la vie
D'un homme qui n'aspire à rien.
Je ne fais la cour à personne;
De la paix de l'esprit je goûte les plaisirs,
Et je jouis, dans mon automne,
De l'indépendance que donne
Le retranchement des désirs.

L'homme heureux n'est pas celui qui n'a besoin de rien, mais celui qui peut vivre sans ce qu'il n'a pas, et que la privation de ce qui lui manque n'affecte point. Un solitaire avoit mis sur la porte de sa solitude :

Dans un lieu, du bruit retiré,
Où, pour peu qu'on soit modéré,
On peut trouver que tout abonde,

Sans amour, sans ambition,
Exempt de toute passion,
Je jouis d'une paix profonde ;
Et pour m'assurer le seul bien
Que l'on doit estimer au monde,
Tout ce que je n'ai pas, je le compte pour rien.

Il est plus facile de réprimer un premier désir, que de satisfaire tous ceux qui viennent ensuite, comme le disoit le prince *de Conti*. Il se refusoit aux goûts les plus innocens, à la curiosité même des peintures où ses infirmités auroient pu trouver un délassement. Il répondoit aux instances que lui faisoit là-dessus la princesse son épouse, qu'en se livrant à un goût, on s'accoutume à se livrer à tous, et qu'il faut savoir, ou ne pas tout désirer, ou se passer souvent de ce qu'on désire.

Ce retranchement, ou plutôt cette modération de désirs, est en effet le seul moyen de nous rendre heureux. Nous ne prétendons pas néanmoins qu'elle puisse nous procurer une félicité pleine et inaltérable. Ce bien n'est réservé que pour l'autre vie, et la religion seule est chargée de nous conduire dans la route du bonheur qu'elle nous prépare au delà du temps. Cette vie-ci est une vie de tentations et de combats, de peines et de traverses, d'afflictions et de chagrins. La constitution de notre corps, la foiblesse de notre nature, l'activité des élémens, la variété des saisons, les différentes sortes d'esprits, de caractères et d'humeurs des personnes avec lesquelles

quelles nous sommes obligés de vivre, le choc des passions et des intérêts, toutes ces choses nous empêcheront toujours d'être ici-bas parfaitement heureux. Dieu l'a ainsi voulu, afin que nous ne nous attachions pas trop à la terre, et que nous portions nos vœux vers celui qui seul peut les remplir. Mais il est vrai aussi que, si quelque chose est capable de diminuer le nombre et la violence des maux que nous avons à souffrir dans notre exil, c'est cette modération de désirs que nous recommandons. C'est elle qui peut nous rendre heureux autant qu'on peut l'être sur la terre, sans que le bonheur présent ruine les espérances de l'avenir. Elle est comme les heureuses prémices et le garant de la félicité qui nous est destinée dans le ciel, puisque rien n'est plus conforme à l'esprit de la religion, que de mettre des bornes à ses désirs, de n'avoir aucune attache au monde ni à tous ses biens, dont la figure passe et s'évanouit comme l'ombre.

Lorsqu'on vint apporter le bâton de maréchal de France à *M. de Castelnau*, six heures avant sa mort, il répondit : *Cela est beau en ce monde, mais je vais dans un pays où cela ne me servira guère*. Nous devons penser de même. La grandeur, la gloire, les richesses, les honneurs distingués, rien de plus beau ni de plus flatteur en ce monde ; mais en l'autre tout cela sera compté pour rien, et ne servira même souvent qu'à rendre plus malheureux, parce qu'il aura rendu plus criminel.

Que deviendront toutes ces choses frivoles, qui paroissent successivement sur la scène du monde, et après lesquelles nous courons avec tant d'ardeur ? Que deviendront-elles, quand le monde lui-même aura disparu ? Il n'en restera plus aucun vestige, tout ira s'enfoncer et se perdre dans les espaces immenses de l'éternité. La vertu, qui pourroit bien plus surement nous conduire à la vraie félicité, que tous ces faux biens ; la vertu que nous négligeons, survivra seule à la ruine de l'univers et ne périra point.

Salomon, qu'aucun prince n'égalera jamais ni pour la vaste étendue des connoissances, ni pour la multitude des richesses, et qui avoit accordé à son cœur tous les plaisirs qu'il pouvoit désirer, avouoit néanmoins lui-même qu'il n'avoit trouvé dans toutes ces choses que vanité, et qu'il n'y avoit de vrai bien et de vrai bonheur que pour celui qui cherchoit à servir Dieu et à lui plaire. C'est ce que fait bien sentir une fiction ingénieuse, attribuée à mademoiselle *Bernard*, qui s'est rendue célèbre par son esprit et par son talent pour la poésie.

L'Imagination, amante du Bonheur,
Sans cesse le désire et sans cesse l'appelle ;
Mais sur elle il exerce une extrême rigueur,
Et, fait pour ses désirs, il est peu fait pour elle.
Dans sa tendre jeunesse elle alla le chercher
Jusque dans l'*Amoureux Empire* ;
Mais lorsque du Bonheur elle crut approcher
Le Soupçon, le jaloux Martyre,
La Délicatesse encor pire,

Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même objet charmée,
Au palais de l'*Ambition*
Elle crut satisfaire encor sa passion;
Mais elle n'y trouva qu'une ombre, une fumée,
Fantôme du Bonheur et pure illusion.
Enfin dans le pays qu'habite la *Richesse*,
Séjour agréable et charmant,
Elle va demander son fugitif amant.
Elle y vit l'Abondance, elle y vit la Mollesse
Avec le Plaisir enchanteur;
Il n'y manquoit que le Bonheur.
La voilà donc encor qui cherche et se promène.
Lasse des grands chemins, elle trouve à l'écart
Un sentier peu battu qu'on découvroit à peine.
Une beauté simple et sans art,
Du lieu presque désert étoit la souveraine.
C'étoit la *Piété*. Là, notre amante en pleurs,
Lui raconta son aventure.
Il ne tiendra qu'à vous de finir vos malheurs;
Vous verrez le Bonheur, c'est moi qui vous l'assure,
Lui dit la fille sainte : *il faut pour l'attirer*,
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans l'attendre,
Sans le chercher, au moins sans trop le désirer.
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y prétendre,
Ou que dans sa recherche on sait se modérer.
L'imagination à l'avis sut se rendre,
Le Bonheur vint sans différer.



XXXV.

Ne demandez à Dieu ni grandeur ni richesse.

C'EST là, il est vrai, ce qui fait l'objet des désirs et des vœux empressés de la plupart des hommes ; mais ils ne désireroient guère avec tant d'ardeur, s'ils connoissoient parfaitement ce qu'ils désirent. *Tu demandes aux Dieux ce qui te semble bon*, disoit Diogène, *et ils t'exauceroient peut-être, s'ils n'avoient pitié de ton imbécillité.* Qu'est-ce, après tout, devons-nous dire à nous-mêmes, que cette grandeur qui m'enchante, que ces honneurs qui me transportent, que cette poignée d'or qui m'éblouit ? Ne suffit-il pas de les examiner attentivement et dans le silence des passions, pour en être bientôt détrompé ? Essayons de le faire ; et avant que d'aspirer aux honneurs ou aux richesses, méditons un peu sur leur vanité.

Rien de plus brillant que les grandes dignités et les emplois honorables : on se voit élevé au-dessus des autres hommes, on commande à ses semblables, on reçoit leurs respects et leurs hommages. Mais perçons cette enveloppe éclatante : nous serons surpris de trouver que ces dignités et ces emplois ne sont le plus souvent que de grands fardeaux et de vraies servitudes, ou, pour se servir de l'expression d'un ancien philosophe, *d'honorables tortures* (1)

(1) *Ad speciosa tormenta alligatale.* Senec.

On a très-bien comparé ceux qui occupent les plus hauts rangs, à ces corps célestes qui ont beaucoup d'éclat, et n'ont point de repos.

La charge la plus belle, en charges est féconde ;
Et les astres commis au règlement du monde,
Pour le mettre en repos n'en éprouvent jamais.

MALLEVILLE.

Un seigneur disoit à *Henri IV*, que le bonheur d'être roi passoit pour si indubitable, que lorsqu'on vouloit exprimer qu'un homme étoit heureux, on disoit ordinairement : *Il est heureux comme un roi.* C'est, répondit ce grand prince, qu'on ignore tout le poids d'une couronne qui est portée dignement.

Ornement plus riche et plus noble que tu n'es heureux, disoit Antigonus en considérant sa couronne, *si l'on savoit combien de soins, combien de périls et de misères t'accompagnent, lorsque tu serois par terre, on ne daigneroit pas seulement te ramasser.*

Ne croyons donc pas, avec le vulgaire imbécille, que les plus élevés des hommes soient les plus heureux. Le bonheur est rarement assis sur le trône, comme l'avoua un jour *Théodose le Jeune*. Ce prince, s'étant éloigné de ses gens dans une chasse, arriva fort fatigué à une cabane. C'étoit la cellule d'un anachorète. Le solitaire le prit pour un officier de la cour, et le reçut avec honnêteté. Ils firent la prière et s'assirent. L'empereur, jetant les yeux de toutes parts, ne vit dans la cellule qu'une corbeille où étoit un morceau de pain, et un

vase plein d'eau. Son hôte l'invite à prendre quelque chose : le prince l'accepte. Après ce repas frugal, s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, le solitaire se jette à ses pieds. Mais l'empereur le releva, en lui disant : *Que vous êtes heureux, mon père, de vivre loin des affaires du siècle ! Le vrai bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais trouvé de plus grand plaisir, qu'à manger votre pain et boire de votre eau.*

L'empereur *Charles-Quint* fit le même aveu. Lorsqu'il se dépouilla de ses états en faveur de Philippe II son fils, dans une assemblée composée des plus grands seigneurs de ses royaumes, il lui dit : *Mon fils, je vous charge d'un fardeau bien pesant. Je vous mets sur la tête une couronne, dont les fleurons sont entrelacés d'épines bien piquantes : elle n'a qu'un faux brillant. Je n'ai pas goûté dans la royauté une seule heure de repos ; je n'y ai eu aucun plaisir qui n'ait été empoisonné.*

L'homme s'ennuie au milieu de sa gloire, de ses titres et de ses envieux. Ces honneurs qui auroient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent que le dégoût et l'inquiétude. La fortune peut nous rendre plus puissans, mais non pas plus heureux. « Que ne puis-je, dit madame *de Maintenon*, dans une de ses *lettres*, vous peindre l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? Je suis

parvenue à la plus haute faveur, et je vous proteste que cet état me laisse un vide affreux.» Quoi de plus capable de détromper du bonheur prétendu des grandeurs humaines, qu'un tel aveu, fait par une personne que la duchesse de Chaulnes appeloit *la plus heureuse des femmes !* Et cette pensée de *Mainard* n'est-elle pas aussi vraie qu'elle est ingénieuse ?

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Madame *de Pompadour*, qui étoit parvenue, comme on sait, à la plus haute faveur, dit aussi dans ses *lettres* (1) : « Je m'aperçois de plus en plus que la condition des rois et des grands est bien triste. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire et les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier. Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables, depuis que je suis ici. Tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît. Les plus brillantes conversations me donnent la migraine. Je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. »

N'ambitionnez donc pas les distinctions et les honneurs : c'est y mettre un trop grand

(1) Quoiqu'elles ne soient pas d'elles, mais de *M. Crébillon* le fils, elles n'expriment ici qu'un sentiment aussi vrai qu'il est ordinaire.

prix que de les rechercher avec empressement. Lorsque les emplois, accordés par la Providence divine pour vous donner lieu d'exercer les talens qu'elle vous a confiés, viennent s'offrir à vous, recevez-les avec reconnoissance, et remplissez-les avec honneur. Mais si l'on vous parle de les aller chercher, répondez avec autant de modestie que de grandeur d'ame, que les moindres dignités, quand elles sont offertes comme la récompense du mérite, sont dignes d'être acceptées, et doivent l'être ; mais que les plus grandes sont trop peu de chose pour être briguées, et que c'est cesser de mériter les honneurs, que de demander ceux qu'on mérite.

Il est vrai que la plupart des grands, plus occupés d'eux-mêmes que des autres, ou assiégés, par des solliciteurs qui leur arrachent les grâces, ne pensent guère à prévenir et à placer le mérite modeste qui ne demande rien :

Sans cesse l'importun demande, sollicite ;
On le trouve par-tout, et l'on n'entend que lui.
C'est ainsi qu'on obtient les faveurs aujourd'hui,
Et l'on va rarement au-devant du mérite.

RICHER.

Mais il n'est pas moins vrai aussi, qu'il vaut mieux ne pas obtenir les places dont on est digne, que d'avoir celles qu'on ne mérite pas. L'éclat des grands postes, qui rejaillit sur ceux qui les occupent, n'éclaire que leur honte, s'ils sont incapables de les remplir. La fortune, ainsi que le soleil, fait briller les insectes, mais elle ne les rend pas moins vils. Un sot

dans l'élévation, est comme un homme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui paroît petit, et d'où il paroît petit à tout le monde. A quelque haut rang qu'il soit, on méprise celui qui est vraiment digne de mépris; et on le méprise avec d'autant plus de plaisir qu'il est plus élevé.

Les dignités ne conviennent bien qu'à celui qui est déjà grand par lui-même. Mais un tel homme ne s'empressera pas d'aller, comme tant d'autres, offrir son encens à l'idole de la grandeur. Il en connoît trop la vanité. Il sait qu'il ne faut qu'un instant pour la faire disparoître, et que bien certainement la Mort, ce ministre de la Majesté et de la Justice divine, destiné pour confondre l'orgueil humain, la brisera et la réduira en poudre.

Il laisse donc aux autres briguer les grandes places, aimer à se revêtir de charges et d'honneurs, pour se distinguer de leurs égaux et s'élever au-dessus d'eux. Il aime mieux triompher de lui-même que de ses concurrens, et vaincre son ambition que ses rivaux. Il a les beaux sentimens exprimés dans ces vers sublimes :

Loin de nous, vains désirs de ces pompes suprêmes :
Il faut nous élever, mais c'est contre nous-mêmes,
Et triompher du vice à nos pieds abattu.
Ne cherchons qu'en nous seuls des conquêtes nouvelles,
Et croyons qu'il n'est point de palmes éternelles,
Que celles qu'on reçoit des mains de la vertu.

MALLEVILLE.

Ce n'est pas qu'il faille mépriser les honneurs et les emplois distingués : on doit tâcher

le seigneur irrité lui donna un soufflet. Sur le champ M. Bernard se jeta à ses genoux, et lui dit, en lui présentant l'autre joue : *Monseigneur, donnez-moi encore un bon soufflet sur celle-ci, et accordez-moi ma demande.* Le seigneur, confus de son emportement, et plein d'admiration pour la vertu du prêtre Bernard, lui accorda tout ce qu'il voulut.

La fortune n'est jamais petite, quand on a peu de besoins et de désirs.

Du bien ! j'en aurois moins, que j'en aurois assez.
A qui vit sans désirs, en faut-il davantage ?

REGNIER DESMARETS.

Heureux celui qui, comme ce poète, sait mépriser l'inutile et jouir du nécessaire ! Content avec un bien médiocre, il voit du port, à l'abri de la tempête, tous les naufrages qui se font sur la mer orageuse de la fortune. Grands postes, biens immenses, les hommes vous désireroient-ils si passionnément, si l'éclat dont vous brillez, ne les empêchoit d'apercevoir les écueils semés autour de vous?

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers.
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête ;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.
O bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain espoir de gloire,
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, mesuré ses désirs !

RACAN.

parvenue à la plus haute faveur, et je vous proteste que cet état me laisse un vide affreux.» Quoi de plus capable de détromper du bonheur prétendu des grandeurs humaines, qu'un tel aveu, fait par une personne que la duchesse de Chaulnes appeloit *la plus heureuse des femmes !* Et cette pensée de *Mainard* n'est-elle pas aussi vraie qu'elle est ingénieuse ?

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Madame *de Pompadour*, qui étoit parvenue, comme on sait, à la plus haute faveur, dit aussi dans ses *lettres* (1) : « Je m'aperçois de plus en plus que la condition des rois et des grands est bien triste. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire et les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier. Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables, depuis que je suis ici. Tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît. Les plus brillantes conversations me donnent la migraine. Je bâille au milieu des fêtes, et ...éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bon... ...ns la vanité. »

...bitionnez donc pas les distinctions et ...neurs : c'est y mettre un trop grand

---

(1) ...oiqu'elles ne soient pas d'elles, mais de *M. Cré-...fils*, elles n'expriment ici qu'un sentiment aussi ... est ordinaire.

vase plein d'eau. Son hôte l'invite à prendre quelque chose : le prince l'accepte. Après ce repas frugal, s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, le solitaire se jette à ses pieds. Mais l'empereur le releva, en lui disant : *Que vous êtes heureux, mon père, de vivre loin des affaires du siècle ! Le vrai bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais trouvé de plus grand plaisir, qu'à manger votre pain et boire de votre eau.*

L'empereur *Charles-Quint* fit le même aveu. Lorsqu'il se dépouilla de ses états en faveur de Philippe II son fils, dans une assemblée composée des plus grands seigneurs de ses royaumes, il lui dit : *Mon fils, je vous charge d'un fardeau bien pesant. Je vous mets sur la tête une couronne, dont les fleurons sont entrelacés d'épines bien piquantes : elle n'a qu'un faux brillant. Je n'ai pas goûté dans la royauté une seule heure de repos ; je n'y ai eu aucun plaisir qui n'ait été empoisonné.*

L'homme s'ennuie au milieu de sa gloire, de ses titres et de ses envieux. Ces honneurs qui auroient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent que le dégoût et l'inquiétude. La fortune peut nous rendre plus puissans, mais non pas plus heureux. « Que ne puis-je, dit madame *de Maintenon*, dans une de ses *lettres*, vous peindre l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? Je suis

parvenue à la plus haute faveur, et je vous proteste que cet état me laisse un vide affreux.» Quoi de plus capable de détromper du bonheur prétendu des grandeurs humaines, qu'un tel aveu, fait par une personne que la duchesse de Chaulnes appeloit *la plus heureuse des femmes !* Et cette pensée de *Mainard* n'est-elle pas aussi vraie qu'elle est ingénieuse ?

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Madame *de Pompadour*, qui étoit parvenue, comme on sait, à la plus haute faveur, dit aussi dans ses *lettres* (1) : « Je m'aperçois de plus en plus que la condition des rois et des grands est bien triste. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire et les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier. Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables, depuis que je suis ici. Tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît. Les plus brillantes conversations me donnent la migraine. Je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. »

N'ambitionnez donc pas les distinctions et les honneurs : c'est y mettre un trop grand

(1) Quoiqu'elles ne soient pas d'elles, mais de *M. Crébillon* le fils, elles n'expriment ici qu'un sentiment aussi vrai qu'il est ordinaire.

vase plein d'eau. Son hôte l'invite à prendre quelque chose : le prince l'accepte. Après ce repas frugal, s'étant fait connoître pour ce qu'il étoit, le solitaire se jette à ses pieds. Mais l'empereur le releva, en lui disant : *Que vous êtes heureux, mon père, de vivre loin des affaires du siècle ! Le vrai bonheur n'habite pas sous la pourpre. Je n'ai jamais trouvé de plus grand plaisir, qu'à manger votre pain et boire de votre eau.*

L'empereur *Charles-Quint* fit le même aveu. Lorsqu'il se dépouilla de ses états en faveur de Philippe II son fils, dans une assemblée composée des plus grands seigneurs de ses royaumes, il lui dit : *Mon fils, je vous charge d'un fardeau bien pesant. Je vous mets sur la tête une couronne, dont les fleurons sont entrelacés d'épines bien piquantes : elle n'a qu'un faux brillant. Je n'ai pas goûté dans la royauté une seule heure de repos ; je n'y ai eu aucun plaisir qui n'ait été empoisonné.*

L'homme s'ennuie au milieu de sa gloire, de ses titres et de ses envieux. Ces honneurs qui auroient dû, ce semble, satisfaire son cœur, n'y portent que le dégoût et l'inquiétude. La fortune peut nous rendre plus puissans, mais non pas plus heureux. « Que ne puis-je, dit madame *de Maintenon*, dans une de ses *lettres*, vous peindre l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse, dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer ? Je suis

parvenue à la plus haute faveur, et je vous proteste que cet état me laisse un vide affreux.» Quoi de plus capable de détromper du bonheur prétendu des grandeurs humaines, qu'un tel aveu, fait par une personne que la duchesse de Chaulnes appeloit *la plus heureuse des femmes!* Et cette pensée de *Mainard* n'est-elle pas aussi vraie qu'elle est ingénieuse?

Toutes les pompeuses maisons
Des princes les plus adorables,
Ne sont que de belles prisons,
Pleines d'illustres misérables.

Madame *de Pompadour*, qui étoit parvenue, comme on sait, à la plus haute faveur, dit aussi dans ses *lettres* (1): « Je m'aperçois, de plus en plus que la condition des rois et des grands est bien triste. Qu'il faut payer cher la pompe, la gloire et les magnifiques bagatelles, que le peuple ignorant a la bêtise d'envier. Pour moi, je vous avouerai que je n'ai pas eu six momens agréables, depuis que je suis ici. Tout le monde tâche de me plaire, et presque tout le monde me déplaît. Les plus brillantes conversations me donnent la migraine. Je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. »

N'ambitionnez donc pas les distinctions et les honneurs : c'est y mettre un trop grand

---

(1) Quoiqu'elles ne soient pas d'elles, mais de *M. Crébillon* le fils, elles n'expriment ici qu'un sentiment aussi vrai qu'il est ordinaire.

Quelque considérables qu'elles soient, il faudra bientôt les quitter; et plus le sacrifice est grand, plus il coûte. Ce sont comme autant de liens, qui attachent à la vie. *O mort*, s'écrie avec ce roi infidelle de l'écriture, le riche mondain, près du tombeau où il va être dépouillé de tout; *ô mort, que tu es amère ! et qu'il est douloureux de se séparer de ce qu'on aime !* Plus la vie a été douce et agréable, plus on se la voit arracher avec regret. Et peut-on même dire pour l'ordinaire qu'elle ait été douce et agréable ? Victime de ses intempérances et de ses excès, en proie aux douleurs et aux maladies, le riche souvent ne goûte aucun plaisir. La joie pure et douce fuit loin de son cœur. Les meilleurs mets de sa table sont moins pour lui que pour les autres. On se divertit, on se réjouit chez lui, tandis qu'il souffre et qu'il se plaint. Telle est la triste condition de bien des riches. A moins que l'homme opulent ne vive comme les personnes d'un état médiocre, ses richesses, loin de lui être avantageuses, ne font qu'abréger ses jours et le rendre malheureux.

Aussi le plus sage des rois, convaincu de la vanité des grandes richesses, et les mettant bien au-dessous de l'heureuse médiocrité, ne demandoit à Dieu que celle-ci : Seigneur, lui disoit-il, ne me donnez ni la mendicité ni les richesses ; donnez-moi seulement ce qui m'est nécessaise pour vivre, de peur qu'étant dans l'abondance, je ne sois tenté de vous renoncer, et de dire : *Qui est le Seigneur !* ou que, pressé

par

par l'indigence je ne dérobe le bien d'autrui(1).

Il pensoit avec raison que, si la grande pauvreté est quelquefois dangereuse, la multitude des richesses ne l'est pas moins. L'indigence porte aux murmures et aux blasphèmes, engage à devenir le vil ministre ou l'esclave des passions des riches. L'opulence conduit à l'impiété, à l'oubli de Dieu et de ses devoirs. La pauvreté, lorsqu'elle n'est pas soutenue et ennoblie par la religion, rend vil et malheureux : les richesses enflent le cœur et le corrompent. L'état le plus sûr, le plus honorable et le plus doux, est donc de vivre, quand on le peut, entre l'abondance et l'indigence, et le plus loin qu'il est possible de ces deux extrémités. C'est entre l'une et l'autre qu'habite le bonheur avec la sagesse.

Mais c'est là une de ces vérités, qu'on aura bien de la peine à persuader aux hommes. Ceux-mêmes qui paroissent le plus convaincus que le bonheur de cette vie ne consiste pas à posséder de grands biens, se laissent prendre les premiers aux charmes de la fortune, quand elle vient se présenter à eux. *Amyot*, qui fut précepteur de Charles IX, roi de France, étoit né si pauvre, qu'il fut élevé dans un hôpital. Les bienfaits de son prince lui donnèrent de quoi vivre gracieusement. Il fut pourvu de l'évêché d'Auxerre, dont le revenu alloit à plus de trente mille livres, et d'une riche abbaye. Un jour qu'il

---

(1) *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi*, etc. Prov. 30.

demandoit encore à Charles IX un bénéfice considérable, le roi lui dit : Hé quoi ! mon maître, vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content ; je crois que vous les avez et au delà. *Sire*, répondit Amyot, *l'appétit vient en mangeant*.

Pierre du Vair, évêque de Vence, avoit bien plus de désintéressement. Son évêché étoit le plus petit de la Provence, et ne valoit guère plus de six mille livres. On lui en offrit de plus considérables, mais il les refusa toujours, disant *qu'il ne croyoit pas qu'il lui fût permis en conscience de répudier son épouse, parce qu'elle étoit pauvre, pour en prendre une plus riche*. Nous avons vu dans ce siècle renouveler ce bel exemple par de vertueux évêques de l'Église de France, que l'éclat d'une plus grande fortune n'a pu éblouir ni tenter.

Si vous avez du bien, ne travaillez pas à en amasser beaucoup plus : en devenant plus riche, vous ne deviendrez pas plus heureux. Ayez de l'ordre dans vos affaires, de l'économie dans votre maison, une juste proportion entre vos revenus et votre dépense ; et vous aurez toujours assez de bien pour vivre tranquillement et avec honneur. Si votre fortune est au-dessous de votre condition et de votre état, tâchez, s'il se peut, de l'augmenter, mais avec modération. Contentez-vous d'acquérir un honnête nécessaire : car, encore une fois, il faut tâcher de l'avoir ; et la réponse d'un philosophe à Denis le tyran, est très-juste. Ce prince lui disoit que le sage n'avoit besoin

de rien. *Oui*, répondit-il, *quand il a ce qu'il lui faut.*

Ayez assez de bien pour vous acquitter envers vous-même, envers votre famille et vos domestiques, des devoirs indispensables de la justice et de la sagesse chrétienne ; mais n'en ayez jamais assez pour satisfaire à l'ambition et à vos autres passions. Que cette impuissance glorieuse soit un des exemples et un des héritages que vous transmettiez à vos enfans. Vous devez songer à leur procurer pour l'avenir une fortune honnête selon leur état ; mais ce devoir, dont nous ne prétendons pas vous dispenser, et qui sert si souvent de prétexte à la cupidité, à l'avarice, remplissez-le avec sagesse. Ne travaillez pas à élever vos enfans beaucoup au-dessus de votre condition, ou à les rendre fort riches : plus on laisse de bien à ses héritiers, moins on est regretté d'eux. Si vous devez un jour leur laisser des richesses, laissez-leur encore plus de vertus et de bons exemples. Si vous ne pouvez leur en amasser beaucoup, dites-leur cette consolante maxime du Sage : *Peu de bien avec la crainte du Seigneur, vaut mieux que des trésors accompagnés de trouble et d'inquiétude.* Répétez-leur souvent ces belles [illegible] du vertueux Tobie : *Ne craignez* [illegible] *mon fils : nous vivons dans la pau-* [illegible] *mais nous aurons beaucoup de bien,* [illegible] *nons Dieu, si nous nous éloi-* [illegible] *té, et si nous faisons de*

[illegible] riche que celui qui

a beaucoup, s'il sait également en faire un bon usage, comme un curé le dit un jour à son évêque, qui lui demandoit ce que valoit sa cure : *Autant que votre évêché, monseigneur : le paradis ou l'enfer, sélon l'usage que nous aurons fait de nos revenus.*



Mais pour vous gouverner demandez la sagesse.

La bonne conduite est le plus nécessaire de tous les biens, et le plus précieux de tous les trésors : elle procure les autres biens ou les conserve, et y supplée quand on ne les a pas. Mais elle n'est donnée qu'à ceux qui ont reçu en partage la sagesse ; et cette sagesse est elle-même un don de Dieu, qui ne l'accorde qu'à ceux qui la lui demandent. Adressez-vous donc à lui pour l'avoir, et faites-lui souvent la même prière que lui fit *Salomon*.

Dieu lui ayant offert, lorsqu'il monta sur le trône, tout ce qu'il plairoit à son cœur de désirer, il fit le choix le plus judicieux qu'on puisse jamais faire. Bien différent des autres hommes, qui dans leurs prières demandent tout à Dieu, excepté la sagesse : ce fut l'unique chose qu'il lui demanda. Puisque vous voulez que je règne, lui dit-il, donnez-moi ce qui m'est nécessaire pour régner avec justice et avec équité : un esprit droit, un discernement juste, et sur-tout ce cœur docile qui est en même temps le principe et un des premiers fruits de la sagesse. C'est la sagesse seule, qui peut faire les vrais

rois et les grands princes. C'est-elle, Seigneur, qui conçut avec vous le dessein de former le monde, et qui en fit le chef-d'œuvre de votre puissance ; c'est par elle encore que vous le gouvernez depuis tant de siècles, avec ce bel ordre qu'on ne peut considérer sans admiration, et qui porte si visiblement les traits divins de votre providence. Envoyez-la-moi donc aussi, pour m'éclairer durant cette vie mortelle, pour diriger mes pas incertains au milieu des ténèbres et des précipices qui m'environnent, pour m'instruire de tout ce que je dois faire afin d'être agréable à vos yeux.

Salomon eut le bonheur d'obtenir ce qu'il demandoit. Dieu lui accorda la sagesse, et avec elle tous les autres biens qu'il ne demandoit pas. C'est aussi ce qui vous arrivera, si vous êtes assez heureux pour obtenir la sagesse. Elle vous procurera tout ce qui vous est nécessaire pour passer heureusement cette vie, et vous tiendra lieu de tout le reste. Que peut-il manquer à celui qui est sage, pour être heureux autant qu'il est permis de l'être sur la terre ? N'a-t-il pas cette tranquillité d'ame, qui est, selon l'expression de l'Ecriture, comme un festin continuel ; cette paix de la conscience et cette modération de désirs, qui sont les plus doux fruits de la vertu ! Voilà ce qui le rend le plus heureux des hommes. Tout ce que la fortune peut donner ne vaut pas ce qu'il possède, puisqu'il a la sagesse ; et que sont tous les biens du monde au prix d'elle ? *Que servent à l'insensé tous ses trésors*, suivant la

belle pensée de Salomon, *puisqu'il ne peut en acheter la sagesse* (1) !

Mais ce bien précieux, c'est, après-Dieu, aux parens à le procurer à leurs enfans par une vertueuse éducation ; et c'est aux enfans à le mériter par une grande docilité. Il y a tout à espérer de celui qui est docile, et qui reçoit avec attention les sages leçons qu'on lui donne. Aussi cette qualité si nécessaire, qui est en même temps le principe et le fruit d'une bonne éducation, le dauphin, fils de Louis XV, avoit eu soin de l'inspirer de bonne heure à ses enfans; et son fils aîné le duc *de Bourgogne*, jeune prince de beaucoup d'esprit et d'une grande espérance, en donna un jour un bel exemple. Il avoit contredit son gouverneur, et dans la vivacité de la dispute il s'échappa jusqu'à lui dire : *Nous verrons qui de nous deux aura raison.* Mais faisant aussitôt réflexion que cette saillie étoit contraire à la déférence et à la docilité qu'il lui devoit, il ajouta sur le champ : *Ce sera vous sans doute, parce que vous êtes plus raisonnable que moi.*

Cette estimable docilité est un des meilleurs moyens d'acquérir la sagesse et toutes les vertus. En ouvrant l'oreille aux bonnes instructions, elle les fait descendre jusque dans le cœur, pour y répandre des germes féconds. *Mon fils*, dit l'Ecclésiastique, *aimez dès votre première jeunesse à être instruit, et vous acquerrez*

(1) *Quid prodest stulto habere divitias, cùm sapientiam emere non possit ?* Prov. 17.

une sagesse que vous conserverez jusqu'à la vieillesse. Approchez-vous de la sagesse de tout votre cœur. Cherchez-la avec soin, et elle vous sera découverte ; et quand vous l'aurez une fois embrassée, ne la quittez point ; car vous y trouverez à la fin votre repos, et elle se changera pour vous en un sujet de joie (1).

Les lumières de la raison ont découvert aux païens même cette excellente vérité ; et l'on nous a conservé à ce sujet une belle fiction morale de *Crantor*, philosophe Platonicien. Il disoit que les divinités qui président à la richesse, à la volupté, à la santé et à la vertu, se présentèrent un jour à tous les Grecs rassemblés aux jeux olympiques, afin qu'ils leur marquassent leur rang, suivant le degré de leur influence sur le bonheur de l'homme. La *Richesse* étala sa magnificence, et commençoit à éblouir les yeux de ses juges, quand la *Volupté* représenta que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. La *Santé* dit que sans elle les plus grands plaisirs sont amers, et que la douleur prend bientôt la place de la joie. Mais la *Vertu* termina la dispute, et fit convenir tous les Grecs que la richesse, le plaisir et la santé ne durent pas long-temps sans elle, ou deviennent des maux pour qui ne sait pas en user avec sagesse. Le premier rang lui fut donc adjugé, le second à la santé, le troisième au plaisir, et le quatrième à la richesse.

(1). . . . *In novissimis enim invenies requiem in eâ, et convertetur tibi in oblectationem.* Eccl. 6.

En effet, la sagesse seule, à parler exactement, mérite le titre de bien; puisqu'elle seule peut faire le bonheur de l'homme dans cette vie, et plus surement encore dans l'autre. Elle apprend à faire un noble et digne usage des richesses, ou à s'en passer sans regret quand on ne les a pas. Elle éloigne de nous les sources les plus ordinaires de nos peines, le regret du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, en renfermant nos désirs dans l'étendue de ce qui est à notre portée, et en plaçant notre bonheur non dans une possession d'objets qui promettent une félicité qu'ils ne donnent jamais, mais dans l'accomplissement de nos devoirs. Elle écarte même de nous jusqu'aux douleurs, qui le plus souvent ne sont que les fruits de l'intempérance et des excès. Les plaisirs de l'esprit et du cœur, que donne toujours une conduite vertueuse, et qui renaissent sans cesse dans une conscience pure et tranquille, marchent à sa suite et l'accompagnent jusque dans l'adversité.

Heureux donc mille fois l'homme qui a trouvé la sagesse! C'est à son école qu'il apprendra à connoître, à remplir tous les devoirs de l'honnête homme, et à mettre en pratique les excellentes maximes que nous venons d'expliquer. Toute sa conduite en sera le tableau fidèle. Essayons, en finissant, de rassembler tous les traits de ce tableau; et afin de réunir comme sous un point de vue tout ce que nous avons dit, traçons ici le portrait du Sage. Plus ce portrait sera beau, plus il fera naître le désir de lui ressembler.



PORTRAIT DE L'HONNÊTE HOMME ET DU SAGE.

En portant nos regards sur toute la terre, pourrions-nous y découvrir quelque chose de plus grand, de plus beau, de plus admirable que le parfait honnête homme, le vrai Sage, tel que nous aimons à nous le représenter ?

Convaincu par le témoignage éclatant de l'univers, de l'existence d'un Être-Suprême, dont tout publie la gloire, dont tout annonce la puissance et la grandeur, il est pénétré profondément de la crainte du Seigneur, qui est le principe de la véritable sagesse; il redoute ses châtimens terribles, réservés aux infracteurs de sa loi; et craint plus ce qui lui déplaît, que tous les maux du monde.

Parle-t-il de Dieu, de la religion et des choses saintes : c'est toujours avec respect. Il repousse avec force les traits satiriques des impies, ou les méprise. Sa piété est dans son cœur encore plus que sur ses lèvres; mais comme il n'affecte point de la montrer, il ne cherche pas non plus à la cacher. Il se fait honneur de servir le Maître des rois, bien plus qu'on ne se fait gloire de servir les princes et les grands de la terre. Il ne rougit ni d'être

dévot ni de le paroître, quand même, ainsi que *Tobie*, il seroit presque seul à payer au Seigneur le tribut de ses hommages. Comme on voit un rocher s'élever au milieu des ondes d'un fleuve rapide, et présenter un front toujours inébranlable à leur violence, le Sage verroit de toutes parts autour de lui des hommes emportés par le torrent de la corruption, sans s'y laisser entraîner.

Ami de la vérité, aucun intérêt ne peut engager l'honnête homme à la trahir ; et il porte gravées dans son cœur ces belles paroles, qu'un prince répétoit souvent à son fils : *Plutôt mourir que de mentir*. Il laisse aux ames vulgaires les ruses et les artifices : la droiture règle toutes ses démarches, et la vérité ses paroles. Il est aussi fidèle à tenir que prudent à promettre ; et il n'a jamais recours, pour éluder ses engagemens, à de mauvaises finesses, indignes de sa bonne foi.

Toujours prêt à obliger quand il le peut, plein de douceur dans le caractère, affable envers les plus petits, complaisant sans bassesse, il gagne tous les cœurs. Persuadé que les manières polies donnent de l'éclat aux grandes qualités, et rendent le mérite agréable, il est poli, mais sans gêne et sans affectation. Vous ne verrez jamais en lui ces inégalités d'humeur, qui rendent odieux et insupportable. Il a toujours ce front serein, cet air doux et tranquille, cette aimable gaieté, compagne de l'innocence et de la paix du cœur. Comme *Socrate*, il ne change jamais de visage et

d'humeur, soit qu'il sorte de chez lui ou qu'il y rentre. Pour le bonheur de la société et pour le sien, il travaille sans cesse à se rendre maître de lui-même, à vaincre l'humeur et à prévenir les emportemens de la colère, au-devant de laquelle, disoit un ancien philosophe, il faut courir comme au-devant du feu, parce qu'elle s'allume et s'enflamme aussitôt, si on ne l'arrête.

Plus compatissant qu'intéressé, il ne dépouille point cruellement le pauvre qui lui doit : il aimeroit mieux éprouver les plus grands malheurs, que de faire un malheureux. Jamais il ne fait attendre à l'artisan le prix de son travail, et il croit qu'il est plus grand et plus noble de payer ses dettes que d'en avoir.

Instruit de tous ses devoirs et attentif à s'en bien acquitter, l'honnête homme remplit fidèlement ceux de père, d'époux et de maître, sans dureté odieuse et sans méprisable foiblesse. Ses domestiques, en petit nombre, s'estiment heureux de le servir, parce qu'ils sont ses enfans plutôt que ses serviteurs. L'ancienneté de leurs services prouve la bonté, et mérite les récompenses de celui qui les commande. Il n'a avec eux ni hauteur ni familiarité, afin de les traiter comme des hommes et comme des inférieurs.

Il a pour ceux qui lui ont donné la vie le plus grand respect: leur vieillesse même ne les lui rend que plus chers et plus dignes de tous ses soins. Il regarde avec horreur ces enfans

dénaturés, qui, parvenus à quelque emploi au-dessus de leur première condition, ou devenus riches, rougissent de leurs parens et les méconnoissent. Il ne craint que de ne pas respecter, de ne pas honorer assez les auteurs de ses jours. Sous quelque extérieur qu'il les voie, leur personne lui est toujours vénérable.

Il est plus sensible au bien qu'il reçoit, qu'au mal qu'on lui a fait; et il tâche, dans toutes les occasions, de donner des marques même publiques de sa reconnoissance. Il rend, lorsqu'il le peut, beaucoup plus qu'il n'a reçu; et s'il se hâte de s'acquitter, ce n'est pas pour se décharger plus vîte d'un fardeau qui lui pèse, c'est pour satisfaire aux mouvemens empressés de son cœur.

Généreux, humain et bienfaisant, il aime à faire tout ce qui peut lui mériter la reconnoissance des autres, sans l'avoir en vue ni la désirer. Son heureux caractère qui le porte à faire du bien à tous, autant qu'il lui est possible, le rend la noble image de la Divinité sur la terre.

Son plus grand plaisir est de donner, même avant qu'on lui demande. Bien différent de ces odieux et insensés bienfaiteurs, qui perdent tout le mérite des grâces qu'ils font, par la façon dure ou chagrine dont ils accordent; le Sage donne un nouveau prix à ses bienfaits, par l'air affable et par les manières gracieuses dont il les accompagne.

Comme il n'oblige ni par vanité ni par intérêt, l'injustice et l'ingratitude ne lui arra-

chent pas le moindre reproche. Sa générosité ne lui paroît jamais plus pure, que lorsqu'il a fait du bien à un ingrat.

Il est bienfaisant, mais sans chercher à le paroître. L'ostentation n'a point de part à ses bienfaits; il ne se vante d'aucun, et il n'en fait aucun pour s'en vanter. Il ne donne à l'éclat que ce qu'il ne peut refuser à l'exemple. Sa main gauche ignore en quelque sorte les dons de sa main droite. Il ressemble à ces grands fleuves, qui se retirent en silence des terres sur lesquelles ils ont porté la fertilité et la richesse.

Il aime à rendre service, en prêtant avec les précautions que prescrit la prudence; mais il oublie en quelque sorte cette vertu, si la nécessité est pressante. Il croit devoir faire aux autres dans leur besoin, ce qu'il voudroit raisonnablement qu'on lui fît à lui-même. Noble et généreux dans les services qu'il rend, il ne l'est pas moins à reconnoître tout ce qu'on a fait pour lui : il récompense toujours dignement et à proportion de son pouvoir les services, le mérite et la vertu.

Envie, passion basse et honteuse, fuis loin de lui. La noblesse de son ame, l'élévation de ses sentimens, la droiture de son esprit, lui font regarder avec plaisir les talens, les succès ou la fortune des autres. Il parle bien même de ses rivaux; et loin de chercher à obscurcir l'éclat qui les environne, il est le premier à leur rendre justice. Il ne se permet

d'autre sentiment que le désir de faire mieux que ceux qui font bien.

Rien ne pèse tant que le secret d'autrui sur les lèvres de l'insensé. Le Sage qui donne en garde à la prudence et à la discrétion les secrets qu'on lui confie, n'a aucune peine à les retenir. Inviolable dépositaire de ce que l'amitié a versé dans son sein, de ce que l'imprudence ou la liberté de la conversation a laissé sortir du cœur, il le renferme dans le sien : jamais il ne lui échappe la moindre parole qui puisse même le faire soupçonner.

S'il est prudent et reservé dans ses paroles, il ne l'est pas moins dans ses manières. Il n'est ni contraint ni trop libre; mais il aimeroit encore mieux être trop timide que trop hardi: il seroit assuré de déplaire beaucoup moins.

Il n'est ni tranchant ni décisif, parce que c'est le partage du fat et de l'ignorant. Quelles que puissent être les apparences, il ne prononce, sur-tout en ce qui concerne l'honneur du prochain, qu'après avoir tout bien pesé; il sait combien les jugemens précipités sont injustes. Il ne condamne aucune personne sans l'avoir entendue, s'il se peut, elle-même; et il imite *Alexandre le Grand*, qui, entendant plaider une cause, s'appuya sur son oreille, comme s'il eût voulu la boucher : *Je garde*, dit-il, *cette oreille pour l'autre partie.*

L'honnête homme s'applique à connoître et à étudier la religion, parce que c'est le premier et le plus essentiel de ses devoirs, la

plus nécessaire et la plus importante de toutes les connoissances. Mais soumis aux vrais principes, sans être esclave des préjugés, il sait également se servir et se défier de sa raison. Plus sage et plus philosophe que la plupart de ceux qui en prennent le nom, il ne croit pas que la vraie philosophie consiste à penser librement sur la religion, à rejeter ce que sa raison ne peut comprendre, mais à soumettre les foibles lumières de sa raison à l'autorité infaillible de celui qui ne peut nous tromper.

Ce qui l'affermit encore plus dans cette religion divine, c'est qu'aucune autre n'a une morale plus pure, n'inspire une probité plus parfaite, et n'offre de plus puissans motifs pour être véritablement honnête homme. Aussi fait-il de ses préceptes la règle de sa conduite et de ses actions.

Apôtres insensés de l'irréligion, vous essayerez en vain de lui faire goûter vos pernicieuses maximes. Eh ! comment pourroient-elles lui plaire ? Son cœur est exempt de ces funestes passions, du sein desquelles s'élèvent d'ordinaire les nuages qui obscurcissent dans nous la clarté dont brille la religion.

Il n'est pas moins éloigné de prêter l'oreille aux discours artificieux des sectaires et des novateurs. Voudroit-il s'exposer follement à être condamné au tribunal du souverain Juge, pour avoir préféré opiniâtrément les opinions de ces maîtres particuliers, aussi sujets à l'erreur que lui-même, aux décisions infaillibles

de l'Eglise catholique, garanties par les promesses de son divin Auteur ?

Formé à l'école de l'humanité, il cherche à faire son bonheur, en contribuant à celui des autres. Si la grandeur et la fortune ont quelque chose qui puisse tenter un cœur aussi noble que le sien, c'est le pouvoir de faire des heureux. Quel usage plus doux, quel emploi plus avantageux et plus honorable pourroit-il faire de son pouvoir ou de ses trésors, que d'en acheter des cœurs ?

Aussi n'est-il jamais plus content, que lorsqu'il a fait part aux indigens des biens que la Providence lui a donnés, pour eux comme pour lui. La pauvreté vertueuse et digne d'un meilleur sort, la vieillesse infirme, l'enfance destituée de tout secours, l'indigence qui n'ose faire connoître sa misère, ont les premiers droits à ses bienfaits, sans que les autres misérables en soient absolument exclus. Il honore dans tous les malheureux l'humanité souffrante, et il s'empresse à les soulager selon l'étendue de son pouvoir et de leurs besoins. En leur tendant une main secourable, il ne leur montre pas, comme tant de riches superbes, un visage dur et sévère, qui humilie et qui indigne. Ses refus même sont plus charitables qu'une charité si méprisante ; et sa pitié qui paroît touchée de leurs maux, les console presque autant de sa libéralité qui les soulage. Il regarde comme un vrai gain pour lui tout ce qu'il peut leur donner de ses richesses, et il se croit trop heureux de pou-

voir acheter le ciel au prix de quelques biens fragiles et périssables.

Il est jaloux de son honneur ; il est sensible à l'estime des autres hommes, lorsque la gloire de Dieu et l'utilité du prochain le demandent, ou qu'elle lui est nécessaire pour lui-même. Il aime alors à conserver sa réputation pure et entière ; parce que celui qui la néglige, viole la loi de l'Esprit-Saint, scandalise les hommes, et se rend digne de tout le mépris qu'il affecte de dédaigner. Mais éclairé sur la nature et les principes du vrai honneur, il ne le fait pas consister à repousser avec fureur une légère insulte, à se couvrir du sang de son ennemi, à être cruel et inhumain. Il sacrifie, s'il le faut, à son salut le faux honneur du monde, et il s'applique à lui-même la belle réponse que fit le pape *Benoît XII* à un ambassadeur, qui lui demandoit quelque chose d'injuste : *Si j'avois deux ames*, dit-il, *je pourrois en risquer une pour sa majesté ; mais n'en ayant qu'une, je ne veux point la perdre*.

Il est une suprême dignité que le Sage estime le plus, quoique par elle-même elle ne donne aucun rang : c'est la qualité d'honnête homme. Droit, sincère, équitable, il ne cherche ni à tromper ni à surprendre personne. Il sacrifie à la vertu en secret comme en public. Sa probité ne se dément dans aucun cas, parce qu'elle a pour fondement la religion, dont les solides motifs sont toujours les mêmes ; pour juge et pour témoin, celui à qui rien

n'échappe ; pour règle, la conscience, qui est toujours droite, quand on la consulte de bonne foi et qu'on ne l'asservit pas au gré de l'intérêt.

Il ne se livre point à ces ressentimens indignes d'une grande ame : il met sa gloire à surmonter les mouvemens impétueux de la vengeance et à se vaincre lui-même. Il pardonne, non en philosophe, qui croit que la vengeance coûte souvent plus qu'elle ne vaut, ou que le mépris le venge mieux ; mais en chrétien, qui connoît tout le prix et tout le mérite attaché au pardon des injures. Il ne fait pas semblant d'apercevoir les manquemens impolis ou injurieux qu'on affecte d'avoir pour lui, ni de sentir les traits fins ou grossiers dont on cherche à le piquer ; et il n'en est que plus estimé de ceux qui sont témoins de sa modération. Il laisse dire aux autres toutes les sottises qu'ils veulent, mais il n'en dit point, persuadé que les insultes et les outrages retombent sur leur auteur et ne déshonorent que lui seul.

Il force ses ennemis, lorsqu'il lui arrive malgré lui d'en avoir, à l'aimer, ne se vengeant d'eux que par des bienfaits : c'est la seule vengeance qui lui plaise, parce qu'elle est aussi douce que glorieuse. Le bien qu'il leur rend pour le mal, est un bien qu'il se fait à lui-même : il gagne par là leur amitié, ou du moins l'estime des hommes, et les récompenses du Ciel.

Le Sage ne parle pas beaucoup, parce que

les grands parleurs ne sont admirés que des sots. Il sait dans la conversation parler et écouter à son tour : il écoute même plus qu'il ne parle. Quoiqu'il tâche de ne pas donner dans les extrêmes, il aime cependant encore mieux qu'on ait à lui reprocher de parler trop peu, qu'à le blâmer de parler trop. Il évite les disputes qui ne sont point nécessaires, parce que la charité y perd plus souvent que la vérité n'y gagne.

Instruit par son expérience et par celle des autres, que c'est sur-tout en parlant qu'on fait le plus de fautes, il pense beaucoup à tout ce qu'il dit ; et il prend garde de ne rien dire qui puisse offenser Dieu ou les hommes, nuire à lui-même ou aux autres. Comme il pèse tout ce qu'il va dire dans la balance de la discrétion, il n'a jamais besoin de cette excuse si ordinaire et si peu pardonnable : *Je n'y avois pas pensé*. Il possède l'heureux talent de se rendre aimable par ses paroles (1). Il fait si bien que dans sa conversation on goûte le plaisir d'être content de lui et de n'être pas mécontent de soi-même. Il sait dans la conversation s'accommoder à tous les esprits et à tous les caractères, autant que la décence et la sagesse le lui permettent. Loin de satisfaire son amour propre aux dépens des autres, il fait valoir ce qu'ils disent, et il leur prête souvent de son esprit pour faire briller tout le leur. Il a toujours un air prévenant et gra-

(1) *Sapiens in verbis seipsum amabilem facit.* Eccl. 20.

cieux : il n'a dans la bouche que des paroles obligeantes, parce qu'il ne connoît point de meilleur secret pour se faire aimer de tout le monde.

Ce qui ne contribue pas moins à rendre sa société aimable, et à le faire estimer, c'est que doué d'un bon esprit, il juge favorablement des autres, excuse leurs foiblesses, et n'empoisonne pas leurs vertus. Il ne les croit pas aisément vicieux, parce qu'il ne l'est pas lui-même.

Il n'a pas néanmoins en toutes sortes de personnes une confiance imprudente.

Il a soin de renfermer en lui-même ce qu'il lui importe de tenir caché, et il ne dit que ce qu'il veut bien qu'on sache. Il n'est pas moins fidelle à son secret qu'à celui d'autrui, parce qu'il connoît tous les dangers de l'indiscrétion.

Comme il ne cherche point à se mêler et à s'intriguer dans les affaires des autres, il ne leur fait pas aisément part des siennes. Il leur cache le secret de ses intérêts, sans avoir cet air mystérieux qui offense, ou fait souvent découvrir ce qu'on veut cacher. Il a le visage ouvert, les lèvres et le cœur fermés.

Quelque noble ou quelque riche qu'il soit, le Sage n'en est pas plus fier ni plus vain, parce que la fierté est une preuve qu'on n'est pas ce qu'on veut paroître, et que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil. Il sait, quand il le faut, soutenir les droits de son rang et conserver sa dignité, mais sans hau-

teur et sans orgueil. Jamais on ne l'entend vanter sa naissance ou ses richesses : il se montre supérieur à ces avantages, en les oubliant.

Il ne se loue pas même de ses talens et de ses qualités, et jamais il ne lui vient dans l'esprit qu'il a du mérite : il est le seul qui n'en sache rien et qui n'en parle pas.

La réputation la plus brillante et les succès les plus heureux ne lui font rien perdre de sa modestie : on diroit qu'il les ignore. Quelque haut que soit le point du globe où il monte, la vanité ne vient pas s'y placer avec lui. On applaudit à son bonheur, parce qu'il ne l'aveugle point. Il conserve au milieu des bienfaits de la fortune la simplicité de mœurs, la douceur et l'affabilité de caractère, qu'elle a coutume d'ôter.

Lui arrive-t-il quelque revers subit, quelque grand sujet d'affliction, une perte même irréparable : il trouve dans sa vertu et dans sa religion des remèdes aux maux les plus fâcheux, et des forces contre les malheurs les plus accablans. On voit en lui ce sage dont parle *Sénèque*, qui, aux prises avec la fortune dont il triomphe par son courage, est le spectacle le plus digne de l'admiration des hommes. Ce n'est pas qu'il ait l'insensibilité ridicule du faux Sage du paganisme, qui auroit vu l'univers s'écrouler sur lui sans en être étonné. Les tristes révolutions et les vives douleurs l'ébranlent, mais elles ne l'abbattent point. Il peut être affligé, mais non pas troublé. Supérieur à tous

les événemens, en s'y soumettant, on le trouve toujours résigné à ce que la Providence divine ordonne ou permet qu'il lui arrive. L'injustice même des hommes à son égard ne le surprend point, parce qu'il s'y est de bonne heure attendu et préparé. Il ne cherche pas dans ses malheurs à être plaint des autres, et il ne les fatigue point du récit de ses douleurs ou de ses peines, parce qu'il est difficile de se plaindre long-temps sans ennuyer, et qu'il y a souvent plus de honte que de ressource à inspirer de la compassion. C'est dans le sein de Dieu et dans sa religion, qu'il trouve la consolation la plus solide et la plus douce.

Il n'a pas l'injustice d'affliger ceux qui l'approchent, parce qu'il est affligé lui-même; et s'il ne peut s'empêcher de sentir ses maux, il évite toujours de les faire sentir aux autres.

Il supporte patiemment les humeurs et les défauts des personnes avec lesquelles il est obligé de vivre, et il tâche d'avoir besoin, le moins qu'il peut, d'une pareille indulgence. Il travaille continuellement à ôter en lui ce qui peut avec raison leur déplaire, et à se plier, dans tout ce qu'il peut, à leur humeur. Rien ne lui paroît plus ridicule que de prétendre amener tout le monde à son caractère, et de ne vouloir s'accommoder à celui de personne.

Les maux et les afflictions, dont le Sage n'est pas exempt, le rendent compatissant à ceux des autres. Les malheureux, et sur-tout ses amis et ses parens, trouvent toujours de

la consolation dans la bonté de son cœur, des ressources dans sa bienfaisance, et un appui dans son crédit : il tâche de faire le plus de bien qu'il peut, par lui-même ou par d'autres ; et autant qu'il lui est possible, il ne fait jamais aucun mal à personne. Grands et riches inhumains, il ne se servira point comme vous de son pouvoir et de ses richesses pour dépouiller la veuve et l'orphelin, opprimer les foibles et écraser les malheureux : il désireroit, au contraire, d'être assez riche et assez puissant pour les protéger, les secourir et les soulager tous.

Attentif à remarquer ses propres fautes, et à n'y pas retomber, il s'occupe plus à se corriger qu'à corriger autrui, et lorsqu'il est obligé de reprendre ou de punir, il le fait avec douceur et avec bonté. Les défauts des hommes, qu'il regarde comme de tristes apanages de l'humanité, lui inspirent plus de compassion et de pitié que d'aigreur et de dureté. Et en effet, peut-on descendre au fond de son cœur, sans y retrouver le principe de toutes les foiblesses qu'on blâme si facilement dans les autres ? Aussi son zèle à l'égard de ceux qu'il doit reprendre, n'est-il ni brusque ni amer ; et il ne leur fait jamais aucune de ces réprimandes dures et piquantes, qui ne servent le plus souvent qu'à aigrir les coupables et à faire haïr. Il emploie la fermeté quand il le faut, jamais la colère ni l'emportement, parce que celui qui se met en colère punit sur soi les fautes des autres et ne les corrige pas.

Le Sage loue volontiers, mais il ne prodigue point ses éloges, afin de mieux louer. Il croit ne devoir qu'au mérite et à la vertu le juste tribut de ses louanges, qui sont aussi pures que son cœur. Il rougiroit également de donner et de recevoir des éloges non mérités.

La supériorité que donnent sur les autres hommes la grandeur et les richesses, ou l'esprit et les connoissances, ne l'enorgueillit point. Comme il ne s'en estime pas plus, parce qu'il est mieux partagé de la nature ou de la fortune, il ne regarde pas d'un œil plus méprisant ceux qui ont été moins favorisés que lui : il ne méprise que le vice. Quoiqu'il cherche à se faire aimer et estimer, sur-tout des personnes estimables, en donnant des marques d'estime et de considération à tous ceux qui en sont dignes, il évite avec encore plus de soin de se faire haïr, en ne témoignant du mépris à qui que ce soit; parce que la haine que produit toujours le mépris, est la plus irréconciliable, et que les ennemis nuisent souvent plus que les amis ne servent.

La plaisanterie et le badinage ne le choquent pas, parce qu'il a l'esprit bien fait : il prend tout en bonne part, et il ne se fait pas des peines mal à propos, en donnant une fausse interprétation aux procédés et aux discours qui pourroient le regarder, mais qui peut-être ne le regardent point. Les railleries même offensantes, il les dissimule prudemment ou les repousse avec adresse.

Le Sage fuit les liaisons dangereuses qui pourroient

pourroient corrompre son cœur ou gâter son esprit. Plus la compagnie de certaines gens sans mœurs et sans religion paroît agréable, plus il la redoute. Eh! qui sait mieux que lui, qu'on s'accoutume à aimer et à prendre les sentimens des personnes qu'on aime, et que le plaisir qu'on trouve avec elles, fait peu à peu estimer ce qu'elles ont même de méprisable? Il craindroit bien plus de se corrompre par leur commerce, qu'il n'espéreroit de les porter à la vertu par le sien, comme les fruits gâtés communiquent plutôt leur corruption aux fruits sains mêlés avec eux, que ceux-ci ne la leur font perdre.

C'est par le même principe, ou plutôt par la crainte de l'ennui et de l'impatience, qu'il fuit encore l'entretien des fats et des pédans, car la fatuité et le pédantisme lui paroissent trop ridicules dans les autres, pour ne pas se préserver de ces défauts, opposés d'ailleurs à son caractère simple et modeste.

Judicieux et prudent dans le choix de ses amis, il cherche moins à en avoir beaucoup qu'à en avoir de bons. Il regarde l'amitié comme un sentiment trop respectable et trop précieux, pour être prodiguée, et il croit avec raison qu'on a très-peu d'amitié, quand on a beaucoup d'amis. Il n'en veut point qui ne soient vraiment dignes d'être aimés. Il ne leur donne son amitié et sa confiance qu'après les avoir long-temps éprouvés, parce que c'est pour long-temps; difficile à prendre des amis, plus difficile encore à les quitter. Le vice seul

le trouve inexorable, parce que l'amitié, avec les méchans, nuit autant qu'elle déshonore.

Persuadé que pour être estimé il faut voir des gens estimables, il recherche le commerce et la compagnie des plus honnêtes gens ; mais il préfère presque toujours la société de ses égaux à celle des personnes qui sont trop au-dessous ou trop au-dessus de lui : l'une dégrade et déshonore ; on est esclave ou méprisé dans l'autre.

L'honnête homme ne dit jamais rien qui puisse nuire à la réputation de personne. Pourroit-il ignorer que les médisances qu'on se permet quelquefois si légèrement sans en prévoir les suites, font souvent des plaies profondes ? et ne sait-il pas aussi que c'est par la méchanceté ou par l'imprudence de sa langue, qu'on se fait les plus grands ennemis ? Il dit avec plaisir tout le bien qu'il sait des autres, et tait le mal, lorsqu'il n'a pas de justes raisons de le faire connoître. Croit-il devoir parler des vices et des défauts : il s'abstient de nommer les personnes, à moins qu'elles n'aient publiquement renoncé à leur honneur et à leur réputation. Il aime à dire du bien de ses ennemis même ; et ce qui est peut-être plus encore, il aime à en entendre dire. Non-seulement il ne dit jamais aucun mal de personne, mais il ne permet pas qu'on le fasse en sa présence : aussi mérite-t-il que personne n'en dise jamais de lui.

Trop noble dans ses sentimens, pour avoir

la bassesse et la lâcheté de déchirer qui que ce soit en son absence, il se permet encore moins de railler ceux qui sont présens. Il badine quelquefois pour égayer la conversation, mais sans blesser : on rit avec lui, mais personne ne pleure. Il ne ressemble pas à ces esprits caustiques et amoureux de leurs pensées, qui aiment mieux perdre un ami qu'un bon mot ; et il croit que c'est avoir beaucoup d'esprit, que de ne pas faire usage quelquefois de tout son esprit.

Il est bien différent de l'insensé qui ne veut ni demander des conseils ni souffrir qu'on lui en donne : il est trop convaincu qu'en bien des choses, la foible humanité marche comme à tâtons entre la lumière et les ténèbres, pour entreprendre jamais rien d'important, sans s'être entretenu de son affaire avec des personnes discrètes et judicieuses. Il prend conseil de ses amis, pour n'être pas la dupe de sa propre prudence ; mais il a grand soin de discerner l'ami du flatteur : il pèse, il juge les conseils qu'on lui donne, persuadé que si l'on est toujours sage en écoutant les conseils des autres, on ne l'est pas toujours en les suivant. Il consulte plus volontiers qu'il ne conseille, parce qu'il vaut presque toujours mieux recevoir un conseil que de le donner.

C'est sur-tout à l'égard des procès, qu'il croit devoir prendre l'avis des personnes habiles. Il ne s'y engage pas aisément, parce qu'il est plus aisé de les commencer que de les finir ; et sans paroître les craindre, il fait

tout ce qui dépend de lui pour n'en avoir jamais.

Il ne va point, par des rapports inconsidérés, troubler le repos des familles et désunir des amis. Son plus grand plaisir, au contraire, est de procurer aux hommes le plus précieux de tous les biens, la paix et la concorde.

Sans être défiant et soupçonneux, il ne croit pas devoir se fier à tout le monde, et sur-tout aux personnes qu'il ne connoît point. Il a toujours une réserve prudente avec ses amis même, jusqu'à ce qu'il se soit assuré par une longue épreuve, qu'ils sont dignes de toute sa confiance. Il ménage, autant qu'il le peut, l'amitié de tous les hommes, et ne se confie presque à aucun; parce qu'il y en a peu qui aient la volonté et le pouvoir de nous servir, et que tous peuvent nous rendre de mauvais offices.

Il se défie encore plus de lui-même et de son propre cœur, qui n'est que trop disposé à le trahir et à se laisser vaincre par des objets séduisans. Il craint les traits redoutables de l'amour, et il fuit afin de triompher plus surement. Il n'est pas assez téméraire pour se flatter de pouvoir remporter, par ses propres forces, la plus difficile de toutes les victoires; il implore sur-tout les secours du Ciel, qui lui sont nécessaires contre un ennemi si souvent vainqueur de notre raison, lorsqu'elle est abandonnée à sa propre foiblesse. Après le triste sort du plus sage des rois, et celui de tant d'autres qui ont vu toute leur sagesse échouer

contre cet écueil, pourroit-il ne pas redouter pour lui-même ?

La passion du vin lui paroît également à craindre, parce qu'elle a presque toujours la volupté pour compagne, et que plus souvent encore on l'emporte avec soi dans le tombeau qu'elle creuse sous les pieds chancelans de l'insensé qui la suit. Il prend du vin pour égayer sa raison, mais jamais assez pour la perdre. Il rougiroit d'un état où il ne seroit plus distingué de la bête que par de plus grands excès d'emportement et de fureur, ou de l'enfant, que par plus d'extravagances et de folies.

Il joue quelquefois, mais plus par complaisance que par goût. Il n'est pas assez insensé pour sacrifier à la passion du jeu son temps, ses biens, sa vertu. Il s'interdit sévèrement tous les jeux de hasard, parce qu'on ne peut les jouer sans crime ou sans regrets.

Modéré dans son travail, dans son sommeil et dans ses repas, il y prend de nouvelles forces et une santé vigoureuse, que l'excès altère et fait perdre. Il évite sur-tout l'excès de la table, parce que l'usage immodéré des alimens, même les plus sains, les change en poisons. Le plaisir que l'Auteur de la nature y a sagement attaché, il le goûte, non par sensualité, mais comme un attrait nécessaire. Il élève, pour ainsi dire, ses sens et les épure. Obligé de les satisfaire pour se nourrir, il ne se nourrit pas pour les flatter, mais pour réparer ses forces et se mettre en état de

remplir ses devoirs. La dignité de ses motifs en donne à son action (1).

Joue-t-il quelquefois (car la vertu n'est pas ennemis des plaisirs réglés et innocens) ? c'est sans passion, et avec une noble tranquillité ; malgré les changemens du jeu, son visage ne change point : le gain et la perte le trouvent toujours le même. Il évite au jeu l'opiniâtreté à soutenir ses droits ; et il aime mieux quelquefois céder à son rival que d'avoir tort en voulant toujours avoir raison.

Jeune, il hait la dissipation qui le priveroit d'un bien nécessaire aux commodités et aux douceurs d'une longue vie ; vieux, il ne cherche pas à thésauriser, croyant que la nécessité est peu à craindre, quand il reste peu de temps à vivre ; et dans tous les temps de sa vie, il tâche de se tenir toujours également éloigné de la folle prodigalité et de l'infame avarice : parce que la vertu finit où l'excès commence.

Il connoît trop le prix du temps, pour n'en être pas sagement avare, et pour n'en pas mettre tous les momens à profit : il n'en donne aucun à l'inutilité où à la frivolité. On le trouve toujours dans quelque occupation,

---

(1) Quelques auteurs, entre lesquels on peut mettre *M. de Claville*, nouveaux disciples d'Epicure, disent ou font entendre qu'on peut goûter les plaisirs de la bouche et les autres, pour eux-mêmes ; mais cette proposition, déjà condamnée par la raison, l'a été encore par l'Eglise. Les plaisirs même permis ne doivent être pris que pour une fin honnête et digne de l'homme.

parce que le plus pénible fardeau est celui de n'avoir rien à faire, et qu'on est bien à plaindre quand on ne sait s'appliquer à rien de solide. Aussi l'ennui, non moins affligeant que le chagrin, et qui porte son poison jusque sur le trône, n'ose s'approcher du Sage, qui, remplissant d'une suite d'occupations utiles et vertueuses, le cours de sa vie, en forme une chaîne de vrais plaisirs.

Sa sagesse n'est ni sombre ni farouche, mais aimable et gaie. Ce n'est point cette gaiété bruyante, qui ressemble plus à la folie qu'à la joie, mais une gaieté douce et tranquille, qui laisse à l'esprit la liberté de sentir son bonheur. Ses plaisirs ont même cet avantage, qu'ils sont plus purs : ils ne traînent à leur suite ni peines, ni regrets, ni dégoûts. Il ne les prend jamais que comme un délassement ou un remède accordé par la nature à notre foiblesse, et il ne se les permet qu'après avoir rempli les devoirs de son état. Attaché invariablement à ses devoirs, il n'est jamais si content que quand il les a remplis. Il doit la tranquillité de son ame au témoignage intérieur d'une conscience pure ; et il goûte le plus parfait de tous les contentemens, celui de n'avoir rien à se reprocher. Lui échappe-t-il quelquefois (car il est homme) un peu d'oubli ou de négligence dans ce que la loi sévère du devoir exigeoit de lui : il ne se pardonne point ce que tant d'autres se pardonnent si souvent, et il tâche, s'il le peut, de le réparer aussitôt.

Toujours content de l'Auteur de la nature, et le bénissant également, quelle que soit sa fortune, il a cette modération de désirs, qui est le partage de l'homme vertueux et la source la pus pure du bonheur que nous pouvons goûter sur la terre. Il estime le plus grand des biens, celui de ne rien rechercher avec ardeur et de savoir se borner. Cette riche modération le délivre d'une foule de besoins, auxquels la cupidité assujettit les autres. Témoin de toutes les nécessités superflues que la plupart des hommes se sont faites, il s'écrie avec le philosophe : *Que de choses dont je n'ai pas besoin !* Heureux de ce qu'il possède, il ne changeroit pas sa précieuse médiocrité contre tout le faste imposant de l'opulence.

L'éclat de la grandeur et des richesses n'éblouit point les yeux du Sage, lui qui a su apprécier les choses humaines et s'éclairer sur leur vanité. Exempt d'ambition et content de son obscurité, il ne va point, pour en sortir, ramper à la porte des grands, et chercher des mépris qu'il ne veut rendre à personne. Il n'aspire point de lui-même aux dignités : il n'y parvient qu'autant qu'il y est placé par la naissance, conduit par les talens ou appelé par l'autorité. Il fuit les grandeurs bien plutôt qu'il ne les recherche, et il redoute plus les écueils qu'on y trouve, qu'il n'est flatté des avantages qui les accompagnent.

Il ne désire pas non plus d'acquérir beaucoup de richesses, parce que c'est souvent acquérir beaucoup de peines. Elles inquiètent dans leur

recherche, ne satisfont point dans leur possession, et désespèrent dans leur perte. Eh ! pourquoi les désireroit-il ? N'a-t-il pas en lui-même ce qu'elles promettent et ne donnent point ? Ce n'est pas pourtant qu'il dédaigne les richesses, qui sont quelquefois un bien et peuvent toujours le devenir : il ne croit pas que la vraie sagesse consiste à les mépriser, et encore moins à le dire, mais à n'en pas faire dépendre son bonheur. Elles ne lui paroissent estimables et précieuses, que par l'usage qu'on en fait.

Ainsi pense le Sage. Il juge trop bien de toutes les choses de la terre, pour y placer son bonheur. Il sent que Dieu a fait son ame trop grande, trop inépuisable en désirs, pour qu'un autre objet que l'Etre infini puisse la remplir ; et cette immensité qu'embrassent ses désirs, lui est un sûr garant que les seuls biens fragiles et passagers ne sont pas le terme de sa destinée. Elevant ainsi ses pensées et ses sentimens jusqu'au trône de Dieu même, il le prie de lui envoyer quelques rayons de cette suprême sagesse qui gouverne l'univers, afin qu'il puisse se conduire avec prudence au milieu des écueils et des ténèbres de cette vie, et arriver heureusement au port. Il tâche, par la réunion de toutes les vertus, et en ne se nourrissant que de bonnes actions, de se rendre digne de la félicité immortelle qui l'attend.

Tel est le parfait honnête homme et le vrai Sage. Heureux ceux qui le prennent pour

modèle ! Si l'on n'ose espérer de lui ressembler jamais parfaitement, on doit du moins aspirer à en approcher le plus qu'il est possible. C'est être déjà bien sage que de travailler à le devenir.



MÉMOIRE
SUR
LA MENDICITÉ.

Si quis non vult operari, nec manducet.
II. THESSAL. 10.

Si quelqu'un ne veut point travailler, qu'il ne mange point.

Q 6

AVERTISSEMENT.

Ce mémoire a été composé pour une académie, et par le zèle du bien public. Le même motif engage à le faire imprimer à la fin de ce volume. Il ne doit pas, d'ailleurs, paroître déplacé dans un ouvrage, dont plusieurs maximes tendent à inspirer la bienfaisance et l'inclination à secourir les indigens. On y trouvera un moyen aussi simple et facile, que juste et raisonnable, de soulager la plus nombreuse partie des malheureux, et d'assurer le bonheur de tous les vrais pauvres. Un sujet si conforme aux vœux de l'humanité, pourroit-il ne pas intéresser tous les cœurs humains et sensibles ? Il convient à tous les pays qu'infecte le chancre contagieux de la mendicité ; et combien n'y en a-t-il pas !



MÉMOIRE SUR LA MENDICITÉ,

*Qui a concouru au prix de l'académie des sciences, arts et belles-lettres de Châlons-sur-Marne, et qui a obtenu l'*accessit. *Le sujet proposé étoit d'*indiquer les moyens de détruire la mendicité, en rendant les mendians utiles à l'état, sans les rendre malheureux.



De tous les sujets qui ont été depuis long-temps donnés par les différentes académies de l'Europe, il en est peu qui m'aient paru plus beaux, plus utiles, plus intéressans que celui que vous avez choisi, messieurs, pour en faire cette année l'objet du triomphe littéraire dans votre académie. Quel avantage inestimable ne procurera-t-on pas à la société, si par des moyens sûrs et faciles on peut

parvenir à la décharger d'une multitude avide d'insectes rampans qui, ne paroissant nés que pour dévorer les fruits de la terre, se multiplient tous les jours de plus en plus, malgré tous les efforts qu'on fait pour s'en délivrer! Quelle source de richesses pour le royaume, si, en employant à des travaux utiles tant de fainéans valides, on peut les faire servir à enrichir un état qu'ils appauvrissoient, et restituer à la patrie des hommes dont l'oisiveté, l'horreur du travail lui déroboient des bras destinés à la servir! Quel bien infini pour les mœurs, pour la police, si l'on peut abolir la mendicité, cet état funeste de fainéantise, quelquefois encore plus rempli de vices que de misères, plus chargé de crimes que d'opprobre, et où, après avoir perdu toute honte, on perd souvent toute vertu!

Que je m'estimerois heureux si je pouvois contribuer à une réforme si avantageuse, qui fait depuis long-temps l'objet des vœux de tous les bons citoyens! Animé par l'intérêt du bien public, encore plus que par l'amour de la gloire, je vais dans ce mémoire exposer mes idées, joindre mes pensées, mes réflexions à celles que d'autres ont faites avant moi, proposer quelques nouvelles vues pour éclaircir, rectifier, perfectionner, et réduire à une pratique plus facile les moyens qui s'emploient déjà avec succès dans quelques pays voisins de la France.

L'expérience est la pierre de touche de tous les systèmes. Tel plan qui paroissoit solide,

mis à l'épreuve, ne s'est trouvé que creux. C'est donc d'après l'expérience sur-tout que je vais parler. A la lumière de son flambeau, je ferai voir d'abord l'inutilité ou l'insuffisance des divers moyens employés en France dans les différens temps pour abolir la mendicité. Je ferai connoître ensuite celui de tous les moyens qui paroît le plus propre à délivrer entièrement et pour toujours, la société de ce mal si ancien et si répandu, en rendant les mendians utiles à l'état, sans les rendre malheureux.

Je dirai peu de chose de neuf. Je préfère, à la gloire d'être inventeur, celle d'être utile. J'aime mieux exposer sans art un plan avantageux et éprouvé, que de créer de brillantes chimères, qui s'évanouiroient aux rayons purs et réfléchis de l'expérience.



PREMIÈRE PARTIE.

Insuffisance des moyens employés en France jusqu'à présent pour détruire la mendicité.

Si la mendicité devient quelquefois nécessaire, pour empêcher les indigens de périr, elle est sujette à des inconvéniens si fâcheux, à des abus si grands, si multipliés, si reconnus, que l'état doit, s'il est possible, chercher à l'abolir, en pourvoyant d'ailleurs à la subsistance de tous les pauvres. Aussi la plupart des gouvernemens se sont-ils souvent occupés, comme ils le font encore aujourd'hui, de cette partie importante de l'administration. Combien, depuis deux siècles, pour ne pas remonter plus haut, combien d'ordonnances, de déclarations, d'arrêts ont été portés dans la France seule, au sujet des mendians ! Tous ces règlemens font voir avec quel soin on s'est appliqué depuis long-temps à corriger le mal de la mendicité. Pourquoi donc, malgré tant de lois, ce mal s'est-il perpétué, s'est-il accru même au point où il est aujourd'hui ? c'est que ces lois ne donnoient que des moyens insuffisans, dont l'effet fut peu durable. C'étoient de ces remèdes palliatifs, qui n'arrêtent le mal que pour un temps, et lui laissent ensuite reprendre son cours. Non, quelque justes que puissent être les motifs des lois qu'on portera contre la mendicité, et quelque vigoureuse qu'en soit

l'exécution, on ne réussira jamais à la proscrire, tandis qu'on n'aura pas fait précéder un remède efficace à un mal si général et si invétéré.

On crut l'avoir trouvé, ce remède, dans l'établissement des *hôpitaux généraux*. On se hâta d'élever dans plusieurs villes des édifices immenses, destinés à recevoir un grand nombre de malheureux. On y rassembla beaucoup de pauvres valides et invalides. On y établit des manufactures : on y fabriqua ; et pour avoir le débit, on vendit à bon compte. Le plan étoit beau, le projet magnifique, et l'exécution paroissoit devoir favoriser l'entreprise. Mais a-t-elle été aussi avantageuse à l'état qu'on l'espéroit ? ne lui a-t-elle pas même été plutôt nuisible ? On a fait par là tomber les fabricans particuliers, et l'on a ruiné plusieurs familles qui supportoient les charges de la ville et de l'état.

C'est ce qu'on n'avoit pas prévu, lorsque l'on commença en France ces grands asiles de la misère. Louis XIV., qui imprimoit à toutes ses entreprises un air de grandeur et de majesté, donna la première idée de ces magnifiques hôtels-dieu, qui ont été construits dans plusieurs villes du royaume, à l'imitation de celui de la capitale. Tel est l'ascendant qu'obtiennent sur l'esprit des autres hommes les génies d'un ordre supérieur, nés pour donner le ton à leur siècle : ils les entraînent, ils les maîtrisent et les forcent en quelque sorte à recevoir sans examen toutes leurs idées

particulières, qui deviennent celles de la nation. Ce n'est qu'après une certaine révolution d'années, que l'illusion se dissipe, et qu'on a le courage de revenir de la prévention qui avoit séduit tous les esprits. Aussi commence-t-on aujourd'hui à ouvrir les yeux sur les inconvéniens et sur le luxe déplacé de ces superbes bâtimens, destinés à renfermer la pauvreté et l'infortune. On commence à reconnoître qu'il seroit plus humain et même plus noble d'employer, au secours des malheureux, les sommes que la charité publique leur consacre, que de parer de dehors brillans l'asile des infirmités et de l'indigence. Pour élever ces somptueux édifices, qui peuvent devenir en un moment la proie des flammes (1), il a fallu charger les villes et les provinces d'impôts considérables; on a pris presque toutes les fondations faites en faveur des indigens, et les pauvres ont ainsi perdu pour toujours une de leurs principales ressources.

Mais je veux que ces grands hôpitaux n'aient fait aucun tort aux pauvres : étoient-ils un moyen propre à détruire la mendicité, qu'on prétendoit abolir? Quelque vastes, quelque riches qu'ils fussent, ont-ils jamais pu contenir tous les pauvres même de la ville, à plus forte raison tous les pauvres de la province? N'en restoit-il pas toujours un grand

(1) Personne n'ignore ce qui est arrivé, il y a peu d'années, à l'hôpital général de Paris, et sur la fin de l'année dernière à celui de Brest, qui a été entièrement consumé : la perte a été immense.

nombre qui, ne pouvant y être admis, ou qui, tombant dans la misère lorsque l'hôpital se trouvoit rempli, n'ont eu d'autre ressource que de recourir à la mendicité, pour ne pas périr de faim? Aussi ces établissemens dispendieux n'ont-ils nulle part empêché qu'on ne mendiât comme auparavant.

D'ailleurs, quel air impur ne respire-t-on pas nécessairement dans ces refuges dévoués à la misère et aux maladies! On sent dans la plupart, en y entrant, une infection, que produit presque toujours et malgré tous les soins, une pareille multitude rassemblée. Encore si on les avoit mis à l'extrémité des villes, les malades y jouiroient du moins d'un air plus pur, plus facile à renouveler, et les autres citoyens seroient moins exposés à participer à la contagion d'un air aussi mal sain que celui qui sort d'un hôpital. Mais on les place souvent dans le centre même de la ville, afin qu'on se souvienne mieux des malheureux qui y sont renfermés, et l'on n'a que trop lieu d'y penser, par l'infection qui se répand dans tout le voisinage, et qui corrompt l'air des quartiers de la ville les plus beaux et les plus habités.

Les grands hôpitaux, placés comme ils le sont d'ordinaire, ont donc encore un double inconvénient : ils nuisent à la santé des personnes saines, et retardent la guérison ou accélèrent la mort des malades. Aussi la plupart des pauvres eux-mêmes ont-ils une aversion naturelle pour ces tristes demeures. Ils

n'y vont qu'à regret et à la dernière extrémité. Ils se regardent comme de malheureuses victimes destinées à une mort prochaine, ou comme de misérables forçats qui, sans être criminels, sont condamnés à une prison perpétuelle et à un travail d'autant plus désagréable, qu'il est involontaire et forcé. Et quel ouvrage peut-on attendre de pareils esclaves enchaînés au travail, et qui ne sont point excités à bien faire par les puissans aiguillons de l'intérêt ou de l'honneur! Tôt ou tard la mauvaise main-d'œuvre fait tomber les ouvrages dans le discrédit; ou les mutineries, les complots, les cabales si fréquentes parmi une multitude de gens corrompus, de mauvais sujets ramassés de toutes parts, font crouler à leur tour ces dispendieuses manufactures; et elles ont enfin la destinée de ces grandes rivières qui, après avoir absorbé tous le ruisseaux, finissent par se perdre elles-mêmes.

Les hôpitaux ne sont pas seulement un moyen insuffisant et préjudiciable d'abolir la mendicité, c'est encore souvent un moyen injuste et inhumain. Qu'on y renferme, pour les forcer au travail, ces gueux valides, ces mendians oisifs et paresseux, qui craignent encore plus le travail que la misère (1), et qu'on fasse servir ces édifices aux autres usages utiles, indiqués dans la seconde partie de ce

(1) On sait la réponse que fit un de ces mendians à une personne qui lui disoit, qu'étant fort et vigoureux, il devroit travailler : *Ah ! Monsieur, si vous saviez combien je suis paresseux !*

mémoire, il n'y aura rien en cela que de juste et de louable. Mais combien de pauvres ne ressemblent-ils pas à ceux dont nous venons de parler ! Combien n'y en a-t-il pas que le seul manque de travail, les accidens imprévus, les maladies, la perte prématurée des parens qui nourrissoient une famille nombreuse, la caducité de l'âge, ont réduit à la plus grande misère ! N'est-il pas en quelque sorte injuste et cruel de dévouer à l'ennui et au dégoût qui règnent dans les hôpitaux, ces victimes involontaires de l'indigence, en leur refusant toute autre ressource, et d'y sacrifier leur liberté, le plus doux de tous les biens, à la dure nécessité d'avoir du pain ? Si l'on peut leur en procurer autrement, ne doit-on pas le faire, plutôt que d'avoir recours à un moyen qui ne remédie à la misère qu'en continuant à rendre malheureux ?

Les hôpitaux sont donc en général un remède souvent plus pernicieux que le mal dont on vouloit se délivrer ; un établissement aussi peu utile au public, que nuisible aux particuliers ; un moyen aussi dur de nourrir les pauvres, qu'incapable de les nourrir tous.

C'est ce qu'on a reconnu presque par-tout, mais un peu tard ; et l'on s'est enfin aperçu que c'étoit une nouvelle charge qu'on venoit de s'imposer, sans presque diminuer le poids de l'ancienne. Que dis-je ? Malgré les hôpitaux construits dans une partie de la France, le nombre des mendians s'étoit accru à un tel point, que le roi fut obligé de défendre de

mendier, sous peine d'être *enlevé et mené aux îles*.

Ce nouveau moyen de détruire la mendicité, fut d'abord exécuté dans toute sa rigueur. On enleva des villes, des villages, des grands chemins, tous ceux qu'on trouva mendiant. On en assembla une multitude immense dans les citadelles et dans les campagnes ; mais la plupart, exposés à toutes les injures de l'air, ou entassés les uns sur les autres comme de vils troupeaux, périrent en attendant le jour du transport. Le reste fut conduit au lieu de l'embarquement, et de là aux îles. Le moyen étoit dur et violent ; mais on crut qu'aux grands maux il falloit de grands remèdes. Cependant, comme tout ce qui se fait avec violence ne sauroit durer, et que ce moyen étoit en quelque sorte contraire à l'humanité et à la douceur du gouvernement François, il n'eut que l'effet du moment, et peu à peu la mendicité recommença.

Je sais qu'on a depuis renouvelé encore la défense de mendier ; mais la répétition des mêmes lois n'en prouve-t-elle pas l'inobservation, et l'inobservation l'insuffisance ? Ne faut-il pas, comme je l'ai déjà dit, que par-tout on ait cru qu'il étoit impossible de faire exécuter celles-ci, et qu'il y avoit même une espèce d'inhumanité à empêcher les pauvres de mendier publiquement, tandis qu'on ne pourvoyoit pas d'ailleurs à leur subsistance par un moyen plus doux et plus efficace ? C'est cet heureux moyen d'abolir la mendicité, sans rendre les

mendians malheureux, qu'on cherche en France depuis si long-temps, et qui vous a paru, Messieurs, assez important pour mériter l'attention de votre illustre académie, comme il mérite certainement celle du public et de l'état.

Puisqu'il doit faire l'objet principal de ce mémoire, et qu'il exige par son importance d'être développé avec quelque étendue, je passe sous silence les autres moyens également inutiles, insuffisans ou peu durables, qu'on a employés en différens temps ou en divers lieux pour abolir la mendicité; et je vais vous exposer le plan qui m'a paru le plus propre à détruire entièrement, et pour toujours, un des plus anciens et des plus grands fléaux de la société. Dans l'esquisse que je vais tracer, on ne doit ni attendre ni demander les grands traits et les ornemens de l'éloquence. L'ordre, la clarté, la méthode sont le seul art qui soit ici nécessaire.



SECONDE PARTIE.

Moyens propres à détruire la mendicité, en rendant les mendians utiles à l'état, sans les rendre malheureux.

Je l'ai déjà insinué, et je le répète, parce qu'il est essentiel : la raison, la religion, l'humanité défendent de proscrire absolument la mendicité publique, qu'on n'ait pris les moyens suffisans pour sustenter tous les pauvres, et préparé des ressources à ceux qui pourront le devenir. Tout autre moyen sera injuste ou cruel, peu solide ou peu efficace, et ne tarira point la source de la mendicité. Si l'on veut extirper le mal et l'arrêter dans ses progrès, il faut le couper dans sa racine. Les magistrats d'une grande ville, qui avoient fait la défense de mendier, sans prendre cette précaution nécessaire, furent bientôt contraints de rendre la liberté à cet égard, parce qu'on trouva des pauvres qu'une disette absolue alloit faire descendre dans le tombeau, ou qu'elle y avoit même déjà précipités (1).

Car il faut l'avouer, si plusieurs d'entr'eux embrassent par goût l'état de mendiant; si cette profession, toute honteuse, toute

(1) Je tiens ce fait d'un ecclésiastique respectable, qui demeuroit alors à Liége, ville riche, et où les aumônes sont abondantes : aussi ne voit-on nulle part un plus grand nombre de mendians.

avilissante

avilissante qu'elle est, a ses charmes et ses douceurs pour des ames viles, qui préfèrent à un travail assidu et pénible leurs courses oisives et vagabondes; combien n'y en a-t-il pas qui en sentent toute la honte, et qui ne se déterminent à exposer en public leurs haillons et leur misère, que parce qu'ils se voient dans l'impuissance de fournir autrement à leur entretien ou à celui de leur famille! L'impérieuse et cruelle indigence les force à sortir avec la troupe nombreuse de leurs enfans, pour chercher leur nourriture de porte en porte : semblables en quelque sorte à ces animaux sauvages, qui, pressés par la faim, sortent de leurs retraites et se répandent dans les lieux habités.

Si vous interdisez la mendicité publique, sans y pourvoir d'ailleurs, que deviendront tant de vieillards décrépits, qui n'ont plus ni de forces pour travailler, ni de proches pour les nourrir? Que deviendront tant de pauvres manœuvres, à qui le travail manque, sur-tout durant l'hiver, ou qui sont forcés de manquer au travail par une chute qui les rend impotens, par une langueur qui leur ôte les forces, par une longue maladie qui les ruine? Que deviendra cette femme restée veuve avec cinq ou six enfans encore trop jeunes pour travailler, et dont le père ouvrier ou artisan nourrissoit sa famille par son travail? Que deviendront de jeunes orphelins, qui viennent de perdre leurs parens, et qui ont à peine hérité, permettez-moi cette expression, de quoi se faire une

besace ? Si vous l'ôtez à tous ces indigens, ôtez-leur en même temps la vie, ou nourrissez-les.

Vous en convenez. Mais comment les nourrir tous, me direz-vous ? Par un moyen très-simple, que la raison suggère et que l'équité commande. *Que chaque communauté soit obligée de nourrir ses pauvres.* Ce moyen si juste, si naturel, un ancien concile de France l'avoit autrefois prescrit, et Henri III a depuis ordonné la même chose (1).

C'est parce qu'on a oublié ou négligé ce sage règlement, que la mendicité publique s'est toujours rétablie malgré toutes les défenses, et s'est perpétuée jusqu'à présent. Qu'on le remette en vigueur, et la mendicité sera détruite. Pourquoi une nation voisine, aussi célèbre par la sagesse de son gouvernement que par l'étendue de son commerce, aussi attentive à profiter de ses moindres ressources que des grandes richesses des peuples étrangers, est-elle parvenue à faire disparoître enfin de chez elle la mendicité ? C'est qu'on a établi dans toute la Hollande, et constamment observé cette règle sage. Chaque religion ou secte a soin de ses pauvres. On choisit quelqu'un pour recueillir et distribuer les aumônes. Dans les lieux où l'aumône générale ne suffit pas, on met une taxe modique sur les citoyens. Avec ces secours on sustente tous les pauvres invalides, on soulage les infirmes, on procure

(1) *Quæque civitas, tuos pauperes alito*, dit le second Concile de Tours, tenu dans le sixième siècle.

du travail aux autres. Il y a des hôpitaux, mais seulement pour les malades ; il y a des maisons de force, mais pour renfermer les sujets dangereux ou incorrigibles : et c'est tout ce qu'il faut.

Ce plan si bien conçu, si heureusement exécuté depuis un grand nombre d'années par ces sages républicains, avec le plus grand avantage pour tous les pauvres et pour le public, on l'a depuis quelque temps établi avec le même succès dans plusieurs villes de Flandre et d'Allemagne, et dans une partie de la Suisse. Cet établissement y a été la source de beaucoup de fabriques, dont les ouvrages se répandent dans toute l'Europe. Qu'il me soit permis de rapporter ici ce qu'en dit un témoin digne de foi.

« Par-tout cet établissement a produit d'heureux effets : il a diminué le nombre des pauvres, et prévenu la mendicité. Par-tout il a ranimé l'industrie, et réprimé la paresse. Par-tout il a fait connoître les véritables pauvres, et leur a procuré des secours proportionnés à leurs besoins [1]. * »

Ce n'est donc pas ici un de ces projets nés sous la plume d'un spéculatif systémateur, et qu'il a su revêtir de toutes les apparences du vrai, mais qui ne peuvent soutenir la redoutable épreuve de l'expérience. C'est l'expérience constante de plusieurs villes et de

(*) Voyez à la fin du Mémoire le *Supplément*. On y trouvera expliquées et développées plusieurs idées qui n'ont pu entrer ici ou y être présentées que rapidement.

plusieurs années, qui rend à celui-ci le témoignage le plus authentique.

Le voilà, Messieurs, ce moyen que vous demandez, celui de détruire la mendicité, en rendant les mendians utiles à l'état, sans les rendre malheureux. Le voilà confirmé par la plus heureuse expérience. Or, ce qui se pratique chez nos voisins avec le plus bel ordre et le plus grand avantage, seroit-il impossible parmi nous? Non, sans doute. Faisons donc connoître plus en détail cette excellente police; et comme dans ces différens pays elle diffère en quelques points, choisissons dans chacun ce qu'il y a de meilleur, de plus facile à exécuter, et en même temps de plus propre à parvenir au double but qu'on doit se proposer: c'est-à-dire, de pourvoir aux besoins de tous les pauvres qui sont incapables de travailler, et en réprimant la fainéantise des autres, de faire servir au bien de l'état des membres, dont le moindre mal étoit de lui être inutiles.

Il ne faudra pas pour cela des édifices vastes et dispendieux: j'en ai fait voir les inconvéniens. Dans ce nouveau système, tous les pauvres valides et capables de travailler restent chez eux. Les *malades* mêmes qui peuvent y être soignés ou qui l'aiment mieux, y demeurent aussi. Si dans la ville il y a un hôpital, il ne sera que pour les malades qui voudront y être transférés. On les y recevra tous, et si la fondation ou les revenus de l'hôpital ne suffisent pas, la bourse des pauvres y sup-

pléera. Dans les lieux où il n'y a point d'hôpital, dans les cas où l'hôpital ne pourra contenir tous les malades, on les placera chez des personnes qui, étant pauvres elles-mêmes, ou n'ayant pas alors de travail, seront payées de l'aumône générale pour en avoir soin. Les parens qui voudront s'en charger, auront la préférence. Mais il y aura quelqu'un qui veillera à ce que tous ces malades soient bien soignés. On ira tous les jours à l'hôpital ou dans quelque autre maison désignée, chercher pour ces malades le bouillon et les autres choses nécessaires.

On établira aussi dans les principales villes de chaque province, une *maison de force*. Elle servira à renfermer, non-seulement les mendians obstinés, qui seront contraints de renoncer à leur trop doux état de fainéantise, et d'y prendre l'habitude utile du travail, mais aussi tous les sujets dangereux ou incorrigibles, tous les criminels qui auront mérité d'être bannis. On sait que les sentences qui condamnent au bannissement, sont aujourd'hui pour la plupart fort mal exécutées. Les bannis ne tardent pas à rentrer dans le pays, où ils mènent une vie errante. La peine du bannissement ne fait pour l'ordinaire que les enhardir à de plus grands excès, qui les conduisent presque toujours enfin au dernier supplice. Il est vrai que l'ordre et la tranquillité publique demandent qu'on retranche de la société ceux qui la troublent. Mais il faut pour cela, si l'on peut, avoir recours à des moyens plus

salutaires et plus efficaces. L'un des meilleurs ne seroit-il pas celui que je propose ? On y renfermeroit les coupables, pour les corriger, s'il est possible, avant que de les rendre à la société ; ou enfin de les en séparer pour toujours, s'ils sont absolument incorrigibles. Combien de nouveaux crimes, de désordres et d'attentats n'éviteroit-on pas par ce moyen !

Cet établissement ne coûtera pas beaucoup. Il ne faut pas des bâtimens magnifiques pour y retirer des gueux, des fainéans, de mauvais sujets, des perturbateurs du repos public. Il ne faut que des espèces de prisons. Une maison capable de contenir trente à quarante personnes, suffira pour l'ordinaire ; parce que les causes qui obligeront d'y renfermer deviendront très-rares, comme on le voit dans les lieux où cette loi est en usage ; et que d'ailleurs ceux qui auront donné des marques d'un véritable changement, seront renvoyés chez eux. S'il y a dans la ville un hôpital de quelque étendue, on pourra en réserver une partie à cet usage. On mettra un concierge capable d'y tenir le bon ordre, et de distribuer à ses prisonniers le travail et la correction. On ne sauroit croire quel avantage en retireroient la police et les bonnes mœurs, si ceux qui sont chargés de les maintenir, veulent appuyer cet établissement de toute leur autorité.

Pour achever d'extirper entièrement la fainéantise et avec elle la mendicité, on aura soin que tous les *enfans des pauvres* apprennent un métier. On engagera les principaux

artisans de la ville à prendre quelques-uns de ces enfans. On engagera pareillement des femmes charitables à se charger des filles, pour leur apprendre les ouvrages de leur sexe; et s'il faut payer quelque chose de la bourse des pauvres, elle ne pourroit être mieux employée. On ne sauroit accoutumer de trop bonne heure les enfans au travail. En leur procurant un métier qui leur donnera de quoi vivre, l'état y gagnera des citoyens utiles, des hommes laborieux, qui seront dans la suite sa principale force, et augmenteront sa richesse.

Pour exciter en eux cette louable émulation, qui, en développant le génie, en faisant éclore les talens, enrichit les arts, on pourra, toutes les semaines ou tous les mois, donner des prix aux garçons et aux filles qui auront excellé dans l'espèce de travail qui est la plus utile au pays, ou qui auront montré plus d'assiduité et d'ardeur à travailler. Ces prix seront du linge un peu plus propre, des vêtemens ou d'autres choses, qu'il faudroit toujours leur fournir, mais qui leur feront mille fois plus de plaisir, parce qu'ils les auront obtenus à titre d'honneur et de récompense.

Dans la vue d'engager et d'animer au travail les *parens* eux-mêmes, on pourroit, ce semble, leur laisser toutes les semaines, pour leurs douceurs et pour quelques autres choses moins nécessaires à la vie, le produit du travail d'un jour de la semaine ou de ce qu'ils feroient au delà d'une certaine tâche qu'on leur auroit assignée. Ce sont des citoyens et

des amis malheureux à qui on donne du travail, et non des forçats ou des esclaves qu'on punit.

Il est juste encore de pourvoir à la conservation et à l'entretien de ces *enfans malheureux*, que la misère ou le libertinage expose et abandonne aux soins publics : tristes victimes plus à plaindre et plus infortunées que les animaux même ! La manière dont cela se fait dans une ville de Flandre, est aussi simple que facile [II]. On met ces enfans en nourrice aux dépens de la bourse des pauvres. On les place ensuite chez quelque honnête femme pauvre, à qui l'on sait ce qu'on doit donner par semaine ou par mois pour en avoir soin. Le maître des pauvres du quartier veille à ce qu'ils ne soient pas négligés. Il en rend compte, ainsi que de tous les pauvres de son quartier, aux directeurs de l'administration, qui ne manquent pas de s'en informer le jour du bureau.

Il est aisé de voir que tous ces établissemens dont je viens de parler, ne seront pas d'une grande dépense, et que pour l'ordinaire l'aumône générale de chaque communauté y suffira. Le produit de cette aumône ou bourse des pauvres, dont j'ai déjà parlé plusieurs fois, et qu'il est à propos de faire connoître plus particulièrement, doit servir aussi à nourrir tous les pauvres invalides qui sont hors d'état de gagner leur vie par le travail, et doit suppléer à ce que le travail des autres ne pourra leur fournir.

L'aumône générale sera composée des revenus attachés à l'hôpital ou aux différens hôpitaux de la ville ; de toutes les fondations et donations faites ou à faire pour les pauvres ; des revenus de toutes les autres fondations dont la destination n'existe plus ou n'est plus bonne aujourd'hui ; et enfin du produit des quêtes, qui se feront dans toute la ville en faveur des pauvres, au moins une fois le mois. Dans quelques endroits on fait la quête toutes les semaines: ce qui est peut-être plus avantageux pour les pauvres, et plus commode pour le commun des citoyens [III].

Ce sont ordinairement les personnes les plus distinguées par leurs emplois, par leurs richesses ou leur naissance, qui se font un honneur d'aller recueillir les aumônes des autres citoyens, parce qu'ils le font avec plus de fruit et de désintéressement. Les quêtes se rapportent au bureau, qui est pour l'ordinaire à l'hôpital. Ce *bureau*, qui est chargé de toute l'administration des biens des pauvres est composé des directeurs de l'hôpital, et des personnes les plus qualifiées de la ville, dont le zèle pour le bien public est universellement reconnu, et qui se font un plaisir d'être les pères et les tuteurs des pauvres : titre plus beau et plus glorieux aux yeux de l'humanité, que tous ceux dont la vanité et l'ambition aiment à se décorer.

Dès que ces messieurs auront été choisis et nommés par les magistrats, ils s'assembleront pour partager la ville en plusieurs petits quar-

tiers, selon le nombre des pauvres. Chaque *quartier* ne doit être ordinairement que de douze ou quinze pauvres familles au plus, afin que le maître de quartier puisse mieux les connoître et veiller sur elles.

Ils mettront donc à la tête de chaque quartier un *maître des pauvres* (1). Son emploi sera de découvrir les véritables pauvres de son quartier ; de connoître leurs besoins, leurs ressources ; de voir l'usage qu'ils font des aumônes qu'on leur distribue ; d'examiner s'ils ont trop ou trop peu, s'ils travaillent ou non, et d'en rendre compte toutes les semaines au bureau. On lui associera deux *sous-maîtres*, pour l'aider dans ses fonctions et pour suppléer à son défaut [IV]. Tous les trois dresseront ensemble une liste de tous les pauvres de leur quartier. Ce sera un petit registre, où seront mis par ordre leurs noms, leurs professions, le nombre de leurs enfans ; ce qu'il faut à chaque famille pour l'habillement, la nourriture, le logement, le chauffage ; et ce qu'elle gagne ou peut gagner par jour ou par semaine. Ils donneront une copie de cette liste aux directeurs, qui régleront ensemble ce qu'il faudra donner à chaque pauvre famille, par jour ou par semaine, sur l'aumône générale.

Dans quelques endroits, le maître des pauvres porte toutes les semaines aux familles

(1) On pourra l'appeler *Maître* ou *Commissaire de quartier*, ou bien *Administrateur des pauvres*, ou lui donner tel autre nom qu'on jugera plus à propos.

de son quartier l'argent qui leur a été assigné sur la liste. Dans d'autres villes, comme à Ruremonde, chaque famille pauvre va chercher elle-même à l'hôpital le pain qu'il lui faut ; on y fournit aussi le linge et les habillemens nécessaires, qu'on a fait faire par les pauvres qui n'avoient point d'ouvrage. Mais au reste, qu'on distribue de l'argent aux pauvres, ou qu'on leur fournisse ce dont ils ont besoin, cela revient au même, pourvu qu'ils soient également soulagés. On pourra choisir de ces deux manières celle qu'on jugera la meilleure ou la plus convenable, en observant que dans une grande ville il faudroit établir plusieurs de ces maisons ou hôpitaux, si l'on vouloit que les pauvres y allassent chercher ce qui leur est nécessaire. Une seule auroit peine à suffire à un si grand détail ; et d'ailleurs, ces divers bureaux formeront comme autant de petites villes, qu'il sera plus facile de bien administrer.

Toutes ces choses étant réglées, on fera publier de nouveau les ordonnances émanées de l'autorité royale au sujet des mendians et vagabonds. On portera la défense de mendier publiquement, et de donner l'aumône aux mendians. Les sergens de ville seront chargés de tenir la main à l'exécution. Ils saisiront et méneront à la maison de force tous ceux qu'ils trouveront mendier, pour y être punis [V].

Avec ces précautions, il sera impossible et inutile que les mendians vagabonds vien-

nent à leur ordinaire se joindre aux pauvres du lieu ; et à moins qu'ils ne consentent à travailler et à se bien comporter comme eux, il faudra nécessairement que ceux qui y sont déjà se retirent, parce qu'ils ne seront point sur la liste des pauvres, et que personne ne pourra plus leur donner. Il ne se fera plus même dans aucun endroit de la ville des distributions publiques d'aumônes. L'équivalent sera donné pour l'aumône générale aux quêteurs des pauvres. Ils tâcheront aussi d'engager insensiblement les personnes riches à régler ce qu'elles veulent donner en aumônes, par mois ou par an; et je suis persuadé que la plupart y consentiront volontiers. Obligés par les lois de la religion et de l'humanité à faire l'aumône selon leurs biens, ils la feront d'une manière infiniment plus commode, plus méritoire et plus satisfaisante. Tranquilles sur la distribution et sur l'usage de leurs charités, ils n'auront plus à craindre qu'elles servent à la fainéantise, au libertinage, à la débauche, comme il arrivoit souvent, lorsqu'elles étoient faites au hasard, ou arrachées par l'importunité des mendians. Ce seront de véritables bienfaits, au lieu que les aumônes mal faites ne méritent pas d'en porter le nom.

Rien, comme on voit, de plus simple, de plus aisé à mettre en pratique, que le plan que je viens de tracer. Mais quelque utile que soit un tel établissement, bien de personnes ne manqueront pas d'y trouver des difficultés : car on en forme sur tout, et les projets les plus

avantageux au bien public rencontrent presque toujours des contradicteurs qui, par prévention, par ignorance, ou par intérêt, s'y opposent. C'est ce qui fait souvent échouer les établissemens les plus utiles, lorsqu'ils ne sont pas soutenus par des hommes de tête, dont le génie s'élève au-dessus des obstacles et les méprise ou les surmonte.

A toutes les objections qu'on pourroit faire, la meilleure et la plus décisive réponse, c'est sans doute l'expérience. Que ce projet soit praticable, on ne peut en disconvenir, puisqu'il a lieu et se soutient dans plusieurs villes avec la plus grande satisfaction des habitans, qui en sentent de plus en plus tous les avantages. Cependant la plupart des habitans d'une de ces villes le regardèrent d'abord comme impraticable (1). Ils y trouvoient des embarras et des difficultés sans nombre, et l'on peut dire que cet établissement y a éprouvé à sa naissance toutes les contradictions que les bons projets ont coutume d'essuyer. Si la chose enfin a réussi ; si elle y a pris aujourd'hui une consistance solide, on le doit au zèle des magistrats, et sur-tout à l'activité et à la fermeté du chef de cette ville. Les grandes difficultés s'évanouirent bientôt ; insensiblement les avantages se succédèrent : et l'on fut à la fin surpris de trouver si facile ce qui, au premier coup d'œil, avoit paru presque impossible.

Répondons néanmoins à quelques objections

---

(1) Les habitans d'Ath, ville du Hainaut Autrichien.

les plus spécieuses, qui pourroient naître dans l'esprit des personnes même les mieux intentionnées et les plus zélées pour le bien public. Plus on désire ardemment, plus on craint pour le succès ; et les vains fantômes quelquefois n'effraient pas moins que les objets réels (1).

Vous voulez, dira-t-on, *que chaque communauté nourrisse ses pauvres ; mais ce règlement peut tout au plus s'observer dans les lieux où il y a beaucoup de personnes riches, comme en Hollande.* Le succès de cet établissement ne dépend point de la richesse de l'endroit. Si la Hollande est très-riche, le pays d'Yverdun est très-pauvre. Ruremonde, où il n'y a point de commerce, n'est certainement pas riche. Cependant on est parvenu à y abolir la mendicité par le moyen d'une aumône générale. On peut donc par le même moyen l'empêcher par-tout. Dans quelle ville, dans quel village les pauvres meurent-ils de faim ? Ils vivent par-tout de l'aumône, quoique souvent faite sans discernement ou à de prétendus pauvres. La moitié de ces charités, que la plupart des riches font aux mendians importuns, suffiroit, si elle étoit distribuée par des personnes sages et prudentes, pour nourrir, non plus des fainéans indignes de tout secours, mais de vrais indigens dignes d'être aidés. D'ailleurs, sur trente personnes en état de donner quelque chose, il n'y

(1) Les objections suivantes ont réellement été faites à Ath et ailleurs ; et l'on y a répondu à peu près comme nous le faisons ici.

a souvent qu'un pauvre à entretenir ; et il est impossible que trente personnes puissent se déranger, en fournissant à l'entretien de ce pauvre, à proportion de leurs moyens. On pourra donc faire exécuter ce règlement à la campagne même et dans tous les villages où il y a de la police (1). Mais quand il ne pourroit avoir lieu que dans les villes, ce seroit toujours un grand bien, parce que c'est dans les villes sur-tout qu'on a le plus à souffrir des mendians, qui s'y multiplient et s'y rassemblent davantage.

Je conviens, ajoutera-t-on, *que ce projet est excellent pour les petites villes ; mais il est presque impossible de l'exécuter dans les grandes, où le nombre des pauvres est trop considérable.* Si les pauvres sont en plus grand nombre dans les grandes villes, les fondations et les aumônes y sont aussi en proportion. Ces biens et ces aumônes y suffisent, non-seulement aux vrais pauvres, mais à une multitude de fainéans, d'autant plus difficiles à distinguer des autres, que la ville est plus grande et le nombre des pauvres plus considérable. Cet établissement seroit donc plus nécessaire encore dans les grandes villes. Plus elles ont à souffrir des mendians, plus elles sont intéressées à s'en délivrer, s'il est possible. Et pourquoi ne le seroit-il pas ? Il ne s'agira que de multiplier les quartiers, et de former plusieurs bureaux.

(1) Une personne m'a dit que dans un gros village de Flandre : un curé zélé avoit établi cet ordre, aidé seulement de deux des premiers du lieu ; et ils étoient heureusement parvenus à y abolir entièrement la mendicité.

Si la ville est grande et a beaucoup d'indigens, il s'y trouve en même temps beaucoup de personnes pour faire l'aumône et pour avoir soin des pauvres.

Il y a en Hollande plusieurs villes très-peuplées et très-considérables. Cependant on n'y mendie point, et tous les pauvres sont secourus. C'est que cette république, qui, malgré la diversité des sectes qui la divisent et des membres qui la composent, a su mettre dans sa police le même ordre que dans son négoce, a établi à cet égard une sage discipline. On a soin de la maintenir, parce qu'on la regarde comme essentielle au bon ordre et à la tranquillité publique. Les crimes en effet sont très-rares en Hollande, parce qu'on n'y nourrit pas aux dépens des vrais pauvres la fainéantise, qui nourrit tous les vices. Ce règlement n'y est pas moins avantageux au progrès des fabriques, des arts et des métiers, parce que tout le monde travaille; et c'est peut être à cet établissement, que cette république florissante doit une partie de ses richesses et de l'étendue de son commerce. Combien de matelots forts et robustes ne lui fournit-il pas! et combien d'entr'eux n'auroient jamais pris cet état, si la douce profession de mendiant y étoit permise, et aussi lucrative qu'ailleurs!

Ne doutons pas que l'abolition de la mendicité, entr'autres avantages, ne procurât aussi en France aux régimens provinciaux bien plus de soldats, et dans la suite un plus grand nombre d'hommes mieux constitués,

que ne le sont d'ordinaire aujourd'hui les enfans des mendians. On les voit la plupart contrefaits ou estropiés, parce que leurs parens, occupés à mendier, les abandonnent ou les négligent : ce qui n'arriveroit pas dans le plan que je propose. Les pauvres resteroient chez eux, et y élèveroient leurs enfans dans l'habitude du travail, qui les rendroit forts et vigoureux, et les mettroit en état de servir le prince et la patrie. On ne seroit pas obligé, comme on doit le faire dans un hôpital-général, de séparer des personnes que Dieu a jointes ensemble, et d'anéantir un des principaux effets d'un sacrement, qui n'est pas moins respectable chez les pauvres que chez les riches.

Mais, dira-t-on encore, *comment occuper tous les mendians valides, et les obliger au travail ! la plupart n'ont point appris de métier*. Dès qu'une fois on leur aura interdit le métier honteux de mendier, ils seront obligés la plupart d'en apprendre un autre, qui sera plus honorable pour eux et plus avantageux à la société. Chacun choisira celui pour lequel il se trouvera le plus propre, ou qui sera le plus conforme à son goût. Il faudra sans doute dans les commencemens en aider plusieurs de la bourse des pauvres, en attendant qu'ils se soient mis en état de gagner leur vie par le travail : mais bientôt ils le seront. Les manufactures, les arts, les métiers, l'agriculture, les terrains incultes réclament en plusieurs endroits les bras oisifs. Ceux qui ne voudroient

ou ne sauroient apprendre aucun métier, ne pourroient-ils pas être employés utilement aux travaux publics, à l'entretien des chemins, à faire une partie de ces corvées si onéreuses et si préjudiciables aux habitans de la campagne?

Je ne fais qu'indiquer ici les principaux moyens de procurer du travail aux mendians valides. Chaque pays a ses ressources et ses travaux. Ceux qui sont chargés de l'administration publique les connoissent, et avec du zèle ils trouveront facilement à occuper tous leurs pauvres. Je dois leur laisser ce soin, persuadé qu'ils sentiront eux-mêmes tout l'avantage que le pays en doit retirer. L'état est comme une grande famille, dont le prince est le père. Si tous ses enfans gagnent, l'état s'enrichit : si un grand nombre ne gagne rien, et doit tirer sa subsistance de ceux qui travaillent, l'état devient pauvre et languit. Ainsi voit-on peu de fruits sur ces arbres, dont les branches parasites et gourmandes attirent à elles ce suc précieux, qui ne devoit couler que dans les branches fertiles.

Il est donc de l'intérêt général, qu'on procure à tous les membres de l'état des moyens de travailler; parce qu'on procurera ainsi à tous des moyens honnêtes de subsister, sans être à charge aux autres. Ce travail utile, en préservant les pauvres des vices dont l'oisiveté est la source, fournira du moins à une partie de leur subsistance, et sera toujours par conséquent un profit pour l'état, qui les nourrissoit également à rien faire.

Quand on ne pourroit absolument procurer du travail à tous les mendians valides, le plan que je propose n'en seroit pas moins utile. L'aumône générale bien administrée, seroit encore plus que suffisante à leur entretien; puisque dans l'état d'oisiveté qu'ils professent, ils vivent tous de l'aumône, et que plusieurs y trouvent même de quoi nourrir l'ivrognerie et la débauche.

Mais ne craignons pas que les pauvres qui voudront travailler soient souvent dans le cas de rester oisifs, pour peu qu'on ait soin de leur ménager les ressources que peut fournir chaque canton à ceux qui veulent travailler. Dans les lieux où la mendicité a été proscrite, on a presque toujours trouvé de quoi occuper et faire travailler tous les pauvres; et ils s'y sont la plupart offerts et prêtés de bonne grâce. Ce fut, comme nous l'apprend un témoin oculaire, un spèctacle bien satisfaisant, le lendemain que la défense de mendier eut été publiée à Ath, de voir des pauvres, qui se disoient auparavant infirmes ou estropiés, devenus tout d'un coup ouvriers valides, aller se présenter au travail. On vit les filles de ces pauvres s'offrir pour apprendre à filer, tricoter, faire de la dentelle. On vit les garçons courir chez les maîtres de différens métiers, pour y être reçus apprentis. Ils furent tous placés en peu de temps, ou occupés à travailler chez eux; et à la seconde visite générale qu'on fit six mois après, on n'en trouva que quatre ou cinq qui ne travailloient point.

On vit même des vieillards octogénaires, des mendians jubilaires, les uns faire des filets, d'autres tricoter, ou tourner le rouet pour mettre plusieurs fils ensemble, en un mot, s'occuper presque tous à faire quelque petit travail proportionné à leurs forces et à leur capacité. La fainéantise redevint ce qu'elle devroit toujours être, un sujet de honte; et l'occupation, le seul titre légitime à la nourriture [VI].

Tel est l'avantage que cette ville a retiré d'abord de cet utile établissement. Elle y gagne tout le travail que font aujourd'hui ces pauvres, et qu'ils ne faisoient pas. Les pauvres eux-mêmes n'en sont devenus que plus heureux. Ils sont charmés d'être assurés d'avoir toute leur vie de quoi subsister selon leur état, d'être soulagés dans leurs maladies, et de n'être plus exposés à tous les mauvais temps pour chercher leur pain de porte en porte. Comme ils avoient quelquefois d'abondantes, quelquefois d'insuffisantes aumônes, tantôt ils mangeoient avec excès, tantôt ils n'avoient pas de quoi se nourrir : ce qui ne pouvoit manquer de leur causer des maladies, dont la plupart étoient les victimes. Aussi a-t-on remarqué à Ath, que sur cent pauvres qui mouroient auparavant dans une année, il n'en meurt pas dix aujourd'hui.

Combien un tel établissement n'est-il donc pas avantageux à l'état, et digne de l'humanité! On conserve la vie des hommes; on épargne à ses frères la honte de se mettre aux pieds

de leurs semblables ; on pourvoit aux besoins de tous les indigens : aucun n'est oublié ou négligé. Une ville paroît n'être plus qu'une même et grande famille, dont tous les membres concourent au bien commun.

Représentez-vous cette quantité d'hommes fainéans, devenus ouvriers utiles. Non-seulement ils travailleront à vos fabriques et les augmenteront, mais avec eux on en établira de nouvelles, parce que la main-d'œuvre sera plus multipliée et coûtera moins, dès que tout le monde travaillera. D'une multitude d'ouvriers nouveaux naîtra donc une nouvelle source de richesses.

Les mœurs même y gagneront. En enlevant à la fainéantise ces nombreux troupeaux de mendians, dont la plupart croupissoient dès l'enfance dans une oisiveté infecte et corrompue, combien de vices et de désordres le travail assidu n'extirpera-t-il pas ! Les pauvres, qui ne viendront plus dans nos temples pour y troubler et y importuner la piété, mais pour y recevoir les instructions de leurs pasteurs, seront mieux instruits, et plus en état d'instruire à leur tour leurs enfans ; au lieu que la plupart de ceux-ci, auparavant sans principes et sans éducation, renchérissoient souvent sur les vices de ceux qui leur avoient donné l'être. Ne craignons pas non plus que les pauvres consument aussi facilement en débauches l'argent qu'ils auront reçu pour prix de leur travail. Ce qu'on acquiert sans peine, se dissipe vîte ; mais ce qu'on amasse difficilement, se dépense de même.

Les habitans d'Ath, témoins des heureux effets que le nouveau règlement produisoit dans leur ville, en furent si enchantés, qu'ils consentirent tous à se cotiser volontairement, par semaine ou par mois. Ces aumônes ont suffi aux besoins des pauvres, et cependant la plupart des citoyens ont remarqué avec surprise, qu'elles n'alloient pas à la moitié de ce que leur coûtoient autrefois les aumônes faites aux mendians, parce qu'elles sont dispensées avec plus d'ordre et d'économie [VII].

Dans chacune des principales auberges de la ville, on a mis un tronc pour y recevoir les aumônes des étrangers, qui se font un plaisir de contribuer à un si utile établissement. On peut en placer également dans les Eglises; mais il n'est ni nécessaire ni peut-être même à propos d'y mettre les quêtes pour les pauvres. Outre que ces sollicitations bruyantes interrompent l'office divin et troublent l'attention des assistans, elles deviendront inutiles dans le système de l'aumône générale : les personnes charitables donneront chez elles toute l'aumône qu'elles ont envie de faire. D'ailleurs, ces quêtes mêmes pourroient nuire. Plusieurs, pour se dispenser de donner aux quêteurs de la ville, prétexteroient qu'ils ont donné aux quêteurs d'églises. Les premiers une fois rebutés et découragés, les affaires des pauvres iroient bientôt en décadence; et l'on seroit contraint de laisser renaître la mendicité, qu'on auroit eu tant de peine à détruire.

Il faut donc prévenir ce mal par toutes sortes de moyens; et il m'en reste encore un dernier à proposer. S'il arrivoit des temps d'une misère extrême, des calamités publiques, de ces jours malheureux, où les riches ont coutume de diminuer leurs aumônes, au lieu qu'ils devroient alors les augmenter; ou bien si un grand nombre de citoyens aisés, n'ayant plus sous les yeux les pauvres ni leur misère, n'en étant plus importunés, n'entendant plus leurs cris et leurs plaintes, venoient à en être moins touchés et à retrancher leurs aumônes; en un mot, s'il arrivoit, de quelque manière que ce fût, que l'aumône générale et volontaire ne pût suffire à l'entretien de tous les indigens, il faudroit alors que la communauté y suppléât.

Puisque le superflu des riches est dû aux pauvres, et qu'en le leur donnant ils ne font que payer une dette, qu'acquitter une de leurs plus justes et de leurs plus indispensables obligations, une imposition sur le superflu seroit sans doute le moyen le plus propre et le moins onéreux au peuple, pour suppléer en cas d'insuffisance. Mais comme il seroit souvent assez difficile de déterminer le superflu, et que plusieurs n'en conviendroient pas (car il y a des personnes qui n'ont jamais assez), le moyen le plus simple et le plus facile, lorsque la communauté n'aura pas de biens qu'elle puisse appliquer à cet usage, seroit peut-être dans ces cas extraordinaires, de mettre, avec la permission et l'autorité du souverain, un léger *impôt* sur tous les citoyens. Je dis sur

tous les citoyens sans exception : lorsque les pauvres sont dans une grande nécessité, la loi divine et la loi naturelle n'exemptent de l'aumône que ceux qui ne peuvent absolument la faire. Cette taxe pourroit se lever avec la taille, et même à proportion de la taille réelle ou personnelle. Je ne doute pas que les privilégiés ne soient les premiers à donner l'exemple, et ne veuillent être à la tête d'un impôt si honorable. Peut-être que dans ces momens de crise, le roi lui-même, instruit et touché des grands avantages que procure à l'état un si bel établissement, se prêtera volontiers à le soutenir; en y consacrant quelques portions des revenus de l'état ou de l'église. Les pauvres ne sont-ils pas aussi ses enfans ?

Il faut, d'une nécessité indispensable, que les indigens soient nourris et secourus ; il faut, à quelque prix que ce soit, délivrer la société du fléau funeste de la mendicité. Fallût-il pour un si grand bien tolérer une taxe, cette taxe devroit être désirée de tout bon citoyen. Mais elle n'aura lieu tout au plus que dans quelques cas rares et momentanés. Les aumônes libres des personnes bienfaisantes, et une bonne administration de ces aumônes, jointes au travail des pauvres même, suffiront d'ordinaire pour les nourrir, comme elles ont suffi jusqu'à présent dans plusieurs villes, où l'aumône générale est établie. On y voit des personnes riches et charitables qui, convaincues que l'aumône bien faite, loin d'appauvrir, est souvent une nouvelle

source

source de bénédictions et de richesses, donnent tous les ans pour les pauvres le dixième de leurs revenus, d'autres le quinzième ; et ils ne font peut-être en cela que satisfaire à l'obligation où sont tous les hommes de faire l'aumône selon leurs facultés. Mais quand toutes les personnes capables de contribuer, ne se cotiseroient qu'à une somme modique, cela suffiroit presque toujours pour soulager et entretenir tous les indigens. Il seroit bien plus beau, plus noble, plus généreux de se taxer ainsi soi-même. Aussi ne proposons-nous l'autre moyen qu'à regret, et comme la dernière ressource dans les cas extrêmes, où le salut du peuple devient la première loi [VIII].

Loin de redouter cette imposition dans les temps même les plus fâcheux, les personnes qui ont de l'humanité la désireront, persuadées que dans tous les temps la communauté doit nourrir ses pauvres, soit qu'ils mendient ou qu'ils ne mendient pas. Les seuls riches avares et inhumains la craindront ; et en effet elle ne tombera que sur eux ; au lieu qu'elle déchargera les autres qui, par charité et par compassion, donnoient au delà de leurs moyens. N'est-il donc pas juste que tous contribuent à la nécessité publique, dans les circonstances où les personnes charitables se trouvent si surchargées, qu'elles ne peuvent suffire à soulager tous les malheureux ? Et quel inconvénient y a-t-il en ce cas à régler, par la loi du prince, des cotisations et des taxes, que des ames dures et des cœurs impitoyables ont rendues nécessaires ?

Mais faisons plus d'honneur aux riches, et à la gloire d'un siècle où les personnes de distinction, sur les traces des souverains, s'empressent à donner tous les jours des marques éclatantes de bienfaisance et d'humanité; pensons assez bien du plus grand nombre, pour espérer qu'ils se prêteront avec zèle à contribuer de leurs biens à l'établissement le plus avantageux peut-être qu'on puisse faire pour la société : établissement le plus propre, osons le dire, le seul propre à détruire la mendicité, sans rendre les mendians malheureux, puisque de tous les moyens qu'on a employés jusqu'à présent, c'est le seul qui ait parfaitement réussi, et qui se soit le plus constamment soutenu. Je parle d'après l'expérience, qui dépose unanimement en faveur de ce système ; et s'il en falloit encore des exemples après tous ceux que j'ai déjà rapportés, celui de la ville de Courtrai en Flandre, qui vient de l'adopter, pourroit venir à l'appui. En très-peu de temps tout y fut arrangé sans obstacle, à la satisfaction générale des citoyens, qui ne peuvent trop se louer aujourd'hui du changement prompt et universel, que ce nouveau règlement a produit dans leur ville, en faveur du commerce, des mœurs, de l'ordre et de la tranquillité publique [IX].

Pourquoi ne pourroit-on pas exécuter en France ce qui se pratique dans cette ville et dans plusieurs autres avec tant de succès et d'avantage ? Ne nous faisons point un faux honneur de ne pas vouloir être ici les imitateurs des autres peuples, nous qui les imitons si vo-

lontiers en d'autres choses bien moins importantes. Adoptons sans peine ce qu'ils ont de meilleur ; et suivant le génie propre à notre nation, perfectionnons-le même, s'il est possible. A la place de ces fondations magnifiques, mais insuffisantes et plus brillantes qu'utiles ; à la place de tant d'aumônes, qu'une foule importune de mendians nous arrache tous les jours sans reconnoissance comme sans mérite ; à la place de tant de charités mal distribuées, et plus propres à entretenir la fainéantise qu'à soulager l'indigence, substituons une aumône générale, une sage distribution, une prudente économie, des travaux lucratifs, qui puissent fournir aux besoins réels de tous les vrais pauvres. Tous les indigens seront nourris, tous les fainéans occupés, tous les malheureux secourus, tous les pauvres malades soulagés. Sans ôter entièrement de dessus la terre la pauvreté, qui dans les desseins de la Providence y est nécessaire, on abolira pour toujours la mendicité qui y est au moins inutile. Loin d'en être plus misérables, les mendians eux-mêmes n'en deviendront que plus heureux, en devenant plus utiles à l'état.

Fin du Mémoire.

SUPPLÉMENT

AU

MÉMOIRE SUR LA MENDICITÉ.

[I]. *PAR-TOUT il a fait connoître les véritables pauvres*, etc. C'est le témoignage que rend à cet établissement avantageux l'auteur de l'*Encyclopédie économique, rustique et politique*, imprimée à Yverdun, petite ville assez peuplée du pays de Vaux en Suisse. Ce pays, situé au nord du lac de Genève, a Lausane pour capitale, et sept ou huit autres petites villes. Le règlement dont je parle, fut d'abord établi à Yverdun où il se pratique depuis 1760, et fut successivement adopté par les autres villes de ce pays.

[II]. *La manière dont cela se fait dans une petite ville de Flandre, est aussi simple que facile*. C'est à *Ruremonde*, ville des Pays-Bas Autrichiens. La police qui s'y observe à l'égard des pauvres, est digne de servir de modèle. Le plan en a été donné par un zélé citoyen, qui avoit parcouru à ce dessein plusieurs contrées de l'Europe, pour y recueillir tout ce qu'il trouveroit de mieux en ce genre. A son retour, il a fait de très-beaux réglemens, qui ont délivré sa patrie de la mendicité. Ils s'y observent depuis plus de vingt ans, à l'avantage des pauvres et de tous les

habitans. C'est à de tels bienfaiteurs de l'humanité qu'on devroit ériger des statues.

[III]. *Dans quelques endroits on fait la quête toutes les semaines*, etc. L'apôtre recommandoit aux premiers fidèles de mettre de côté, un des jours de la semaine, ce que chacun d'eux avoit intention de donner à la quête qui se faisoit pour leurs frères indigens (1). On a vu parmi nous des maîtres charitables, et entr'autres *M. B****, un des meilleurs imprimeurs et libraires de Liége, engager tous leurs ouvriers par leurs conseils et par leur exemple, à réserver une petite partie de ce qui leur revenoit chaque semaine de leur travail, pour la bourse des pauvres. Cette légère aumône dont ils ne s'apercevoient presque pas, ils la faisoient avec joie, non-seulement par charité, mais parce qu'ils pouvoient eux-mêmes se trouver dans le cas un jour d'avoir besoin de l'aumône générale. La plupart des personnes du commun sont aussi plus en état, et donneront plus volontiers une petite somme chaque semaine, qu'une plus considérable tous les mois.

On fait à *Sedan* la quête pour les pauvres tous les dimanches et les plus grandes fêtes de l'année. Ce sont les dames qui la font tour à tour. Un des principaux de la ville leur donne la main, et les conduit dans toutes les maisons et les assemblées. On assure que pendant cette quête elles sont plusieurs fois obligées de vider

(1) *De collectis autem quæ fiunt in sanctos*, etc. 1. Cor. 16.

leur bourse dans une plus grande, qu'elles font porter par leur domestique qui les suit. On refuseroit souvent à son égal, qu'on n'ose le faire à une personne au-dessus de soi, et sur-tout aux dames, qui naturellement sont plus persuasives et plus engageantes que les hommes, pour les bonnes œuvres auxquelles elles s'intéressent.

[IV]. *On lui associera deux sous-maîtres*, etc. comme on le fait à Ruremonde. Chaque propriétaire de maison y est obligé d'être maître de quartier à son tour pour un an. Il a pour adjoints ou sous-maîtres les deux propriétaires voisins, et l'un d'eux lui succède l'année suivante. Personne n'est exempt de cette charge; il faut la faire par soi-même, ou mettre quelqu'un à sa place. Si l'on trouvoit dans chaque quartier deux ou trois personnes zélées, qui voulussent ensemble se charger pour toujours de cet emploi, cela seroit peut-être encore mieux. Cette peine, qui d'ailleurs ne seroit pas fort grande, parce qu'ils seroient plusieurs pour s'aider ou se suppléer, tire du sein de la religion et de la charité un prix infini.

[V]. *Ils saisiront et mèneront à la maison de force tous ceux qu'ils trouveront mendiant*, etc. Je crois qu'on doit mettre quelques modifications à la défense générale de laisser entrer aucun pauvre ou mendiant, et à celle de leur faire l'aumône. Il peut se trouver des indigens, qui soient obligés de passer par un pays pour retourner dans le leur. Une calamité survenue dans une contrée voisine, ou l'impuis-

sance d'en soulager tous les pauvres, peut forcer ses malheureux habitans à chercher dans les pays voisins de quoi subvenir à leurs pressans besoins. Dans ces cas et quelques autres semblables, leur refusera-t-on inhumainement les secours qui leur sont nécessaires ? et ne vaut-il pas mieux être trompé quelquefois par de faux certificats, que de s'exposer à violer la loi divine et naturelle, qui ordonne de traiter charitablement les étrangers, lorsqu'ils viennent pour demeurer quelque temps ou qu'ils passent, et de prêter une main secourable à tous les pauvres (1) qui se trouvent dans la nécessité, puisqu'ils sont tous nos semblables et nos frères ? Le besoin unit tous les hommes par les liens respectables de l'humanité, et fait de l'univers entier une société d'amis qui doivent s'entr'aider réciproquement. Mais après avoir lu et examiné les certificats des pauvres étrangers, il faut les conduire à l'hôpital ou à la personne chargée de la bourse des pauvres, afin d'en recevoir une légère aumône, sans leur permettre de mendier dans l'endroit.

Pour veiller à la manutention de ces divers réglemens, et pour parvenir à purger entièrement un pays de vrais bandits et vagabonds, rien ne seroit peut-être mieux que l'établissement d'une *maréchaussée*, composée d'un certain nombre d'hommes bien armés. C'est la plus

(1) *Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam*, etc. Is. 58. *Præcipio tibi ut aperias manum fratri tuo egeno et pauperi.* Deuter. 15.

grande terreur qu'on puisse donner aux voleurs et aux coquins, à qui la couleur seule de l'uniforme en impose. Prétendre détruire la mendicité dans l'intérieur du pays, sans en garder les entrées, ce seroit vouloir épuiser les eaux d'une rivière, sans avoir détourné les sources qui les augmentent.

La levée et l'entretien d'un tel corps, si nécessaire à la sureté publique, coûteroit beaucoup moins et serviroit bien davantage que ces patrouilles qu'on fait en plusieurs endroits, et qui, de la manière dont elles se font, sont aussi inutiles qu'onéreuses. C'est ce qui avoit engagé quelques villages du comté de Namur, à substituer à la place un homme de la maréchaussée de Bruxelles, qu'on avoit fait venir. Il veilloit sur quatre ou cinq villages, et il étoit payé par tous ceux qui étoient obligés de faire la patrouille. Une personne qui a été chargée plusieurs années de faire la répartition de ce que chaque contribuable devoit donner pour sa part, m'a dit que chacun d'eux n'en étoit, par an, qu'à neuf ou dix sous du pays, qui font quinze ou seize sous de France; et qu'on ne voyoit plus aucun coquin ou vagabond. Un si utile établissement, qui subsiste encore dans plusieurs endroits de la Flandre, dura trop peu dans ceux dont je parle. L'homme de la maréchaussée fut renvoyé, et les patrouilles furent rétablies par les intrigues d'un maire qui retiroit quelque profit, lorsqu'elles se faisoient, ou plutôt, lorsqu'elles se faisoient mal. L'intérêt particulier sera toujours le plus grand ennemi de l'intérêt public.

[VI]. *L'occupation, le seul titre légitime à la nourriture.* On doit distinguer les gueux proprement dits, c'est-à-dire, ceux qui le sont par libertinage et par paresse, de ceux que la foiblesse de l'enfance, la caducité de la vieillesse, les infirmités empêchent de gagner leur vie par le travail. C'est un devoir indispensable de la charité chrétienne, et de l'humanité même, de contribuer à la sustentation de ces derniers. Mais c'est aux hommes robustes à se charger de la portion du travail des infirmes, et les gueux n'en sont pas exempts; et c'est d'eux sur-tout que l'Apôtre a dit que *qui ne veut point travailler, ne doit pas manger.* Il en donnoit lui-même l'exemple aux chrétiens de la primitive Eglise, en travaillant à des ouvrages de tapisserie, afin de ne pas leur être à charge.

Le travail doit être la première ressource du pauvre; et les personnes même déchues, qui prétendroient, par rapport à leur naissance ou à leur état, qu'elles ne doivent rien faire, seroient indignes d'être aidées de l'aumône publique. L'homme est né pour le travail; et lorsque Dieu lui en imposa la peine, ce fut en la personne du premier et du plus ancien des nobles. Un fainéant doit être regardé comme un monstre dans la société, dont tous les membres doivent concourir au bien commun par des travaux de l'esprit et du corps, en travaillant soi-même ou en dirigeant le travail des autres. Il est des travaux honnêtes, dont les personnes de naissance et les complexions les

plus délicates sont capables. Celui qui a pu s'adonner à des exercices et à des plaisirs fatigans, peut bien se prêter à des occupations moins pénibles, pour avoir du pain, sans que sa paresse lui fasse trouver dans sa naissance un motif d'être à charge au public.

[VII]. *Elles n'alloient pas à la moitié de ce que leur coûtoient autrefois les aumônes faites aux mendians*, etc. A peine le dessein fut-il formé en Saxe d'abolir la mendicité, que tout le monde s'empressa de seconder un projet si utile, et l'on comprit qu'on ne pouvoit l'exécuter que par le travail. « On employa, dit le baron *de Bielfeld*, les mains des mendians à filer la laine et le coton, à tailler des bouchons de bouteille, à préparer le chanvre pour la corderie, et à d'autres travaux faciles à apprendre. L'expérience m'a fait connoître, ajoute-t-il, qu'au bout de dix ans on n'a plus eu à nourrir que quatre cents pauvres dans une ville capitale, qui contenoit au moins cent mille habitans. L'entretien de ces quatre cents personnes coûtoit, par année commune, environ huit à neuf mille écus d'Allemagne : ce qui revenoit à vingt ou vingt-deux écus par tête. Les mêmes quatre cents personnes peuvent encore gagner, par leur travail, quatre mille écus par an. Ainsi chacun de ces pauvres coûte à l'état dix écus, pour lesquels il peut être honnêtement vêtu, logé, chauffé, nourri ; et cent mille citoyens ne contribuent que quatre mille écus, ou quelques liards par tête, à ce sage établissement, qui les affranchit de toutes les vexations des mendians. »

[VIII]. *Dans les cas extrêmes, où le salut du peuple devient la première loi.* Il n'est point de vrai citoyen qui ne désire de voir la mendicité abolie, au moyen même d'une contribution plus forte que la somme qu'il emploie pendant le cours de l'année en aumônes. Dans le cas où la libéralité seule ne suffiroit pas, on pourroit, comme on le fait dans quelques endroits, mettre en faveur des pauvres des impôts sur les chevaux, sur les chiens (1), sur les cartes, sur les assemblées de jeux, sur tous les spectacles et divertissemens publics. Les plaisirs sont toujours ce qui coûte le moins; et n'est-il pas juste que ceux qui les goûtent, contribuent au soulagement des malheureux qui souffrent ?

Comme les impôts qui ne tombent pas sur le peuple ne sont point destructifs, on pourroit aussi taxer les maîtres à proportion de leurs domestiques et de leurs équipages, faire payer les galons, les dentelles, les broderies, les étoffes précieuses. Les personnes qui ont le moyen de les porter, n'en souffriront pas beaucoup; et celles qui veulent se mettre au-dessus de leur condition, méritent bien de payer leur folie. Il est bon, sur plus d'un objet, de tourner au profit des pauvres le ridicule de ceux qui ne le sont pas.

[IX]. *En faveur du commerce, des mœurs, de l'ordre et de la tranquillité publique.* Si

(1) On m'a dit que dans un gros village où l'on avoit mis une taxe sur les chiens, on avoit tué plus d'une vingtaine de ces animaux, qui mangeoient du pain inutilement.

l'on consulte l'ecclésiastique et le séculier, le noble et le roturier, le citoyen riche et celui qui ne l'est pas; tous se plaignent de la multitude des pauvres et des vexations qu'ils en éprouvent. Mais ce qui se passe à cet égard dans les villes, n'est nullement comparable à ce qu'en souffrent les habitans de la campagne, où les mendians, moins gênés par la police, demandent avec un certain empire, exigent même avec insolence, et souvent peu contens de la charité, la reçoivent avec menace. Qu'on se figure le spectacle hideux d'une troupe de mendians, qui se présentent sur le soir à l'habitant de la campagne, pour demander l'hospitalité. Osera-t-il la leur refuser? il s'exposeroit à leur ressentiment. La leur accordera-t-il? sa maison en sera toujours pleine; et le gueux, qui sent bien qu'il entre plus de crainte que de compassion dans *cette* complaisance, n'en est que plus insolent et plus à craindre.

Comme ces troupes aussi redoutables que crasseuses de gueux, qu'on voit quelquefois dans les campagnes, n'y ont pour l'ordinaire ni feu ni lieu, elles se retirent dans les bois, dans les petits cabarets, y font des mariages crapuleux, et y commettent des horreurs. C'est de ces bandes de mendians, que sortent souvent les voleurs, les incendiaires, et tous les genres de scélérats qui infestent les villes et les campagnes.

Tant d'abus et de désordres ne font que trop sentir la nécessité d'établir pour les cam-

pagnes, comme nous l'avons dit, une espèce de maréchaussée : elle les purgera des bandits et vagabonds, et servira à y maintenir une police, au moyen de laquelle, en obligeant chaque communauté de nourrir ses pauvres on pourra, ainsi que dans les villes, y abolir entièrement la mendicité. Dans les malheurs particuliers, ou lorsqu'un village ne sauroit absolument nourrir tous ses pauvres, on ordonneroit pour eux des quêtes ailleurs, ou, ce qui vaudroit sans doute encore mieux, il faudroit avoir dans les principales villes de chaque canton un fonds public, destiné à fournir des secours prompts aux besoins pressans dans lesquels pourroient se trouver quelquefois les pauvres des villages circonvoisins. Les seigneurs de ces endroits, et sur-tout ceux qui n'y demeurent point et qui en retirent la principale richesse, sans y rien dépenser, ne doivent-ils pas aussi alors signaler leur bienfaisance et leur charité, comme l'a fait une dame Espagnole dans un village du Comté de Namur? Instruite par une personne zélée et charitable de l'état de ce village qui lui appartient, elle a ordonné, pour remplir ses justes obligations, qu'on distribuât aux pauvres du lieu une certaine quantité d'argent ou de pain : ce qui s'exécute. Heureux les villages qui ont le bonheur d'avoir des seigneurs si humains et si disposés à soulager les malheureux!

Fin du troisième et dernier Volume.



TABLE
DES MAXIMES
Contenues dans le troisième Volume.

Fin de la table du troisième Volume.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

Des traits d'Histoire et des autres principales matières contenues dans les trois Volumes.

N. B. Le second et le troisième Tome sont indiqués par les chiffres romains (II) et (III).

A.

D.

G.

L.

M.

Fin de la Table alphabétique.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 00586 7372


A 3 9015

